

BIBLIOTHÈQUE

DES

# SCIENCES CONTEMPORAINES

DEUXIÈME SÉRIE

III

# ŒUVRES D'ANDRÉ LEFÈVRE

## Poésie et Art

*La Flûte de Pan*, in-18. Hetzel (épuisé).
*La Vallée du Nil*, in-18. Hachette.
*Les Merveilles de l'Architecture*, in-18. Ibid.
*La Lyre intime*, in-18. Hetzel.
*Les Parcs et Jardins*, in-18. Hachette.
*L'Epopée terrestre*, in-18. Marpon.
*Virgile et Kalidasa*, in-18. Hetzel.
*De la Nature des Choses*, traduction complète, en vers, du poème de Lucrèce, in-8. Fischbacher (épuisé).
*Nouvelle édition*, in-18. Société d'éditions (4, rue Antoine-Dubois).

## Éditions critiques

*Lettres Persanes*. — *Contes de Perrault*. — *Dialogues de Voltaire*. — *Chefs-d'œuvre de Diderot*, avec Introductions, Notes, Variantes, Index, 10 vol., in-16, de la Collection Jannet-Picard.

## Histoire

*Les Finances de Champagne aux XIII^e et XIV^e siècles*, in-18. Dumoulin.
*Les Finances de Napoléon III*, in-18. Rouquette.
*Le vrai Napoléon*, in-32. Dreyfus.
*La Ligue des Droits de Paris*, in-18. Charpentier.
*L'Homme à travers les âges*, in-18. Reinwald.
*L'Histoire* (Bib. des Sc. Contemporaines, in-18. Schleicher.

## Science du langage

*Etudes de philologie et de linguistique*, in-18. E. Leroux.
*Les Races et les Langues* (Bib. Scient. internationale), in-8°. Alcan.

## Science des religions

*Mythologies et Religions comparées*, in-18. Leroux.
*Dictionnaire des sciences anthropologiques* (*Mythologie*). Doin.
*La Religion* (Bib. des Sc. Contemporaines), in-18. Reinwald.
*Contre-poison* (Société d'éditions, 4, rue Antoine-Dubois).

## Philosophie

*Libre-pensée*, *Pensée nouvelle* (Collab.), 2 vol. in-4°.
*La Renaissance du Matérialisme* (épuisé), Doin.
*La Philosophie* (Bib. des Sc. Contemporaines), Reinwald.

BIBLIOTHÈQUE DES SCIENCES CONTEMPORAINES



# LA GRÈCE ANTIQUE

ENTRETIENS SUR LES ORIGINES ET LES CROYANCES

PAR

ANDRÉ LEFÈVRE

PROFESSEUR A L'ÉCOLE D'ANTHROPOLOGIE DE PARIS

PARIS

LIBRAIRIE C. REINWALD

SCHLEICHER FRÈRES, ÉDITEURS

15, RUE DES SAINTS-PÈRES, 15

1900

# LA GRÈCE ANTIQUE

## I

### LES ORIGINES

Les *Graïkes* et les *Selles* ou *Hellopes*. — Les Pélasges. — (Les Threikes) les Thraces. — Les Assyro-Lydiens et les Khétas. — Les Phéniciens et Egyptiens. — Les Hellènes : Akhéens, Aïoles (Eoliens), Iavones (Ioniens). — L'invasion Dorienne et la dispersion coloniale. — L'olympe grec ne doit pas être confondu avec le panthéon latin. — Parfait accord de la mythologie hellénique avec la nature humaine; elle doit à ses inventeurs la vie, la variété, la beauté.

Tandis que les Aryas de l'Inde, tournés vers l'Orient lointain, s'enfonçaient dans leur rêve mystique; tandis que, d'un brillant et rapide apogée, les Perses, non sans gloire, non sans vaillants réveils, retombaient dans la nuit et dans l'impuissance, la Grèce, initiatrice de l'Occident, traçait dans l'histoire un sillon qui ne sera jamais effacé. C'est elle qui, aux civilisations isolées, a fait succéder la civilisation générale. Non contente de recueillir et de refondre pour nous l'héritage amassé par l'Assyrie, la Phénicie et l'Égypte, héritage singulièrement accru par son génie, elle l'a sauvé de la barbarie par son courage et son heureuse fortune. De Marathon, de Salamine, datent l'indépendance et la

suprématie de l'Europe. Oui, soit directement, soit par l'intermédiaire de Rome, la Grèce a été l'éducatrice des nations anciennes et modernes qui ont dirigé, qui dirigent encore, les destinées du monde.

Démêler, analyser les éléments si complexes d'où est issue cette idéale patrie, c'est éclairer l'origine même de nos arts, de nos croyances, de notre vie intellectuelle. Mais la tâche est malaisée. L'histoire commence tard. Les Grecs eux-mêmes n'ont gardé de leur antique passé que des souvenirs vagues, indifférents et défigurés par la Fable.

Avant d'y chercher notre route, en ce passé, un menu problème nous arrête sur le seuil. D'où vient que nous appelons « Grecs » ceux qui se nommaient et se nomment encore : les « Hellènes » ?

Les noms de « Grecs » et de « Grèce » nous viennent des Romains, qui les appliquaient aux peuples de l'Italie méridionale avant de les imposer à l'Hellade et aux Hellènes. Et même à l'époque où Rome victorieuse engloba dans son empire le continent et la péninsule helléniques, elle les désigna par le nom d'une de leurs moindres localités, l'Achaïe. Ce choix, au moins, s'explique; c'est un hommage rendu aux derniers défenseurs de l'indépendance, à la Ligue achéenne. D'ailleurs, les Hellènes se sont eux-mêmes présentés dans l'histoire et dans l'épopée sous le nom homérique de *Akhaivoi*, *Akhaioi*, en latin *Achivi*, *Achæi*, que l'inscription égyptienne du XIVe siècle a rendu par *Akhaiuasha*. Les Achéens n'ont rien de mystérieux ; on les suit depuis leur établissement dans un canton de la Thessalie, leur expansion dans l'Hellade entière, dans les îles de l'Egée, sur les rives d'Asie, jusqu'à leur retraite obscure sur la côte septentrionale du Péloponnèse, jusqu'à leur réveil *in extremis*, au temps d'Aratus, de

Philopœmen et de Lycortas. Mais les Grecs, qui sont-ils? ces Grecs oubliés des Hellènes, et si profondément fixés dans le souvenir des Latins?

Les mots *Graius*, *Græcus*, *Græcia*, n'appartiennent pas aux dialectes italiques ; ils y sont isolés, sans parents. Ils ne semblent pas moins étrangers à la langue d'Homère et d'Hésiode. Toutefois, en cherchant bien, on y retrouve *Graios*, sous la forme féminine des *Graiai*, des Grées, antiques divinités, sorte de doublure des Gorgones. Les Grées sont vieilles et font songer à *graus*, qui veut dire vieille femme, contraction de la racine *ger : géras*, la vieillesse, *gérōn*, le vieillard.

Par chance, un fragment d'Hésiode nous a conservé le nom de *Graïkos :* « Dans le palais de l'auguste Deucalion, Pandore, amoureusement unie à Zeus, enfanta Graïkos, le puissant guerrier. » Un autre fragment, du poète Alcman, donne à ce héros le nom de Graïx. Enfin, un passage d'Aristote (*Météores*, I, 14), passage inestimable, vient nous révéler tout un passé obscur. Je traduis :

« L'Hellade primitive est vers Dodone et l'Akhéloos. Là, en effet, habitaient les *Selloi* et ceux qu'on nommait alors *Graïkoi*, qu'on nomme aujourd'hui Hellènes. »

Ainsi, à quelques lieues de Janina, en Thesprotie, sur les confins de l'Epire et de l'Acarnanie, il a existé des Grecs, des *Græci*, qu'Aristote assimile aux Hellènes. Et c'est sous le nom de *Græci*, que les populations de la Thesprotie ont traversé l'Adriatique, et reflué, comme nous le verrons, sur l'Italie méridionale.

Le passage d'Aristote n'élucide pas seulement l'origine des Graïkoi ; il nous fait entrevoir les Achéens. Dans cet Akhéloos, « le plus vénérable des fleuves », dans l'Akhéron, qui coule à quelques lieues de Dodone, au fond des gorges de Souli, on reconnaît les proches parents linguistiques du dieu ou héros éponyme akhéen,

*Akhilleus*. (Le redoublement de l'*l* disparaît dans le génitif homérique Akhilèos). Un nom plus curieux encore, qui est resté attaché aux prêtres de Dodone, c'est celui des *Selloi*, des *Selles*, nommés depuis Hellènes.

L'idendité n'est point douteuse. Il suffit d'ouvrir un dictionnaire pour constater dans une foule de mots grecs la persistance du S initial. Ces mots appartiennent sans doute à une période ancienne de la langue : *Sélènè*, la lune, *Seirēnē*, la sirène, *Seir* et *Seirios*, le soleil, l'astre, *Selas*, l'éclat, *Sus*, le sanglier, sont restés, etc., à côté de *Hélénē*, de *eirēnē*, de *hélios*, de *hus*. Les *Selloi*, d'ailleurs, sont appelés par Pindare *Helloi*. Le nom de *Hellopie*, antérieur à *Hellade*, forme la transition entre *Sellos* et *Hellèn*. Mais quel contraste entre ces deux rameaux d'une même race! Les Selles, isolés dans leur forêt sacrée, interprètes du grand chêne, ont gardé leurs mœurs rudes et sauvages. Les Selles, nous dit Homère, ne se lavent pas les pieds, ils couchent sur la terre nue, *aniptopodes*, *khamaieunai*. « Je suis entré, dit Héraklès (*Trachin*. de Sophocle), dans le bois sacré des Selles montagnards qui couchent sur la terre. »

Si haut qu'ils nous reportent dans le passé, ces *Graïkoi*, ces *Selloi*, n'étaient ni les seuls, ni les premiers habitants de la Grèce occidentale. Ils végétaient encastrés au milieu de nombreuses tribus, Dryopes, Dolopes, à l'est ; Chaones, Molosses, au nord ; Courètes, Lélèges, au sud, confondues sous le nom générique de Pélasges. « Seigneur Zeus, s'écrie Achille, habitant et gardien de Dodone aux rudes hivers, dieu pélasgique, *dōdōnaié*, *pélasgiké!* » et Hésiode : « Dodone, établissement des Pélasges, *Pelasgōn hedranon* » ; *hidruma Pelasgikon*, répète Skymnos de Chio.

On a voulu faire un mythe, je ne sais pourquoi, de ces Pélasges, en qui les Hellènes ont toujours reconnu leurs

prédécesseurs, et qui ont formé le fonds des populations de la Grèce. Il y avait encore, du temps d'Hérodote, des Pélasges, en Thrace, à Crestone, et, sur les côtes de l'Egée, une Pélasgiotide. Les noms de Pélion, Pélias, Pélée, voire Pel-la (capitale de la Macédoine) témoignent assez du séjour des Pélasges dans la Grèce centre-orientale. Toutes les îles, depuis Thasos et Samothrace jusqu'à la Crète, étaient peuplées de Pélasges. Le Péloponnèse, dont le nom même est transparent, s'est d'abord appelé Pélasgie ; et la célèbre ville d'Argos devait son nom à sa sœur thessalienne, l'*Argos pélasgique*, l'Argessa d'Homère. Toute l'Asie Mineure jusqu'à l'Halys fut occupée par des Pélasges, du moins par des Lukiens, Tursènes, Teucriens, Mysiens, qui se confondent avec eux. C'est de Phrygie que Pélops vint restaurer le trône de l'antique roi Pélasgos (car *Pel*-ops n'est autre qu'un doublet de Pel-asgos). L'Arcadie est restée entièrement pélasgique. Enfin l'Attique était par excellence un pays de Pélasges. Devant certaines invasions, dont nous allons parler, « la plus forte partie des Pélasges », écrit Denys d'Halicarnasse, « se réfugia vers Dodone, parmi des peuples de même race, puis se sentant supportés avec peine, parce que la terre ne pouvait suffire à tant de bouches, ils quittèrent le pays. Un oracle, d'ailleurs, leur commandait de gagner l'Italie, nommée alors *Saturnia* » et qui prit le nom significatif d'*Argessa*. Ainsi, avant d'être hellénisé, et durant bien des siècles, le monde grec, y compris l'Italie du Sud, Daunie, Œnotrie, a été pélasgisque. Il n'y a pas de fait plus avéré.

D'où venaient, maintenant, ces Pélasges, si nombreux, si solidement établis entre les Balkans et la Crète, entre les Calabres et la Cappadoce ? Avaient-ils rencontré des autochthones ? Quelles croyances, quelle langue, quels arts avaient-ils apportés ?

On a coutume de leur attribuer les constructions massives en blocs irréguliers qui sont disséminées en Asie Mineure, en Grèce, en Italie, telles que les murailles de Sipyle, le Trésor d'Atrée à Mycènes, et les enceintes des citadelles étrusques. Un autre nom encore est attaché à ces forteresses, celui des Cyclopes, forgerons fabuleux, habitants des cavernes, localisés plus tard par la Fable dans les îles éoliennes. Ces Cyclopes, qu'on ne peut séparer des Cercopes, Dolopes, Dryopes, Hellopes, Aithiopes, étaient-ils des Pélasges ou des précurseurs? Le suffixe terminal de ces noms, si fréquent en grec, Rhodope, Sinope, Calliope, anthrope, métope, Mérope, Europe, s'il est, comme il semble, indo-européen, autorisera-t-il à préjuger l'origine des Pélasges et des plus anciens habitants de la Grèce? Autant de questions plus faciles à poser qu'à résoudre.

De toute façon, la vie devait être précaire en des pays où l'homme se dressait d'aussi fortes défenses que les murs cyclopéens? Que redoutaient ceux qui se retranchaient derrière ces remparts, avec leurs troupeaux et leur butin? Evidemment les bêtes sauvages, loups, taureaux, sangliers, lions, serpents, dont la fable a gardé le souvenir, mais aussi la revanche de populations vaincues et opprimées. Si donc les Pélasges ont construit ou habité ces enceintes, ils n'étaient pas les premiers occupants des vastes contrées où ils ont établi leur domination. Ici la tradition vient à notre aide. Les Pélasges passaient pour avoir refoulé les Ibères, et les Athéniens aimaient à penser que la bataille décisive avait été livrée sur leur territoire. On croyait que l'empire des Ibères s'était étendu à tous les rivages de la Méditerranée. Or ces Ibères, que les Ligures et les Celtes ont chassés de la Gaule, et que les Sicules et les Ombriens ont rejetés d'Italie en Sicile, étaient venus de

l'Atlandide, des Canaries, de la côte africaine. C'étaient des Berbers, des Libyens, une population méditerranéenne blanche, qui dominait dans l'Occident avant l'époque des migrations orientales. M. d'Arbois de Jubainville voit dans les Liburnes de l'Adriatique un débris de ces antiques Libyens. Au reste les relations entre la Grèce primitive et l'Afrique sont attestées par les documents égyptiens. C'est comme alliés des Libyens que « les peuples de la mer » ont attaqué dans le Delta, aux xiv^e^ et xiii^e^ siècles, Ménephta II et Ramsès III.

Pour M. d'Arbois, les Pélasges sont des Khamites, des Couschites. Philistins en Palestine, Pélestes en Crète, il arrivent d'Orient par la Lydie, où ils déposent les Tursènes ou Tyrrhènes, par la Troade, où ils laissent les Teucriens (Takkaro), et de proche en proche, d'île en île, atteignent à la fois le Péloponnèse, l'Hellade et la Thessalie, puis l'Epire et la Saturnie. Cette théorie s'appuie sur un vague préjugé biblique — et nous ne nous y arrêtons pas — et, indirectement, sur une assertion d'Hérodote : « les Pélasges et Tursènes de Crestone, dit cet historien, parlent une langue barbare. » Mais les Phrygiens aussi, et les Cares, et les Lyciens, les Ombriens, les Perses, parlent des langues barbares. Or il est certain ou probable que les uns et les autres se servaient d'idiomes indo-européens très apparentés au grec. Les quelques mots qui nous viennent des Pélasges n'ont rien qui nous soit étranger. Les finales en *ope* sont restées familières aux Hellènes et paraissent bien se référer à *ops*, où se confondent les sens de *vox* et de *oculus*, « parole, yeux et visage ». Beaucoup de villes pélasgiques se terminent en *ône* (*Dodōne*, *Méthōne*, *Krestōne*, *Mékōne*), suffixe très ordinaire en grec et en latin. Dodone présente le redoublement de la racine *dō*, qui se voit dans *dōron*, *donum*. *Argos* a été regardé comme

une métathèse de *agros*, *ager*, la campagne ; il peut être encore parent de *arguros*, *argentum*, et comporter l'idée de blancheur et d'éclat. Enfin *Pelasgos* a été rapproché de *pelas*, adverbe qui signifie auprès, dans le voisinage ; *pelos*, noir; *pelor*, prodige; *pelagos*, la mer ; même de *pelargos* (cigogne) ; de toute façon, la syllabe *pel* abonde en dérivés aux sens divers; on a cité aussi *palaichthōn*, ancien occupant, *palaios*, et beaucoup d'autres formes analogues.

Ce qu'on peut conjecturer des croyances des Pélasges appuie encore ces vraisemblances. Hérodote nous dit en vain que ces peuples ne donnaient pas de nom à leurs divinités. Lui-même nous apprend que Dodone, desservie par des *Péléiai*, des prêtesses pélasges, était un sanctuaire et un oracle de Zeus et de Dionè, celle-ci une sœur indéniable des dieux italiques Janus, Diana et Juno. Qu'était ce Zeus, Zeus *anax* (Z. prince), comme l'appelle Achille ? Sans doute le génie de l'air qui bruissait, qui parlait dans les feuillages du chêne nourricier (phègos), la puissance mystérieuse qui multipliait les glands nécessaires à la vie de ces pâtres sauvages. Dionè, sa forme féminine, était, pense-t-on, la terre, la fécondité, ou encore l'étendue céleste. Ne me faites pas, d'ailleurs, plus affirmatif que je ne veux et dois l'être. Comment connaîtrions-nous dans leur état premier les idées, les dieux, les mœurs des Pélasges, plusieurs fois recouverts par des invasions de peuples mieux armés et mieux doués ?

Tandis qu'ils s'agitaient ou s'endormaient dans une obscurité qui ne sera jamais dissipée, un flux nouveau, une marée immense remontait la vallée du Danube et venait battre la chaîne de l'Hémus.

C'étaient les nations des Ligures, des Illyriens et des Thraces, des Gètes, des Daces, toute une multitude

poussée à l'arrière par d'autres migrations orientales. Les Ligures, précédant les masses celtiques, passaient ou contournaient les Alpes, jetaient les Sicules sur l'Italie, délogeaient les Ibères du golfe de Gênes et du golfe du Lion, couraient le long des Pyrénées vers l'Océan et débordaient jusqu'en Espagne. Les Illyriens occupaient les bassins de la Save, de la Drave, et glissaient le long des côtes de l'Epire. Les Thraces franchissaient à la fois les Balkans et le Bosphore. Sous le nom de Bithyniens, Bébriges, Briges, Phrygiens, ils inondaient Troade, Mysie, Méonie, tout le nord-ouest et le centre de l'Asie Mineure. En Europe, ils chassaient ou englobaient les Pélasges de Macédoine, de Thessalie, poussaient une pointe en Attique et y fondaient Eleusis. L'Archipel aussi était entamé. Samothrace, Thasos, Imbros, Lemnos, Naxos, l'Eubée, la Crète recevaient des maîtres et des dieux nouveaux.

C'était un peuple puissant que ces Thraces, *Thrēikoi*, le premier en nombre après les Indiens, et qui eût fait de grandes choses, dit Hérodote, si la cohésion ne lui eût manqué. La fortune l'a trahi ; la barbarie l'a repris, l'a fait rentrer dans l'oubli. Il n'en a pas moins fondé de florissants empires, en Troade, en Phrygie ; il a infusé sa vigueur dans le sang des Emathiens, les futurs Macédoniens; il a inquiété Alexandre, qui a dû écraser les Triballes avant de fondre sur l'Hellade et la Perse; il a traité avec les Romains. Il a donné aux Pélasges l'orge et la vigne, l'agriculture, et implanté dans le sol des dieux et des cultes qui n'ont pas tenu le dernier rang dans le panthéon et la religion hellénique : les Cabires et les mystères de Samothrace, le groupe de Dèmètèr, de Dionusos et de Korè, et les Mystères d'Eleusis, fondés par le Thrace légendaire Eumolpos, et dirigés par les Eumolpides. Les dieux de la Phrygie, Bagaios, Saba-

dios (Sabazios), Kubèlè, la Grande Mère Idéenne, la pierre sacrée de Pessinunte, sont aussi d'origine thrace, non pas, il est vrai, sans mélange postérieur d'éléments sémitiques et iraniens.

Mais que nous soyons ici en présence d'Indo-Européens, c'est ce que nul ne songe à contester. Les dieux le crient, les traditions grecques l'attestent. Les Hellènes eux-mêmes, si peu attentifs aux faits d'ordre linguistique, reconnaissaient (Platon) la ressemblance de certains mots grecs, phrygiens et arméniens. Et les modernes placent les langues thraces et gètes, comme les scythiques, entre le groupe iranien et la famille helléno-italique.

Sans entrer dans l'explication des mythes, nous nous bornerons à montrer, dans les noms des trois Cabires primitifs *Axieros*, *Axiokersos*, *Axiokersa* : l'Amour, *Eros* ; l'homme et la vierge, ou le créateur et la créatrice (*Kersos*, *Kersa* (Korè), rac. *Ker*.) qualifiés de *dignes*, de divins (*Axios*), tout comme le fleuve sacré, le fleuve Axios. *Dèmètèr* que nous avons souvent présentée comme une variante de *Gèmètèr*, peut être encore la « mère-nourrice » de *Dhè*, allaiter (grec, *thē-lus*). *Dionusos*, le Zeus d'une fabuleuse *Nusa*, ou bien plutôt une forme masculine de *Dionè*, est sans aucun doute un dieu céleste et solaire. Le phrygien *Bagaios* est, comme le grec *Bacchos*, un proche parent du védique Bhaga, zend *Bagha*. slave *Bog*. Les différences sont d'ordre simplement phonétique et dialectal. On a recueilli d'autres mots qui prouvent à la fois l'affinité du thrace avec les autres idiomes européens, et aussi l'extension et la puissance de ce peuple oublié.

La nation thrace portait en elle-même un double germe de dissolution : la fatigue qui suit l'effort, d'autant plus énervante que l'effort a été plus violent, plus brusque,

moins contenu ; et puis la présence et le sourd travail d'un corps étranger : les tribus helléniques pullulaient déjà dans son sein, obscures, inconnues, éparses, rongeant les tissus, élargissant les mailles d'un organisme inconsistant. C'est alors que, par surcroît, l'ébranlement communiqué au monde sémitique par la poussée de l'Egypte, victorieuse des Hyksos, et par la pression des Iraniens, jeta sur le chaos pélasgo-thrace les Assyro-Lydiens en Asie Mineure, les Phéniciens dans la Méditerranée. Des Sémites vinrent jusqu'en Troade donner à *Ilios* (Ilion) des rois et un nom nouveau : Ilos est le dieu de Babylone et d'Israël, Ilou, El ; Assaracos est un dérivé d'Assour. Des Sémites encore imposèrent à Sardes une dynastie à laquelle les Grecs donnèrent le nom d'Héraclides, en souvenir d'un dieu assyrien confondu avec leur Héraklès. En même temps sur les côtes, partout où il y avait à échanger et à vendre, s'avançaient, de baie en baie, d'île en île, les Phéniciens de Byblos et de Sidon; la tradition veut qu'ils aient pénétré jusqu'en Béotie, avec un fabuleux Kadmos, inventeur de l'alphabet. Leurs navires déposaient en Attique Kékrops, en Argolide Aiguptos et ses cinquante fils. Ces personnages, peut-être des Hyksos fugitifs chassés par les Pharaons vers 1800 avant notre ère, paraissent avoir trouvé dans le Péloponnèse un groupe déjà hellénique, les Danaëns, dont le héros éponyme, Danaos, a été mêlé à leurs aventures; ces Danaens, désignés et vaincus, sous le nom de Tana, par les conquérants de la XVIII$^{e}$ dynastie thébaine. C'était le temps de la grande expansion égyptienne, lorsque les Toutmès et les Aménotep courbaient sous leur loi Palestine, Syrie, Chaldée, Assyrie. La marine phénicienne était à leurs ordres ; rien donc d'étonnant si l'on a découvert à Mycènes des objets égyptiens, et dans le Delta des spécimens d'un art mycénien.

Mais les apports de l'Égypte dans les populations et les mythes de la Grèce ne peuvent guère entrer en compte. Homère et Hésiode ignorent la plupart des fables rapportées d'Égypte par Hérodote. C'est à partir seulement de l'établissement des Grecs à Naucratis, sous le règne de Psamétik, que les prêtres de Memphis s'ingénièrent à rattacher les dieux grecs au panthéon égyptien. Aux Phéniciens, en somme, appartenait l'empire de la mer. Et ce sont des colonies phéniciennes, des dieux phéniciens que les Hellènes rencontrèrent sur tous les rivages et dans toutes les îles de la Méditerranée, à Chypre, à Rhodes, à Samos, à Thasos, en Crète.

Cette île de Crète a joué un grand rôle dans les siècles qui ont précédé la guerre de Troie. Minos et ses frères, Sarpédon et Rhadamanthe, dominaient sur une vaste étendue, entre la Lycie et la Trinakrie (plus tard Sicanie et Sicile). La Carie, l'Attique, la Laconie étaient des dépendances de ce monde crétois, dont la capitale était la ville de Cnosse. Sans adopter les vues de M. d'Arbois sur l'origine égypto-phénicienne de Minos et des Lélèges (Léka des inscriptions hiéroglyphiques), de ces Lélèges qui ont sans doute donné leur nom à la Lukie (Lycie) et à la Laconie, il est difficile de ne pas voir dans le fameux Minotaure, dans le taureau qui porte la nymphe Europè, le Moloch phénicien, à tête de bœuf, avide de victimes humaines. Il faut donc que l'influence phénicienne ait été durable, puisque le culte du Minotaure a survécu, jusqu'à Thésée, à la localisation dans l'île de Crète de tout l'Olympe hellénique. De toute façon, la Crète, posée comme une barre entre les mers grecques et les eaux africaines, divisée en deux bandes longitudinales par une chaîne de montagnes assez hautes, avait tout ce qu'il faut pour arrêter au passage les voyageurs ou émigrants du nord ou du midi, et pour

faire illusion à tous sur sa propre grandeur. Tous les échantillons des peuples environnants se sont mêlés dans ses cent villes. « Au milieu des sombres flots, lisons-nous dans l'*Odyssée*, est l'île de Crète, terre fertile et riante; des hommes, nombreux, infinis, habitent ses quatre-vingt-dix cités où leurs langages divers se confondent. Des Achéens se mêlent avec les Crétois indigènes au cœur altier, avec les Kidoniens, les Doriens, en trois tribus, et les divins Pélasges ». Cette ruche humaine devint si remplie qu'elle essaima à son tour; et l'on en vint à la considérer comme un centre d'expansion primitive. Hérodote croit bonnement que les Cauniens, les Lyciens sont d'origine crétoise.

Vous pouvez, par cet aperçu rapide, mais sur lequel nous reviendrons à loisir, vous figurer le mouvant tableau du monde grec avant les Grecs, les couches épaisses de populations superposées et confondues que les tribus helléniques eurent à percer dans toutes les directions pour encadrer et conquérir une moitié du monde connu des anciens et faire l'éducation de l'autre; et aussi quel chaos de croyances et de cultes antérieurs ou extérieurs dut éliminer ou englober la mythologie grecque. Tout d'abord un fonds méditerranéen, ibère, identique sans doute à nos gens de Cromagnon et des Eyzies; puis un large afflux asiatique, les Pélages, couvrant l'Asie Mineure, le Péloponnèse, l'Hellade, l'Italie méridionale, de constructions dites cyclopéennes; ensuite la vaste inondation thrace, et l'immense éparpillement des armées assyriennes et des colonies phéniciennes. Comme l'a très bien vu Hérodote : « Après s'être séparée des Pélasges, faible alors et d'une condition médiocre, la race hellénique s'est accrue jusqu'à former une multitude de nations, surtout après qu'un grand nombre de peuplades barbares se furent réunies à elle. »

La légende d'Hellen et de ses fils ou petits-fils Aïolos, Doros, Xouthos, Iavon, Akhaïvos, Makedon, n'indique pas exactement les affinités respectives des clans ainsi personnifiés, mais elle révèle chez ces tribus diverses une conscience très nette de leur parenté, de leur unité nationale. Chacune a et conservera longtemps ses coutumes, ses divinités, ses dialectes particuliers, mais toutes se savent Hellènes au même titre. Est-ce là, cependant, une race? Non, mais un groupe fortement croisé déjà, où les sourcils noirs de Zeus contrastent avec les cheveux blonds des héros et des déesses; où des éléments septentrionaux (blonds dolicho-céphales) se sont associés à la traînée brune, ombro-ligure, des émigrations orientales. Toujours est-il qu'au moment de descendre dans leur patrie future, les Hellènes étaient en possession d'un organisme linguistique et de données religieuses qui leur étaient propres.

Il paraît étrange, à première vue, qu'une nationalité si accentuée n'ait jamais constitué une nation véritable, n'ait abouti qu'à des fédérations passagères sans cesse rompues par des rivalités sans fin, à un morcellement aussi funeste à la Grèce que précieux pour la civilisation. C'est là un phénomène que bien des causes, géographiques surtout, perpétuèrent, mais que nous ne pouvons saisir à son point de départ. Arrêtées par les masses déjà fixées, débordées et dispersées par les foules en marche, les tribus helléniques durent se glisser une à une dans les interstices ouverts à leurs faibles avant-gardes.

Pendant que l'extrême droite, *Graïkoi*, *Selloi*, tournant peut-être l'Hémus (les Balkans), gagnait l'Epire, la Chaonie, la Thesprotie, l'Etolie, le pays des Curètes, se mêlait aux Pélasges de Dodone et fondait l'Hellopie sur le versant occidental du Pinde; tandis que, à

l'extrême gauche, les Macédoniens s'écartaient vers les vallées de l'Axios et du Strymon; le centre Eolo-Achéen, emporté sans doute dans le torrent thrace, cherchait un refuge au pied du mont Olympe; et là, reprenant haleine, il recueillait ses souvenirs et établissait ses dieux Ouraniens, Titans et Olympiens ; puis, peu à peu, le long du Pinde jusqu'à l'Othrys et au Parnasse, le long de la mer jusqu'à l'Ossa et au Pélion, ces Eoliens, ces Achéens devenaient maîtres de la vallée de Tempé, de l'Argos *pélasgikos*, ville ou plaine dont le nom s'est conservé longtemps, des cités antiques d'Argissa, de Larissa, de Phères, d'Iolkos, enfin de la Thessalie entière. Iolkos, patrie de Pélias et de Jason, fut la principale cité des Minyens, Phthia celle des Achéens, des Myrmidons, sujets de Pélée et d'Achille. Il y eut donc en Thessalie, et donnant la main par-dessus le Pinde à l'Hellopie dodonéenne, une première Hellade qui avoisinait ou comprenait ces petits districts fameux, Pélasgiotide, Achaïe, Phthiotide, Histiéotide, Trakhinie, et où, durant plusieurs siècles, s'amassèrent obscurément les bandes insoucieuses de hardis cavaliers, Centaures ou Lapithes, et de conducteurs de chars, avec leurs fétiches ou *palladiums*, leurs sorciers, leurs femmes et leurs captives. Mais la Thessalie, trop étroite, envahie au nord par deux colonnes nouvelles, Doriens et Ioniens, finit par jeter, hors de ses frontières, les Eoliens dans la mer (de là les traditions des Argonautes et des aventures troïennes), les Achéens, à travers la Béotie et la Phocide, jusque dans le Péloponnèse — où l'Arcadie seule échappa à leur invasion, — jusque dans les Cyclades et en Crète.

Ce mouvement est de peu antérieur aux conflits des peuples de la mer avec les Pharaons (XIV^e, XIII^e s.); et c'est vers le même temps que les Eoliens atteignaien

d'une part la Colchide, au fond du Pont-Euxin, d'autre, Lemnos, Lesbos et les rivages de l'Eolie asiatique, où s'élève *Kumè*, future métropole de la *Cumes* italienne.

Les Ioniens s'arrêtèrent peu dans la Thessalie, trop pleine encore, peut-être le temps de semer çà et là les dérivés d'une racine *Aïg* (briller, jaillir ou bondir) qu'ils paraissent avoir affectionnée, d'où la chèvre *aïx*, des villes et pays du nom d'*Aïgion*, d'*Aïgialée*, la mer *Aïgiaia*, le héros *Aïgeus*, et la fameuse *aïgis*, l'*égide* de Zeus et d'Athènè ; poussés par les Doriens, qui se groupaient dans une petite Doride montagneuse avant de couvrir la Béotie et de s'approprier le sanctuaire de Delphes sur le versant méridional du Parnasse, les Ioniens vinrent occuper, aux dépens des Achéens, la côte du Péloponnèse sur le golfe de Corinthe, Patras, Ægium, Sicyone, Phliunte, et, aux dépens des Pélasges, l'Attique, Salamine, Ægine ; mais ils se confondaient si bien avec ceux-ci, délivrés par eux du joug des Thraces, que les Athéniens aimaient à regarder Ioniens et Pélasges comme leurs ancêtres. Néanmoins, la grande invasion dorienne, dite *retour des Héraclides*, ayant bouleversé le Péloponnèse, fait refluer vers le golfe de Corinthe les Achéens de la Messénie et de l'Elide, de la Laconie et de l'Argolide, et forcé par contre-coup les Ioniens de Sicyone à repasser le canal, l'Attique se trouva beaucoup trop petite et trop pauvre pour nourrir ses trois populations de Pélasges, de Thraces et d'Ioniens. La mer encore reçut le trop-plein ; les îles, grandes et petites, Eubée, Naxos, Samos, Chios ajoutèrent à leurs habitants, déjà si divers, un très fort appoint d'Ioniens ; et la plus riche, la plus belle région de la côte d'Asie échut aux transfuges favorisés : douze cités, entre autres Milet, Ephèse, Colophon, bientôt Smyrne, devinrent des centres de richesses, d'arts, de poésie; c'est là que se

polit cette langue homérique où la fluidité ionienne tempère l'agréable rudesse de l'Éolien. La vie intellectuelle de la Grèce a commencé en Asie, en Ionie, entre les XII^e^ et X^e^ siècles; elle s'est éveillée au contact des civilisations, — telles quelles, — des industries et des philosophies orientales; mais, ce qui prouve bien la force native de ce génie, c'est qu'il a mis sa marque sur ses emprunts, c'est qu'on a peine à y retrouver les vestiges d'une origine étrangère.

L'établissement des Doriens en Laconie, en Crète, à Rhodes et en Carie, au sud des Ioniens, termine l'installation si lente, si graduelle, si troublée, des tribus helléniques dans l'Hellade définitive, dans le Péloponnèse, dans les îles dites Ioniennes et dans celles de l'Egée, enfin sur la côte d'Asie, entre la Lycie et la Troade. Nous sommes arrivés au VIII^e^ siècle, au temps d'Hésiode et des hymnes homériques. L'histoire datée va s'ouvrir avec l'ère des Olympiades (776).

Vingt ans environ avant la fondation de Rome, la Grèce est dans tout l'épanouissement de sa jeunesse expansive; ses flottes par centaines déposent sur tous les rivages ces colonies qui gardent, en pleine liberté, le souvenir affectueux de leurs métropoles. Le sentiment du beau — qui la caractérise avant tout — se manifeste par les luttes athlétiques d'Olympie, par l'ordonnance et la grâce rythmique de ses solennités religieuses. Il s'affine dans la décoration si variée de ses bijoux et de ses poteries. L'architecture, dépouillant sa raideur et parant sa nudité antiques, aligne les nobles cannelures doriques, les volutes ioniques, et couronne de frontons polychromes ses ingénieux entablements. La statuaire enfin s'allège, détache les membres du corps, atteint à l'harmonieux équilibre des mouvements, et donne aux dieux, avec la variété de la vie, des formes

enfin dignes de la figure humaine. La poésie se joue avec ivresse dans les mille aventures qu'elle prête à ces personnages presque aussi réels que leurs adorateurs, si fortement imprégnés de l'humaine nature que les Grecs eux-mêmes hésitent entre le héros divinisé et le dieu ramené aux proportions de l'homme.

Il appartient à la critique moderne de faire leur part à l'évhémérisme grossier, au symbolisme moral, à la personnification des aspects et des forces de la nature, enfin à cet antique animisme qui fait le fond de toute l'illusion religieuse. Les guides ne nous manqueront pas. Les Guigniaut, les Preller, surtout Alfred Maury, ont minutieusement étudié les grands et petits dieux, les rites, les oracles et les mystères. Mais il me semble que nul, parmi ces savants érudits, n'a jugé à sa valeur l'objet même auquel tous consacraient leur vie. Pour comprendre et apprécier la mythologie grecque, soit en elle-même, soit dans ses rapports avec la civilisation, il faut renoncer à une erreur et à un préjugé.

L'erreur consiste à confondre l'olympe grec avec le panthéon latin; il faut replacer l'un et l'autre dans son milieu originel. Il faut conserver aux dieux grecs leurs noms, ne pas déguiser en incolore Junon l'altière et magnifique Hèra, en Diane ou en Vénus (humbles nymphes des sources et des bois) la grandiose Artémis et la délicieuse Aphroditè, en Herculus, génie et gardien de l'enclos, le héros solaire Héraklès, — gloire des airs. Ni Arès ne répond à Mars, ni Poseidôn à Neptune, ni Héphaïstos à Vulcain. Ces à peu près appartiennent à la période romaine.

Le préjugé est d'ordre plus général : c'est la distinction entre les vrais et les faux dieux — point de vue étroit où nous enferme une éducation religieuse et méta-

physique attachée depuis tant de siècles à la déformation des cerveaux.

Il y a des dieux beaux et des dieux laids ; des dieux attrayants et des dieux ennuyeux ; des dieux intelligents et des dieux sots ; des dieux libéraux et des dieux autoritaires; des dieux propices au développement des facultés et des passions et des dieux hostiles à la science, à l'art et à la nature humaine. De ces épithètes contrastées, les premières sont revendiquées sans conteste par les dieux de la Grèce ; et ces qualités, ils les doivent au peuple qui les a polis et façonnés à son image.

Est-ce à dire qu'ils soient parfaits ? Que la majesté virile de Zeus, la sérénité d'Artémis, la générosité maternelle de Dèmètèr, le lumineux génie de Phoibos, la grâce molle d'Aphroditè, la sagesse active d'Athènè, la joie exubérante de Dionusos, n'aient pas leurs écarts, leurs éclipses ? Non, certes. Les fureurs, les violences, les perfidies même, ne sont pas plus rares dans la cité divine que parmi les mortels. Ce sont des accès, des défaillances, — rachetés par des heures d'indulgence et de pitié secourable. Ces dieux ne sont pas figés dans une attitude béate ou solennelle. Ils vivent, et ils aiment la vie, dont ils représentent tous les aspects, tous les mobiles, toutes les douleurs et toutes les jouissances.

Car il n'y a pas un phénomène de la nature, pas une énergie physique ou morale, pas un sentiment ou une idée qui n'ait dans l'olympe et sur les versants de la montagne idéale sa figure achevée par une main d'artiste, son nom sacré et son rôle presque humain dans l Athènes céleste. Il n'est pas jusqu'à la troupe des comparses, et celles qui chantent près des fontaines ou se nichent dans les volutes des vagues, et celles qui dansent dans les clairières, et les compagnons capricants de Pan, l'universel pasteur, et la bande qui tré-

buche autour de Bacchos, qui ne respire la vaillance et la santé. Comme tout cela est loin de la plate imagerie que nous connaissons, du fretin exsangue, de la grotesque racaille qui peuple tant d'autres empyrées!

Et il y en a pour tous les goûts. Chaque cité, chaque bourg a ses préférences, chaque fidèle peut choisir ses patrons, sans déprécier le protecteur du voisin, sans refuser un hommage poli à tous les sanctuaires qu'il visite.

C'est que, parmi tant de divinités, célestes, aériennes, marines, terrestres, infernales, il n'y en pas une qui entende gêner l'initiative et la pensée du profane, pas une qui considère l'humanité comme un troupeau d'imbéciles, de pauvres d'esprit, mené, morigéné, exploité par quelques malins, hypocrites ou puissants. Les Grecs ne l'auraient pas souffert. Fortement épris de liberté, de gloire locale ou personnelle, de plaisir et de mouvement, le citoyen d'Athènes ou de Lacédémone ne veut pas être tenu en lisière par une caste sournoisement paternelle. Crédule, certes, et dévot, infatigable en cérémonies, sacrifices, consultations de présages et d'oracles, plein de vénération pour les prêtres et les hiérophantes, jamais cependant l'Hellène n'a plié sous le joug sacerdotal.

Contraste bizarre. Nulle part plus que dans la Grèce antique n'a sévi la superstition. Nulle part les initiations, les mystères, les rites minutieux, les associations pieuses, n'ont tenu plus de place, absorbé plus d'heures et de journées; et pourtant, dans son esprit, dans ses institutions, dans son histoire, l'hellénisme est resté laïque.

Si la religion, là comme ailleurs, a engendré des excès et des crimes, traqué Anaxagore, Diagoras, assassiné Socrate et réduit Aristote au suicide; si le

sang humain a plus d'une fois coulé sur les autels; toujours le fanatisme, abandonné aux sycophantes ou aux conservateurs rancis, s'est trouvé tempéré, arrêté par la variété des dieux, par le sens de la liberté et aussi par cet amour de la mesure qui n'est pas un des moindres traits de la nation.

C'est pourquoi les dieux grecs — et il y en a de farouches, de délirants — n'ont pas coûté au monde la millième partie du sang bu à flots par les Iahvé et les Allah! Ils n'ont pas, crime plus funeste encore, à l'instar des nihilistes et des mystagogues, — Bouddha et autres, — abruti des multitudes, éteint ou égaré des intelligences, énervé des centaines de générations.

Enfin ce paganisme, que nos théologiens (du moyen âge), oubliant l'apologue de la paille et de la poutre, traitent volontiers de ridicule et d'enfantin, a longtemps suffi à l'un des peuples les mieux doués et les plus ingénieux que l'on connaisse. Ce n'est pas attribuer aux dieux et aux mythes grecs une antiquité trop haute et une trop longue durée que d'en placer l'origine à trois mille ans avant notre ère et d'en fixer l'extinction officielle aux temps de la vaillante brute Théodose Ier. Depuis l'âge pélasgique jusqu'à l'arrivée des barbares, ils n'ont cessé, même affublés de noms latins et assimilés aux transfuges de l'Egypte ou de la Perse, d'être mêlés à l'histoire, d'inspirer les poètes, les artistes, et les penseurs, d'intéresser les philosophes et d'amuser les railleurs. Ils ont donc présidé, assisté tout au moins, à l'une des phases principales de l'évolution humaine.

Enfouis sous les débris de leurs temples, traités de diables par l'inepte mépris des cuistres de l'Ile Sonnante, ils dorment dix siècles d'un seul tenant. On les croyait morts; et tout d'un coup ils s'éveillent à la voix d'un pape qui jure (avant Rabelais) *Per Bacco* et *Per Venere*;

ils sortent de l'ombre avec Horace, avec Virgile, bientôt avec les auteurs grecs chassés de Stamboul par Mahomet II. Ils forcent les chrétiens eux-mêmes à embellir les saints, les chérubins, et autres volatiles du Capitole céleste. Bientôt les poètes de la Pléïade sacrifieront un bouc au dieu de la Tragédie. Cette rentrée de l'Olympe s'est appelée la Renaissance.

Exploitée comme une mine de fictions et d'allégories par les artistes et les poètes des XVI[e] et XVII[e] siècles, affadie au XVIII[e] par une froide galanterie, relevée par André Chénier, proscrite un moment par la ferveur du romantisme gothique, enfin rétablie à son rang par la science du langage et des religions, la mythologie grecque fait partie intégrante de notre trésor intellectuel. On n'écrit pas une page, on ne modèle pas une statue, sans faire allusion à quelque type, à quelque épisode imaginé par les Hellènes. Des obscurs et inutiles canonisés qui encombrent nos calendriers, ou des belles nymphes, des nobles déesses, des Olympiens et des Titans, — lesquels sont les plus vivants et les plus dignes de vivre ? La réponse est dans la question même.

Et maintenant, la *vraie* religion, celle qui croit regarder de si haut les mythes qui ont plu à Homère, à Hésiode, à Pindare, à Eschyle, celle qui prétend avoir renouvelé la face du monde, — a-t-elle bien sondé ses propres origines ? D'où lui viennent donc la plupart de ses mystères, de ses dogmes, de ses sacrements ? L'Incarnation, par exemple, le dernier procédé auquel eût pu songer Iahvé, le dieu solitaire ? C'est le plus ordinaire incident de la mythologie ; et, il faut l'avouer, Zeus et Poseidôn et Apollon ou Hermès s'y comportent de meilleure grâce. Et la médiation d'un Rédempteur ? Elle vient de la Perse pour une part, mais elle n'est pas non plus étrangère aux concitoyens de Prométhée. Les

Ascensions, les Assomptions, les Descentes aux Enfers (Héraklès, Thésée, Orphée, Odysseus), les Résurrections, autant de menus suffrages prodigués dans la Fable, et qui n'ont certes rien à voir avec le judaïsme. La Trinité, — avec ses deux natures, ses deux volontés et ses trois personnes, sans compter la quatrième et encore la cinquième — la Trinité ? qu'en dirons-nous? Augustin, après avoir écrit seize livres là-dessus, avoue qu'il a parlé pour ne rien dire. Rien pourtant de moins mystérieux, rien de plus simple que les trois Parques (Moirai), et les trois frères dieux du ciel, des eaux, et des enfers, que la triade d'Eleusis, sans parler des trinités égyptiennes ; mais en amalgamant ces groupes naturels avec les hypostases gnostiques, et avec la nécessité de sauvegarder l'apparente unité divine, les Pères chrétiens ont obtenu le résultat, le *précipité*, que nous connaissons trop. Et le Baptême, encore ? et la Consécration du Pain et du Vin ? et la Confession même? Mais je m'arrête. Le christianisme, n'ayant qu'une légende tout à fait insuffisante, l'a rembourrée de tous les résidus du paganisme ambiant. Seulement, il n'a pas eu la main heureuse. Il a pris ce qu'il aurait pu laisser. Mais il a oublié d'emprunter à la mythologie ce qui en fait la gloire : la beauté, l'esprit, l'agréable diversité, la tolérance et le parfait accord avec la nature humaine.

---

## II

### CROYANCES PRIMITIVES

Lois de l'évolution religieuse. — Culte des animaux sauvages et des chasseurs victorieux. — Le lion, le serpent, le loup, l'ours. Le taureau, la vache, la chèvre, le bélier, le cheval, le chien. Les oiseaux, aigle, cygne, colombe, etc. — Origine des présages. — Les forêts et les arbres. — Les sources et les fleuves, la mer. — Les monts, les rochers, les cavernes. — Les champs phlégréens. Déluge de Deucalion. — Les pierres sacrées. — Le culte de la génération, du feu, du foyer, de l'ancêtre ou héros *éponyme*. — La filiation, le mariage et la paternité.

Aucune religion ne peut se soustraire aux lois de la mythologie. Derrière les plus nuageuses abstractions de la théodicée, vous êtes sûrs de trouver les dieux anthropomorphes, préposés par des peuples déjà intelligents à la direction des diverses provinces de la nature, investis de facultés, puis de formes de plus en plus humaines ; derrière ceux-ci, les esprits des choses, des morts et des vivants, répandus dans les objets et dans les phénomènes pour contrarier ou favoriser les mortels ; enfin, tout au fond, le culte brut de tout ce qui est fort, redoutable ou mystérieux, de ce qui porte malheur ou chance, — culte instinctif où déjà sont en germe toutes les fictions et toutes les théories.

Nous affirmons donc sans crainte que la religion a parcouru en Grèce comme ailleurs les diverses phases

de l'anthropisme et de l'animisme diffus. Ce n'est point là un raisonnement *a priori*, mais une induction tirée d'expériences concordantes. Les fouilles de Schliemann à Hissarlik, à Mycènes, à Tirynthe, les découvertes plus récentes à Santorin dans l'Archipel, à Spata en Attique, nous apprennent que les anciennes populations de ces parages ont passé, soit avant, soit après l'arrivée des Hellènes, par tous les stades de la vie sauvage et de la barbarie. Le souvenir confus de ces âges préhistoriques a laissé de nombreuses survivances, soit dans les coutumes, soit dans les représentations ou les épithètes des dieux.

L'archéologie et la linguistique nous aideront à dégager des mythes et des allégories ce que les poètes et les historiens n'ont pas même essayé de comprendre. Nous avons observé partout que le culte des animaux fut la transition naturelle entre l'athéisme indifférent de la brute anthropoïde et l'animisme. La zoolâtrie n'exige qu'un bien faible effort intellectuel. L'homme n'eut pas besoin de prêter à l'animal la vie et la pensée. Entouré, menacé à toute heure par des êtres plus forts et mieux armés que lui-même, il a essayé de détourner leur colère par des offrandes et des paroles, quand il ne pouvait en triompher par la force ou la ruse. En même temps il admirait le chasseur vaillant et l'habile dompteur qui avait su terrasser ou soumettre la bête redoutée; et il associait dans le même culte l'animal et le héros. De là tant de légendes célèbres qui ont pris place dans la mythologie postérieure, le lion de Némée, l'hydre de Lerne, les oiseaux du Stymphale, les sangliers de Calydon et d'Erymanthe, le serpent de Cadmos, le taureau de Marathon. Les vainqueurs de ces monstres ont reçu des noms grecs; les épisodes ont été rattachés à la lutte primordiale entre la lumière et les

ténèbres, entre les Olympiens et les Titans. Mais on entrevoit encore les rudes mœurs de la vie primitive, l'homme armé d'un épieu, d'un bâton, tout au plus d'un arc, livrant bataille aux maîtres des forêts, des monts et des cavernes, étreignant corps à corps le lion qui le déchirait de ses ongles acérés. C'était le temps où le bronze même était encore ignoré, où les races bovines, peut-être les boucs et les chèvres, n'étaient pas domestiqués encore. Le pays était infesté de lagunes saumâtres, de marécages hantés par des reptiles odieux; l'impression d'horreur, puis de respect qui s'est attachée au serpent, par toute la terre, nous reporte évidemment à un âge où l'homme végétait en petites troupes, en petits clans rivaux sur un sol livré à une faune exubérante. Il suffira pour le moment de rappeler, outre l'hydre et le dragon de Cadmos, le fameux Python et le lézard ou saurien exterminés par Apollon *pythien* et *sauroktone*; les serpents divins nourris à Athènes dans l'Erekthéon, à Epidaure et ailleurs dans les sanctuaires d'Asklépios. L'allure de cette bête, ses refuges cachés dans quelque trou d'arbre ou de rocher, désignaient le serpent comme création spontanée du limon terrestre, fils et emblème de la terre, gardien de trésors, ancêtre du monde. Tous ces traits sont encore épars dans nombre de fictions que la poésie a ornées à son caprice; Typhée, le plus jeune des Titans, sera muni par Hésiode de cent têtes de serpent; ou bien ce seront des monstres terminés en queues de serpent, les Anguipèdes, qui sortent des entrailles de Gaïa leur mère; des dragons défendent les pommes d'or des Hespérides et les secrets de Médée; ou bien encore Ophion, Ophionée, le serpent primordial, sera chargé par Orphée et Phérécyde de pondre l'œuf du monde. Je n'oublie pas le caractère indo-européen de tous ces reptiles ou demi-reptiles, proches

parents des Vritras, des Ahis, des Adhiséchas brahmaniques, des Nidogr et Yormungandr scandinaves ; mais il m'est impossible de ne pas voir dans ces concordances mêmes la répercussion des craintes, des remarques, des idées ingénieusement fausses, suggérées aux anciens hommes par l'abondance, la démarche et les habitudes des serpents.

Parmi les animaux cités plus haut, je dois revenir au lion. La légende du lion de Némée a été particulièrement étudiée par M. Alfred Maury ; il est loin de la croire autochthone ; les lions n'ont jamais, selon lui, habité le Péloponnèse, pas plus celui de Némée que ceux dont on distingue l'informe silhouette au fronton du palais cyclopéen de Mycènes. Ce sont des importations d'Asie, des souvenirs recueillis en route par les colonnes pélasgiques ou helléniques, marchant soit à travers l'Asie Mineure, soit contournant au nord la Caspienne et la mer Noire. C'est ainsi qu'on voit, avec surprise, dans l'ancienne mythologie des Borusses, un dieu lion, Luarasic. La mémoire des peuples tranporte à des milliers de lieues les événements, les récits, les croyances. Rien de plus vrai que cet aperçu. Mais qu'importe ici la bête ? Lion, ours ou léopard, même simple loup, les animaux féroces n'ont point manqué à la terre des Cyclopes, des Liburnes et des Pélasges, et se sont imposés au culte des humains nus et mal armés, jusqu'à la victoire de quelque hardi champion qui avec leurs dépouilles a hérité de leurs honneurs.

Le loup, que je mentionnais, a joui d'une singulière fortune ; les hasards de l'homophonie l'ont associé au dieu solaire, Apollon *luka*bas, *luka*génès (qui marche avec le jour, qu'engendre ou qui engendre la lumière), Apollon *lukios*, le dieu des loups. Une confusion très déraisonnable, mais conforme sans doute à l'enfantine

malice d'âges fort reculés, s'est ainsi établie entre l'animal nocturne par excellence et le dieu du jour. Peut-être, d'ailleurs, le loup a-t-il dû son nom à ses yeux de feu, qu'on voit luire dans l'ombre. Il n'en est pas moins certain que c'est le loup, et non le dieu, qui habitait en force la Lukie (Lycie) et le mont Lycée, en Arcadie; c'est le loup, et non la blancheur et l'éclat, que les inventeurs d'Apollon durent ou voulurent associer à la divinité nouvelle. Ou bien, plutôt, furent-ils heureux du facile jeu de mots qui donnait satisfaction à des superstitions invétérées.

Pareille fortune est échue à l'ours, *Arktos* (Ssc. *Rkchas*), dont le nom se trouvait convenir également à la « brillante », à « la plus belle » (*Kallisto*) des étoiles, nymphe changée en ourse et mère d'*Arkas*.

Nous verrons que, chez les Latins, la même cause d'erreur n'existait pas, et que le loup cependant était donné pour serviteur à Mars dieu des forêts; un collège de prêtres, les *Luperci*, jadis adorateurs du dieu-loup, n'avait d'autre fonction que d'écarter, de contenir les loups par des prières, par des offrandes à Mars.

Le taureau, considéré comme animal sauvage, figure, nous l'avons vu, dans les luttes légendaires; mais sa domestication, très tardive et très incomplète, peut-être attribuable aux Thraces, excita, en Grèce comme dans l'Inde et la Perse, un enthousiasme excessif. Il ne fut pas jugé indigne de servir à Zeus de déguisement pour enlever la nymphe aux belles formes, Europê (Ssc. *Vasouroupa* ou bien *euru-opè*, une aurore au *visage oriental*). Par parenthèse, dans le mythe auquel je fais allusion, il est difficile de ne pas entrevoir l'origine ou l'éducation asiatique de l'Europe. Le taureau prêta sa figure et ses cornes aux fleuves sacrés. Sur les plus anciens vases, on voit Héraklès arrachant une corne, la corne d'abondance,

au taureau Akhéloos. Mais cet exploit appartient déjà à la mythologie des Hellènes, où les bœufs métaphoriques représentent les nuages chargés d'eaux fécondantes : bœufs célestes surveillés par Argos, volés par Hermès, bœufs d'Admète, gardés par Apollon, troupeaux de Géryon, détournés par Héraklès. Homère, attribuant à de simples mortels les aventures des dieux, nous montre les compagnons d'Ulysse châtiés pour avoir porté la main et la dent « sur les bœufs au large front, sur les troupeaux de Hélios Hypérion, les bœufs du dieu rayonnant, du soleil qui voit et entend tout ». Le taureau, élevé au rang des constellations, où nous le voyons encore, n'est pas seulement assimilé à Zeus, il l'est aussi à Bakkhos : *Axié tauré* (hymne à Dionysos). *Tauros* est un des noms de ce dieu, qui partage avec les fleuves et l'océan les épithètes de *taurocranos*, *tauroképhalos*, *taurométōpos*, tête, visage de taureau. Le sacrifice du taureau, saint et solennel entre tous, est encore un vestige du culte rendu au taureau divinisé ; car tous les animaux immolés aux dieux leurs successeurs, et qui entrent ainsi dans la substance de ces dieux, ont eu leur heure, leurs siècles de divinité.

L'apothéose de la vache n'est pas moins certaine. Image naturelle de la fécondité féminine, de la maternité, comme le taureau était le type de l'énergie mâle, future épouse de Zeus, tantôt assimilée à la terre et tantôt à l'atmosphère, la vache fut la grande déesse argienne. Les fouilles de Mycènes ont mis au jour de nombreuses idoles en argile, qui ne sont autres que de petites vaches informes. Ces objets remontent vraisemblablement au XIVe siècle avant notre ère. L'épithète significative *Hèra boōpis*, qu'on rend en style noble par « Junon aux yeux de bœuf », reprend son véritable sens : Hèra, face de vache. De même, pour le dire en passant,

Athènè *glaukōpis*, avant d'être la déesse aux yeux pers, a été la déesse chouette ; et c'est pourquoi le hibou *glaux*, regardé par plusieurs peuples sauvages (Amérique du Nord) comme l'emblème de la sagesse, est le compagnon, le substitut d'Athènè (« l'oiseau triste d'Athènes »). La vache, par un symbolisme naïf, a prêté le croissant de ses cornes aux déesses lunaires, la génisse Io, Phœbé, Artémis. C'est, d'ailleurs, un artifice qui s'est présenté spontanément à l'esprit de tous les peuples, Égyptiens, Sémites, Indo-européens.

Combien d'autres animaux ont donné lieu à des fables, à des métaphores et métamorphoses analogues ! Au bouc et à la chèvre se rapportent Pan l'arcadien et son cortège d'Ægipans et de Satyres, la Chimère de Lycie, vaincue par Bellérophon, l'Egide, trophée et bouclier de Pallas ; à la race ovine, le bélier Phryxos, sur lequel Hellé, la race hellénique, traverse l'Hellespont, et dont la toison d'or attire jusqu'en Colchide les hommes de l'Argos thessalienne, les Argonautes. Le cheval n'a pas plus tôt paru, avec les Thraces, je pense, qu'il est divinisé, exactement comme le cheval de Cortez chez les Mexicains ; c'est le Centaure où la monture et le cavalier sont confondus par une illusion d'optique ; c'est Pégase, si rapide qu'il prend des ailes ; c'est le coursier divin, que Poseidôn, le dieu des Ioniens, fait jaillir du sol attique.

Les fables où le chien joue un rôle ont un caractère mixte. Tantôt elles font allusion aux services de cet ami fidèle, gardien des troupeaux ; tantôt elles rappellent ces âges où, émule des loups et des chacals, il mordait les vivants et dévorait les morts. C'est *Orthros* (Vritra), le compagnon du tricéphale Géruôn, le fils de Typhée et d'Ekhidna ; c'est *Kerbéros*, chien d'Aïdès, mangeur de chair crue, aux cinquante têtes, plus tard réduites à trois.

Ces monstres nous reportent aux premiers essais de domestication. Malgré leur férocité, l'un est déjà chien de berger, l'autre est l'aïeul des chiens de garde.

Parmi les oiseaux, l'aigle, le cygne, le coq, le corbeau, se disputent le premier rang. L'un porte la foudre, l'autre féconde Léda et engendre Hélènè et les Dioscures : Hélènè, la lune, ou l'aube ; Castor et Poludeukès, les deux crépuscules du matin et du soir. Le coq annonce le soleil. Le corbeau, pour cause de trahison, échange son blanc plumage contre une robe noire. Les grues et et les cigognes jouent aussi leur rôle sacré. Le paon est l'image du ciel aux yeux sans nombre, Argos. La colombe d'Aphrodite est vraisemblablement d'origine assyro-phénicienne ; mais elle est aussi pélasgique. Du moins un jeu de mots transforme en colombes les *Pèléiai*, les prêtresses de Dodone ; c'étaient les pigeons gris, les bisets nichés dans le chêne fatidique. Il n'est pas jusqu'aux aventures de la huppe, de l'hirondelle et du rossignol, Térée, Procné, Philomèle, qui ne témoigne de l'assimilation parfaite établie par les anciens hommes entre l'intelligence et les actions animales et humaines. L'apologue est un autre souvenir du temps « où les bêtes parlaient » aussi bien, souvent mieux, que les hommes.

Les hôtes de la mer ont fourni leur appoint à la mythologie primitive de la Grèce. Comment toutes ces flottilles de pirates qui couraient incessamment d'île en île n'auraient-elles pas rencontré les Tritons et les Sirènes aux longs replis, les squales aux dents voraces, ravisseurs d'Andromède, d'Hésione, la baleine immense (la déesse Kéto), le phoque à tête humaine et le joyeux dauphin, coursier d'Arion, et les chiens imaginaires des gouffres, Charybde et Scylla ? Tous ces vivants, sous leurs formes réelles ou fantastiques, ont reçu des chefs, les Phorkus, les Proteus, les Néréides, les Amphitrites, pour la plu-

part divinités atmosphériques, préposées au monde des eaux, sous l'autorité suprême de Poseidon.

Sans doute la zoolâtrie s'est fondue dans le symbolisme, fournissant aux héros des occasions de victoire, aux dieux des serviteurs, des compagnons, des attributs et des victimes, aux cités des emblèmes, véritables *totems*, comme la fourmi — *murmex* — des Myrmidons, la cigale, *kékrops*, chère aux Athéniens, et toutes les bêtes qui figureront au revers des monnaies. Aussi, en exceptant toutefois le serpent, — qui a eu des temples jusqu'au temps de Lucien, — nous ne voyons pas se prolonger en Grèce le culte direct des animaux, si tenace en Egypte. Toutefois, il est tel rite, telle opération liturgique, où l'animal, mort ou vivant, manifeste encore une puissance surnaturelle. Le foie, les entrailles palpitantes de la bête sacrifiée enseignent au prêtre l'avenir et dirigent les actions des hommes. Le passage de tel animal, sur un chemin, à droite, à gauche, renferme des avertissements mystérieux ; enfin le vol et le chant des oiseaux commandent aux éléments, annoncent la pluie ou le soleil et surtout le retour des saisons, et exercent la sagacité des devins.

Le monde végétal, auquel je viens, a fourni de nombreux éléments à la mythologie hellénique. La phytolâtrie, l'adoration de la forêt, de l'arbre, de la plante, comporte, nécessairement, un peu plus d'ingéniosité que le culte des animaux. Bien que la croissance du végétal, le mouvement et le bruit du feuillage, le gonflement et l'éclosion du bourgeon, l'écoulement de la sève révèlent une sorte de vie incomplète, il fallut vite recourir à l'animisme, à l'idée du double, de l'esprit, pour loger sous l'écorce et dans les fibres ligneuses des intentions et des facultés divines, c'est-à-dire humaines. La phytolâtrie occupe donc, dans l'évolution religieuse, un rang quelque

peu supérieur à la zoolâtrie ; on lui doit un bon tiers de ces nymphes sylvestres, qui sont une des plus charmantes conceptions du naturalisme indo-européen, et des dieux et déesses que l'imagination, sinon l'art, encore absent, doua tout de suite de formes humaines. Cependant, les arbres et les plantes, malgré leurs métamorphoses et leurs transfigurations, sont, comme les animaux, restés associés au culte ; ils ont été distribués entre les dieux, l'olivier à Pallas-Athènè, la vigne à Bacchos, le peuplier à Hèraklès, le laurier à Apollon, etc., le chêne ou le hêtre à Zeus. En outre, l'adoration antique de la forêt, si douce et si terrible, refuge et embûche profonde, a survécu dans le respect inviolable du bois sacré. Il n'y a pas de dieu, de sanctuaire, qui n'ait son parc, grand ou petit, participant de la sainteté du lieu et du patron. Tous ces bosquets divins sont des réductions de la vieille forêt qui couvrait une grande partie de la Grèce continentale, patrie des Dryopes (mieux *Dru-opes*), des hommes à figure, à apparence d'arbres, blottis dans les fourrés épais, vêtus et coiffés de feuillage. Dodone était située dans ces régions sauvages; les peuplades graïques, pélasges ou selles, vivaient là sous les rameaux ou dans les branches des chênes ou hêtres, *phègos*, cueillant le gland ou la faîne, frémissant au murmure du vent dans les feuilles, puis descendant pour étancher leur soif à la source voisine ; les femmes (les *péléiai*, péléiades), pour apaiser les terreurs ou les fureurs de la horde brutale, rhythmaient de leur chant naïf les bruits de la ramée et de la fontaine ; elles en traduisaient la voix ; elles prédisaient à leurs mâles chasse heureuse et nuit paisible. Ainsi se constitua la religion dodonéenne, le culte et l'oracle du chêne. La construction d'un édifice sacré fut des plus tardives, et il est visible, d'après un passage d'Homère, qu'au

x^e siècle (ou même au VI^e, au temps de la première édition de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*), les réponses du dieu-chêne, désormais assimilé à Zeus, étaient données en plein air, aux environs des arbres et des eaux prophétiques.

Les sources, les lacs, les fleuves sont inséparables des forêts et des plantes qui se pressent sur leurs bords. L'eau sous toutes ses formes a été, elle devait l'être, l'objet de l'amour, de l'adoration des hommes. C'est un sentiment si universel, qu'on s'étonnerait de ne point le rencontrer chez ces habitants d'étroites vallées, de versants abrupts et de côtes infinies. L'eau tient déjà de la nature une apparence de vie, l'agitation, l'haleine, la voix ; l'homme y ajoute des âmes. Aussitôt qu'une source a un nom, et une seule en a reçu quelquefois plus de dix, elle prend un esprit, puis une forme plus ou moins humaine. De même pour chaque fleuve réel ou fabuleux : Hésiode ne nomme encore que vingt-cinq de ces derniers et les compte tous au rang des dieux. L'imagination s'est donné carrière surtout, s'est jouée, parmi les mille figures de la mer. La forme et la couleur de chaque flot, pour ainsi dire, ont été personnifiées en Océanide et en Néréide. Mais ces fantaisies appartiennent à des temps purement helléniques. La nomenclature de ces trois mille déesses respire la joie d'une langue étonnée de ses ressources ; il semble voir une riche palette dont quelque peintre s'amuse à marier les nuances infinies : la violette Ianthè, la blonde Xanthè, la rose, Rhodia, Glaukè aux yeux verts, Galathéa, Galaxaurè, blanches comme le lait ; les cavales rapides, Hippô, Hippothoè, et toutes les variantes de la vague marine, Cumô, Kumothoè, Kumodokè : puis la mystérieuse Kalypso, la stable Thétis, Amphitritè, « tranquille sous les vents divins dans les profonds abîmes ». Il y en a pour les promontoires, pour les îles, pour les grottes secrètes. C'est qu'au fond ces

nymphes, rajeunies et embellies par l'anthropomorphisme, sont les antiques témoins de cet animisme diffus, qui semait la vie dans tous les objets, dans tous les aspects des choses. Elles font partie d'un peuple innombrable, sur lequel vont régner en apparence des divinités de plus grande envergure ; mais elles n'en garderont pas moins leur puissance locale et leur liberté native.

Les montagnes, les cavernes, les rochers, les pierres ne jouent pas un moindre rôle que les plantes et les eaux. Nul pays plus accidenté que la Grèce ; ce ne sont que chaînes continues, l'Hémus, le Pinde, que cimes isolées, le Rhodope, l'Ismare, l'Olympe, l'Ossa, le Pélion, l'Othrys, l'Œta, le Parnasse, le Cithéron, la Pentélique et, dans le Péloponnèse, le Cyllène, le Lycée, le Taygète, refuges des hommes, demeures des Nymphes, Oréades, Dryades, Hamadryades, sièges aimés plus tard des dieux suprêmes, atmosphériques et célestes. Dans leurs cavernes gîtaient les esprits et les devins, les animaux redoutables. C'était sur les montages que les Pélasges arcadiens sacrifiaient, dans des enceintes de pierres dressées, à leurs vagues divinités pastorales.

La litholâtrie était dans toute sa force, elle régnait en Europe comme en Asie lorsque les tribus thraces et helléniques firent leur entrée dans leur patrie nouvelle. L'âge de la pierre finissait à peine ; sous les laves de Santorin, des silex ont été retrouvés en grand nombre parmi des poteries curieuses, d'aspect déjà gracieux malgré la simplicité du décor, quelques-unes anthropomorphes avec des yeux et des seins rudimentaires.

L'esprit souple des Hellènes, si habiles à s'assimiler tout le travail antérieur des peuples qu'ils allaient englober, adapta immédiatement à ses propres conceptions les croyances relatives aux montagnes et aux pierres sacrées.

Il y avait en Thessalie des terrains volcaniques, les *Champs phlégréens*, tout parsemés de grosses pierres, peut-être des traînées de moraines, car une tradition diluvienne s'était répandue en cette contrée (comme en beaucoup d'autres). La mythologie postérieure fit entrer ces données dans sa légende des Titans; elle installa les dieux fils d'Ouranos sur l'Olympe, l'Ossa et le Pélion; ici les aînés, enfants de la terre et du ciel étoilé, les Titans; là, les plus jeunes (selon Hésiode), les Kronides, Zeus et son cortège. Les deux groupes rivaux se bombardèrent dix années à coups d'énormes pierres. Zeus, enfin victorieux, foudroya les Titans, les enchaîna dans les abîmes, les coucha sous les montagnes et les volcans. Leurs soubresauts ébranlent encore la terre. D'autres Titanides, alliés des Olympiens, les Kyklopes, furent envoyés dans les cavernes et chargés de fabriquer la foudre sous la direction d'Héphaïstos.

Les pierres furent aussi mêlées à la tradition du déluge. Deucalion et Pyrrha ont seuls échappé à l'inondation. Toute la race des hommes a péri. Comment repeupler le monde? Le couple sauvé reçoit d'un oracle l'ordre de déterrer les os de leur mère; ils ramassent les pierres de la région maudite; ils les jettent derrière eux sans se retourner; et le monde se trouve repeuplé en un clin d'œil comme par les dents du serpent de Kadmos. Un mythe analogue se rencontre dans les religions du Mexique et du Pérou. Le dieu de la foudre lance du haut du ciel seize cents éclats de silex qui deviennent des hommes. Partout la voûte céleste a été considérée comme un champ de pierres (carreaux de foudre); le védique Açmân, le dieu phrygien Akmòn, est une pierre lancée du ciel. Partout règne un perpétuel échange entre le monde minéral et le monde vivant. Niobè changée en pierre avec ses enfants par les dieux lumineux Apol-

lon et Artémis, les ennemis pétrifiés par la tête de Méduse, emblème du soleil, sont des variations sur le même motif.

Les pierres sacrées n'abondaient pas seulement en Thessalie; le reste de la Grèce et des îles en était encombré. Aux unes les Hellènes donnèrent le nom de leurs dieux; ils enchassèrent les autres dans le mythe de Kronos et de Zeus. Vous connaissez tous le conte de Saturne dévorant ses enfants. Mais le Saturne italien, dieu des semailles, n'a rien à voir ici. C'est Kronos, dieu grec de l'atmosphère, qui dévorait ses enfants « à mesure qu'ils descendaient des flancs sacrés aux genoux de Rhéa, leur mère ». Celle-ci, en proie à la douleur et sur le point d'enfanter Zeus, alla consulter ses parents, les dieux retraités, Ouranos et Gaîa. D'après leurs avis, elle présenta au grand chef ouranide, à Kronos, une pierre emmaillotée. Celui-ci, la saisissant, l'engloutit dans son ventre, le malheureux (dit Hésiode)! sans se douter de la substitution. Zeus fut caché en Crète, et sauvé. Quant à la pierre, Kronos l'avait vomie. « Et Zeus la fixa dans la terre au large sein, à Pytho la divine (Delphes), sous les cavernes du Parnasse, pour être un signe à l'avenir et une merveille aux yeux des mortels. » Le passage est instructif; j'y vois que la plus antique divinité de Delphes était une pierre emmmaillotée, toute semblable aux pierres des Dakotahs, des Sibériens ou des Khonds. Et c'est pour la rattacher à la mythologie hellénique qu'on inventa l'aventure bizarre de Kronos.

Ce n'est pas seulement l'Apollon Delphique ou Pythien, c'est le héros d'Argos, c'est le Bacchos de Thèbes, l'Hermès d'Athènes, qui s'incarnèrent dans les pierres divinisées; et leur forme première demeura vénérée à côté de leurs statues les plus parfaites. L'Aphrodite de Paphos, figurée sur une médaille de Caracalla, était une borne

ou pyramide blanche. « Le simulacre d'Héraklès dans son temple d'Hyettes en Béotie, dit Pausanias (sous l'empire), n'est point une figure taillée, mais une pierre grossière, à l'antique. Le dieu Eros des Thespiens, dont l'image est extrêmement ancienne, n'est aussi qu'une pierre brute ; de même, dans un temple très ancien des Charites, à Orchomène, on n'adore que des pierres, qu'on dit tombées du ciel au temps du roi Etéocle. » Il dit avoir vu, vers Corinthe, près de l'autel de Poseidôn isthmien, deux représentations fort grossières et sans art, l'une de Zeus bienfaisant, qui est une pyramide, « l'autre d'Artémis Patroa, qui est une colonne taillée ». Et il ajoute : « chez nos premiers ancêtres, les pierres recevaient des honneurs divins ». Mais il ne s'est pas douté que ces ancêtres, ou plutôt prédécesseurs, appartenaient à un autre régime mental. Au reste, l'art grec, dont nous commençons à connaître les humbles tâtonnements, mit assez de temps à embellir et à humaniser les dieux, pour que leur forme pélasgique, météorite, cippe mal équarri, souche de vigne ou tronc d'orme (Pallas Athènè), demeurât définitivement consacrée. Pausanias en fait la remarque : « Quoiqu'on eût érigé des statues aux dieux, les pierres brutes qui en portaient les noms ne restèrent pas moins en possession du pieux respect dû à leur antiquité ; tellement, dit-il, que les plus grossières sont les plus respectables, comme étant les plus anciennes. »

Enfin j'emprunte à Plutarque un fait de litholâtrie pure et simple, qu'on attribuerait volontiers aux peuplades malaises et aux tribus hébridiennes adoratrices de galets bleus. Dans son traité *De Fluviis*, il mentionne « certains cailloux divins que les habitants de Lacédémone tiraient du fleuve Eurotas (les œufs de Léda sans doute), et qui, s'il faut les en croire, s'élevaient d'eux-

mêmes au son d'une trompette, du fond de la rivière à la surface des eaux ».

Partout, d'ailleurs, l'imagination puérile s'est exercée sur les formes et les attitudes des pierres, couchées ou dressées, pointues ou arrondies; elle les a douées de sexes et de fécondité : à ce point qu'il est impossible d'envisager séparément la litholâtrie et le culte de la génération. Sans nous appesantir outre mesure sur un sujet qui nous répugne aujourd'hui, il nous faut au moins constater que cette délicatesse, faite pour moitié d'un légitime retour sur les conditions animales de nos affections, pour moitié, dirais-je, d'hypocrisie — cette délicatesse donc — était absolument étrangère aux peuples de l'antiquité, comme elle l'est à la plupart des sauvages. Le monde grec luttait d'exhibitions sexuelles, de processions phalliques (phallophories), avec l'Egypte, la Chaldée, la Syrie et la Judée.

Le pieu d'Aschéra, maudit par les prophètes d'Israël, les simulacres dressés dans les sanctuaires d'Asie, où Lucien les a vus par vingtaines, ne manquaient pas dans les temples et jusque dans les carrefours des cités grecques.

C'étaient des survivances. Le culte de la génération n'appartenait pas ou n'appartenait plus en propre aux tribus helléniques. Elles avaient dépassé ce stade où tant de nations se sont attardées et énervées; mais, de même que, dans l'Inde, les Aryas durent accommoder au brahmanisme le culte indigène du *lingam*, les Hellènes, rencontrèrent partout l'emblème masculin, dans les pays soit pélasgiques, soit sémitisés, soit occupés par les Thraces. Ce fut, par exemple, en Pæonie et à Samothrace, le quatrième Kabire, Kadmilos, Kasmilos ; en Arcadie, sur le Cyllène et le Lycée, des pierres sacrées qui reçurent plus tard les noms grecs d'Hermès et de

Pan. Ces divinités génésiques en l'honneur desquelles les pâtres arcadiens entassaient des pierres sur les chemins, même quand l'art leur eut donné une tête, puis une figure humaine, gardèrent leur attribut significatif. La grossière idole du Cyllène fut le prototype de ces Hermès peu décents, si chers aux Athéniens, si funestes à Alcibiade. Sur la côte d'Asie, nul doute que les Eoliens et les Ioniens n'aient trouvé de pareilles représentations ; Homère ne les a pas connues ou les a négligées; mais, d'où la ville de Lampsaque aurait-elle tiré son dieu spécial, Priapos, s'il n'avait pas été le patron de la contrée? Le nom, d'ailleurs, est ancien ; c'est un doublet de *Priamos*, de ce vieux Priam entouré de fils et de filles sans nombre.

Le grand dieu des Thraces, Dionusos, avait certainement le même caractère. Sa forme la plus ancienne en Béotie fut une pierre (encore vénérée au IIe siècle de notre ère, au temps du géographe Pausanias). Son triomphe, assez tardif, amena, dans toutes les régions du monde grec, une recrudescence d'éréthisme religieux. Sans doute, et la tradition le constate, les apôtres lubriques de la sainte orgie eurent à vaincre une vive résistance aux alentours du Parnasse et du Cithéron, dans le pays delphique où régnaient des mœurs et des croyances plus austères. Mais cette protestation isolée n'arrêta pas longtemps l'expansion de la nouvelle foi, qui partout s'accordait soit avec les coutumes étrangères ou nationales, soit même avec les doctrines des symbolistes et des théosophes.

Cet accord doit être expliqué ; car il porte sur un point capital, sur un des pivots de l'illusion religieuse. Dépouillé de son appareil obscène, de ses pratiques dégradantes, le culte de la génération a exercé une influence, vraiment énorme, sur la pensée humaine, sur

la conception de l'univers, sur les institutions sociales. Dès que l'homme, prenant conscience de lui-même, s'aperçut que la multiplication de tous les êtres animés était un résultat de l'union sexuelle, il étendit le procédé — par anthropisme — à toutes les productions, à tous les phénomènes de la nature ; le langage ayant sexué, fort au hasard, les objets ou êtres, les esprits, puis les personnages honorés d'un culte, tous ces mâles et femelles imaginaires durent exercer les facultés que l'homme leur avait départies. Dès lors, rien dans l'univers, qui ne procédât de quelque accouplement divin, et d'abord, avant tout, de l'union réelle, de l'étreinte amoureuse échangée chaque nuit, dit Hésiode, entre le ciel et la terre — *Ouranos* et *Gaia*, — entre *Okéanos* et *Téthys*, et entre tous les couples faits à l'image de ceux-ci. Si bien que les noms de *père* et de *mère* furent distribués à tous les dieux et déesses, célestes, terrestres, marins, infernaux, petits ou grands, à tous les héros, comme aux chefs de familles mortelles, et après eux aux puissants et aux rois. L'idée de la maternité s'étant peu à peu — et plus en apparence qu'en réalité — subordonnée au concept de paternité, le dieu et le roi se trouvèrent investis de l'autorité paternelle ; et ils s'en sont fait de fortes rentes ; l'autorité du père, consacrée à son tour et fortifiée par l'autorité du dieu et du roi, revêtit cette sévérité, cette omnipotence abusive, qu'on se plaît encore aujourd'hui à réclamer comme un droit. Enfin, au fond de toutes les théories d'obéissance passive, de gouvernement paternel et de droit divin, se cache le culte antique de la génération — qui enthousiasma les premiers penseurs comme une merveilleuse solution donnée à l'énigme des choses. Toutes les sottises qui ont été débitées sur l'universel amour, sur la grâce, toutes les transpositions de sentiments inséparables d'orga-

nismes individuels vivants, toutes les attributions, dis-je, de relations de famille aux parties ou à l'ensemble de l'univers, sont pareillement issues de l'ingénieux, du pernicieux phallisme.

Quoi qu'il en soit, le culte de la génération avait singulièrement élargi l'étroit horizon de la pensée et de la vie primitives. Il avait suggéré une explication telle quelle du monde; pourvu d'un organisme individuel les vagues puissances éparses dans la nature; formé entre les dieux des liens de filiation, et tous les rapports qui dérivent de l'amour sexuel ou familial; élevé en dignité l'homme qui, par une amusante interversion des rôles, se regardait comme l'image et la créature des dieux « des dieux dont il fut l'inventeur » (nous dit La Fontaine); fondé la famille sur la continuité de la force génératrice, transmise par le père au fils qui doit la transmettre à son tour; consacré enfin le souvenir du premier ancêtre, bientôt confondu avec quelqu'un de ces dieux investis du pouvoir et du nom de pères.

Ces conséquences se trouvaient, d'ailleurs, confirmées et précisées par le culte du feu; et avec d'autant plus de force que, si la génération sexuelle des choses est une fiction à peine acceptable, le caractère igné d'une foule de phénomènes éclate aux yeux comme une vérité, comme un fait. Le feu se présente réellement, à la fois comme une découverte, une conquête de l'homme, et comme un agent universel de la nature; de cette coïncidence remarquable ont procédé, — avec des intuitions grandioses sur l'affinité et l'équivalence des forces physiques, — ces recours à des intercesseurs entre hommes et dieux, à d'inutiles médiateurs, et à des rédempteurs qui n'ont rien racheté.

De telles conclusions, de tels raisonnements, quoique fort anciens, quoique certainement ébauchés avant l'ar-

rivée des Hellènes en Grèce, ne doivent pas, sans doute, être attribués à l'époque où le feu, difficilement allumé, était porté et entretenu, sous les peines les plus graves, par les femmes de la horde, ou bien, quand la tribu s'était fixée, déposé en lieu sûr, dans un pot sacré, dans un âtre divin où seuls les membres de la famille, du clan, venaient prendre un tison ou allumer leur torche. Mais des souvenirs formels de la découverte et de la conservation du feu se sont perpétués dans la mythologie et dans les usages liturgiques.

Quand Fustel de Coulanges nous conte que le feu entretenu sur le foyer ou l'autel n'était pas, dans la pensée des hommes, le feu de la nature matérielle, que « le principe du culte du feu est en dehors de la nature physique et se trouve dans ce petit monde mystérieux qui est l'homme », il cède, de très bonne foi, à l'habitude métaphysique de placer la charrue devant les bœufs, les concepts avant les faits dont la raison les a tires. Le feu adoré sur les *bòmoi*, *eskharai*, *hestiai*, sur les tas de pierres qui servaient de foyer, puis d'autel, ce feu était bien l'*ignis animal* dont parle encore Cicéron, le précieux trésor que les prêtres dahoméens conservent dans une marmite, et que l'anthropisme régnant a tout d'abord doué de vie et de volonté ; c'est le feu extrait par Zeus lui-même de morceaux de bois frottés — qui plus tard formèrent le faisceau fulgurant, comparable au *bereçman* des Perses : le feu que Prométhée apporta aux hommes avec le tison même, le roseau, qu'il avait dérobé au foyer céleste ; le feu qu'à Athènes et à Corinthe se passaient en courant les porteurs de flambeaux des Helloties et des Panathénées. A ce culte direct se rattache la construction du Prytanée d'Athènes, édifice destiné à la *hestia prutanitis*, au foyer de la cité. Il existait pareillement à Delphes, et en Argolide sur le

mont Crathis, consacré à une Artémis ignée (*puronia*), un foyer commun où l'on venait prendre le feu sacré. La Hestia, même divinisée, ne fut longtemps représentée, comme à Hermionè, que par le feu de l'autel; et bien que ce feu ait été souvent consacré à d'autres dieux, — à Mégare, aux dieux tutélaires de la cité, à Mantinée à Dèmètèr, — la flamme était la première déesse invoquée, même avant le Zeus d'Olympie ou de Crète. Dans les serments solennels, dit Pausanias, le nom de Hestia était prononcé avant celui de Zeus Crétagénès. Le serment par Hestia demeura toujours, en Grèce, un des plus solennels. Le chantre de l'hymne homérique à Aphroditè (Maury, I, 101) chante encore (au VIII^e siècle) Hestia comme la plus auguste des déesses, comme celle qui s'assied au foyer domestique et qui y reçoit les prémices, comme celle qui a une place dans le temple de tous les dieux.

Hestia recevait les prémices. Retenez bien ce trait — pour ainsi dire commun à toutes les nations — qu'on retrouve en Sibérie, en Amérique, et même dans les campagnes de la Russie, de l'Allemagne, en Souabe, en Franconie. C'est parce que Hestia recevait les prémices qu'elle eut une place dans tous les temples.

La cuisson des aliments est un de ces grands événements sociaux dont une longue habitude a émoussé le souvenir. Mais de quel prix n'était pas ce bienfait du feu pour des brouteurs de racines et de glands, pour des mangeurs de chair crue, fraîche ou pourrie! Lorsque rassemblés gaîment autour du foyer national, puis du foyer domestique, réjouis par le fumet d'une plantureuse grillade, les hommes goûtèrent pour la première fois d'une vaste échine de porc saupoudrée de farine, ils durent saluer d'une acclamation tonitruante le feu, créateur de la cuisine, le feu qui réchauffait leurs

membres et renouvelait leurs forces. Leur reconnaissance lui voua le premier morceau de chaque mets, puis la première goutte de chaque breuvage. Le banquet sanctifié par cet hommage était digne d'être offert aux dieux; on les y convia; des portions réservées furent portées au bord des eaux, devant la demeure des animaux sacrés, sur les rochers divins, au pied des chênes, des sapins, suspendues aux branches. Bientôt la cuisine particulière des dieux fut installée sur les amas de pierres qui leur servaient d'autel. Le feu, dieu lui-même, devint l'agent nécessaire de tout sacrifice, le porteur de l'offrande, l'intermédiaire entre les hommes et les maîtres que les hommes s'étaient donnés. Les dieux eux-mêmes lui reconnaissaient ce caractère, puisque, présents mais invisibles, ils laissaient le feu manger en leur nom la nourriture offerte par le fidèle, nourriture qui accroissait leurs propres forces et entretenait leur propre vie. Le feu était leur bouche. On conçoit de quelle importance était pour les hommes la propreté du feu où se cuisaient leurs aliments, la pureté du feu perpétuellement entretenu sur les autels. « Il n'était pas permis de l'alimenter avec toute sorte de bois; la religion (Fustel) distinguait les espèces qui pouvaient être employées et celles dont il y avait impiété à se servir. » Tout feu éteint devait être aussitôt rallumé, mais en observant scrupuleusement certains rites. « On devait surtout se garder de se servir d'un caillou et de le frapper avec le fer. » Les seuls procédés permis « étaient de concentrer sur un point la chaleur des rayons solaires ou de frotter rapidement deux morceaux de bois d'une espèce déterminée. » La pureté du feu, de la *hestia* matérielle, fut transférée par l'anthropomorphisme à la déesse Hestia. Hestia demeure vierge; Hestia est chaste et aucun acte coupable ne doit être commis

devant elle. Mais non, comme l'insinue Fustel de Coulanges, parce que les hommes avaient conçu avant tout quelque idéal de chasteté absolue. Non ; la pureté du feu est d'un temps ; la chasteté est d'un autre, du temps où l'homme, intéressé à la pureté des femmes et des captives dont il se réservait l'usage, leur enseigna la pudeur, du temps où le développement de l'intelligence permit d'attacher une signification morale au culte du foyer.

Le premier temple a été la maison ; et la maison demeura le temple de Hestia, sa créatrice. Lorsque chacun se vit en mesure d'entretenir le feu, puis de l'allumer lui-même et pour lui, la horde primitive et confuse fit place à la famille, d'où naquirent la tribu et la cité organisées. Chacun eut son foyer particulier, réservé à la nourriture des siens, près duquel il rassembla ses femmes, ses enfants et son butin, dans un territoire enclos de fossés et de palissades. L'abri nécessaire, tente ou maison se dressa à côté ou au-dessus du foyer. La famille était fondée ; Hestia en fut le centre, la protectrice et le symbole. Les mêmes honneurs que l'on continua d'accorder aux anciens foyers publics, le père de famille put les prodiguer, mais plus intimes et plus fervents, à sa Hestia domestique.

« Rends-nous, lui disait-il, o foyer, toujours florissants, toujours heureux ! O toi, qui es éternel, beau, toujours jeune, toi qui nourris, toi qui es riche, reçois de bon cœur nos offrandes, et donne-nous en retour le bonheur, et la santé qui est si douce. » Cette prière naïve nous a été conservée par un hymne orphique. Elle nous rapproche autant que possible du culte naïf et direct. Mais bientôt, à côté du foyer, à la place, peut-être, où se trouvait le foyer primitif, s'éleva l'autel symbolique auprès duquel le suppliant cherchait un refuge, auquel

on rendait grâce des événements heureux, auquel on reprochait les infortunes, les malheurs immérités.

Hécube y entraînait Priam : « Les armes, disait-elle, ne sauraient te défendre ; mais cet autel nous protègera. » Alceste mourante implorait Hestia : « O divinité maîtresse de cette maison, je m'incline, je te prie pour la dernière fois, car je vais descendre où sont les morts. Veille sur mes enfants qui n'auront plus de mère. Donne à mon fils une tendre femme, à ma fille un noble époux. Fais qu'ils ne meurent pas comme moi, mais qu'au sein du bonheur ils remplissent une longue existence. »

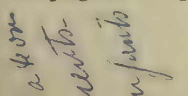
L'homme ne quittait jamais sa maison sans adresser une prière au foyer. A son retour, avant d'embrasser sa femme et ses enfants, de remercier les dieux, il devait s'incliner devant le foyer et l'invoquer. L'Agamemnon d'Eschyle, en débarquant victorieux, court offrir le sacrifice d'actions de grâces au foyer qui est dans son palais.

« La maison d'un Grec, dit Fustel de C., renfermait un autel ; sur cet autel il devait y avoir toujours un peu de cendre et des charbons allumés. C'était une obligation sacrée pour le maître de chaque maison d'entretenir le feu jour et nuit. Malheur à la maison où il venait à s'éteindre ! Chaque soir on couvrait les charbons de cendres pour l'empêcher de se consumer entièrement ; au réveil, le premier soin était de raviver ce feu et de l'alimenter avec quelques branchages. Le feu ne cessait de briller sur l'autel que lorsque la famille avait péri tout entière ; « foyer éteint, famille éteinte » étaient des expressions synonymes chez les anciens », expressions encore employées et comprises dans toutes les langues ; il n'y en a guère dont l'origine soit plus antique, et qui prouvent mieux la ténacité des sentiments primitifs.

La sainteté du mariage, l'amour paternel, avec ses nuances particulières, procèdent directement du foyer domestique, auquel nul ne peut toucher sans être initié au culte familial. La femme, la jeune fille transportée dans la maison de l'époux, *despotès*, pour en être l'unique maîtresse, *despotnia*, *despoina*, pour en régir le personnel, serviteurs et esclaves des deux sexes, devient la prêtresse du foyer, comme l'époux en est le prètre. Ce culte commun les revèt d'un caractère sacré. Le fils est le continuateur désigné du culte domestique, le prêtre-né de ce foyer que la fille doit abandonner un jour. Sa naissance, surtout celle du premier, qui sera, s'il vit, le premier en état de protéger la maison, de là l'inique droit d'aînesse, est donc saluée par le père avec fierté, avec espérance : le feu sacré ne périra pas.

L'amour de la mère n'a jamais varié ; il est donné par la zoologie. Dès le premier enfantement, l'amour maternel est, en principe, égal pour tous les petits, mâles ou femelles, sortis de ses entrailles, nourris de sa substance. L'amour du père est d'origine plus complexe, et s'est éveillé plus tard. Le lien naturel qui rattache l'enfant au père est invisible et douteux, inaperçu d'abord, puis probable, puis seulement assuré du jour où la clôture de la maison garantit la pureté de la femme. Qu'étaient les enfants (j'entends les mâles ; pour les filles elles étaient le plus souvent supprimées) ? qu'étaient les enfants pour le primitif, que sont-ils pour le sauvage ? Des serviteurs futurs, un accroissement de force pour la bande. Et ceux qui déplaisent au père probable étaient simplement jetés, exposés dans quelque lieu désert ; les vrais représentants de la famille étaient les neveux, enfants de la sœur. Telles étaient les mœurs du régime matriarcal. Lucrèce a bien vu comment l'amour pour sa compagne, la pitié pour les souffrances de la mère,





pour la faiblesse des petits ont fini par adoucir, attendrir le père ; mais le coup décisif a été le souci du foyer, l'orgueil de s'être donné un successeur auprès de la Hestia domestique. Aujourd'hui les enfants sont aimés des deux parts avec une affection, une tendresse équivalente ; mais il serait facile, je pense, de retrouver dans l'amour paternel moderne quelques traces de ses origines diverses.

La perpétuité du foyer maintient en constants rapports non seulement le fils et le père, mais tous les ancêtres avec toutes les générations. De même que l'Arya convoquait les mânes, les *Pitris*, au sacrifice d'Agni, de même étaient associés à Hestia les esprits de ces morts, longtemps enterrés dans leur maison, et qui, protecteurs invisibles, prenaient part, tous les jours, aux repas, aux projets et aux destinées de leurs descendants. L'autel du feu était l'autel des ancêtres.

Or, chez des peuples qui ne connaissaient ni l'écriture ni l'art d'imiter les traits humains, les ancêtres se confondaient aisément dans le plus fameux, et d'ordinaire dans le plus ancien des auteurs de la famille, dans le père de la race, dans le fondateur de la cité ; il va sans dire que ce grand ancètre n'était le plus souvent que le nom personnifié du groupe qui le choisissait pour chef. Il n'en était pas moins réel, et à juste titre, aux yeux de ses descendants ; ils l'invoquaient avec orgueil, heureux de se glorifier en lui. Tel fut le héros *éponyme*, celui qui donnait ou devait son nom à la famille, à la tribu, à la cité, celui dont le nom et le culte étaient le mot d'ordre et le lien de chaque groupe social, lien très fort au début, très durable en tant que survivance, mais auquel Fustel de C. a fait une part excessive, nous ne dirons pas dans la fondation, ni dans le formalisme étroit de coteries longtemps fermées, mais au moins

dans le développement glorieux de la cité antique. Ce qu'il faut dire, c'est qu'en adorant au foyer, en saluant sur la place publique, un idéal dont nul ne devait déchoir, la famille et la ville ou colonie grecques fondaient la patrie (*patria*, culte des pères), petite ou grande, centre d'affection et de solidarité morale, qui durera tant que des groupes divers, doués diversement, parlant des langues différentes, garderont le souvenir de leurs vicissitudes respectives, et de l'œuvre accomplie par chacun d'eux.

Les héros éponymes, fiction née d'une conception parfaitement objective et concrète, ont peuplé les abords de l'Olympe d'une multitude de personnages fort encombrants, fort inutiles, mêlés par la Fable à d'inextricables mythes, associés aux dieux comme parents, comme favoris et comme épithètes. Cet amalgame s'est accompli très naturellement. L'invention d'un premier ancêtre avait cessé de suffire à la curiosité. La pensée, en s'allongeant, avait cherché plus haut l'origine de la famille et du dème. Le premier ancêtre ne pouvait être qu'un dieu déguisé, ou le fils d'un dieu, un demi-dieu ; telle fut la solution qui satisfit longtemps la pensée, mais qui a introduit dans la mythologie grecque un merveilleux désordre. Ni le symbolisme ni l'évhémérisme ne viennent à bout de le débrouiller. Les mythologues patients, spécialistes laborieux et utiles, qui prendront un à un tous les héros et demi-dieux s'apercevront de ce qui était d'avance évident : 1° que la plupart de ces personnages sont des dieux, quelquefois très grands, redevenus hommes sous un nom, une épithète surabondante ; 2° que ces dieux ont été confondus par tel ou tel groupe avec l'ancêtre et le héros local ; 3° que ledit ancêtre plus ou moins factice, plus ou moins divinisé, est une survivance très antique du culte du foyer. Nous tiendrons aussi peu de compte

que possible dans notre prochain exposé de la mythologie hellénique, de cette dernière classe des demi-dieux apportés ou rencontrés sur le sol grec par les fils d'Akhaios, d'Aiolos, d'Ion et de Doros; il y en a autant que de maisons, que de bourgades, de villes et de menus Etats, dans la Grèce européenne et asiatique, dans les îles et les côtes de la Méditerranée tout entière. Mais leur importance, nulle au point de vue religieux, est, nous venons de le voir déjà, considérable dans l'ordre social et politique. Leur nombre, incalculable, prouve l'étroitesse de la patrie antique, le particularisme obstiné des clans grecs, ces rivalités tenaces qui ont à la fois forcé et épuisé la race. L'émulation entre les cités a produit l'admirable développement des VI[e], V[e] et IV[e] siècles ; mais la force ayant manqué à l'une de ces cités pour soumettre toutes les autres, la Grèce s'est trouvée livrée aux Macédoniens et aux Romains, sans avoir jamais pu former une nation.

Cette esquisse serait trop incomplète si elle laissait dans l'ombre l'une des origines, peut-être la plus puissante, du culte des ancêtres et des héros. Il n'y a point de croyance simple, il n'y en a pas qui ne soit une résultante. Le culte des ancêtres est situé au point de rencontre de deux lignes qui partent l'une du foyer, l'autre de la tombe. Nous avons suivi la première. La seconde nous forcerait à revenir sur nos pas jusqu'aux premiers rêves de l'homme sur le fantôme, le double, l'âme et la seconde vie. Et ce voyage nous le ferons un jour sous la conduite d'Homère, d'Hésiode, avec le prudent Ulysse, avec les Génies bienheureux, habitants des Iles Fortunées.

---

## III

### ESQUISSE D'UNE MYTHOLOGIE PRÉHELLÉNIQUE

Les divinités pélasgiques. — Groupe dodonéen : Zeus, Dionè, Dèo ; Gaïa, Dèmètèr. (Ces noms sont apportés par les *Graïques* et les Akhéens). — Hèra, déesse des deux Argos, de Thessalie et d'Argolide. — Hèra, face de vache. — Rhéa et Kronos, groupe phrygo-crétois. — Maïa, déesse d'Arcadie. — Athènè, face de chouette ; Tritogénéia, parèdre ou rivale du Thrace (?) Poseidôn « qui a l'aspect d'un maître ». — Hélios, Apollon (Aplôn). — Hèphaïstos. — Les Kabires et les Mystères de Samothrace.

Tout en dépassant quelque peu le stade animique, les peuples qui avaient précédé les Hellènes sur les côtes et dans les îles de la mer Egée demeuraient loin encore de la période anthropomorphique. Ils s'étaient bien élevés jusqu'à la conception et au culte générique de la végétation, du principe humide, de la force génératrice ou ignée; ils reconnaissaient même déjà des personnages préposés à ces catégories, détachés de ces phénomènes où l'énergie divine était d'abord enfermée, prêts à recevoir, à revêtir la figure humaine. Mais cette figure, mais ces formes, qui exprimeront, sous la main de Phidias, l'idéal varié d'un peuple ingénieux et cultivé, les Pélasges étaient incapables de les tracer ou de les tailler dans le marbre. Leurs dieux, sans figure et même, si l'on en croyait Hérodote, sans nom, restèrent à la fois vagues et localisés près de l'objet ou de l'endroit qui

en avaient suggéré le culte, sous un groupe d'arbres, aux bords d'une source, sous une cime, dans une caverne, au-dessus d'un abîme où fumaient des vapeurs mystérieuses.

De même que, dans nos campagnes, les lieux encore hantés par les superstitions populaires, lieux que, bien souvent, l'Église a dû consacrer, de même que ces endroits témoignent de croyances immémoriales, de même tant de lieux saints adoptés et embellis par les Grecs, tant d'oracles, vraiment consultés avec foi par des Hellènes pourtant raisonneurs et intelligents, trahissent, révèlent le siège probable de quelque ancien dieu. Les poètes et les historiens, d'ailleurs, le savaient et le disent ; il faut, seulement, les lire avec précaution ; accepter leur témoignage quant à l'origine d'un sanctuaire et d'un culte ; se défier du caractère et du nom qu'ils attribuent au dieu.

Homère, en effet, la plus ancienne autorité que nous puissions invoquer, nous ramène à un temps où les Pélasges vivaient depuis dix siècles au milieu des Hellènes, en Arcadie, en Attique même. Lorsque écrivait Hérodote, le père de l'histoire, Imbros, Lemnos, récemment conquises par Miltiade, étaient encore peuplées de Pélasges. Il s'était donc opéré dans les croyances un mélange inégal, où prévalaient tantôt les pratiques instituées par les populations primitives, tantôt et surtout, les divinités et les mythes helléniques.

Ici, les Pélasges avaient adopté, pour leurs dieux, peut-être innomés jusque là, des noms grecs ; là, les Hellènes, grécisant les noms de dieux pélasgiques, y avaient ajouté des fonctions nouvelles, une individualité peu compatible avec le fruste animisme des premiers âges. Dans l'un comme dans l'autre cas, et si disposé que l'on soit à admettre le affinités indo-européennes

des Pélasges, des Tursènes, des Lyciens et des Cares, on ne sauraait identifier les Zeus, les Apollon, les Hèra, les Poseidôn de la mythologie classique avec les puissances atmosphériques, lumineuses, terrestres, marines, invoquées — même sous ces noms — soit à Dodone, soit à Delphes, soit sur le Lycée, le Cyllène, le Dicté et l'Ida de Crète. soit sur les rivages d'Argos ou d'Asie, avant l'arrivée des Achéens, des Eoliens, des Doriens et des Ioniens.

Le point de départ du culte dodonéen a été, nous l'avons vu, l'adoration du chêne et du gland comestibles, de la source où s'abreuvait la horde famélique, et de la terre verdoyante où le sommeil abattait le chasseur harassé. A force d'écouter les murmures du feuillage et des eaux, les mille bruits d'alentour, l'homme distingua le bruissement léger de la brise favorable, le souffle glacé du nord, l'automne pluvieux, les préludes menaçants de la tempête et de l'orage. Ces voix, consultées, l'avertissaient des changements de saison, des dangers proches ou lointains. Le chêne, l'eau, la terre, lui parlaient à la fois. Le plus habile de la tribu, quelque femme hallucinée, quelque illuminé sincère ou malin, s'avisa d'interpréter, de solliciter les avis de la forêt, de la source, puis les puissances, les êtres invisibles, les esprits épars alentour ; ainsi naquit l'oracle. Le devin, la voyante s'exercèrent à fléchir et à remercier par des paroles et des offrandes les génies capricieux. Ainsi naquit le culte. L'intelligence accrue remonta, des feuillages agités, au vent qui les faisait frémir, et à l'inconnu aérien dont le vent semblait l'haleine ; elle descendit de l'arbre aux racines, de la source au sein maternel de la terre, où l'arbre puise la vie, et qui donne aux fontaines cette allure de jeune fille échappée. Ainsi se condensèrent deux puissances, l'une atmosphérique, l'autre terrestre :

un dieu mâle, qui féconde par la pluie (*Zeus huei* « il pleut » ; *Huson, Zeu* « pleus, ciel ! » *Dios hudata* [Platon] « eaux pluviales », etc.) ; une déesse, qui enfante, allaite, nourrit et résorbe les mortels. Vinrent les *Selloi*, les *Proto-Akhéens*, qui donnèrent des noms à l'Akhéloos, à l'Akhéron, à l'Hellopie et aux dieux de Dodone : *Zeus*, peut être *Deus ; Dionè ; Gā* ou *Gē* ou *Ga-ia* (vache ou riche en vaches), ou encore *Dèmètèr Pammèteira*, que l'on regarde encore généralement comme une altération de Gè-mètèr ; cependant on rencontre quelquefois une déesse *Dèo* qui semble liée de bien près à *Dionè* et à *Zeus*. Avec le nom de Zeus, le dieu mâle de Dodone reçut nécessairement l'office et la prééminence du *Djaus* védique, « splendeur du jour » (*eudios, endios*, « serein », « midi »), qui était le dieu national des Aryas au moment où les Helléno-Latins s'éloignèrent du berceau indo-européen. La *Terre*, qui partagea longtemps les honneurs de Zeus, et qui eut des oracles à Delphes, à Athènes (sur l'Acropole) et dans plusieurs cavernes — antre de Trophōnios, d'Amphiaraos, ne laissa à *Dionè* qu'un emploi mal défini. *Dionè*, forme féminine de Zeus, complément nécessaire du dieu mâle en un temps où l'idée de génération sexuelle était inséparable de toute production, *Dionè* avait sans doute été tout ensemble céleste, humide et terrestre. Déesse de la fécondité, elle fut, dans la mythologie postérieure, donnée pour mère ou identifiée à une Aphroditè génétyllide ; déesse des eaux. Hésiode la range parmi les Néréides. Apollodore la dit fille d'Ouranos, Hygin, fille de l'Air. Zeus eut d'ailleurs assez à faire de contenter les très nombreuses divinités féminines qui représentèrent, isolément ou à la fois, l'étendue obscure et lumineuse, aérienne et terrestre : dans l'Argolide, *Hèra ;* sur le Cyllène, *Maïa ;* sur l'Ida, *Rhéa ;* ailleurs *Lèto* ou *Alkmènè*, ou *Thémis*.

Car Zeus fut partout porté, installé partout, surtout sur les hauteurs, et substitué au dieu local, dont il prenait le nom comme épithète. On le voit non seulement sur l'Olympe de Bithynie, sur le Lycée d'Arcadie, sur les Idas de Troade et de Crète, et, dans cette île, au mont Dicté, où la légende a placé son refuge, son enfance, ses Corybantes, et même son tombeau. Toutes les histoires de ce genre, sont évidemment fort anciennes, puisque Homère et Hésiode y croyaient sans hésiter; mais, comme bien vous pensez, elles ne s'appliquaient ni au Zeus, père des dieux et des hommes, au roi des immortels, figuré par Phidias à Olympie, ni au Zeus pélasgique, seigneur de Dodone, invoqué par Akhilleus, celui que les prêtres et les Péléiades ou Grées (Strabon), définissaient ainsi dans leurs hymnes : *Zeus ēn*, *Zeus esti*, *Zeus essétai*, *ô mégalé Zeu!* *Zeus était*, *Zeus est*, *Zeus sera*, *ô grand Zeus!* ajoutant comme un corollaire sacré : *Gā karpous aniei*, *dio klèzété mētera Gaīan* : *la Terre produit les fruits; chantez la Terre mère!*

Parmi les déesses associées de toute antiquité à Zeus, probablement même antérieures au Zeus hellénique, *Hèra*, *Rhéa*, *Dèmètèr*, *Maïa*, la première est restée en possession du rang suprême. Qu'est-ce d'abord que ce nom *Hèra?* Doit-il être rapproché du latin *hérus*, de l'allemand *herr?* « la maîtresse, la souveraine ». Maury accepte trop aisément cette signification. L'aspiration initiale manque aux formes les plus anciennes *Era*, *Erras*, *Eéra*. La lettre H (êta), qui ne marquait d'abord que l'esprit rude, indique seulement une contraction de la forme *Ééra*. Il y a une évidente parenté entre *Era* et *Eros*, plus tard écrit avec un *ō* long (*Erōs*, l'amour), qui fut un surnom de Zeus : ἔρος, ἔῤῥος. *Era* est, en grec, un ancien nom de la terre, parent sans doute de l'allemand *Erde* (que Tacite orthographie *Hertha*). La ressemblance

de ce nom avec *Aèr*, *Èèr*, l'air, a fait de *Hēra* une divinité céleste. Mais la *Hēra pélasgis*, qui, de Thessalie, d'Iolcos, a passé avec les Argiens dans le Péloponnèse, dans l'Argolide, était et est restée longtemps une déesse tellurique. Vers le XIV[e] siècle encore, à Mycènes, à Tirynthe, elle était adorée sous la forme d'une vache; Schliemann en a mis au jour de grossiers et nombreux spécimens; l'épithète consacrée, *boôpis*, face de vache, lève d'ailleurs tous les doutes. « A Argos, on faisait remonter l'institution de son culte au premier législateur, le fabuleux Phoronée, père, selon Hellanicos, de Pélasgos, à qui Pausanias l'attribue ». Ces traditions nous reportent aux origines mêmes de la société helléno-pélasgique. Cette déesse d'Argos ne paraît pas, dans le principe, avoir été unie à Zeus. Les mythes postérieurs qui nous la montrent souvent opposée, même violemment, à son divin époux, ne sont pas une malice des poètes introduisant les mésaventures humaines dans le ménage céleste; il faut y voir une allusion aux conflits suscités par un culte nouveau qui enlevait à la déesse nationale la souveraineté de la terre et du ciel. Les Pélasges d'Argos n'avaient aucun besoin de Zeus. Leur héros éponyme *Argos* aux yeux innombrables, type du pâtre terrestre, était chargé de garder le troupeau des étoiles; et la divine *Hèra*, *parthénia*, *parthénos numpheuoménè*, protégeait de son sceptre virginal les naïfs pasteurs du pays d'Argos. Il semble que la Crète ait été le principal théâtre de cette union de deux cultes distincts, union symbolisée par le mariage des deux divinités.

Hèra, dit fort bien A. Maury, est une des formes d'une ancienne divinité pélasgique, dont Gerhard croit retrouver certains traits dans l'Aphroditè hellénique, dans la Pallas-Athènè, dans l'Artémis d'Ephèse. Ces divinités semblent n'être, au fond, que des personnifica-

tions de la Terre considérée comme épouse du Ciel. Elles sont presque toutes représentées assises sur un trône ; le *polos*, qui leur sert de coiffure (d'abord imitation grossière des cornes bovines, puis du croissant lunaire, puis de la moitié inférieure du globe céleste), résume pour ainsi dire, leur histoire, leur transfiguration. C'est l'anthropomorphisme qui distingua *Hèra* de ses congénères Dèmètèr et Dionè ; il en fit le prototype complet de la femme, vierge, épouse, mère et même veuve. *Téménos* (l'enceinte sacrée primitive) qui, suivant une tradition fort ancienne, avait élevé *Hèra*, lui avait consacré à Stymphale trois temples différents, l'un à la déesse enfant (*païs*), l'autre à la déesse nubile, accomplie (*téléia*), la troisième à la déesse veuve (χήρα). Tardivement acceptée par les Doriens et les Ioniens, Hèra fut de bonne heure une des divinités suprêmes des Achéens ; à Argos, comme à Samos, comme à Sardes en Lydie, elle conserva longtemps sa physionomie pélasgique.

*Rhéa* (*Rhéia*, *Rhéè*) offre plus d'une analogie avec *Dèmètèr* et *Hèra*. Invoquée en Phrygie sous les noms de *Mā*, *Māstaura* (mère-vache), c'est l'aïeule des dieux, la *Terre-mère*, mais une terre humide (*rhéō*, couler), la personnification des sources et des fleuves. C'est la Cybèle phrygienne, transportée en Crète avec l'Ida et sa caverne natale, et de là dans le Péloponnèse, puis dans l'Attique, la Béotie et la Thessalie, d'où elle venait peut-être. Fortement localisée en Crète dans un centre pélasgo-achéen, associée à d'anciens dieux du pays, *Kourètes* et *Daktules* idéens, sœur des Ouranides et des Titans, mère de Zeus, elle relia le culte des vaincus à celui des vainqueurs. Mais ces artifices, consacrés par la *Théogonie* d'Hésiode, n'appartiennent pas à notre sujet. Nous en dégageons l'antique *Rhéa*, terre-épouse du dieu *Kronos*. Ce *Kronos*, vieille divinité du matin, de

l'horizon, du soleil et du ciel, en Attique, en Elide, en Crète, n'est point du tout *Khronos*, le Temps; assimilation postérieure. Presque oublié à l'époque hellénique, il n'avait plus qu'un *hiéron*, attribué à Cécrops, à Athènes, au pied de l'Acropole, et, à Olympie, une colline sainte où ses prêtres, les *basilai*, lui offraient un sacrifice à l'équinoxe dans le mois *Elaphios*. Le nom du mois qui lui était dédié, *Kronios*, avait fait place à celui d'*Hécatombaiōn*. *Kronos*, auquel les laboureurs rendaient hommage comme au créateur des saisons, à l'auteur du jour, Zeus terrestre (*chthonios*) opposé au Zeus d'en haut, mettait fin chaque matin à l'hymen nocturne de la terre et du ciel, par suite au Chaos, où tous les éléments étaient confondus. Tel est le sens du mythe hésiodique. La fameuse faux, cette arme donnée à *Kronos* par la Terre sa mère pour la séparer radicalement d'un époux qui l'obsède et l'étouffe, c'est l'aube, la bande brillante et pâle, qui va, lançant la lumière, à l'horizon oriental. Grande et belle image, à la fois élargie et défigurée par le mythe.

*Maïa*, la mère, la nourrice, celle qui fait grandir, a été négligée, comme *Kronos*, par la mythologie hellénique. Elle est devenue une simple nymphe des montagnes, *oréia* (*oréade*), comme fille d'Atlas. Mais cet Atlas, ce mont, portait le ciel; ainsi du Cyllène, où *Maïa*, la grande déesse d'Arcadie, donna naissance à *Hermès*. Zeus, en l'épousant, l'absorba, lui prit son fils et sa royauté; elle dut s'effacer, comme *Dionè*, comme *Rhéa*, devant *Hèra* et *Dèmètèr*. Mais son origine pélasgique est démontrée, et par son isolement même, chez les Pélasges arcadiens, et par le rôle qui lui est dévolu dans la vieille religion italiote, où elle figure, sous le même nom, en qualité de *magna dea*, *bona dea*, de patronne du printemps, du mois de mai (*Maius*).

Une autre déesse, promise à des destinées plus hautes, et que nous croyons purement hellénique, quant au nom du moins, nom patronymique des *A-thènai* (tribus de même nourrice, de même sang), la glorieuse éponyme d'Athènes, la belle jeune fille (*pallax*), *Pallas-Athènè*, nous ramène cependant jusqu'aux plus naïves conceptions de l'animisme. N'a-t-elle pas été hibou, *Glaux*, ou plutôt, n'a-t-elle pas hérité — pour la figure ou les yeux — d'une chouette, *Glaukôpis?* Elle a visiblement remplacé un ancien fétiche local, animal sacré, *totem* des populations primitives. S'appelait-elle alors *Athènè* ou *Pallas*, nous l'ignorons ; mais à coup sûr, elle portait un surnom d'une haute antiquité, qui décèle son origine, en apparence marine, réellement atmosphérique : *Tritogénis*, *Tritonia*. Ce mot, tout à fait incompris des érudits grecs, et qu'on ne songeait pas même à rapprocher de *Triton*, d'*Amphitritè*, de *Tritopatores* (épithète des Vents divinisés), a conduit Hérodote, par exemple, à placer la naissance d'Athènè — qui l'eût cru ! — en Afrique, sur les bords d'un certain lac *Triton;* il est vrai qu'il croyait reconnaître la déesse attique — en lisant à rebours — dans la *Neith* égyptienne. Or il s'agit ici d'un grand dieu de l'atmosphère, *Trita*, *Trita-Aptya* (fils des eaux), dieu indo-européen, mais si vieux que le souvenir s'en efface déjà dans les hymnes du Rig-Véda. On entrevoit seulement qu'avant Indra, avant Dyaus, Trita a joué le rôle de combattant céleste, de héros à la fois lumineux, fulgurant et humide, vainqueur des nuées stériles, distributeur des pluies fécondes. Ce Trita donc, soit connu des Pélasges, soit apporté par les Achéens, a fait souche de dieux marins, Triton et Amphitrite, et célestes sans renoncer aux affinités marines, les *Tritopatores*, et *Tritogénéia* sa fille par excellence. Celle-ci était toute désignée pour entrer en relations étroites avec les

maîtres nouveaux du ciel et de la mer, dédoublements de Trita. Une légende en fait la fille, la parente ou la rivale de Poseidôn ; à Phénée en Arcadie, elle partageait le sanctuaire de Poseidôn Hippios; à Athènes elle opposait le don de l'olivier à la création du cheval — sans doute amené par les Thraces. Enfin le mythe classique l'associe à Zeus, au ciel chargé d'ondes heureuses et de douce lumière enfermées sous son crâne, mais qui, pour délivrer ce trésor, a besoin d'un coup de hache ou de foudre. Au reste, Poseidôn et Zeus sont frères : le premier avait résorbé, épousé ou subordonné les anciennes divinités marines, soit pélasgiques, soit achéennes, *Aïgeus*, *Proteus* (le premier des êtres, *Protogonos*) *Triton*, *Amphitritè;* comme Zeus avait fait de tous les dieux et déesses cosmiques.

Il y a bien peu d'épithètes que Zeus ne partage avec quelque autre dieu ; il est *Mélosios*, veillant aux troupeaux comme Pan ; il est *Chthonios* comme son frère ou *alter ego*, *Ploutôn*, *Aïdès ;* il est *Hélios* (soleil) ; il est *Phégonios*, *Akrios*, *Karaios*, *Koruphaios*, *Pélōros*, dieu du chêne, des cimes, des sommets, des prodiges ; *Krusaoros*, *Aigiokhos*, *Estrapis*, *Terpsikeraunos*, fulgurant ; *Astérios*, étoilé, comme Argos et Ouranos. Il n'a pas toujours pleinement réussi dans cette mainmise universelle ; ou plutôt, il n'a voulu que se réserver le domaine éminent, la possession de chaque attribut, faire de tous ses prédécesseurs ou congénères des délégués, et tout marquer de l'empreinte hellénique. C'est ainsi qu'il a laissé une certaine indépendance aux dieux solaires ; tout en s'arrogeant, comme nous venons de le voir, le nom même du soleil, il a permis à Hélios, à Phaéthôn de vivre et s'est montré paternel pour Phoibos-Apollôn. Non pas qu'il ne se fût emparé des surnoms *Lukaios*, *Clarios* — le lumineux, l'éclatant, — mais dans un temps où Apollon

n'était pas encore arrivé des régions septentrionales.

Les origines de ce personnage, que les Doriens prirent pour patron sont mystérieuses et intéressantes.

Tout d'abord le nom a donné lieu, dans l'antiquité, à des étymologies souvent bizarres. Euripide y voit une variante de *apollus*, destructeur; Platon, une contraction de *apoballōn aktinas*, lançant des rayons; Speusippe préfère *apo pollōn aktinōn*, de ses nombreux rayons; Chrysippe, *a* primitif et *pollōn*, unique; Cléanthe sous-entend toute une phrase : *ap'allōn kai allōn topōn tas anatolas poiouménos*, faisant ses levers d'endroits en endroits; Cornificius propose *anapolòn*, remontant au ciel; d'autres *apélaunòn nosous*, *aspellens mala*, éloignant les maladies. Tous ont été guidés par le désir d'expliquer les divers attributs du dieu. Mais ils ont omis ou ignoré (sauf Platon, *Cratyle*) la forme thessalienne *Aplòn*, la forme étrusque *Aplu*; l'une se lit sur les vases; l'autre sur une inscription découverte entre Tempé et Larisse : *Aplòni Tempéita*, à l'*Aplòn* de Tempé.

Si l'on s'en rapporte à une tradition qui fait venir ce dieu du nord, des contrées hyperboréennes, des sources de l'Istros (Diodore, Strabon), on sera tenté de l'identifier à l'italo-gaulois *Abelio*, *Abellio*, peut-être au *Belenus* d'Aquilée, qui sont, comme lui, des dieux solaires. Mais la géographie du nord était si vague encore, même au temps d'Hérodote, que les Alpes étaient confondues avec les Pyrénées (Purènè), probablement avec l'Hémus, et les Hyperboréens avec les Thraces : pour Hérodote, l'Istros coule du nord et ses embouchures font face au delta du Nil. D'indications si lointaines on ne peut conclure qu'à une origine indo-européenne, mais antérieure à l'immigration hellénique.

Les Pélasges ont-ils connu cet Aplòn thessalien? Je

penche à le croire, et il me semble le retrouver dans le nom de l'*Apulie*, *Aplu*, *Apulus*. Le fonds des populations de la grande Grèce était pélasgique. Le suffixe *lu*, *ulu*, si commun dans les dialectes latins, rendrait compte de la terminaison *lôn* (*Ap-lôn*); et le radical significatif se retrouverait dans *Ap-is*, un fils légendaire d'Apollon médecin, dans *Ap-ia*, nom antique du Péloponnèse, peut-être dans *Op-isci*, les *Osques*. Si ces rapprochements avaient quelque réalité, il faudrait que le primitif *Ap-lôn* eût été un dieu des champs (*ap-ion* fruit), et non du soleil. Et pourquoi non ? n'a-t-il pas, à Delphes, succédé à un fétiche de la Terre.

Je donne ces hypothèses pour ce qu'elles valent, pour des exercices linguistiques qui, dans leur ensemble, viennent à l'appui des origines nord-orientales des peuples de la Grèce et de l'Italie, et des affinités primordiales de leur culture intellectuelle. Un fait reste évident, c'est que le culte d'Apollon et d'Artémis, sa sœur, est venu de Thessalie à Delphes, où il a remplacé, sans l'effacer, l'adoration de la pierre emmaillotée, Pythô, à la fois météorite, donc sidérale, céleste, et emblème de la terre ; il a passé de là en Crète, de Crète à Délos, en même temps que les Doriens venaient l'installer dans le Péloponnèse. En Arcadie, et en divers lieux de l'Asie Mineure, notamment en Lycie, l'Apollon thessalo-dorien a rencontré un autre dieu solaire à qui Zeus avait déjà ôté son existence indépendante, *Luks*, *Lukos*; et il a emprunté à Zeus l'épithète bien connue de *lukaîos*, *lukios*.

Ce radical *luk*, *leuk* (*leukos*, brillant, blanc), *lik*, *lunk* (Lyncée, d'où : yeux de *lynx*), est commun, vous le savez, au grec et au latin (*lux*, la lumière, etc.); le latin l'a employé largement, le grec en a oublié le sens, à ce point de rapporter au *loup*, *lukos*, les noms de per-

sonnages tels que *Lukaon*, l'éclatant, *Lukabas* (père de Minos) « qui marche avec la lumière », *Lukabète*, montagne d'où monte le soleil, *Lukos*, fondateur du *Lycée* à Athènes, ou Telchine qui éleva sur les bords du Xanthe un temple à Apollon ; enfin *Lukaios*, *Lukaia*, noms de la montagne arcadienne et de la Lycie, surnoms de Zeus, d'Apollon et d'Artémis, dieux par excellence de la lumière diurne et nocturne.

Tout auprès de ces divinités lumineuses, je crois qu'il faut placer Héphaïstos, dont les Hellènes paraissent avoir oublié quelque peu le rôle cosmogonique. On a proposé diverses conjectures sur l'origine de ce nom qui a une physionomie grecque à la vérité, mais qui ne présente point d'affinité bien nette avec le vocabulaire grec. Si on en voit le radical dans la première syllabe, on le rapproche de *haptô*, *haphô* « souffler, brûler » ; la terminaison indiquerait un superlatif. Si au contraire le sens est renfermé dans *aïst*, c'est à la racine *idh* « brûler » qu'il faut avoir recours ; et nous avons un proche parent de *Hestia*. Enfin, la réunion des deux groupes n'aurait rien que de satisfaisant. Héphaïstos serait le souffle brûlant, ou celui qui est doué d'une haleine enflammée. Ce sont là, d'ailleurs, des conjectures. Le nom demeure isolé.

L'antiquité du dieu résulte de deux circonstances : c'est de pays pélasges que les Hellènes l'ont reçu ; enfin il tient, nous l'avons indiqué, dans l'Olympe grec, un rôle de bouffon, de plastron, peu compatible avec ses fonctions véritables : dieu de vaincus, on l'admet aux banquets des vainqueurs, parce qu'on ne peut se passer du feu, qui prépare la nourriture sacrée et qui distribue la vie, l'ambroisie, l'immortalité ; mais c'est aux éclats d'un rire *homérique* que l'échanson boiteux circule autour du festin. Il lui reste cependant assez de ses anciens attributs pour révéler le maître de la flamme souterraine

et céleste, le créateur de la foudre, le forgeron dont le marteau a façonné l'argile humaine et, du front fendu du ciel, fait jaillir la lumière, Pallas Athènè.

Lorsque les Thraco-thessaliens vinrent s'établir dans l'Attique, et les Achéens, puis les Doriens, dans le Péloponnèse, les Pélasges durent s'écarter ou s'enfuir devant ce double torrent ; les uns, comme le rappelle Denys d'Halicarnasse, refluèrent sur Dodone, sur l'Epire, sur la grande Grèce, où ils trouvèrent des populations de même race ; d'autres se cantonnèrent dans la presqu'île livadique, à Krestone, à Plakiè, à Skulakè, où Hérodote les signale encore ; d'autres, chassés des Cyclades, reculèrent d'île en île, jusqu'à Samos, Lemnos, Imbros, Samothrace, et jusqu'à l'Hellespont. Ils emportaient avec eux leurs divinités, notamment Héphaïstos dont le culte s'établit dans l'île volcanique de Lemnos. L'art métallurgique était alors inventé, soit qu'il s'agît de travailler l'or de Thasos, grande île voisine, soit de forger le bronze, apporté d'un côté par les Thraces, de l'autre par les Phéniciens. Les Kuklopes, qui faisaient partie, comme les Telkhines, comme les Kurètes, des peuples fabuleux transformés en êtres surnaturels par la tradition pélasgique, furent adjoints à Héphaïstos ; et dans les cavernes de Lemnos — plus tard de Lipari — les forgerons mystérieux se mirent à marteler des chaudrons, des trépieds, des lampes ; pour les héros des cuirasses et des glaives, pour les dieux des tridents, des sceptres et des foudres. De Lemnos, Héphaïstos revint à Athènes habiter, comme patron des artisans, un temple derrière le Céramique et rendre Athènè mère d'Erichthonios (un héros local).

Mais le culte d'Héphaïstos ne se répandit pas dans l'Hellade ; et, dans le Péloponnèse, la seule Olympie lui rendit un autel ; on le retrouve à Naxos et en Crète, où,

vraisemblablement, un noyau pélasgique s'était maintenu.

Les Pélasges donc, sans avoir constitué une mythologie proprement dite, étaient parvenus à cette phase élevée de l'animisme où des divinités cosmiques commencent à se dégager de la foule des esprits et des génies. En combinant les idées que leur suggérait le culte de la génération et celui du feu avec leurs notions très confuses sur la pluie, l'air, l'eau et la terre, le ciel et les astres, ils paraissent avoir trouvé l'expression de leur courte sagesse, de leur philosophie informe, dans le groupe, malheureusement énigmatique, des Kabires. Le secret des Mystères dits de Samothrace, bien que révélé à tant d'initiés, durant tant de siècles, a été, en somme, si bien gardé que, sans une indiscrétion des scoliastes alexandrins, nous ignorerions jusqu'aux noms de la triade primitive.

« Hérodote (Lenormant) caractérise la religion cabirique comme essentiellement propre aux Pélasges. Nous en retrouvons les traces dans toutes les parties du monde grec où cette race a dominé, en Troade, en Béotie ; mais surtout dans cette chaîne d'îles qui va de l'Eubée à l'Hellespont, Lemnos, Samothrace, Imbros, où les Pélasges grecs se sont maintenus le plus tard, et chez les Tursènes, Pélasges émigrés. »

« Ce qui concerne les Kabires, a dit Fréret, est un des points les plus compliqués de la mythologie grecque. Les traditions qui les regardent sont tellement confuses et si souvent opposées les unes aux autres que l'analyse en paraît à peine possible. » Ce jugement est toujours vrai en grande partie. L'obscurité du sujet tient aux mélanges, aux superfétations infinies qui se sont greffées d'âge en âge, pendant plus de deux mille ans, sur l'idée à la fois simple et vague des Pélasges : la nature préside à la génération ; le feu, par l'intermédiaire de la

génération sexuelle, est le principe des choses, de la terre, de la mer et du ciel. Le feu de la vie est éternel. Eteint ici, il se rallume là. C'est ce que symbolise, non sans une évidente allusion à d'anciens sacrifices humains, la résurrection d'un dieu tué par ses frères. Mais l'introduction d'un quatrième Kabire, la substitution perpétuelle des Titans et des dieux de l'Olympe aux Kabires proprement dits, l'assimilation inévitable des Kabires aux Telkhines, Kuklopes, Daktules, Kurètes, Korubantes, tous d'origine antique et diverse, mais revêtus d'un caractère igné ou solaire; enfin la confusion des Kabires pélasgiques avec les *Kabirim* sémites, dieux marins ou atmosphériques de la Phénicie, ont recouvert de broussailles inextricables le fonds originel, la donnée première, admissible, en somme, de ces Mystères fameux.

Le mot *Kabire*, *Kabeiros*, *Kabèros* a été rattaché par Welcker à *kaiô* (brûler) dont les dérivés *kausô* (futur), *kauma*, *kausis* « chaleur, brûlure », révèlent la présence d'un digamma, remplacé par *u* puis par *b*. Les *Kaeiroi*, *Kabeiroi* (les brûlants), peuvent avoir été d'anciens prêtres, allumeurs du feu, comme ces *Kabarnoi* qui desservaient l'autel de Dèmètèr à Paros. *Kabira* ou *Kabirô*, fille de Protée, est l'une des épouses d'Hèphaïstos; les *Kabires*, à Lemnos, sont les fils et les ouvriers d'Hèphaïstos, comme les Daktules : *Akmon* « l'enclume », *Kelmis* « le fondeur », *Damnaméneus*, le marteau « dompteur du métal »; ils fécondent le sol, la vigne, par l'activité des feux souterrains : Hèphaïstos est le Kabire par excellence. A Imbros, l'adjonction des Titans *Koïos*, *Kreïos Hypérion*, *Iapétos* et *Kronos* donne aux Kabires un caractère cosmique et solaire.

A Samothrace, centre des Mystères, il y a en principe trois Kabires, dieux grands, dieux puissants et forts,

*mégaloi*, *dunatoi*, *iskhuroi*, à savoir : *Axiéros*, *Axiokersos*, *Axiokersa*. Comme nous l'avons dit en passant, *Axios* est leur titre : *noble*, *divin*, comme dans *Axié tauré*, « divin taureau, puissant Bakkhos ! » *Eros*, doublet de *Era*, est la terre féconde. Welcker, Ottf. Müller, Gerhard, y voient la forme primitive de Eros, l'amour. Mais *Axiéros* est une femme. Fréret en fait un comparatif archaïque « la plus puissante ». *Kersos* et *Kersa* (Hésychius), variantes de *Koros* et *Korè*, représentent l'époux et l'épouse.

Ces êtres que la mythologie postérieure a rabaissés au rang de *daimones*, de demi-dieux, étaient jadis le centre d'un culte ; autour d'eux se rangeaient des *propoloi*, serviteurs, des nymphes Kabirides, des Kabires fils de *Zeus* et de *Kalliope*, des héros tels que Jasion, *Dardanos*, et leur sœur *Harmonia*.

« Suivant Mnaséas et Dionysodore (Alexandrins), Axiéros était Dèmètèr, Axio-Kersa, Perséphonè, Axio-Kersos, Hadès (Aïdès), Zeus chthonien. » En dépit de ces renseignements, très précieux pour le rapport qui s'est établi entre les divinités kabiriques et helléniques, nous verrons que Axiéros, selon moi, a changé de sexe (à moins qu'elle n'ait été androgyne), après l'intrusion d'un quatrième Kabire, *Kasmilos*, devant lequel s'efface Axiéros. En effet, une inscription romaine, hommage de quelque initié, porte seulement : *Cœlo æterno*, *Terræ matri*, *Mercurio menestratori* (au ciel, à la terre, à Mercure serviteur).

Quoi qu'il en soit, les Orphiques, Strabon, bien d'autres, associent Dèmètèr et Korè aux Kabires, ce qui rapproche singulièrement le groupe samothracien et la triade éleusinienne. L'entrée de *Kadmilos*, *Kasmilos* ou *Kosmilos* (le *Camillus* latin et gaulois), dans le groupe initial, est évidemment fort ancienne, et se rap-

porte à la légende du *Kadmos* grec époux d'*Harmonia*, et à celle du *Kadmos* phénicien, inventeur de l'alphabet ; Ce *Kasmilos*, (κάζω, κήδω, « prendre soin », *Kosmos*), dieu cosmique, ordonnateur, est d'abord, sans doute possible, l'Hermès pélasgique, ithyphallique. Fils d'Héphaïstos, il devient le chef et le père des Kabires ; il est aussi l'amant passionné d'*Axiokersa*, de *Korè*, de *Perséphonè*. Selon Lucien et d'autres, il n'y a dans le groupe qu'une femme : Rhéa, ou Kubèlè, ou Dèmètèr ; et deux mâles : Zeus (Axiokersos) et Dionysos (Kadmilos).

Un autre système d'assimilation (Lenormant) nous est révélé par un monument d'une importance capitale, que Gerhard a rattaché avec certitude aux Mystères de Samothrace. C'est le triple Hermès du Vatican qui représente sur ses trois faces Axiokersa drapée en cariatide, Axiokersos, barbu, ithyphallique, et Kadmilos adolescent, — qui tient évidemment la place d'Axiéros. Cette stèle est rendue plus précieuse encore par les figures en relief qui se détachent sur les faces au pied des divinités kabires : Eros devant Kadmilos ; Aphroditè devant Axiokersa ; Apollon-Hélios devant Axiokersos. C'est un texte bilingue en plastique. Grâce à ce texte, nous comprenons mieux une note de Pline l'ancien (XXXVI, 25) sur trois statues, de Phaëthon, de Vénus et de *Pothos*, exécutées pour Samothrace par le statuaire Scopas, et le rôle de Pan Phosphoros, Phaos, d'Aphroditè et d'Hermès sur un vase du musée Blacas. Ailleurs *Hécatè* remplace Aphroditè : Zeus, Apollon ; Hermès est parfois *Imbros*, *Imbramos* ou *Himéros*, ou encore *Saos* ou *Samōn*, dieu éponyme et protecteur de Samothrace, où il fut porté par des colons samiens. Le mythe a évolué : ce n'est plus la nature ou la terre sanctifiant l'union sexuelle qui régénère tout ; ce n'est plus le fils, le délégué, du feu divin venant s'associer, puis se substituer à la grande déesse *Axiéros-Dèmètèr* ;

C'est le ciel, le soleil, le principe lumineux et mâle attiré vers la nature toujours jeune, soit chaste et voilée, soit riante et féconde, par le *Désir*, par l'*Amour*, qui est à la fois la cause et l'effet de leur accouplement, et, conclusion bizarre, à la fois fils et mari de sa mère : bizarre en apparence : ces incestes purement verbaux expriment seulement la suite ininterrompue des générations, où le mâle et la femme jouent indéfiniment et tour à tour les rôles de mari, de père, de fils et de frère, d'épouse, de mère, de sœur et de fiancée.

Toutes ces assimilations diverses forment tout d'abord un véritable brouillard ; mais si l'on considère « qu'elles ont eu pour objet de définir » et d'helléniser, d'accomoder d'âge en âge à la théologie courante, des divinités d'origine préhellénique, de caractère ondoyant et complexe, on arrive à en saisir l'enchaînement, les transformations successives et correspondantes aux trois ou quatre stades que nous venons d'esquisser.

Fr. Lenormant a dressé avec beaucoup de soin la liste des concordances kabiriques d'après les documents écrits ou figurés ; je la résume, en marquant les périodes :

1° Triade Pélasgique : Axiéros ; Dèmètèr (Rhéa, Dia). — Axiokersos ; Aïdès (Zeus, Pan). — Axiokersa ; Perséphonè, Hécatè. Il y a alors un Kabire mâle entre deux femmes ; Varron a rapproché ce groupe de la triade du Capitole : Junon, Jupiter et Minerve.

2° Adjonction de Kadmilos ; Hèphaïstos, Hermès ithyphallique, premier Kabire ou même Kabire par excellence, Kadmilos *anax*. — Axiéros. — Axiokersos, Zeus, Ouranos, Phaéthon, Pan-phaos, Apollon-Hélios, Dionysos adulte. — Axiokersa, Korè, Aphroditè.

3° Retour à la triade : Axiéros est résorbé en Kadmilos (Eros, Pothos, Himéros, Hermès adolescent et Dionusos

enfant). Le couple Axiok. ne varie pas. Il n'y a plus alors qu'une divinité féminine avec deux Kabires mâles.

Entre ces deux dieux mâles qui vont devenir plus spécialement les Kabires, soit jumeaux et assimilés aux Dioscures (Kastor et Poludeukès), soit d'âges différents, fils d'Héphaïstos et de Kabiro (et formant parfois avec Héphaïstos une triade mâle) ; — entre ces deux Kabires, existe, comme l'a remarqué Ottf. Müller, le contraste d'une majestueuse immobilité et d'une perpétuelle agitation : d'une part Axiokersos, Pluton-Zeus, impassible source de lumière et de vie ; et d'autre, le jeune *Kadmilos-Hermès-Himéros*, qui ne cesse de vivre que pour revivre encore.

Peut-être doit on voir dans une rêverie de ce genre le lien, bien faible, qui a rattaché à la religion kabirique l'aventure des Korybantes, meurtriers de leur frère *Zagreus*, sorte de Bakkhos crétois massacré et ressuscité. C'est surtout sur des vases et miroirs étrusques que cette fable bizarre se développe, avec ses divers épisodes : ici l'artiste a figuré trois Kabires mâles, calmes et unis ; ailleurs les deux *Kabires-Dioscures* décapitant ou mutilant le frère plus jeune qui est entre eux, voilant et cachant la tête de la victime ; plus loin, c'est Hermès touchant le corps de sa baguette magique ; puis les deux meurtriers présidant, avec une bonne grâce engageante, au mariage de leur frère ressuscité.

La mythologie kabirique admettait bien d'autres variantes, selon qu'elle était adaptée ou arrangée à Thèbes, à Anthèdon, en Troade, à Chypre, à Corinthe, à Olympie ou à Amphissa de Phocide ; chaque ville a soin d'y faire entrer le héros éponyme ou la patronne de la cité ; mais les traits généraux demeurent ; et je n'y vois de personnages nouveaux que Prométhée dans le

rôle d'Axiokersos, Athènè dans celui d'Axiokersa, et Kadmos dans celui de Kadmilos son synonyme.

Il ne faut pas trop s'étonner, c'est du moins le conseil d'Horace, que de telles divagations, comparables, après tout, à la légende juive, où Jahvè forme avec Eve et Adam une sorte de triade kabirique (et, par parenthèse, un des Kabires s'est appelé *Adam*, par abréviation de *adamas*, *adamastès*, surnom de *Aïdès* l'indomptable), — il ne faut pas, dis-je, être trop surpris que le temps, la curiosité, aient perpétué les Mystères de Samothrace, que des milliers d'initiés aient été demander aux prêtres ou *Basiles* (*basilai*, *basilées*, — nom prédestiné !) — des amulettes, des médailles bénites et salutaires. Non, cet étonnement ne nous siérait guère.

Parmi les initiés de marque, je citerai Dardanos et Jasion, qui apportèrent du mont Ida les trois Kabires primitifs ; Orphée ; les Argonautes, fort bien accueillis à Samothrace ; Jason, les Dioscures, Héraklès (Diod. de Sicile), Ulysse, Agamemnon ; Antalcidas, Lysandre ; Diagoras de Mélos, qui faillit boire la ciguë pour avoir dévoilé les Mystères ; Olympias et Philippe, qui s'y virent pour la première fois. Ainsi nous devons aux Kabires Alexandre. Lysimaque veilla sur leur sanctuaire ; Arsinoë-Philadelphe leur éleva un grand temple dorique, *anaktoron* ; Persée, — le vaincu de Pydna, — Ptolemée Philomètor, y cherchèrent un refuge. Plus de vingt villes ou nations y envoyaient des théories annuelles. Rome les honorait comme demeure des pénates troïens. Voconius manqua Mithridate, pour s'être attardé à leurs fêtes. Néron voulut être Kabire, et se fit frapper une médaille, avec ces mots : *Kabire de Thessalonique*. Au temps de Libanius, les Mystères se célébraient encore régulièrement.

Qu'étaient maintenant ces cérémonies, où les enfants

et les femmes étaient admis aussi bien que les hommes? Des purifications accomplies par le *Khoès*, *Khoiès* (celui qui verse l'eau), sous l'autorité de l'hiérophante ou du *Basileus* (magistrat de l'Ile Sainte); des confessions auriculaires (auxquelles Lysandre s'est adroitement dérobé), des danses armées, des représentations ou théophanies où des prêtres jouaient les rôles des trois ou quatre Kabires, et en révélaient les noms sacrés aux *mystes*, *mustai*, « initiés ». Cicéron, qui est souvent bien informé, dit que ces offices mystiques figuraient la naissance des choses, la genèse de l'univers; mais il n'y avait pas de sermon, point d'enseignement dogmatique. Les plus grands rapports doivent avoir existé entre les Mystères de Samothrace et ceux d'Eleusis, empruntés peut-être par les Thraces, qui les auraient importés en Attique.

Nous avons vu le Zeus achéen, hellénique, s'avançant de Dodone vers tous les sanctuaires de l'Hellade et du Péloponnèse, absorber les dieux inconnus, épouser les déesses, mettre la main sur tous les cultes locaux. Toutefois, sous des noms nouveaux, un certain nombre de divinités, Dèmètèr, Héra, Rhéa, Athènè, Apollon, ont gardé quelques traits de leur nature première et maintenu leur personnalité indépendante; enfin la physionomie pélasgique, bien que graduellement altérée, s'est particulièrement conservée dans les célèbres Mystères de Samothrace, dans les Kabires générateurs, ignés, puis cosmiques et solaires, révérés par Orphée, visités par Lysandre, consultés par le père d'Alexandre le Grand, jalousés par Néron, et dont la vie a dépassé en longueur la durée de beaucoup de dieux passés et présents.

# IV

## INFLUENCES ORIENTALES

Les Pélasges d'Asie : Tantale, Midas. — Les Thraces de l'Egée, de la Troade, de la Phrygie : Dionusos, Dardanos. — Les Assyriens en Paphlagonie, Mysie, etc. : Ilos, Assarakos. — Les Araméens, *Rutennu*, *Ludoi*, en Phrygie, en Lydie : Bel, Adad, Samdan, Melkarth-Héraklès. — Le caractère indo-européen prévaut dans le panthéon de l'Asie Mineure égéenne : Bagaïos, Sabazios, Mazan ; Kubèlè-hippa, Ma, Mastaura. — Les Phéniciens ; conquêtes successives de Biblos, Sidon et Tyr ; Ogèn (Agènor), Ogugès, Okéanos ; le Chaos ; l'œuf cosmogonique et le serpent Ophionée. — Caractère sémitique du culte de la Cybèle phrygienne et de l'Artémis mamelonnée d'Ephèse. — Les dieux ressuscités, Attys, Adonis. — Astarté de Chypre, épouse de Moloch, de Melkarth-Héraklès ; collèges de prêtresses, *Hétaïres*. Le nom d'*Aphroditè :* origines possibles.

Les traditions historiques, ou plutôt l'histoire mythique de l'Asie Mineure, se sont mêlées de bonne heure aux vagues souvenirs des Hellènes ; et il est difficile de douter que ceux-ci n'aient rencontré, sur les côtes de la Troade, de la Lydie et de la Lycie, des populations fort analogues à celles qui avaient occupé avant eux les îles de l'Egée et la Grèce européenne, c'est-à-dire des autochthones d'origine inconnue, recouverts par des Cares, des Lélèges, des Pélasges, des Thraces et de nombreuses infiltrations sémitiques.

Beaucoup parmi les anciens personnages de la fable sont communs à l'Asie et à l'Europe.

Tantale, qui régnait soit en Paphlagonie, soit au pied du mont Tmolos en Lydie, soit à Sipyle du Méandre chez les Magnètes, a pour père Zeus ou Aïdès, pour épouse Euruanassa, Dionè ou Taugétè, pour enfants Pélops et Niobé ; il n'est pas un seul de ces noms qui ne rappelle soit Dodone, soit la Laconie, soit l'Elide, soit Argos, ou Thèbes. *Anassa* est le titre des déesses pélasges ; Dionè est la patronne de Dodone ; *Taugétè*, la montagne célèbre ; Pélops, roi de Pise, d'Olympie, de Mycènes, favori de l'olympe ; Niobé, reine de Thèbes, rivale malheureuse de Lèto. Brotéas, un des fils de Tantale, avait dressé en Magnésie, sur le mont Kodinos, la première statue en pierre de la mère des dieux *Kubèlè*, déesse de Pessinunte (Phrygie), si semblable à la pierre de Delphes et aux déesses Terre de la Grèce. Ce Tantale, aïeul de toute la race des Atrides danaëns ou akhéens, fils et convive des dieux, puni de supplices divers pour avoir fait goûter à ses amis le nectar et l'ambroisie, ou pour avoir dérobé un chien d'or gardien du temple de Zeus, est certainement un ancien dieu pélasgique, dépossédé par des dieux plus nouveaux ; Polygnote l'avait peint, dans la Lesché du temple de Delphes, comme un Titan vaincu.

Midas, autre roi d'Asie, fondateur d'Ancyre, qui habitait Gordion, en Phrygie, à une époque indéterminée, possédait au pied du mont Bromion, en Macédoine, des jardins dont la renommée durait encore aux temps d'Hérodote. D'autres plaçaient ces domaines et la source de Midas dans le voisinage de la Pannonie. Apparenté aux Satyres dont il avait les oreilles pointues, ami de Silène qu'il avait surpris ivre et lié de chaînes de fleurs, grand propagateur du culte de Dionysos, à une époque où la Grèce ne connaissait encore ce dieu que comme fils où époux de la Dèmètèr éleusine, arbitre malencon-

treux entre l'antique flûte du vieux Pan et la lyre neuve du jeune Apollon, victime enfin et plastron des Olympiens, le roi, le riche Midas, qui changeait tout en or, comme font les rayons du soleil, dont le trône d'or était montré dans le trésor de Delphes, dont le tombeau, retrouvé sur les rives du haut Sangarios, porte l'inscription *Mida Fanakti*, était non moins certainement le dieu ou le héros éponyme d'une tribu thrace mêlée, en Europe comme en Asie, aux populations pélasgiques. Nous avons vu, tout récemment, que la Lycie ou le Lycée d'Arcadie désignaient par le même nom le dieu de la lumière, Lykaôn, instituteur des sacrifices humains en Arcadie, et Lukos, Lukabas. Il y avait d'ailleurs une Lycie au sud de la Troade, une Lycie en Attique.

Remarquez que, jusqu'ici, dans les plus vieilles légendes de la Grèce et de l'Asie grecque, rien de sensiblement sémitique n'apparaît encore. Certes, l'influence assyro-lydienne et phénicienne doit être comptée pour beaucoup dans l'éducation. dans la culture est hétique surtout du génie grec, mais elle n'est pas, pour ainsi dire, antérieure à l'histoire ; on la voit le plus souvent naître, puis se développer à la suite de quelque événement, de quelque mouvement de peuples, ou de quelque guerre suffisamment datée. Il ne semble pas qu'elle ait nulle part précédé l'invasion des Thraces, même la conquête de l'Hellopie dodonéenne et de la Thessalie par les premiers Akhéens (2200-1500). Mais il est bon de dresser, avant tout, une carte très sommaire de l'Asie Mineure ; nous pourrons plus aisément distribuer les divers groupes ethniques probables, et suivre les chemins et les conquêtes soit des Thraces, soit des Sémites, Assyriens, Araméens et Kananéens, dans l'intérieur des terres ou sur les rivages.

L'Asie Mineure (Maspéro) comporte un plateau massif

borné et sillonné par de hautes chaînes de montagnes ; à l'est, c'est le dédale montagneux de l'Ourarti (Ararat), où naissent l'Euphrate et le Tigre ; au nord, des chaînons du Caucase projettent à travers la Colchide et la Paphlagonie une suite de hauteurs interrompues par l'*Iris*, l'*Halys*, le *Sangarios*, le *Rhyndakos* — et qui viennent finir à l'Olympe de Mysie ; au sud, le *Tauros*, fermant la Syrie, court parallèlement à la Méditerranée, jusqu'au promontoire triopien ; du sud-est au nord-ouest, des lignes de montagnes, qui se dressent subitement sur la surface unie de la plaine, le *Latmos*, le *Messogis*, le *Sipyle*, le *Tmolos*, le *Temnos*, bordent les vallées du Méandre, du Kaïstre, de l'Hermos, du Kaïkos, et rattachent les cimes volcaniques de la Lycie au groupe septentrional de l'*Ida*. « Nulle part, dit Curtius, contraste n'est plus saisissant entre la région du littoral et celle de l'intérieur. » Tandis que, sur le plateau, les rivières se perdent dans des bas-fonds, lacs marécageux, dont le plus grand, le *Tatta*, est salé et varie d'étendue selon les saisons, les larges vallées ouvertes à l'occident conduisent à l'Egée les alluvions de beaux fleuves qui jadis roulaient des paillettes d'or. La côte, profondément dentelée, est semée de grandes îles fertiles, *Imbros*, *Lesbos*, *Chios*, *Samos*, *Cos*, *Rhodes*, assez proches du continent pour en commander les débouchés, assez éloignées pour être à l'abri d'une invasion soudaine. Richesse du sol, abondance de marbres et de métaux, ports nombreux et sûrs, tout assurait à cette région occidentale un développement rapide. C'est là que se sont formés les mythes auxquels je viens de faire allusion, là qu'après les Pélasges, les Thraces sont venus perdre quelque peu de cette rudesse, de cette ivrognerie violente qui est restée si longtemps le trait saillant de leurs tribus d'Europe.

Laissant, sur le Danube et la côte occidentale du Pont-Euxin, les Gètes adorateurs de Zalmoxis, et qui, comme les Gaulois et les Dahoméens, envoyaient des messagers aux morts ; lançant vers l'occident les Triballes, dévots à Cotys et à Cotytto, les Illyriens, les Dalmates ; les Thraces s'étaient avancés jusqu'en Phocide, en Béotie, en Eubée, jusqu'en Attique, à Eleusis, où leur barde ou roi Eumolpos passe pour avoir fondé les Mystères et importé la culture de l'orge ; leurs barques avaient découvert *Thasos*, *Samothrace*, *Lemnos*, *Naxos* qui devint un des centres d'expansion de la religion dionysiaque. — L'hymne homérique (au VIIIe siècle encore) nous montre le jeune dieu, sur un navire tursène, cinglant vers *Naxos*, et changeant en dauphins les matelots.

A l'orient, sous le nom de Thiniens ou Bithyniens, de Dardanes, de Briges, Bébriges ou Phrygiens, les Thraces passaient l'Hellespont (Dardanelles), subjuguaient la Troade (Teucriens), la Mysie, et toute l'Asie Mineure égéenne, jusqu'à l'Halys. Une des trois *Ilios*, déterrées par Schliemann, est sans doute celle où régna Dardanos, héros éponyme des Dardanes, et qui, encore aux jours de l'*Iliade*, étendait sa suzeraineté sur toute l'Asie mineure, jusqu'en Lycie, et envoyait des troupes en Syrie contre Toutmès (XVIIIe s.). Mais bien avant le grand choc entre les Troïens et les Hellènes, soit *Danaëns*, au temps de Laomédon, soit *Akhéens*, au temps de Priam, deux invasions venues d'Orient avaient passé sur les populations pélasgo-thraces ; l'une, assyrienne sans doute, fendant ou entraînant les tribus métallurgistes des Tublaï et des Mosks, chassait Tantale de Paphlagonie, tuait le prince de Troie, et installait à *Ilios*, à *Iluna*, une dynastie sémite, *Ilos*, *Assarakos ;* l'autre, araméenne, passait l'Halys, forçait Pélops, fils de Tantale, à chercher un refuge dans le Péloponnèse, où avait régné jadis son

aïeul Pélasgos, et constituait dans la Phrygie antérieure un nouvel État, la Lydie, sous des rois issus d'un *Hérakles* oriental, Bel, ou Adar, ou Melkarth, ou Samdan. Le nom de Lydiens, *Ludoï*, *Lud* dans la Bible juive, paraît (d'Arbois) identique à *Ruten*, par lequel les monuments egyptiens désignent les peuples du moyen Euphrate (au nord des Khétas). Ces *Rutennu*, lydo-araméens, et non, comme on l'a cru longtemps, un fabuleux Sésostris, ont pénétré fort avant vers l'ouest et laissé sur certains rochers quelques entailles, figures de guerriers ou de divinités. M. Georges Perrot a vu et étudié ces grands bas-reliefs.

Toutefois, ces pointes lointaines, en introduisant çà et là quelques goûts d'ajustement, quelques habitudes esthétiques, et déjà les pratiques licencieuses des cultes féminins, en détruisant des villes, en changeant des dynasties, n'ont que bien peu modifié le sang, même l'esprit, des Thrako-Pélasges. Les affinités de ces peuples vont toujours aux îles et à l'occident ; ils parlent des langues certainement indo-européennes apparentées au grec de plus près peut-être que le haut allemand au gothique (Maspéro); leur dieux, *Bagaîos*, *Sa-Baz-ios* (adoré en Thrace), *Mazan*, ou *Mazeus* (μείζων, μέγιστος), ne peuvent être séparés de Bakkhos et de Zeus; les déesses *Kubèlè-hippa*, *Enyo* de Comana (Cappadoce et Pont) ne diffèrent point, pour les fonctions et pour le rang, des Rhéa, Héra, Maïa, Dèmètèr, Kubèlè. Mâ, Mastaura (mère vache), nymphe, mère de Bakkhos, paraît une variante de *Kabira*, *Kabiro*, nom de Dèmètèr *Kabeiria* ; *Hippa*, la cavale, déesse des cavaliers thraces, n'est autre que la Démètèr archaïque *à tête de cheval*, que Poseidôn viola sous sa forme chevaline dans les pâturages d'Arcadie.

Les éléments sémitiques enchâssés dans la mythologie grecque ne lui viennent donc pas, ou viennent pour

la moindre part, de ces invasions continentales, violentes et passagères. Elle les doit à l'ambition, à l'avidité persévérantes des pirates et des marchands phéniciens, qui, pendant plus de dix siècles ont jalonné de leurs comptoirs et de leurs colonies toutes les côtes, toutes les régions de la Méditerranée et du Pont-Euxin, déposant partout les richesses, les denrées, les produits industriels, les idées et les dieux de l'Asie et, plus tardivement, de l'Egypte.

Si vous suivez, vers l'orient, à partir du promontoire où s'établira, au XI^e siècle, la Doride asiatique, les âpres et torrentueux rivages des Lèkes, Lélèges ou Lyciens, des Erembes, des Solymes, de la Cilicie Trachée et la vaste plaine formée par les alluvions du Pyramos et du Saros, vous rencontrez un golfe profond ouvert entre les monts Tauros et Amanos, et où la côte tourne brusquement du nord-est au sud-ouest ; dans l'angle même, qui semble reculer devant la pointe d'une île habitée par les Masinaï (l'île de Chypre), domine la nation vaillante des Hittites ou Khétas, qui arrêta au XV^e siècle les armées de *Ramsès* II (Sésostris), peuple dont l'écriture cunéiforme n'a pas encore révélé la langue. Franchissez l'embouchure du fleuve Oronte ; une étroite lisière maritime, aux pieds du Liban et du Carmel, vous conduira par Arad, Simyra, Gébel ou Biblos, Béruth, Sidon, Tyr, Acco, Jopé, Ascalon, Gaza, jusqu'à l'isthme de Suez. Sur cette bande étaient venues, vingt-cinq siècles avant notre ère, se masser — là où la mer arrêtait leur exode — des tribus cananéennes, originaires, croit-on, de la basse Chaldée, avant-garde d'une race ou nation éparse entre le golfe Persique et la Méditerranée, entre l'Euphrate et la mer Rouge.

Le même mouvement qui amena les *Poin* ou *Pun*, les Phéniciens, sur la côte de Syrie, avait jeté les Hyksos

sur l'Egypte. Ou plutôt ces *Hyk-Shôs*, chefs pasteurs, nomades, refoulés jusqu'à Avaris, jusqu'à Memphis, et qui mirent fin aux dynasties du moyen-empire, étaient, pour la plupart, des Cananéens demeurés sur la rive gauche du Jourdain. La domination des Hyksôs (2300-1800) assura aux Phéniciens cinq siècles de liberté. Au milieu et en dépit de sanglantes rivalités, d'interminables discordes intestines, la Phénicie accumulait dans ses ports toutes les richesses apportées du fond de l'Asie par les caravanes lointaines. La terre lui manquant, elle s'empara des mers et continua sur les eaux les routes du commerce, de l'échange. Quand les Hyksos furent absorbés ou chassés par les pharaons nationaux, elle fut d'abord entraînée dans la résistance et la défaite des Khétas et des Cananéens de l'intérieur, qui luttaient contre le retour offensif de l'Egypte. Puis, vassale des Toutmès et des Aménotep, elle devint leur alliée nécessaire; elle leur prêta sa marine, garda ses profits et reprit avec une énergie nouvelle son œuvre intéressée et civilisatrice.

Arad, Biblos, surtout Sidon, puis Tyr, furent tour à tour les reines de la mer. Les Phéniciens du nord et leurs colonies ciliciennes, Kibyra, Masoura, Rouskopous, Sylion, Mygdalé, Phasélis, Sidyma, les plus antiques assurément, n'ont joué qu'un rôle effacé; le pays, d'ailleurs, était fortement sémitisé; les marins sémites s'y établirent sans résistance. De même, les Giblites fondèrent aisément Golgos sur la côte orientale de Chypre, peuplée de Khétas. Mais la mauvaise volonté des Lyciens arrêta un moment ces chercheurs d'aventure. Du promontoire sacré à la pointe de Cnide, il n'y eut qu'un seul comptoir important, Astyra, en face de Rhodes. Les Cares se montrèrent plus accommodants. C'étaient des errants, des pirates, des débris

d'une ancienne race que l'on trouve partout dans l'Egée et en Grèce, aux origines de l'histoire. L'alliance était facile entre ces anciens et ces nouveaux écumeurs de la mer. La Carie devint *Phoinikè*, une Phénicie, tant les relations et les mariages mêlèrent les deux sangs. Ils laissèrent les Phéniciens s'établir à Rhodes, ils partagèrent l'île avec eux. Ce fut le grand point de départ de l'expansion sidonienne.

Maîtresse de Chypre déjà, par Kittim (Cittium), Amathus et Paphos, de Rhodes par Ialysos, Lindos et Kamiros, Sidon, avec l'aide des Cariens, colonisa Karpathos, Paros, Dèlos, Oliaros, Mélos, déjà visitée par les Giblites, installa des pêcheries de pourpre, des teintureries et des manufactures d'étoffes à Nisyra, Gyaros, Cos, Amorgos, exploita les mines de soufre à Mélos, les métaux à Théra, Siphnos, Lemnos, Samothrace, Thasos même, et, en Thrace, les mines d'or du mont Pangée. Kuthèra (Cythère) (Porphyroessa : Murex-Brandaris), au sud du Péloponnèse, et les deux rivages de la Crète, Arad, Gortynos, Lébènè, Itanos, Kairatos, Lappa, avaient également reçu des comptoirs sidoniens. De Cythère, les Sidoniens gagnèrent la Laconie (Gythium), l'Argolide, l'isthme de Corinthe, Egine, Salamine, l'Attique, la Béotie. Et partout l'influence sémitique laissait des traces plus ou moins durables ; tel est à Thèbes le souvenir d'un Kadmos, fondateur de la ville (la Cadmée) et inventeur des lettres. De même, sur la côte asiatique de l'Egée, trop peuplée pour que les étrangers pussent s'y fixer, les Lydiens, Mysiens, Dardaniens surent profiter des contacts fréquents avec un peuple plus cultivé, plus dégourdi ; ils apprirent à équilibrer leurs barques à l'aide de quilles, à construire le « cheval de mer », pirate de commerce, au large ventre, à manier la voile, à se guider sur l'étoile polaire, ou plutôt sur la Grande-Ourse.

Cependant, toujours en quête de nouveaux débouchés, les pilotes sidoniens ou cares découvrent et franchissent l'Hellespont, s'assurent la possession du détroit par la fondation de Lampsaque, d'Abydos, de Pronectos, celle-ci à proximité des mines d'argent, au fond du golfe Ascanios, dans la Propontide ; ils se risquent dans le Bosphore, malgré les menaces des Symplégades, fabuleux écueils, et, longeant à l'aventure des rivages inconnus, bordent le Pont-Euxin, du Bosphore à la Colchide, de postes fortifiés, Héraklée-Pontique, Sésamos, Karambys, Sinope, plus tard villes florissantes sous leur nom hellénisé. Tyr, qui avait suivi Sidon de près, et jusque dans les plaines de la Russie méridionale, eut une colonie à l'embouchure du Dniéper.

Toutes ces entreprises s'accomplissaient dans le temps même où les tribus hellènes se frayaient péniblement leur chemin le long du Pinde, dans les défilés de la Thessalie et de la Phocide. Peu à peu, Danaëns, Argiens, Akhéens, passant à leur tour d'île en île, gagnant la Crète, s'approprièrent les établissements phéniciens des Cyclades. C'est de Crète que partit la révolte contre la conquète sidonienne. Le légendaire Minos, chef, soit des vieux Crétois réfugiés dans les montagnes, — *Etéo-Krètai* (nul mot plus indo-européen : *étéo=satya*, réel, véritable, rac. *as*), soit des immigrants Akhéens, chassa les Sémites des cent villes qu'ils avaient fondées, réprima la piraterie, et régna sur les Cyclades. L'œuvre de Minos fut continuée par les Shardanes (*Sardos*, éponyme de Sardes), Tursènes, Méoniens, fils de Maïa, Teucriens de la côte lydo-troïenne ; achevée par les Hellènes d'Europe. Les Sidoniens ne se maintinrent, à grand'peine, que sur trois ou quatre points de l'Egée, à Théra, Mélos, Thasos. Les compensations ne leur manquèrent pas ; ils perdaient la souve-

raineté, mais ils gardaient le commerce ; d'ailleurs, la grande Grèce, la Sicile, la Sardaigne, puis l'Espagne et l'Afrique, devaient largement et longtemps dédommager la Phénicie, durant sa période tyrienne, des échecs de Sidon dans le bassin de l'Egée.

Mais nous n'avons pas, ici, à suivre les destinées historiques — et bien connues — des colonies phéniciennes. Il s'agissait uniquement de montrer ce qui a rendu inévitable le mélange des idées sémitiques et des idées indo-européennes. On a, soit méconnu, soit exagéré singulièrement la part et le rôle des premières.

Les Grecs, certainement tributaires de la Phénicie pour les premiers linéaments de la civilisation, lui ont rendu beaucoup plus qu'ils n'ont reçu d'elle ; et c'est seulement après les expéditions d'Alexandre que la Grèce, à la fois souveraine et esclave, s'est abandonnée aux énervements tantôt voluptueux, tantôt ascétiques de la Syrie et de la Phénicie, tombées elles-mêmes en déliquescence.

Dans les temps primitifs, où nous nous maintenons, les religions cananéennes, malgré quelques rites cruels ou obscènes, — tels que le sacrifice des premiers-nés et la prostitution sacrée, non seulement des prêtres eunuques et des prêtresses courtisanes, mais de toutes les femmes ou filles de la nation, — ces religions, dis-je, contenaient bien des doctrines, des mythes et des personnages, assez différents et assez rapprochés à la fois de leurs similaires pélasges, thraces ou helléniques, pour séduire — sans danger — l'esprit naïf et curieux des Grecs.

Par exemple, les traditions diluviennes venues, avec les Phéniciens, de la basse Chaldée, réminiscences d'un temps où les alluvions de l'Euphrate et du Tigre avaient émergé, tout humides encore, au-dessus des eaux du

golfe Persique ; elles se rencontraient peut-être avec des souvenirs pareils en Pélasgie, c'est-à-dire en Thessalie, en Attique ; le déluge d'Ogygès, qui eut lieu sous le règne de Phoronée, père de Pélasgos, version attique du déluge thessalien (Deukalion et Pyrrha) semble être d'importation orientale. Ogygès, bien que roi de Béotie, père de trois filles ou villes (Alalcomènè, Telkhinoia et Aulis), bien que le nom d'*ogugios*, *ogugias* ait été donné à une fille de Zeus ou de Niobé, et à Dionyses, est parfaitement isolé et superflu dans la mythologie grecque ; au contraire, il a quelque rapport avec une divinité marine, *Ogèn*, qu'on assimile à un héros ou roi phénicien (dont le nom a été grécisé) : Agénor, — depuis fils de Poseidôn et de l'océanide Eurunomè ou Libuè. — Ogèn serait la forme primitive de *Okéanos*.

A vrai dire, si Okéanos ne faisait double emploi avec une foule de dieux, soit marins, soit maîtres des eaux, je croirais volontiers à une coïncidence fortuite. Le grec *ôkus* (Ssc. *açou*) « rapide », rendrait parfaitement compte du nom Okéanos. On ne peut non plus objecter que les Hellènes, longtemps éloignés de la mer, perdus au milieu, peut-être au nord, des Scythes, dans les plaines de la Russie, n'avaient point de dieux véritablement marins, et que leur Poseidôn était à l'origine et est resté, à beaucoup d'égards, un dieu fulgurant et atmosphérique. Car Okéanos ne représente pas davantage la véritable mer. C'est un fleuve idéal, figuré par Héphaïstos autour du bouclier d'Achille ou d'Héraklès, c'est l'espace qui environne à la fois les terres et les mers. Orbe immense et qui s'alimente lui-même, il n'a ni source, ni embouchure. Bien que ses flots soient contigus à ceux de la haute mer, qu'il entoure, ils ne s'y mêlent jamais. S'il donne naissance à toutes les mers, à tous les fleuves, à toutes les sources, il est aussi le

séjour des astres, de l'aurore et du soleil, qui se retrempe chaque nuit dans le bain occidental, *Loutra Okéanoîo.* De ce que la conception de cet espace circulaire, extérieur au monde terrestre, appartient à la cosmogonie de la Chaldée, il ne s'ensuit pas qu'elle soit étrangère aux Indo-européens.

Quoi qu'il en soit, l'importance particulière, le rôle primordial du principe humide dans les mythologies de la Chaldée et de la Syrie, l'antériorité maritime des Phéniciens par rapport aux Grecs, le système de Thalès, Ionien d'origine phénicienne, autorisent à penser que l'Okéanos des Hellènes est apparenté à quelque divinité de Biblos et de Sidon. Comme les dieux archaïques, comme Ouranos (le ciel), comme Gaïa (la terre), Okéanos n'a qu'une personnalité vague et intermittente. Sa nature, purement physique, bien qu'imaginaire, se sent encore dans le fameux passage de l'*Iliade* (XIV, 200) : « Je vais, dit l'auguste Héra, aux limites de la terre féconde, voir Okéanos, origine ou père des dieux, et la mère Tèthus, qui m'ont nourrie et élevée dans leurs demeures, m'ayant reçue de Rhéa, lorsque Zeus à la vue immense précipita Kronos dans les abîmes de la terre et de la mer stérile. » Hésiode, après l'avoir mis au rang des Titans, comme fils aîné de la Terre et du Ciel, ne l'envisage plus que comme une chose immense et mystérieuse. Rien de plus obscur que ces indications de la *Théogonie* (*passim*, 736-790) : « Okéanos a sa racine et son extrémité, comme la Terre, « le Ciel et le Tartare, dans un lieu proche des enfers, « prison des Titans, séjour de la nuit, demeure de la « nymphe Styx... Les neuf dixièmes de ses eaux, cou- « lant sous la terre à travers la nuit, tombent en tour- « billons d'argent dans le lit des ondes autour de la « terre et sur le vaste dos des mers... Un dixième seu-

« lement, au grand dommage des dieux, s'échappant « d'une roche élevée, forme l'eau de Stux, sur laquelle « jurent les immortels. » C'est un passage précieux, bien que la pensée du vieux poète y flotte indécise. A côté d'allusions purement helléniques et indo-européennes, — le serment prêté sur une eau consacrée, — on y sent comme une réminiscence des rêveries cosmogoniques plus obscures encore, recueillies par Sanchoniathôn.

C'est surtout la conception du Chaos, père de la nuit et de l'Erèbe, d'où se dégage la Terre, mère du Ciel, qui semble garder l'empreinte profonde de la genèse sémitique. Elle appartient, sans doute, à bien des races et des nations diverses; mais telle qu'Hésiode la présente, elle apparaît comme une traduction anticipée, améliorée, du morceau que je cite en partie (d'après Maspéro : « Au commencement était le Chaos (*bohou*), et le Chaos était plein de ténèbres et troublé, et le souffle (*rouah*) flottait sur le Chaos. — Et le Chaos n'avait pas de fin, et il fut ainsi des siècles et des siècles. — Mais alors le souffle se prit d'amour pour ses propres principes, et il se fit un mélange, et ce mélange fut nommé désir (khephets) : — or le désir fut le principe qui créa tout. — Le souffle et le Chaos se mêlèrent, et *Môt* naquit, et de *Môt* (le limon, cf. *Mout* et *Bouto* des Egyptiens) sortit toute semence de création, et *Môt* fut le père de toutes choses : or *Mōt* avait la forme d'un œuf. — Et le soleil, la lune, les étoiles et les grandes constellations brillèrent. — Il y eut des êtres vivants, privés de sentiment, et de ces êtres vivants naquirent des êtres intelligents. — Or l'éclat du tonnerre dans la lutte de ces élements, qui commençaient à se séparer, éveilla ces êtres intelligents comme d'un sommeil, et alors les êtres mâles et les êtres femelles

commencèrent à se mouvoir et à se rechercher sur la terre et dans la mer. »

C'est une variante de la genèse hébraïque, empruntée elle aussi aux traditions chaldéennes. Rien d'étonnant, les Hébreux, comme les Phéniciens, étant des Cananéens. Mais nous ne nous arrètons qu'aux emprunts possibles des Hellènes. L'Amour et le Désir (absents du védisme antique), jouent dans Hésiode le même rôle que dans Sanchoniathôn; c'est la marque d'une connexion évidente. *Eros*, forme (ici masculine) de Era, la terre ou l'étendue, naît du Chaos, après la Terre et le Tartare; c'est le plus antique et le plus beau des dieux. Himéros, le désir, est son inséparable compagnon. Eros, il est vrai, figure parmi les Kabires pélasgiques (Axiéros), mais non dans le rôle cosmogonique et avec le sexe qui lui sont attribués par Hésiode. Cette coïncidence prouverait seulement que le culte de la génération était commun aux Pélasges et aux Sémites, ce qui est hors de doute.

Le *Môt*, l'œuf cosmogonique, inconnu d'Homère et d'Hésiode, se retrouve dans un des surnoms de l'amour, *oogénès*, fils de l'œuf, et dans les œufs de Léda d'où sortent les deux crépuscules, le jour et la nuit, les *Dioskoures*. Dans la mythologie chaldéenne, il est la tête coupée du dieu Bel, qui, tranchée en deux parts, forme le ciel et la terre; et, ce semble, dans le mythe d'Athènè, la tête de Zeus fendue par la foudre, et d'où jaillit la lumière; l'orphisme thrace, qui ne se répandit en Grèce qu'après Homère et Hésiode, plaçait l'œuf dans les replis d'Ophionée, le serpent originel, autre Chaos, autre Okéanos. Enfin l'une des moitiés de l'œuf forme la coupe ou la nef de l'Hèraklès tyrien, du dieu Melkarth.

Ce Melkarth, fondateur de Tyr, que nous reconnaissons

aisément dans l'humble dieu marin Mélikerte, a fourni de curieux éléments à la légende d'Héraklès. C'était un des nombreux *baalim* ou *élohim* des Cananéens, un des nombreux patrons des tribus éparses dans la Mésopotamie et la Syrie. Le monothéisme sémitique, on ne l'ignore plus, n'est qu'une illusion de la théologie judéo-chrétienne. Il date tout au plus, sous sa forme juive, de la captivité de Babylone. Encore les Juifs reconnaissaient-ils, en les maudissant, les dieux des autres penples; et Iahvé, Jéhova, le futur père éternel, n'était que le patron local de la tribu de Juda. Connu sous le nom de Iao par les Phéniciens, il ne nuisait en rien aux Dagon, aux Samdan, aux Kémos, aux Moloch, encore moins aux divinités féminines des autres nations. La vérité est que nul polythéisme n'est plus touffu que le polythéisme assyro-chaldéen. Le nom pluriel, générique, de Baalim, d'Elohim, de Kabirim, implique autant le monothéisme que le nom de *théoi*, de *déi*, de *dèvas* attribué à tous les dieux grecs, latins ou hindous. Les planètes, les astres, le soleil et la lune, le feu, le ciel, la terre, la mer avaient tous des noms, des personnes et des fonctions dans le panthéon sémitique; mais, comme dans toutes les religions, une hiérarchie avait coordonné ces puissances; au sommet de tous les panthéons furent établies, non pas une, mais deux divinités suprêmes, génératrices, irréductibles, l'une mâle, l'autre féminine, l'une et l'autre plus ou moins célestes et sidérales, marines et terrestres, humides et ignées selon les préférences locales : Ilou et Istar, Bel et Zarpanit ou Mylitta, Dagon et Derkéto, Baal et Tanit, Moloch et Aschéra, Melkarth et Ashtoreth, Samdan et Omphale, etc. Très souvent la déesse est supérieure au dieu, simple parèdre auquel la Fécondité est obligée de recourir pour entretenir la vie dans l'univers, elle le

mutile parfois lorsqu'elle n'en a plus besoin, ou le ranime et le surexcite lorsque la chaleur printanière ramène la saison des amours. Mais quelles que soient les folies, les frénésies, les inepties de ses prêtres et de son culte, auxquelles, d'ailleurs, elle participe avec une impassible lubricité, elle demeure belle et grave, comme il sied à la mère des êtres, des hommes et des cités. Une couronne de tours est posée sur sa tête; sur sa vaste poitrine se pressent des rangées de mamelles inépuisables.

On aura reconnu sans doute quelques traits de la Cybèle phrygienne, amante d'Adgistis ou d'Atys (Atthis), servie par des eunuques affolés, et aussi l'Artémis d'Ephèse. Ces déesses ne doivent aux Sémites ni leur nom, qui est indo-européen, ni leur caractère de terre mère et de nourrice des êtres. Mais la liturgie de l'une et le grossier symbolisme de l'autre procèdent du chthonisme asiatique, qui considérait les formes de la terre, surtout les vallées ombreuses, les marais sourcilleux, les roches humides, les antres et les abîmes, comme autant de sièges, d'organes de la puissance féconde. Ces croyances, propres surtout à la Babylonie, s'étaient glissées en Phrygie par le Pont et la Cappadoce, et de là, descendant l'Hermos et le Méandre, étaient venues, incarnées dans une gaîne mamelonnée ou fixées dans une pierre conique, attendre le débarquement des Hellènes, pour les corrompre à la longue et les efféminer. Les Cananéens, comme leurs parents du Nord, rendaient hommage à ces déesses souveraines, à ces couples où le mâle tenait lieu de jouet, tour à tour chéri, brisé, et pleuré, et réparé chaque année; témoin le mythe et le culte d'Adonis mort et ressuscité, très antique à Biblos et porté jusqu'en Sicile. Mais ces peuples actifs avaient besoin de dieux plus forts, plus

virils ; de déesses plus douces et plus riantes ; surtout de protecteurs et de protectrices qui s'accommodassent à leur vie aventureuse, qui courussent avec eux les mers, veillant pour eux sur les vents et les étoiles. Aussi leurs dieux mâles gardent, en général, une indépendance, et sinon une primauté, au moins une égalité vis-à-vis des déesses, qui contraste avec le rôle humilié des dieux phrygiens et lydiens ; leurs déesses ont moins de solennité, de raideur que les Cybèle et les Artémis d'Ephèse ; elles ont sur les lèvres le sourire engageant de la jeunesse. Au moins, est-ce ainsi, je pense, qu'il faut interpréter le sourire niais, mais bienveillant, de la Vénus chypriote, — d'après le beau moulage du Trocadéro : d'autant que cette expression — stéréotypée, comme on dit — étant traditionnelle, s'était imposée à l'art lorsque les Cananéens eurent appris à représenter tant bien que mal la figure humaine : — leur Aschéra ou Astarté n'avait été, pendant des siècles, qu'un pieu ou une pierre conique entre deux colonnes ; de nombreuses monnaies et médailles en font foi, et ces emblèmes ont été conservés longtemps encore après l'invention des statues. Lucien et Plutarque les ont vus, tout comme Hérodote six cents ans avant eux.

Voici, à ce propos, un passage d'Hérodote qui va nous servir : « Ayant ouï dire qu'il y avait là un temple consacré à Héraklès, je partis pour Tyr en Phénicie ; et je vis ce temple richement orné de nombreuses et diverses offrandes. Il contenait deux colonnes, l'une d'or affiné, l'autre de jaspe vert (*alias* émeraude) qui jetait un vif éclat pendant la nuit — (colonnes portées devant les Hébreux dans le désert?) Je m'entretins avec les prêtres et leur demandai depuis combien de temps le temple était érigé ; selon eux, le temple a été bâti en même temps que la ville a été fondée, et « Tyr est habi-

tée depuis deux mille trois cents ans ». Je vis encore dans cette ville un autre temple d'Héraklès, dont le surnom indiquait qu'il était thasien. Alors je mis à la voile vers Thasos et j'y trouvai un temple d'Héraklès, bâti par les Phéniciens qui, pendant un voyage à la recherche d'Europè, établirent cette colonie ; et cela arriva cinq générations d'hommes avant la naissance en Grèce de Héraklès, fils d'Amphitryon. Le résultat de ces recherches prouve clairement que Héraklès est un ancien dieu. »

Parfaitement raisonné. Hérodote aurait pu dire deux anciens dieux : Héraklès et Melkarth, tous deux représentant le soleil, par conséquent tous deux voyageurs. Quand les Hellènes ont trouvé dans toutes les îles qu'ils enlevaient aux Phéniciens des sanctuaires consacrés au dieu des cieux et des mers Melkarth, ils les ont transférés à leur Héraklès. C'est ainsi que Héraklès a hérité de quantité de lieux et de villes vouées à Melkarth, notamment de Hérakléon, port de Cnosse en Crète, fondé par les Phéniciens, de Monaco (*Fanum Herculis Monœci*), ancien temple de Melkarth, enfin des deux colonnes élevées par les marins de Tyr aux environs du détroit de Gadès. Le retour de Héraklès à travers l'Ibérie et la Gaule, le transport à Gadès et dans les régions occidentales des pommes d'or et des aventures chez Augias et Géryon, se réfèrent uniquement à Melkarth. Quant au voyage d'Héraklès dans une coupe ou nef d'or, c'est une aventure d'un dieu-soleil lydo-chaldéen ; et la servitude aux pieds d'Omphale est le fait du dieu lydien *Samdon* (autre nom du soleil) associé et asservi à une déesse épouse et mère.

Astarté — à laquelle je viens enfin — épouse de Moloch (le minotaure de Crète), à Sidon, de Melkarth, à Tyr, commença de bonne heure le voyage méditerra-

néen. Portée à Chypre sous sa forme traditionnelle, qui se conserva dans le temple de Paphos jusqu'à Vespasien, ou sous la figure d'un hermaphrodite barbu, bientôt honorée à Kittion, à Amathus, à Idalie, déesse suprême de l'île entière, elle envoyait une fois l'an les filles de Chypre offrir sur le rivage leur virginité aux marins de la mère patrie. Peinte ou sculptée à la proue de tous les navires sidoniens, elle était bienveillante aux matelots. Sa seconde station la plus célèbre fut Cythère. On la suit à Corinthe, où elle régna sur les courtisanes ; à Erux et à Panorme en Sicile ; à Marseille, à Port-Vendres (Portus-Veneris).

A Corinthe, puis à Lesbos et en Ionie, l'avènement d'Astarté coïncida avec l'institution désormais nationale de l'hétaïrisme. Que ce règne, si curieux, des courtisanes, lettrées, poètes, habiles à la musique et à la danse, soit le produit d'une influence étrangère : il est impossible d'en douter. Ces collèges de femmes libres, où les politiques et les philosophes recrutaient leurs amies et, les Aphrodites, leurs prêtresses, n'étaient que la transformation fort embellie des troupes lubriques logées dans les sanctuaires d'Asie, dans le propre temple de Salomon. Ils ne sont pas tout de suite arrivés à cette perfection des Sapho, des Laïs et des Aspasie ; longtemps ils sont demeurés dans les temples, comme dans une chrysalide. Ils n'avaient pas encore essaimé, aux temps homériques, ou plutôt à l'âge auquel se rapportent les traditions recueillies par les rhapsodes. On ne trouve rien de semblable dans l'*Iliade* et l'*Odyssée ;* les mœurs y sont naïves et brutales ; la femme y est tour à tour respectée et avilie ; mais nulle part il n'y est question de prostitution libre ou officielle.

A Corinthe, les courtisanes étaient entourées de considération. Pindare les chanta. Prêtresses, elles étaient

chargées d'offrir à la déesse les vœux des citoyens (Athénée) ; ce fut elles qui allèrent implorer Aphroditè, lors de l'invasion perse, et lui rendre grâces après Salamine. En cette occasion, les Corinthiens vouèrent à la déesse un tableau décrit par le poète Simonide, où figuraient toutes ces courtisanes. Un lot d'hétaïres était une des offrandes les mieux accueillies d'Aphroditè.

Les Hellènes avaient-ils une déesse de l'amour et de la beauté nommée *Aphroditè*, et qui, se rencontrant avec l'Astarté phénicienne, en aura pris les attributs : caractère maritime, tempérament voluptueux, colombes symboliques. A. Maury et bien d'autres sont disposés à le croire, et s'appuient de raisons très sérieuses : l'identification d'Axiokersa, ou Korè, ou Perséphonè avec Aphroditè, l'existence certaine de divinités génétyllides chez les Pélasges et les Thraces, les centaines de surnoms donnés à la déesse et parmi lesquels plus d'un rappelle sans doute quelque antique déité hellénique. Une nymphe védique, *Sourâ*, est la fille de *Varouna*, dieu des eaux célestes ; de même Hésiode fait naître Aphroditè de la semence d'Ouranos tombée dans les flots. Je ne décide pas ; et cependant je sens, dans le nom Aphroditè, quelque chose de factice. La terminaison *ditè* conviendrait mieux en latin qu'en grec ; on voudrait ici *thétos* ou *dotos*. *Aphros*, l'écume des eaux est très ingénieusement trouvé et commenté par la fiction d'Hésiode, mais semble justement imaginé pour expliquer l'origine maritime de la déesse de Cythère et de Chypre : *Kuthéréia*, *Kupris*, et la fable agréable de l'*Anadyomène*, une Aurore s'élevant des ondes orientales, ou même une Nuit féconde, à en croire un hymne pseudorphique : « O Nuit, mère des dieux et des hommes, ô Nuit, principe de tout, et que nous appelons Aphroditè. »

D'après M. Higuard (*Annales Mus. Guimet*, t. Ier),

Aphroditè serait un mot étranger, précisément phénicien. Au dire de Solin, qui cite l'historien Cassius Hémina, Enée avait apporté de Sicile une statue qu'il consacra à *Vénus Frutis*; et il y avait à Rome un *Frutinal*, un temple de Vénus Frutis. Le nom de *Frutis* appartenait à la déesse phénicienne du mont Eryx. « Ce mot, dit notre auteur, a embarrassé les latinistes. Scaliger a supposé qu'on pouvait le tirer de Aphroditè. » N'est-ce pas le contraire qu'il faudrait tenter? Car les Romains l'ont pris à sa source même, dans les traditions du sanctuaire d'où leur est venue la déesse qu'ils ont assimilée à leur Vénus.

Le mot *phrit*, *phrut*, en chaldéen et en phénicien, est le nom de la colombe, cet oiseau intimement associé à la grande déesse sémitique, à Sammouramith comme à Istar, à l'Astartè sidonienne comme à l'Aphroditè grecque. Avec l'article phénicien, ou un de ces *a* prosthétiques nullement rares en grec (Cf. *a-ndros*, rac. *nri*), *Aphrud*, la colombe, la déesse à la colombe, aura aisément suggéré Aphrodis, Aphroditè.

Nous prenons ici congé de la déesse de Biblos et de Sidon; nous n'aurons plus affaire désormais qu'à la fille de Dioné ou de Lèto, à la mère des Grâces et des Amours.

Nous avons tenté, dans ces notes préliminaires, de reconstituer le milieu social, moral et religieux auquel ont dû s'accommoder les tribus helléniques, lorsque, dégagées à grand'peine des Thraces, en se frayant passage à travers vingt peuplades ou groupes rangés sous le nom de Pélasges, ils rencontrèrent dès la Béotie, et bientôt sur toutes les côtes et dans toutes les îles de l'Hellade et de l'Asie Mineure, les arts, les industries,

les dieux de l'Orient sémite, apportés soit par des infiltrations continentales, soit surtout par les pirates colonisateurs et trafiquants de la Phénicie.

Il est temps d'aborder l'objet principal de nos études : les peuples et les dieux de la Grèce indo-européenne ; Homère va devenir notre premier, notre plus précieux guide ; nous dirons quels poètes l'ont précédé, nous chercherons ce qu'il fut, et s'il a existé, et enfin nous étudierons, d'après les poèmes qui portent son nom, les Grecs des temps héroïques.

---

## V

### LES POÈMES HOMÉRIQUES

Anciens poètes ou *Aoidoi*, surtout liturgiques, regardés comme antérieurs à Homère. — Temples et prêtres d'Homère (les *Homérides* de Chios). — Plusieurs villes, sept (?), possédaient des exemplaires ou fragments des Poèmes homériques. — L'*Iliade* et l'*Odyssée* étaient récitées aux grandes Panathénées. — La première édition des deux épopées fut exécutée à Athènes par les soins de Pisistrate et d'Hipparque. — Les *Koinai*, éditions populaires. — Récensions d'Aristophane de Byzance et de Zénodote. — Textes et commentaires d'Aristarque et de son école. — Rares et courts fragments sur papyrus antérieurs à notre ère. — *Ilias picta* et *Palimpseste syriaque*, parchemins du v^e^ siècle. — Manuscrits byzantins. — Commentaire d'Eustathe (XII^e^ siècle). — Premier Homère imprimé, Florence, 1488. — Découverte des *Scholies de Venise*, 1781. — Editions de Villoison, 1788, de Wolf, de Heine, 1795, de Payne Knight, de Paley, d'Alexis Pierron. — Origine fragmentaire et lente formation des deux épopées : thèse de Wolf et de Lachmann. — Deux cycles de *Rhapsodies* très anciennes se sont condensés vers le X^e^ siècle en Ionie (*Iliade*), au IX^e^ dans la Grèce occidentale (*Odyssée*), et ont reçu au VI^e^ leur forme définitive. — Consacrés à la gloire des Achéens, ces poèmes relatent des traditions antérieures à la grande invasion dorienne, XII^e^ siècle. — Les hommes, les usages, l'industrie, l'art y conservent un caractère archaïque (XIV^e^-XIII^e^ siècles) ; les dieux y sont rajeunis ; l'Olympe s'y est peuplé de divinités successivement apportées par les tribus immigrantes, et dont le souverain pouvoir de Zeus contient à grand'peine les rivalités et les rébellions. — La part de la réalité et de la fiction dans les Poèmes homériques. — *Vérité* morale et sociale, authenticité profonde, de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*.

Des inscriptions égyptiennes des XVI^e^, XIV^e^ et XIII^e^ siècles attestent la présence des *Téna* ou Danaëns (?),

des *Akhaiuasha* (*Akhaïvos*) ou Achéens dans la Méditerranée orientale, à plus forte raison dans l'Égée et dans l'Hellade. A partir de cette époque, tout document historique proprement dit nous fait défaut, jusqu'à l'ère des Olympiades (776). Nous possédons bien le fameux *Marbre de Paros* ou d'*Arundell*, apporté en Angleterre en 1627, et qui, en quatre-vingt-treize lignes, déroule les fastes de la Grèce, depuis Cécrops (1580), jusqu'à l'année 264. Mais ce précieux monument ne nous fournit, sur les temps anciens, que l'opinion accréditée au IIIe siècle avant notre ère. De plus, cette nomenclature ne jette qu'une faible lumière sur l'histoire véritable, qui est celle des mœurs, des institutions et des idées.

Bien plus précieux sont les ruines et les objets mis au jour par Schliemann, soit à Hissarlik en Troade, soit à Mycènes et à Tirynthe en Argolide. Mais ces débris, authentiques, ne parlent pas. Il faut les interpréter à l'aide de poètes, de géographes, qui ont vécu sept ou huit cents ans après la période révélée par les fouilles.

Les anciens ont cité quelques compositions attribuées à des poètes que la tradition plaçait à l'origine de la civilisation grecque, et sur le seuil des âges héroïques. Ces hymnes portaient les noms d'Orpheus, de Linos, de Mousaios, d'Eumolpos. Mais quelle que puisse être l'antiquité du nom *Orpheus*, rapproché des *Rbhous* védiques, il est certain que les vers dits *orphiques* ont été composés, en divers temps voisins de notre ère, par une école de symbolistes théosophes. *Linos* est la personnification d'un chant funèbre, d'un *thrènos* ou mélopée, qui se chantait, ou se pleurait, aux funérailles. *Mousaios*, bien que les Athéniens montrassent son tombeau sur une de leurs collines, n'est pas moins allégorique. Quant à *Eumolpos*, c'est le héros éponyme des Eumolpides, des Thraces d'Eleusis. Sans doute, il faut

tenir compte de ces traditions, et même admettre au besoin l'existence d'un Philammon, d'un Chrysothémis qui auraient concouru à Delphes pour un hymne à Apollon, d'un Olèn de Lycie, auteur d'hymnes, de *nomes*, pour les Déliens, d'un Thamuris ou Thamuras (mentionné dans Homère et Hésiode) frappé de cécité pour avoir bravé les Muses, peut-être pour avoir voulu affranchir la poésie de ses fonctions liturgiques. Il est manifeste que les plus anciens sanctuaires, surtout ceux d'Apollon, conservaient d'antiques litanies, prières, actions de grâces, dont le recueil aurait pu former quelque chose comme un *Rig-Véda*, trésor qui a péri parce que le génie hellénique a dépassé rapidement ces ébauches naïves, d'où peut-être est sortie la *Théogonie* d'Hésiode. Il existait en Grèce, comme chez tant d'autres peuples, des *aoïdoi*, des chantres attitrés, parfois nommés au concours, ou invités sur leur renommée, qui se chargeaient d'embellir et de développer les légendes des divinités protectrices.

Mais enfin, de ces bardes, de ces *aèdes* ou *rhapsodes*, le temps nous a tout envié. Par bonheur, et comme pour remplacer (avec quel avantage !) ces productions dévotes, toutes enfermées dans le cycle étroit de quelques divinités locales, *il nous reste Homère*, « Homère, spectre aux lauriers toujours verts » — *semperflorens* — qui, selon Lucrèce, visité par Ennius aux Champs Elyséens, « lui développa la nature des choses » ; Homère, Bible de nos races, mais Bible sans dogmes impérieux, presque sans rites, digne de cerveaux encore simples, mais déjà instinctivement libres.

Il nous reste Homère : tout un monde évoqué, plein de force et de vie, de vertus et de vices sans fard, d'actions héroïques et honteuses, de sentiments nobles et de brutales fureurs, d'épouvantes et de joies, de tendresse et

de haine, de patiente audace et de sombre mélancolie. C'est une vision, peinte au réveil et sans retouche, en deux cadres grandioses, et vêtue d'un coloris inaltérable. La race grecque, affinée et triomphante, aimait à se regarder dans ce miroir du passé, qui s'est transmis d'âge en âge à l'admiration de la postérité ; elle y reconnaissait ses héros et ses dieux, Thémistocle en Ulysse, Miltiade en Diomède ou en Ajax, Périclès en Zeus Olympien ; pour elle, Homère était la source de toute religion, de toute morale, de toute philosophie. En vain Xénophane (VIe s.) et Parménide, esprits chagrins, reprochaient à Homère d'avoir glorifié dans ses dieux ce que les hommes appellent scélératesse, adultère, inceste et cruauté. En vain Socrate et Platon, dénués de tout sens historique, prétendaient le bannir de leur République à la fois communiste et réactionnaire — ce ne sont pas des termes inconciliables ; — en vain des épilogueurs, tels que Zoïle, dans son *Homéromastix*, *fouet d'Homère* relevaient les naïvetés de ses personnages, et ces intempérances de langage qui traduisent si heureusement la fougue de leur tempérament ou le laisser-aller de leur pensée. Anaxagore cherchait dans chacun de ses vers des symboles et des allégories ; Aristote écrivait un commentaire sur l'*Iliade*. Il n'y avait pas de raisonnement, d'assertion, qui ne s'appuyât volontiers d'un passage ou d'un souvenir d'Homère. Aux yeux de Strabon, de Plutarque, de Lucien, Homère est le maître impeccable. Au reste, Homère était dieu ; il avait des temples, et des prêtres, les *Homérides*. Sept villes se disputaient l'honneur de lui avoir donné le jour :

*Symrna, Chios, Colophon, Salamis, Rhodos, Argos, Athenæ.*

Au VIe siècle, peut-être dès le VIIe avant notre ère, la récitation complète de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* faisait

partie intégrante des Panathénées, de la grande fête nationale de toutes les Athènes, de tous les dèmes, qui constituaient la nation athénienne.

Maintenant, pourquoi cette dévotion particulière d'Athènes pour l'auteur légendaire de chants, probablement composés sur la côte ou dans quelque île d'Asie? Sans doute, Athènes, « ville magnifique, cité du magnanime Erechthée, fils de la terre féconde, élève de Pallas, qui le reçut dans le riche sanctuaire où les jeunes Athéniens, à chaque fin d'année, offrent des bœufs et des agneaux à la déesse bienveillante », Athènes — si ces vers n'ont pas été interpolés — est mentionnée avec honneur dans l'énumération des contingents helléniques. Mais elle joue un rôle secondaire ici, et qui la laisse fort loin des Achéens d'Argos et de Mycènes, de Pylos et de l'Élide, loin des Achéens de Thessalie et de Phocide. Toutefois Athènes avait soin de réclamer pour sien celui qui célébrait en langage iono-éolien l'une des premières tentatives de la race grecque contre l'Asie pélasgo-thrace; Athènes se donnait pour la cité ionienne par excellence, et la patronne de toutes les colonies ioniennes, notamment de Smyrne. Ce culte pour Homère était donc ingénieux, d'autant qu'il est fondé sur une demi-vraisemblance.

C'est à Athènes, bien probablement, qu'a été fixé le premier texte, oral ou écrit, des deux grands poèmes et des hymnes. Une tradition, qu'il est difficile de contrôler, puisque les Grecs des VII^e et VI^e siècles écrivaient peu de livres, et ne nous en ont laissé aucun, attribuait à Pisistrate (566), ou à son fils Hipparque, l'initiative de ce grand travail; il s'agissait de réunir, de collationner, de recoudre, au besoin, les copies, complètes ou fragmentaires, que chaque ville d'Ionie et Athènes elle-même considéraient comme de précieux trésors. Les

noms des éditeurs ou diorthuntes n'ont rien d'authentique; on les a rassemblés tardivement, sans aucun souci des dates, associant, par exemple, Cynèthos, poète du VII<sup>e</sup> siècle, avec Aristarque, lequel vivait au II<sup>e</sup> siècle à Alexandrie. Il paraît certain, c'est du moins l'avis d'Alexis Pierron, que l'exemplaire d'Athènes, celui des Panathénées, a été combiné avec une *Iliade de l'Hélicon*, gardée dans le temple des Muses, et avec les rédactions diverses que pouvaient avoir conservées les Homérides de Chios.

On peut croire, en toute assurance, qu'il n'existait aucun *Homère* manuscrit avant le VI<sup>e</sup> siècle; le papyrus égyptien n'a dû pénétrer en Grèce qu'à titre de rareté, de curiosité, avant l'établissement de Naucratis dans le Delta sous le règne de Psamétik (VII<sup>e</sup> siècle, 630); jusque-là il n'existait entre l'Egypte et la Grèce aucune relation directe. L'écriture, d'ailleurs, était fort imparfaite, ne disposait que des seize cadméennes, ignorait l'accentuation et la ponctuation ; l'orthographe, très sommaire, ne distinguait ni l'$\breve{e}$ ni l'$\breve{o}$ brefs de l'$\bar{e}$ et l'$\bar{o}$ longs, marquait à tort et à travers l'aspiration (H) et le digamma. Les caractères, tracés de droite à gauche ou de gauche à droite, ou alternativement dans les deux sens, ou encore en lignes verticales ou obliques, se prêtaient tout au plus à quelques inscriptions en creux ou en couleur sur les tombeaux ou sur les vases. Si l'on excepte un passage obscur sur le σῆμα, le signe fatal confié à Bellérophon, on ne trouve dans Homère lui-même aucune allusion à l'usage des lettres. Il y a donc tout lieu de penser que, sauf les exemplaires déposés dans le trésor des villes et des citoyens ou rois opulents, — et qui tous furent des copies directes ou médiates de l'*Homère* panathénaïque, — la grande majorité des vulgates, ou éditions populaires, *Koinai*, ne comportaient

que des fragments, des épisodes détachés. Tel est le cas des cinq seuls manuscrits antérieurs à notre ère qui soient venus jusqu'à nous.

Disons un mot de ces débris vénérables.

Les plus anciens, *Papyrus Bâtissier* 1 et 2 (Louvre), ont été donnés en 1855-1856, par M. L. Bâtissier, consul à Suez; ils proviennent de la Vallée des Tombeaux (Biban-El-Moluk) de Thèbes. Longpérier regardait le 2 comme antérieur à la critique alexandrine ; il ne présente ni accents, ni esprits, et ne donne que les débris incorrects de 39 vers du VI<sup>e</sup> chant de l'*Iliade*. La notation des accents remonte à Aristophane de Byzance, la division de l'*Iliade* en livres, à Zénodote. *Bâtissier* 2 appartient donc peut-être au III<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Bâtissier 1, plus soigné, renferme quelques accents; mais il n'est guère plus considérable que le précédent : 61 fragments de vers, lambeaux du chant XVIII.

Le *Papyrus n°* 3, signalé et reproduit dès 1838-1840, daterait du premier siècle (50 bribes de vers du chant XIII). Il n'y est tenu aucun compte des travaux alexandrins ; il procède des anciennes éditions populaires.

Le *Papyrus de Bankes*, qui provient d'Eléphantine, et qui est du même temps, n'a pas plus de valeur philologique. Tous les genres de fautes y pullulent; mais il est beau ; c'est même le plus beau et le plus grand de tous les papyrus connus. « Le volume ou rouleau est presque complet. La feuille mesure 2 mètres et demi sur 30 centimètres. Cette feuille est divisée en seize colonnes de 40 et quelques lignes chacune. C'est le chant XXIV de l'*Iliade*, sauf trois colonnes qui manquent au commencement. » (Pierron.)

Enfin le *Papyrus Harris* (307 vers du chant XVIII) est le plus imparfait et le plus récent de tous. Et tous reproduisent ou altèrent le texte populaire, émané sans

doute du vieil exemplaire d'Athènes. Aucun ne se réfère aux éditions savantes, critiques du moins, des Zénodote et des Aristarque.

Nous cherchons pour le moment à donner une idée des vicissitudes par lesquelles ont passé, en général, tous les textes de l'antiquité. Ces notes, que nous réduisons au strict nécessaire, nous permettront tout à l'heure de nous prononcer sur l'authenticité, la valeur et l'âge du texte à peu près définitif que nous lisons aujourd'hui. Ce point fixé, nous pourrons former quelques hypothèses probables sur les états antérieurs et l'origine des poèmes homériques, sur les modifications qu'ont dû subir la langue et l'ordonnance de ces chants, enfin sur la valeur des documents réunis dans l'*Iliade*, l'*Odyssée* et les *Hymnes*.

Pas plus que les papyrus égyptiens, les deux manuscrits que nous allons citer n'ont servi à la constitution du texte homérique, et pour deux raisons : ils n'ont été connus qu'en ce siècle ; de plus, ils ne renferment aucune variante de quelque intérêt. Mais leur antiquité relative mérite un peu de respect. Ils datent du v^e siècle après Jésus-Christ.

L'un, publié en 1819, par Angélo Mai, *Codex Ambrosianus*, *Ilias picta*, 58 feuillets in-4° de parchemin, renferme 800 vers en 58 fragments, et quelques miniatures médiocres. Le copiste paraît avoir tenu compte de quelques corrections alexandrines. Laissons-le à l'Ambrosienne de Milan.

L'autre appartient au British Museum. C'est le fameux *Palimpseste syriaque*, lu avec une extrême habileté, et édité, en 1854, par Careton, dans un luxueux et magnifique *fac-simile* in-folio. Un *palimpseste* est, comme on sai,t un manuscrit souvent précieux gratté pour recevoir un texte nouveau, souvent insipide : une litanie, un psaume, un traité de théologie, déposé sur un ouvrage

de Cicéron ou d'Aristote. Ici, outre un évangile de Luc et un livre d'Euclide, 59 feuillets en vélin d'une Iliade ont été râclés en l'honneur d'un certain Sévère, patriarche d'Antioche, vers 500 et quelques, et qui avait éprouvé le besoin d'argumenter longuement contre un certain Grammaticus; l'épais syriaque s'étale, en travers et à reculons (droite, gauche), sur une moitié environ du poème, 3.873 vers.

C'est d'après des manuscrits plus modernes, mais moins partiels ou mutilés, que l'Occident a connu le texte d'Homère. On en compte plus de cent, dont dix où l'*Iliade* est suivie de l'*Odyssée*. Naturellement, le plus grand nombre est venu de Byzance en Italie après la chute de l'empire grec, et s'est, de là, répandu dans toute l'Europe.

Le premier Homère imprimé a paru à Florence, en 1488, aux frais de trois jeunes gens, — les frères Nérili et Bdo Accajoli, — en deux volumes in-folio, imprimés par Démétrius de Crète (de Milan) sur le texte de Démétrius Chalcondyle, d'après le commentaire d'Eustathe (XIIe s.). Un juste hommage est dû et à ces étudiants, qui ont sacrifié 100.000 francs peut-être à la gloire des lettres, et à l'habile artiste qui a dessiné et fait fondre les types, enfin au maître consciencieux qui a consacré toutes ses forces à un tel monument. Cette édition *princeps*, que l'on pourrait appeler la *Vulgate byzantine*, est demeurée, en somme, le fonds de toutes les autres, au moins jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Parmi les centaines d'Homères qui ont pullulé, surtout au XVIe siècle, il en est jusqu'à deux qui ont amélioré en quelques points l'œuvre de Chalcondyle. Tout d'abord celui de notre Henri Estienne — qui n'a pas été dépassé jusqu'à Villoison et Wolf — et, à certains égards, celui de Barnes, professeur à Cambridge.

Enfin, en 1781, mêlé à un fonds Bessarion, un in-folio en parchemin, qui dormait dans la bibliothèque Saint-Marc de Venise, vint à frapper les yeux d'un jeune membre de notre Académie des Inscriptions, d'Ansse de Villoison, qui, à vingt ans, avait eu la chance déjà de retrouver un lexique homérique d'Apollonius. Villoison tombait ainsi sur le plus ancien de tous les manuscrits complets ($x^e$ siècle), et sur le plus précieux, savamment enrichi de toutes les notes, ou scholies, qui procédaient d'Aristarque et de son école, Didyme, Hérodien, Nicanor, etc.

Ce manuscrit de Venise, trésor des philologues, a engendré des milliers de volumes, depuis la publication, malheureusement imparfaite en elle-même, de Villoison, 1788 : L'*Iliade d'Homère, revue d'après un ancien manuscrit de Venise, avec des scholies très antiques, éditées pour la première fois*. Les *Prolégomènes* restent fameux, à côté de ceux de Wolf et de Heyne, 1795. Nous n'avons pas à nous étendre sur l'antagonisme, plus apparent que réel, de ces deux derniers. Heyne, professeur de Wolf, voyait à regret grandir la soudaine renommée de son élève. Le texte de Wolf est excellent, celui de Heyne est fort bon.

Vous demanderez peut-être en quoi diffèrent toutes ces *récensions*, qui, en somme, aux yeux du public, même lettré, donnent la même *Iliade* ou le même Homère complet. C'est qu'il n'en va pas de même pour un livre publié par l'auteur lui-même, et pour une œuvre traditionnelle indéfiniment remaniée par les éditeurs. Les uns préfèrent telle ou telle leçon, plus ou moins heureuse pour le sens ou l'harmonie ; d'autres, d'après l'opinion qu'ils se sont faite sur les formes de la langue éolienne ou ionienne primitive, suppriment ici l'augment d'un aoriste, là des centaines d'explétifs δε, κε, αρ, αν, γε, etc.,

ou élargissent les désinences des cas et des verbes. Les uns évitent, les autres recherchent les hiatus, les rencontres de voyelles ; ceux-ci multiplient les dactyles (- ⏑ ⏑) qui allègent le vers ; ceux-là cherchent à placer entre les voyelles le digamma, lettre éolienne perdue par l'alphabet classique, et qui représente un ancien *V*. Cette dernière tentative, suggérée par Heyne, mais avec discrétion, tourne à la manie chez les anglais Payne Knight et Paley qui, peu versés dans la grammaire comparée, prodiguent le digamma sans raison, là où l'ῡ et l'ω sont indiqués, là même où l'esprit rude marque la chute d'un Σ primitif. Un intéressant travail de M. Francis Meunier a fait voir que, sur dix ou vingt F supposés par Payne ou Paley, il n'y en a pas deux qui tombent au bon endroit. On peut juger, d'après le premier vers de P. Knight, le désordre que cette invention jette dans le texte ; — [*Ilias* devient FιλFιας , on ne sait pourquoi : le nom *Ilias* est très postérieur même à Pisistrate, et il n'a jamais comporté ce digamma, surtout initial (cf. *Ilos*)] ; — Μηνιν, αFειδε, θεα πηληFιαδαF αχιληFος, c'est un des moins fautifs ; qu'on juge des autres, où *huios*, fils (pour *suios*), est imprimé *Fuios ; héos* (*suus*, σεFος), est écrit *Feos*, etc.

Chez nous, le dernier éditeur, A. Pierron, revient au texte — amélioré — de Villoison, c'est-à-dire d'Aristarque, en y joignant un choix considérable de notes, empruntées d'ordinaire aux scholies de Venise expliquées par Karl Lehrs. Il n'entend pas reconstituer un Homère antérieur au IIe siècle avant Jésus-Christ. Comme publicateur, il a raison, puisqu'il se sert du texte critique le plus ancien et le plus complet qui soit venu jusqu'à nous. Au reste, il ne doute pas que la récension ou diorthose alexandrine ne soit fondée sur l'Homère athénien de Pisistrate. Et voici comme il

résume la question (autant vaut le citer lui-même) :

« Il y avait en Grèce, dès la fin du VIe siècle, des exemplaires complets d'Homère. L'*Iliade* que lisaient les contemporains de Périclès ne différait pas, dans son ensemble, de l'*Iliade* que nous lisons aujourd'hui. La vulgate primitive, transmise de Pisistrate ou d'Hipparque aux Alexandrins par les *éditions communes*, avait subi, çà et là, des intercalations et des remaniements, mais qui n'ont jamais affecté sérieusement l'ordre général du poème. Les éditions des villes étaient identiques, sauf quelques mots, quelques vers, quelques tirades peut-être, sauf aussi une transcription plus soignée, aux éditions communes. Antimachus, Euripide le jeune, Aristote, ne paraissent pas avoir suivi d'autres errements que les diorthuntes des villes. Les variantes d'Aristote, pour être quelquefois assez notables, ne sont toujours que des leçons de détail.

« Aristophane de Byzance et Aristarque ont constitué le texte classique (altéré par Zénodote). Ce texte n'est lui-même que la *vulgate* primitive, mais corrigée d'après les diorthoses anciennes, écrite avec toutes les ressources de l'alphabet perfectionné, accentuée, ponctuée, divisée en vingt-quatre chants.

« Les Byzantins, mille ans durant, ont perfectionné à leur façon le style d'Homère... Bien souvent, il suffisait qu'une expression présentât quelque difficulté, pour qu'un diorthunte d'occasion lui fît vider la place, en faveur de telle platitude censée équivalente. Et nos meilleures éditions anciennes, Henri Estienne par exemple, ne représentent, en définitive, que la perfection d'un exemplaire byzantin du XIVe ou du XVe siècle... La critique, au XVIIIe siècle, avait confessé ces misères, mais elle confessait son impuissance à en trouver le remède. La paradose alexandrine nous a été rendue par Villoison. »

Wolf, en refusant, peut-être à tort, d'admettre l'existence d'une Iliade complète au VI^e siècle, en attribuant la compilation, la composition des épopées homériques, soit à Antimachus, soit à Aristophane de Byzance, en déclarant qu'Aristarque ne lui suffit pas, a ouvert la porte à des conjectures qui débordent, si elles ne l'ébranlent pas, la thèse de M. Pierron. Toute une école, où il est juste de distinguer Lachmann, conclut à l'origine fragmentaire, à la formation lente des deux grandes épopées. Elle distingue dans l'*Iliade* une *Achilléide*, une ou plusieurs batailles devant Ilion, une *Dolonie*, une *Mort de Patrocle*, etc. ; dans l'*Odyssée*, une *Télémachie*, une *Odysséide*, une *Nécyomancie*, un *Massacre des Prétendants*, etc. Et qu'importe si l'arrangement des poèmes est dû à Pisistrate, ou à Cynèthos, ou à Antimachos, ou même à un personnage réel nommé Homère? Un indianiste, Holtzmann, a vu dans *homèros*, la forme grecque du sanscrit *samâsa*, assembleur, et comparé Homère à Vyasa, le fabuleux collecteur du *Mahabharata.*

La question est donc celle-ci. Y a-t-il eu, au X^e siècle avant notre ère, un homme dont le génie a résumé en deux épopées les vieux souvenirs de la race hellénique? Ou bien a-t-il existé, du XII^e siècle au VIII^e, de nombreux rhapsodes (Homère nous l'apprend lui-même) attachés, comme Phémios, comme Démodocos, aux chefs de famille, aux rois des tribus, dont les chants ont été groupés et raccordés ou refondus à des époques diverses? C'est ainsi que Lönnrot, recueillant, de nos jours, les traditions mythiques des Finnois, les a juxtaposées dans le *Kalévala.*

Pour M. Pierron, l'existence d'Homère, l'unité de ses poèmes, sont, comme pour les Grecs d'ailleurs, des articles de foi. « L'unité de l'*Odyssée*, s'écrie-t-il, est

aussi éclatante que le soleil ! » Et il faut voir avec quelle vaillance, quel dédain, il rejette Wolf et Paley, et autres impies. Les Athéniens du VI[e] siècle connaissaient Homère tout entier, et non des rhapsodies détachées, inégales. Soit ; mais avant le VI[e] siècle ? — M. Pierron sent bien que son unique argument ne va pas au fond des choses. Et il invoque le sens critique, le goût, la grande poésie. En quoi donc l'*Iliade* serait-elle moins grandiose et moins précieuse, si elle était composée de cinq ou six morceaux plus ou moins bien fondus ? Qu'enlèverait à la valeur esthétique de l'*Odyssée* la préexistence de trois épisodes ? Nous ne sommes point, quant à nous, éblouis par l'unité de ces épopées, dont les divisions classiques, de l'aveu de M. P., n'ont été introduites que trois siècles après Pisistrate. Des interpolations, des additions, dont on admet la possibilité, ne suffisent pas à expliquer l'inconsistance de la trame de l'*Odyssée* et de l'*Iliade*. Le voyage de Télémaque (si précieux comme document) pourrait manquer. Les aventures d'Ulysse pourraient être plus nombreuses, et en action, au lieu d'être en récit, sans que l'*Odyssée* perdît de son charme. Enfin, pourquoi les sept villes qui se disputaient Homère ne seraient-elles pas les principaux centres où des bardes locaux auraient élaboré les éléments du cycle mythique et national ? Les *homèroi*, d'après Théopompe, Thucydide, Plutarque, étaient des otages, des attachés, des gens de la suite. Les Homérides de Chios, tout en conservant le dépôt des textes originaux ou des rhapsodies chantées (non écrites encore), tout en vénérant leur propre nom générique, personnifié en Homère, ne continuaient-ils pas de composer des poèmes détachés, les *Hymnes* homériques — qui auraient pu trouver place aussi dans les deux épopées ou dans quelque autre ?

La langue d'Homère, déjà vieillie sans doute aux

temps de Solon et de Pisistrate, n'a-t-elle pas — le travail critique des Alexandrins en est la preuve — été, tantôt rajeunie, tantôt restaurée, surtout unifiée d'âge en âge ? C'est comme à regret que les correcteurs ont dû respecter tant de locutions isolées, tant d'*apaxlégoména*, qui appartiennent sans doute à l'antique langage achéen. Ces problèmes devaient être posés. Je ne puis, évidemment, les résoudre. Mais les vraisemblances sont bien fortes du côté de la critique moderne.

Maintenant, où ont été composées les rhapsodies homériques, et en quel temps ? Quelle part font-elles à la réalité ? En quelle mesure faut-il admettre, en quel sens faut-il entendre cette vérité générale que les Hellènes reconnaissaient aveuglément, et que nous discernons, avec plus de clairvoyance, sous la confusion des mythes et des événements ?

La Méonie, les rives du Mélès, les îles d'Asie, la région intermédiaire entre l'Éolie et l'Ionie, ont été sans doute le berceau de l'*Iliade*. L'établissement des Ioniens en Asie n'étant guère antérieur au XI$^e$ siècle, et la langue homérique ayant une physionomie surtout ionienne, il est peu probable que les chants aient été composés avant l'an 1000. Mais on ne peut descendre au-dessous de cette époque ; en effet, ces poètes, qui chantent en ionien, ne connaissent guère les Ioniens, ne parlent qu'une fois des Doriens ou Héraclides, dont l'invasion (XII$^e$) a été la cause de l'émigration ionienne ; ils célèbrent les Achéens, les Éoliens, les Étoliens, les Épirotes, les Argiens, les fils de Danaüs : les Hellènes antiques, maîtres déjà de la Grèce entière et de la majeure partie des îles, mais pas encore de la côte d'Asie. Au reste, le sujet de l'*Iliade* est un épisode de la longue lutte engagée entre les Grecs et les Pélasgo-Thraces.

Une fois assurés de la Thessalie, de l'Hellade, du Péloponnèse, où ils s'entassaient à côté ou au-dessus des Pélasges, les Achéens, aventuriers hardis, mais navigateurs malhabiles, se sont hasardés vers le nord-est — qui leur laissait de vagues souvenirs — et, par Lemnos, par Samothrace, Imbros, ils ont gagné les détroits, l'Euxin, la Colchide (Argonautes); ou bien, s'arrêtant à l'Hellespont, sous un prétexte quelconque, ils ont par deux fois, sous Laomédon (Héraklès), sous Priam, attaqué le royaume le plus important de la côte asiatique. La destruction d'Ilion, mettant fin à cette puissance, a livré aux Achéens, aux Éoliens, les rives de la Troade et de la Mysie. Mais l'*Iliade*, même l'*Odyssée*, ne mentionnent pas ce résultat visible de la guerre de Troie.

Ainsi, composées ou chantées dans la forme que nous connaissons, au xe siècle avant notre ère, les rhapsodies homériques racontent des événements passés depuis deux, ou peut-être trois cents ans. Si, en effet, l'on considère que les armes et les vases trouvés à Mycènes et Tirynthe sont entièrement conformes aux descriptions homériques, et que ces objets remontent à une époque antérieure aux Doriens ; d'autre part, que les inscriptions égyptiennes des xive et xiiie siècles signalent parmi les peuples de la mer les Teucriens, Dardanes, Turshas, Sardanes, etc., à côté des Achéens et Danaëns ; on placera les entreprises et les victoires asiatiques de ces derniers aux environs du xiiie siècle. Il n'y a aucune difficulté à admettre la réalité d'une ou plusieurs guerres de Troie ; les fouilles de Hissarlik ont révélé, sur le même sol, les ruines de trois cités d'âges divers, détruites sucessivement par les flammes.

L'*Iliade* nous a donc conservé le souvenir d'un événement réel, et, chose bien remarquable, encadré en un

milieu tout à fait convenable à l'action, sans anachronisme visible dans la distribution géographique des peuples engagés dans la lutte, dans les mœurs probables, les habitations, les sentiments de ces barbares guerriers. L'auteur de la *Chanson de Roland* peint les armes, les mœurs, les sentiments féodaux du XI<sup>e</sup> siècle après Jésus-Christ, et non du VIII<sup>e</sup> siècle (où l'action est placée). Mais les hommes de l'*Iliade* ne sont pas les Ioniens ou les Doriens de l'âge homérique ; ce sont bien les antiques et primitifs Achéens. Si je ne m'abuse ici, des chants plus anciens, déjà remis au point par les rhapsodes du X<sup>e</sup> siècle, avaient fourni le canevas de l'*Iliade;* ces chants s'étaient transmis dans certaines familles, de chanteur en chanteur, avec les flatteries et les exagérations nécessaires. C'est l'emploi de ces matériaux, en quelque sorte authentiques, qui a maintenu dans l'*Iliade* cette unité, cette vérité des mœurs et des idées.

Passerons-nous aux détails, aux noms et aux exploits des héros, à la colère d'Achille, à l'enlèvement d'Hélène par le lâche et beau Pâris? Accepterons-nous l'hypothèse excessive qui fait de l'*Iliade* un mythe solaire, le combat de la lumière contre les ténèbres, — le jour viendrait alors de l'Occident; la nuit, Aphrodite, Hélène, de l'Orient; croirons-nous que les Ulysse, les Nestor, étaient d'anciens dieux, figurés sous des traits humains, comme Héraklès, comme Persée, comme Bellérophon? Oui et non.

La mythologie comparée a bien le droit de remarquer qu'*Akhilleus* est le héros éponyme des Akhéens, qu'il avait des temples jusque chez les Gréco-Scythes du Pont-Euxin, sur le chemin possible des immigrations helléniques; de voir en Agamemnon une épithète de Zeus, un Zeus argien « aux vastes pensées »; de constater que la lutte de deux races au sujet d'une femme se

retrouve dans le *Ramayana;* qu'Hélène (Sélènè), son nom, sa naissance, sa mère, Léda (la Nuit), appartiennent au mythe. Mais rien n'empêche non plus que ces noms aient été portés par des mortels, aussi bien que par des dieux.

Au reste, les dieux d'Homère tiennent de près aux héros et aux rois, leurs fils ou leurs descendants. N'était la rapidité de leurs mouvements, le don d'invisibilité, de métamorphose, et parfois leur stature gigantesque, ils ressemblent en tout aux habitants de la terre. Leur corps est tout humain ; leurs chairs divines, vivifiées par un sang, plus pur, il est vrai, que le nôtre, et qu'ils nomment *ichor*, sont susceptibles de souffrances aiguës, quoique passagères ; ils peuvent se blesser ou être blessés, même par des mortels; leurs armes, — javelots, boucliers, casques et plumets, — leurs passions et leurs actions, sont celles des humains. Ils sont seulement un peu moins justes, un peu plus déraisonnables, un peu plus violents et partiaux que leurs adorateurs. De quoi leur servirait leur force, s'ils n'en abusaient pas? Sans la crainte de leur colère et l'espoir de leurs faveurs, adieu les prières, les offrandes et les grasses fumées du sacrifice.

Mais nous traiterons à part de l'Olympe homérique. Nous voulions seulement en signaler l'anthropomorphisme, cette précision de contours, si différente du vague où nous avons vu flotter jusqu'ici les divinités des Pélasges et des Thraces. L'imagination des Hellènes a devancé les arts plastiques. C'est là un trait de race. Il y a lieu, toutefois, de s'étonner de cette précocité, d'autant que la *Théogonie* attribuée à Hésiode nous présentera les dieux sous une forme beaucoup moins arrêtée, beaucoup plus archaïque. Or, la *Théogonie* est certainement postérieure, et de cent ans au moins, à l'âge homérique. J'inclinerais à penser que l'*Olympe* d'Homère

a subi de nombreuses retouches, qu'en passant de bouche en bouche, de récension en récension, les dieux de l'épopée ont été peu à peu modelés sur leur représentation figurée. Si bien que, dans le texte définitif, ils nous apparaissent plus modernisés que les hommes, plus voisins de la statuaire, inaugurée à Olympie par les images des athlètes vainqueurs, que des rudes conceptions achéennes. En un mot, les hommes d'Homère sont restés du XIII[e], du XII[e] siècle; les dieux d'Homère ont été accommodés au goût du VIII[e] et du VI[e] siècle. Phidias et Polygnote n'ont plus eu qu'à les copier.

Nous avons plus parlé de l'*Iliade* que de l'*Odyssée*. Ce n'est pas que celle-ci soit moins précieuse à nos yeux. Plus vaste et plus variée que sa grande sœur, elle entre plus profondément dans la famille et dans la société antiques. Comme tableau complet d'une époque de transition où l'industrie, le commerce, la culture des champs, la patiente énergie tendent à prévaloir sur la fougue irrépressible de l'adolescence, elle offre le plus heureux contraste avec le tourbillon furieux de l'*Iliade*. Ce n'est pas que la violence y manque, ni le sang, ni l'horreur. Mais combien, au sortir de l'antre de Polyphème ou du redoutable pays des morts, l'esprit et le cœur jouissent de la paisible hospitalité d'un Alkinoos, d'un Ménélas, ou même d'Eumée, le vaillant porcher! Combien sont amusants ces conseillers municipaux d'Ithaque, si solennels et si indécis, si fiers de leur bâton, de leurs propriétés, de leur butin, et qui se traitent de princes et de rois. Il y a du rire dans l'*Odyssée*, et de la malice sous la naïveté. Je ne sais vraiment si la perte d'un pareil trésor n'eût pas été plus déplorable que celle d'une moitié de l'*Iliade*.

Mais l'*Odyssée* a moins exercé la critique, l'exégèse philologique : aucun débris ancien, aucune récension

antérieure aux XIVe et XVe siècles, sauf les scolies de Venise, mais moins complètes; toutes les éditions imprimées, jusqu'à celles d'Améis et de Pierron, procèdent de manuscrits byzantins modernes. Et voyez! En est-elle moins la sœur authentique de cette Iliade tant controversée. Sœur cadette évidemment, mais de bien peu, par le sujet et par la langue. L'*Iliade* marque les débuts de l'expansion hellénique vers l'Orient; l'*Odyssée*, les commencements de la marche vers l'Occident. L'une est antérieure à la conquête définitive de l'Ionie, l'autre, à la colonisation de la Grande-Grèce italique, c'est-à-dire au VIIIe siècle ou environ. C'est sur les traces d'*Odusseus* que les Grecs, Eoliens, Doriens, Ioniens d'Asie, Athéniens, Corinthiens, passeront entre Charybde et Scylla, égrenant sur les rivages de la Sicile et de la Campanie tout un collier de villes florissantes.

L'*Odyssée* est-elle du même Homère que l'*Iliade?* A-t-elle été recueillie, combinée par les mêmes rhapsodes et dans les mêmes régions? L'opinion contraire peut s'appuyer de probabilités bien fortes. L'une est directement issue, et sur place, des traditions orientales. L'autre, à ces mêmes souvenirs, transmis de proche en proche, ajoute des événements postérieurs, directement connus des Phémius et des Démodocus occidentaux. Mais, celle-ci formant la suite de la première, toutes deux ont été réunies de bonne heure en un couple indissoluble.

Nous ne les séparerons pas. Les tenant pour vraies, d'une vérité générale bien entendu, vérité supérieure à l'exactitude d'une chronique au jour le jour, vérité compatible avec l'invention ou la transfiguration poétique des personnages et des faits, nous essayerons d'en tirer, en les combinant, le fidèle tableau du monde et de la vie helléniques avant l'histoire datée, entre le XIVe et le VIIIe siècle avant notre ère.

Quant aux personnages, aux héros d'Homère, leur réalité individuelle nous inquiètera aussi peu que celle d'Ogier le Danois, Olivier, Renaud, Roger, Roland, Ferragus, Rodomont, ou même de l'*empereire ki ad barba florit.* Il nous suffit qu'ils représentent les variétés de l'homme, de l'Indo-Européen, de l'Hellène, il y a quelque trois mille ans.

---

# VI

## TROIE ET SES ALLIÉS. — LES ACHÉENS

La légende des Argonautes, postérieure, par sa rédaction, aux poèmes homériques, conserve cependant les vestiges d'une époque reculée, où les Hellènes se confondaient encore avec les Thraces et les Pélasges. Dans les temps homériques, les Achéens, maîtres de l'Hellade entière, du Péloponnèse et des îles, ont rompu avec les Thraces d'Europe et d'Asie. Les Pélasges se partagent entre les deux camps. C'est à grand'peine que l'Argos pélasgique de Thessalie, achéen par excellence, représenté par *Akhilleus*, accepta la prééminence de l'Argos danaën, Argos du Sud, représenté par Agamemnon et Ménélas. — Armée d'Ilion ; troupes d'Europe : Pélasges de Larissa, Péones de l'Axios, Kikones, Thraces ; auxiliaires d'Asie : Bithyniens, Paphlagones, Enètes, Phrygiens, Halisones, Méoniens, Mysiens, Cares, Lélèges ou Lyciens (Sarpédon et Glaukos) ; Dardanes (Enée) ; peuples de l'Ida (Pandaros) : Troïens (Hector). — Armée hellénique : Béotiens, Minyens, Phocéens, Locriens, Abantes (de l'Eubée) ; Ioniens d'Athènes, gens de Salamine (Ajax) ; Argiens (Diomède) : ceux de Mycènes, Corinthe, Sicyone (Agamemnon) ; Arcadiens ; Laconiens (Ménélas) ; Messéniens (Nestor) ; Epéens, Etoliens ; Zante, Ithaque et Céphallénie (Ulysse) ; Crète (Idoménée) ; Rhodes, Syma, Carpathos, Cos. L'Argos pélasgique : Dodoniens, Magnètes, Lapithes ; Pélasges d'Argissa, de Méthone, etc., gens de Phères, de Glaphyra, d'Iolcos, enfin ceux d'Alos, Alopé, Trakhis, de la Phthie (*Hellade* proprement dite) « peuples qu'on nomme *Murmidons, Hellènes* et *Achéens*, sous le commandement d'Achille. — Précieuses indications de cette liste, ou *catalogue* (c'est le nom consacré), sur l'immigration et le tassement des Grecs dans les cantons étroits d'une terre déjà très peuplée avant eux.

Nous avons sommairement exposé les vicissitudes par lesquelles a passé le texte de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*

depuis l'exemplaire manuscrit d'Athènes (VIe siècle avant notre ère) jusqu'à la première édition imprimée, dite *Homère de Florence* (1488), et depuis la découverte des *Scholies de Venise*, par Villoison (1781-88), jusqu'à nos jours. Nous avons passé en revue les hypothèses variées et intéressantes qu'on a formées sur l'auteur unique ou les auteurs des deux épopées, sur le berceau probable, l'origine et la coordination des chants ou rhapsodies qui les constituent. Considérant que ces poèmes nous reportent à des temps antérieurs à la conquête de l'Ionie et à l'établissement des colonies helléniques sur les côtes de l'Italie et de la Sicile, je me suis rangé à l'opinion traditionnelle et vraisemblable qui place respectivement au Xe et au IXe siècles l'époque où furent arrêtés et fixés leurs contours généraux. Enfin la parfaite sincérité, la concordance, qui règnent en ces peintures de sentiments, de mœurs, d'institutions visiblement archaïques, m'ont permis, m'ont forcé d'admettre la transmission orale de souvenirs presque contemporains des événements arrangés et transfigurés par un ou plusieurs Homère. En effet, à quelque système qu'on se rallie, les deux épopées sont le monument élevé à la gloire des Achéens, maîtres incontestés de la Grèce et des îles qui l'environnent, depuis Rhodes jusqu'à Ithaque, et de la Crète à Chios. Or, dès le XIIe siècle, l'invasion dorienne avait mis fin à la prééminence des Achéens, réduits désormais à la mince lisière marine qui court sur le golfe de Corinthe entre Sicyone et Patras.

Précédés seulement par les Selles et les *Graïkoi* à Dodone, par les Danaëns dans le Péloponnèse, les Achéens ont formé le premier ban de la nation hellénique ; ils ont partout éliminé ou absorbé les Thraces et les Pélasges, qui parlaient, surtout les premiers, des

dialectes indo-européens et ont dû se fondre sans trop de peine avec la population envahissante. Il s'est opéré entre les croyances, les dieux et les héros de ces trois races de bizarres amalgames, que l'on devine et qu'on prend quelquefois sur le fait dans les mythes cabiriques et éleusiniens.

Un des plus curieux imbroglios nés de ces confusions inévitables, c'est la légende des Argonautes, dont les éléments réels ont été dénaturés, et noyés dans une incohérente imitation de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Etant donnés les noms de l'Eolien ou Thrace Athamas, fils d'Eole, de Iasôn ou Iasiôn [1], héros sauveur ou dieu de la santé, de Chirôn, le sage cavalier (sans doute un Gandharva ou personnage solaire), de Héraklès, un des plus grands dieux de la race, de Phrixos (le Phrygien), de Hellè (la nation des Hellènes), enfin d'Argos (l'Argos pélasgique) ; étant donné aussi le souvenir très tenace d'anciennes entreprises où Pélasges, Thraces et Hellènes s'étaient réunis ou combattus ; étant données enfin la tradition de la guerre de Troie et de la dispersion des vainqueurs dans tout l'univers alors connu : — des poètes, moins heureux dans leur conception que les rhapsodes homériques, ont inventé ce naufrage d'Hellè dans le détroit qui porte son nom, cette nef Argo, qui conduit vers la Toison d'or, vers les richesses et le soleil de l'Orient, une troupe d'aventureux pirates, hommes et dieux ; ces premiers démêlés avec Ilion dont Héraklès renverse les remparts (circonstance déjà notée

[1] Le fils de Iasôn, Eunéos, est représenté par Homère comme un riche propriétaire de Samothrace et de Lemnos. A Lemnos, il acheta d'Achille le jeune Lycaon, fils de Priam, petit-fils d'Altès, roi des Léléges de Pédase, sur le Satnioeis. De Samothrace, il envoie à Agamemnon une cargaison d'excellent vin, qu'Atride sait déjà très bien revendre à ceux qui en veulent boire.

dans l'*Iliade*); puis ce retour des Argonautes à travers les steppes du Tanaïs, l'Asie Mineure, l'Egypte, l'Afrique, la Gaule, leur visite à Circé dans Æthalia (l'île d'Elbe), leur navigation sur un Istros, un Rhodanos et un Eridan fabuleux, puis dans le détroit de Messine et chez les Phéaciens ; tout ce cycle qui se termine aux tragédies d'Iolcos et de Corinthe, et qui, déjà connu de l'auteur de l'*Odyssée*, est plus familier à Hésiode. Le monde d'Homère est moins étendu, plus ancien, par conséquent, que celui des Argonautes. Mais ce n'est pas à dire que certains éléments mythiques et certaines traditions locales des Eoliens ou Minyens d'Orchomène, de la Thessalie et de la Trachinie, si richement interprétées par Pindare et par les grands tragiques du v^e^ siècle, ne rappellent point des âges antérieurs aux temps homériques, des mœurs plus féroces, des actes plus sauvages, des superstitions plus odieuses, enfin des événements contemporains des toutes premières invasions achéennes, des premiers essais de navigation lointaine, alors que le merveilleux navire Argo, si grand qu'il pouvait contenir douze ou treize héros, si léger que ces douze aventuriers le portaient sur leur tête, constituait toute la marine de l'Argos pélasgique. On était loin, alors. des mille vaisseaux qui jettent cent vingt mille hommes sur les rives de la Troade.

Notre apparente digression n'aura pas été inutile ; c'est une transition : elle laisse entrevoir les siècles de désordre, d'aventures isolées, qui ont précédé l'ordre social relatif dont témoigne une guerre de dix ans, où vingt-neuf chefs de corps reconnaissent la suzeraineté d'un généralissime. Elle relie les obscurs débuts à l'apogée de la puissance achéenne. Jamais, pas même à l'époque des guerres médiques, la Grèce ne s'est approchée autant de cette unité nationale qui devait, pour son

malheur, lui être imposée par Alexandre ; jamais autant que sous le sceptre d'Agamemnon. Il s'agit bien ici d'une entreprise commune, d'un service militaire obligé, auquel les indifférents n'ont pu se dérober qu'au prix d'une amende plus ou moins proportionnelle à leur fortune. Certes, la préparation a été laborieuse, les tiraillements infinis. Il a fallu l'éloquence insidieuse, la diplomatie d'un Ulysse et d'un Nestor pour rallier les indécis, pour amorcer par l'appât du butin les vieux Achéens du nord, jaloux des Péloponnésiens orgueilleux, pour apaiser les dissensions renaissantes qui ont failli plus d'une fois sauver l'empire et la cité de Priam. La colère et la désertion d'Achille, lui-même le déclare à Ulysse et à Ajax, ne sont point uniquement provoquées par l'enlèvement de Briséis. L'outrage d'Agamemnon n'est qu'un prétexte, la goutte qui fait déborder le vase, le coup qui tranche un lien déjà faible. L'Argos pélasgique refuse de s'humilier devant l'Argos danaën. Achille pressent que la prise d'Ilion, surtout sa propre mort, consacreront la primauté des gens de Mycènes et de Sparte. Et, de fait, Néoptolème ou Pyrrhos, son fils, ne règnera pas sur la Phthie ; il lui faudra passer le Pinde et se tailler un royaume en Epire ; le centre de la Grèce descendra vers le sud, tandis que l'antique séjour des Hellènes, rendu presqu'à la barbarie, paraîtra plus voisin de la Macédoine et de la Thrace que de l'Hellade ; à ce point que Darius et Xerxès y trouveront des pourvoyeurs, des vassaux et même des alliés. Plus d'une fois, d'ailleurs, Achille trahit, dans ses paroles, une sorte de bienveillance envers ses voisins du nord et de l'orient, qui diffèrent peu des peuples régis par son père, le Pélasge Pélée ; il regrette d'être venu attaquer Priam et ses fils qui ne l'ont jamais offensé ; au moment de tuer le jeune Lycaon, il déclare qu'avant la mort de Patrocle,

il épargnait volontiers les Troyens, « qu'il en a pris et vendu beaucoup. » Peu s'en est fallu qu'il restât neutre ou que, avec ses proches voisins, les Pélasges de Larissa, les Paioniens de l'Axios, il prît parti pour les Bébryces et les Dardanes. Et nul n'aurait pu l'en blâmer. Car, au point de vue ethnique, bien faibles étaient les nuances qui pouvaient distinguer l'Hellène antique du Thrace ou du Pélasge hellénisé. Achille était dieu, chez les Thraces d'Olbia. Selon Denys d'H., Achaïos, Phthios et Pélasgos étaient tous trois fils de Poseidôn et Larissa. En Asie, les différences dialectales étaient peut-être plus tranchées. — Homère rapporte que les Troyens et leurs auxiliaires parlaient des langues diverses ; — mais les dieux, les mœurs, le régime social étaient, à peu de choses près, identiques, dans le palais de Priam comme dans celui de Pélée, comme sous la tente d'Achille ou de Nestor, ou d'Agamemnon.

Quoi qu'il en soit, c'est le corps hellénique tout entier, que l'ambition de quelques chefs et le besoin d'expansion, naturel aux peuples jeunes, ont précipité sur la citadelle de l'Asie, sur l'Etat autour duquel se groupent toutes les nations égéennes encore rebelles à l'hellénisme. Dans l'armée troyenne, les auxiliaires, même lointains, dépassent en nombre les contigents troyens et dardaniens.

Ce sont, d'abord, des troupes européennes, qu'on s'étonne de ne pas voir rangées sous les ordres d'Achille. « Hippothoos, nous dit le poète, commande les tribus de Pélasges, habiles à lancer le javelot, qui habitent la féconde Larissa (en pleine Thessalie) ; Puléos le seconde, tous les deux rejetons d'Arès, fils du Pélasge Léthos, né de Teutamis... Purechmos commande aux Péoniens, à l'arc recourbé, peuple lointain venu d'Amudone, arrosée par le large Axios, dont les eaux limpides débordent sur

les campagnes. » Ce sont les futurs Macédoniens, et, à coup sûr, des adorateurs de *Paiéōn*, *Paiān*, dont le nom a subsisté dans le cri de guerre ou de victoire *Io Paeān*. *Paeān*, dieu des *Edoniens* ou Thraces, médecin de l'Olympe homérique, s'est confondu avec Apollon et Asklèpios. Nous avons déjà remarqué le nom *Axios*, commun aux trois Cabires primordiaux, qui a passé dans le langage courant des Grecs, avec le sens de « digne ». Un autre héros, précisément petit-fils du fleuve Axios, — fleuve tourbillonnant qui s'unit à la jeune vierge Péribée, — vient amener des renforts aux guerriers de la fertile Péonie ; il se nomme Astéropeus. Fils de Pélégon, il attaque le fils de Pélée, mais, bien qu'ambidextre, il le manque à la fois de ses deux javelots ; il a vu la onzième aurore depuis son arrivée en Troade, mais il ne verra pas la douzième. Car « la lutte est terrible contre les descendants de Zeus, même pour les rejetons d'un fleuve ». Ainsi parle Achille ; et son glaive couche le guerrier sans vie sur la berge du Xanthe (autre fleuve qui n'a pu sauver le fils de son collègue). « Astéropée gît sur le sable ; l'eau profonde le baigne ; autour de lui les anguilles, les poissons s'empressent, arrachent la graisse de ses reins et la dévorent avec avidité. »

A côté des Péones, marchent les Kikones belliqueux, autres Pélasges, commandés par Euphèmos, fils de Trézène, élève de Zeus ; puis les Thraces « que ceint le rapide Hellespont », conduits par Akamas et le héros Piroos, plus tard renforcés par l'infortuné Rhésos à qui Diomède et Ulysse enlèveront ses chevaux et la vie.

Si nous passons en Asie, nous y rencontrons des Thraces encore : les Bithyniens, ceux de Percote, des rives du Praktios, de Sestos, d'Abydos, de la divine Arisba, obéissent au noble Asios, fils de Hurtakos, qu'ont amené d'Arisba arrosée par le Selléis de grands

et superbes coursiers. Cet Asios — éponyme de l'Asie — aura son heure de gloire, il poussera les Achéens vaincus jusqu'aux palissades de leur camp, et tombera sous les coups d'Idoménée.

Thraces encore sont les Paphlagones-Enètes, riches en mules sauvages, qui ont quitté, pour défendre Ilion, les hauteurs d'Erythine, les bords riants du fleuve Parthénios, les rivages de l'Euxin et les colonies sidoniennes de Kutor et de Sésame. Pylémène les conduit, secondé par son fils Harpalion, hôte de Pâris, destiné à la flèche mortelle du Crétois Mérion, l'habile archer, le savant danseur.

Toute la Phrygie est en armes, sous Askanios, semblable à un dieu, sous Phorkus, deux chefs impatients de combattre dans la mêlée. Du Sangarios, le mouvement a même gagné, au delà du fleuve Halys, les Halisones, les Chalybes, « peuple lointain venu d'Alybe, d'où l'argent tire son origine. » Aux Phrygiens, il faut joindre les Méoniens du lac Gygès et du mont Tmôlos, les Mysiens, les habitants des hautes cimes du Téréos, d'Adrastée, d'Apèse et de Pityée. Parmi les chefs de ces derniers, il est bon de noter un devin, Eunomos, que ses augures ne sauveront pas du fer d'Achille et des eaux du Scamandre, et les fils d'un devin « infaillible », Adrastos et Amphios « armé d'une cuirasse de lin. » En vain leur père, Mérops de Percote, les a-t-il conjurés de ne point partir pour la guerre dévorante. Poussés par les *Kères* de la mort, ils ont été sourds à ses prières.

Enfin, les Cares et les Lyciens (Lèkes, Léléges) se sont souvenus que les Dardanes ont combattu avec eux dans le pays des Khétas contre les pharaons de la XVIII$^{e}$ dynastie; ils sont irrités contre les Achéens qui leur ont ravi Rhodes, Carpathos et la Crète, qui ont mis fin dans les Cyclades à la suprématie des Cares et des

Sidoniens. La haine est réciproque, surtout entre les Cares et les Grecs. Achille dira qu'il méprise Agamemnon à l'égal d'un Care. Et Homère traite le carien de jargon :

« Nastès est à la tête des Cares, au langage barbare, de Milet, du mont Phthiros, ombragé de forêts, des bords du Méandre et des hautes cimes du Mykale. Nastès et Amphimachos commandent ces peuples, tous les deux fils illustres de Nomion. Amphimachos, dans les batailles, est couvert d'or comme une élégante vierge. L'insensé, sa parure ne le sauvera pas du fougueux Achille; il succombera dans le sein du fleuve, et son or sera la proie du belliqueux Æakide. »

Le rôle des Cares sera effacé. Mais les Lyciens, leurs chefs, Sarpédon, fils de Zeus, et l'irréprochable Glaukos, allié de près aux dieux de la mer, brilleront au premier rang. Pourquoi ? Parce qu'Homère voit en eux, sinon des Hellènes, au moins d'anciens habitants de la Grèce centrale et du Péloponnèse, proches parents des Arcades, unis par les croyances et les légendes aux Pélages et aux Achéens, parce que Zeus et Apollon portent leur nom, parce que chez eux le héros grec, ou plutôt indo-européen, Bellérophontès a vaincu la Khimère. Aussi les porte-t-il au premier rang parmi les défenseurs de Troie. Hector, plus d'une fois, avoue qu'ils sont le rempart de son armée. Sarpédon emporte les fossés et l'enceinte du camp achéen. Sa mort illustre Patrokle ; et si Zeus, contraint par la loi du Destin et par la colère de Héra, laisse périr un fils qu'il chérit, laisse ses armes précieuses tomber au pouvoir des Murmidons, il charge Apollon d'enlever, de purifier le corps et de le transporter aux rives du Xanthe lointain, où l'attendent de royales funérailles. Glaukos est reconnu par Diomède pour son hôte paternel ; et l'entretien de ces deux

princes, l'échange inégal de leurs armes, forme un des plus piquants épisodes de l'*Iliade*. Glaukos descend de l'Argien Sisyphe, le plus rusé des mortels, qui régnait dans Éphyre ; il est petit-fils de Bellérophon. Or, Œneus, aïeul de Diomède, a été l'hôte de Bellérophon, a échangé avec lui les présents de l'hospitalité. Cette antique alliance suffit à faire tomber les armes des mains des deux héros ; et pour la renouveler, ils échangent leurs cuirasses, leurs boucliers et leurs épées. Le poète remarque avec un malin plaisir, avec un naïf contentement, que le troc est tout à l'avantage du roi d'Argos. Il y a là un trait de mœurs. Voici le passage (Ch. VI) :

« Les deux héros sautent de leurs chars, et, se serrant la main, cimentent une alliance inviolable. Alors Zeus, fils de Kronos, ravit à Glaukos la raison, car il échange avec le fils de Tydée son armure : de l'or pour de l'airain, le prix d'une hécatombe pour le prix de neuf bœufs. »

Tels sont les auxiliaires de Troie ; seize contingents, quatre fournis par l'Europe, douze par l'Asie Mineure. Tous — sauf les Chalybes — appartiennent à des peuples fortement indo-européanisés, mais qui se sentent menacés par l'expansion de la race achéenne. Le poète a, sans doute, grécisé ou imaginé la plupart des noms d'hommes. Mais cette réserve ne peut infirmer en rien l'évidente communauté, la parenté générale, qui se manifeste dans les croyances et les mœurs des Grecs et de leurs adversaires. La même remarque doit être étendue aux trois corps d'armée fournis par la Troade proprement dite, et commandés par Hector, Enée et Pandaros. Le second de ces chefs, surtout, est un personnage à moitié mythique dans lequel se réunissent des éléments pélasgiques, thraces, sémites et sidoniens ; Enée eut des autels en Macédoine, même à Argos et à Olympie ; il descendait à la fois de Dardanos, d'Assarakos ; sa mère,

Aphroditè, était à la fois l'Istar babylonienne et l'Astarté de Phénicie.

« Le noble fils d'Anchise, dit Homère, est à la tête des Dardaniens. Ce héros a reçu le jour de l'auguste Cypris. Sur le sommet de l'Ida, la gracieuse déesse s'est unie à un mortel. » Deux fils d'Anténor, autre héros dardanien, accompagnent Enée. Il n'est pas encore le *Pater Æneas*, un peu trop égoïste et larmoyant, que Virgile a choisi pour ancètre des Romains ; mais il diffère cependant d'Hector par un courage plus prudent, et par une sorte de confiance dans sa destinée particulière. On sent qu'il compte sur les dieux.

Pandaros, illustre fils de Lycaon, chef de ceux qui, à l'extrémité de la Troade, au pied de l'Ida, au bord des eaux profondes de l'Aisèpe, entourent la riche cité de Zélia, Pandaros, instruit par Apollon lui-même, n'est qu'un habile et peu scrupuleux archer. Mais Hector, le chef suprême de l'armée de défense, intéresse par un mélange de sentiments virils et tendres, et par des lueurs de justice et des pressentiments funestes, par un dévouement à sa famille et à son pays qui, tour à tour, paralysent et surexcitent sa valeur. Il maudit le rapt fatal et le courage trop intermittent de Pâris ; il souhaite qu'Hélène soit rendue ; mais il continue de voir en eux son frère et sa belle-sœur. Il désapprouve la guerre, mais il conduit bravement la bataille jusqu'aux vaisseaux de l'ennemi. « La vraie religion, s'écrie-t-il, est de défendre sa patrie », et il dédaigne un présage tiré du vol d'un aigle ou de la chute d'un serpent. Ce n'est pas qu'il soit moins dévot que d'autres, moins effrayé par ce qu'il croit être un avertissement de quelque divinité. Non. Mais la chaleur du combat, la victoire probable, ont, ce jour-là, fait évaporer la superstition. Chez tous ces Barbares, dominés par la passion du moment, le bon

sens, le raisonnement juste, apparaissent ainsi, par brusques éclairs. L'entretien fameux d'Andromaque et d'Hector est une de ces éclaircies, soudain effacées par les nuages orageux. C'est un morceau qui vaut à lui seul toutes les mêlées et toutes les rodomontades qui encombrent le poème ; nous y reviendrons en traitant de la famille et des institutions. Il nous faut de même, à regret, saluer le patriarche Priam, qui a fait des siennes en son temps, et la vénérable Hékabé, qui couvre de sa maternelle indulgence non seulement ses enfants, mais les fils, encore plus nombreux, de Priam.

Donc, le grand Hector, « dont le casque lance des éclairs », commande les Troyens. Sous ses ordres, les plus nombreux et les plus vaillants guerriers revêtent leurs armes, impatients de lancer leurs javelines. Il marche au centre ; les Thraces, les Lyciens formant les deux ailes. A quelques centaines de mètres, vers la mer, l'*ost des Grecs* (La Fontaine) se déploie. La terre mugit sous les roues, les sabots et les pas ; l'éclat des armes jaillit jusqu'à l'éther. Il semble que les flammes dévorent la plaine.

Une célèbre énumération, le *Catalogue* des vaisseaux, nous fait connaître tous les peuples qui prirent part à la grande expédition. C'est comme le livre d'or de la Grèce aux temps héroïques. Ceux qui ont considéré l'*Iliade* comme un ouvrage strictement historique, — et ils sont nombreux, depuis les temps de Solon, — se sont mis martel en tête pour faire concorder le catalogue avec l'ordre de bataille, surtout avec les plus minces péripéties du grand assaut livré à la flotte par Hector, Asios et Sarpédon. Un savant grec moderne, M. Nicolaïdès, croit y être parvenu. C'est une douce illusion patriotique, et nous la respectons, d'autant que le travail est plein de clarté, d'érudition aussi, et paraîtrait des plus vraisem-

blables s'il s'appliquait à une guerre menée par des tacticiens et des stratégistes. Mais comme tout, dans la mêlée confuse qui s'agite entre la mer et les portes d'Ilion, est livré aux hasards de la force et de la chance individuelles, bien plus, au caprice des dieux protecteurs de l'une ou de l'autre armée, nous croyons prudent d'adopter le texte d'Homère tel qu'il nous est parvenu, en y joignant quelques commentaires sur les groupes et sur les chefs que le poète leur a donnés.

« Je ne pourrais, dit-il lui-même, rappeler ni nommer la foule, lors même que je serais doué de dix langues, de dix bouches, d'une voix infatigable et d'un cœur d'airain, lors même que les Muses, divinités de l'Olympe, filles du dieu qui porte l'égide, me rappelleraient tous ceux qui vinrent aux champs d'Ilion. Je ne dirai donc que les chefs et le nombre des navires. »

La Béotie ouvre l'énumération, pour deux motifs ; elle a été le théâtre de guerres acharnées entre les Danaëns du midi, les Achéo-Pélasges du nord, et les colons phéniciens ; luttes que l'on devine sous les mythes de Kadmos et d'Œdipe, encore peu connus d'Homère, et dont les derniers épisodes sont tout récents à l'époque de la guerre de Troie, puisque l'armée compte dans ses rangs les fils de Tydée et de Capanée, deux des sept chefs devant Thèbes. C'était un pays plein de villes antiques, dont quelques-unes ont marqué dans l'histoire. La seconde raison qui a déterminé Homère est que la Béotie a été, pour la plus grande partie des flottes confédérées, le point de concentration et de départ. L'Aulide homérique est une plage béotienne.

Les Béotiens sont commandés par des chefs qui feront leur devoir sans grand éclat. « Les uns habitaient Huria; les rochers de l'Aulide, Thespies, *Graïa* — un nom qu'il faut ajouter à ceux qui prouvent l'existence

des *Graïoi*, *Graïkoi* dans la Grèce centrale ; — d'autres sont venus de Thisbé où abondent les colombes, d'autres de Coronée, de la verdoyante Haliarte ; d'autres de Platées ; d'autres, de la superbe ville d'*Hypothèbes*, et d'Oncheste la sainte, où est le bois sacré de Poseidôn, etc. » — La région est particulièrement connue du rhapsode. — La Béotie a fourni cinquante navires montés chacun par cent vingt jeunes hommes.

Les Minyens, qui viennent ensuite avec trente larges navires, tribu antique d'où sont sortis la plupart des héros argonautiques, fondateurs d'Iolcos sur le golfe Maliaque et d'Orchomène en Béotie, sont conduits par deux fils d'Arès et d'une princesse Astuochè, — celle qui possède la ville. — La mention d'Arès semble révéler une origine thrace.

Les Phocéens rangent à la gauche de ce groupe béotien quarante navires peints en noir ; ils ne songent pas encore à jeter sur la côte d'Asie cette belle ville de Phocée, d'où partirent, vers l'an 600, les fondateurs de notre Marseille ; mais ils quittent sans regret, déjà, les rochers de Pytho (Delphes), la divine Crisa, Daulis, Panopée, les sources et les rives du beau Képhisos. Leurs chefs, Schédios, Epistrophos, ne sont pas à dédaigner ; mais dans leurs rangs obscurs se cache un prince déchu, petit-fils d'Aïakos, et proche parent d'Achille et d'Ajax, fils du roi qui a donné son nom à la ville de Panopée, le gigantesque *Epéos*, mauvais guerrier, mais sans égal aux combats du ceste et fameux charpentier, Epéos, constructeur du cheval de bois, et véritable destructeur de Troie. M. Rossignol, dans son piquant opuscule *Les Artistes homériques*, a savamment restitué la généalogie de ce personnage plus qu'à demi fabuleux, qui aurait, comme tant d'autres fugitifs, abordé en Italie et construit, près de Métaponte, un temple

dédié à son inspiratrice Pallas-Athéné, et consacré à la déesse la hache et les outils qui avaient assuré la victoire des Achéens. Reste à savoir si Epéos n'est pas l'éponyme des Epéens, peuples de l'Elide, jetés à la mer par quelque invasion dorienne ou autre. Nestor déjà se vante, en ses digressions infinies, d'avoir battu et pillé les Epéens.

Les Locriens, qui habitent, derrière l'île d'Eubée, Kunos, Opunte, Scarphos, la riante *Augies* (la ville d'Augias), ont armé aussi quarante navires. L'agile fils d'Oïlée, *Aïas*, est à leur tête. C'est un des plus intrépides guerriers grecs ; il défend à outrance les vaisseaux menacés par Hector, il abat autour de Patrocle d'innombrables fuyards ; il brave jusque dans la mort la haine, mal expliquée, d'Athénè et de Poseidôn. C'est le héros national de la Locride ; la tradition rapporte que, dans les combats, les Locriens réservaient une place vide à son ombre redoutable. Homère aime cet audacieux. « Sa petite taille, dit-il, est bien loin d'atteindre celle d'Ajax ; il ne porte qu'une cuirasse de lin. Mais, par son adresse à lancer le javelot, il surpasse tous les Hellènes et les guerriers de l'Achaïe. »

L'île d'Eubée, longue et mince, excellent rempart de la Locride et de la Béotie, mais faite pour être occupée et traversée par les nations voisines, jouit encore de son autonomie. Les Abantes y dominent. Ces Abantes, les plus justes des hommes, adorent Arès ; ils semblent d'origine thrace, mais pleinement hellénisés. Homère vante leurs villes : Chalcis, plus tard mère de colonies nombreuses. Erétrie, Histrée, fertile en raisins, Cérinthe que baigne la mer, Caryste et Dion escarpée ; leur prince, fils d'Arès, le magnanime Elépénor, leurs quarante vaisseaux ; leurs guerriers, qui « respirent la force », légers à la course, au front couvert d'une cheve-

lure flottante. Ils excellent à manier le javelot, à briser, sur les poitrines ennemies, les cuirasses d'airain.

Nous avons cité déjà l'éloge d'Athènes, la ville du magnanime Erechthée, fils de la terre, nourrisson d'Athénè. Ses cinquante vaisseaux peints en noir obéissent à Ménesthée. Nul, parmi les humains, ne sait mieux que lui ranger en bataille les chars et les guerriers. Le seul Nestor peut lui être comparé. Ménesthée, bien que mentionné avec honneur, reste au second plan; une seule fois, il est dit chef des Ioniens aux longues tuniques. Si vous vous rappelez l'ardeur des Athéniens à reviser et à éditer l'*Iliade*, vous soupçonnerez ici quelque interpolation, d'une timidité trop adroite. Les légendes d'Athènes méritaient plus de développement, si les rhapsodes homériques les avaient moins vaguement connues; et une part plus grande aurait dû être faite à ses guerriers. L'interpolation est certaine dans les deux vers consacrés à *Aïas*, fils de Télamon : « Aïas a conduit de Salamine douze navires, qu'il a placés près des phalanges d'Athènes. » On sait que la dernière indication a été introduite par Solon pour créer à Athènes des droits incontestables sur Salamine. Reste une seule ligne pour Ajax, deux fois vainqueur d'Hector, pour ce vaillant qui remplit de son fracas toute l'*Iliade ;* on peut dire que, précisément, ses actions parleront pour lui, et que la brièveté de la mention convient à la faiblesse du contingent salaminien. La raison est bonne, mais n'écarte pas l'idée d'une altération. Au reste, c'est affaire aux philologues.

Le groupe côtier central, qui paraît avoir formé l'aile droite, est relié par Ajax Télamonien à la grande masse péloponnésienne et insulaire (cinq cent cinquante-quatre navires) directement soumise à l'autorité ou à l'influence des Atrides.

Diomède, fils de Tydée, qui ne craindra pas de blesser et de railler Aphrodite et Mars, hardi et féroce, d'ailleurs bon compagnon et capable d'amitié, conduit ceux d'Argos, de Tirynthe aux murs épais, d'Hermionè, d'Asinè aux golfes profonds, de Trézènes, d'Epidaure aux riants vignobles, d'Egine. Il est assisté de deux lieutenants : Sthénélos, fils chéri de l'illustre Kapaneus, et Eurualos, semblable aux immortels. Tous trois étaient petits-fils d'un roi d'Argos, Adraste, l'un des sept chefs contre Thèbes ; mais par son père Tydée et son aïeul Oineus, Diomède était étolien. Tydée, à la suite d'un meurtre, avait dû fuir de Calydon, laissant le pays à Thoas. Beaucoup de ces roitelets grecs étaient ainsi des étrangers qui avaient eu la main malheureuse, et qui n'en étaient pas moins bien vus de leurs hôtes nouveaux. Cette petite Argolide de Diomède est au rang des grandes puissances maritimes; elle fournit quatre-vingts vaisseaux. Le roi suprême n'en a que cent.

Tout le nord du Péloponnèse obéit à Agamemnon, ou quel qu'ait été le nom de ce fameux roi de Mycènes, dont Schliemann a prétendu reconnaître le nez — écrasé et préservé par un masque d'or — dans une des tombes découvertes sous l'*agora* de Mycènes ; c'est là du moins que les poètes et les géographes ont placé sa sépulture ; à côté de lui s'allongeaient les grandes épées de bronze à clous d'or et d'argent qui peut-être ont fait de rudes entailles dans les cous et les ventres dardaniens. Il faut d'ailleurs joindre à l'armée d'Agamemnon le contingent arcadien, transporté sur des vaisseaux mycéniens (soixante-dix), les soixante navires de Ménélas, les quatre-vingt-dix de Nestor, les quarante des Epéens d'Elide.

Agamemnon et Ménélas ne comptent point parmi les figures les mieux réussies de l'*Iliade*. Celui-ci, dans une

situation quelque peu ridicule, montre certainement du courage et beaucoup d'affabilité; c'est pour lui que meurent tant de braves; il le sent et il le dit; mais il est trop doux et pas assez fort, dans ce milieu où triomphent avant tout la force et l'éloquence. Encore est-il aimable; mais Agamemnon, avec la prestance et, parfois, le langage d'un souverain, manque de mesure et de tenue, sa morgue est insupportable, ses excuses vont jusqu'à la platitude. Arrogant dans la victoire, énervé et découragé dans la défaite, il a sans cesse besoin d'être adouci par Nestor, relevé par Diomède, surtout par Ulysse — qui est, au fond le véritable héros d'Homère, l'idéal de la race hellénique, l'éloquence, l'adresse, la ruse sans scrupule, servies par une force très exercée, par un courage clairvoyant, et par un sang-froid, une énergie imperturbables. Le portrait d'Ulysse, dans l'*Iliade*, montre quelques hésitations, quelques raccords imparfaits; il est tantôt grand, tantôt moyen, avec de larges épaules; tantôt presque vieux, tantôt dans tout l'éclat de la virilité. On regrette aussi qu'il n'ait pas plus de part au commandement effectif; mais, comme le grand Ajax, il commande à un petit nombre d'hommes; s'il descend quelque peu des dieux, par le voleur Sisyphe, s'il a pour constante amie la plus intelligente des déesses, Athènè, il ne peut lutter de noblesse avec les fils d'Atrée qui, par le fabuleux Pélops, remontent d'un côté à Tantale, de l'autre à Danaos et à Pélasgos. Partout sa valeur personnelle le porte au premier rang; mais la médiocrité de ses possessions le maintient dans une réserve prudente. Quant au vieux Nestor, c'est la vérité même. Sa bienveillance pour tous, son intarissable faconde, cette loquacité, souvent hors de propos, mais si naturelle, ce plaisir qu'il éprouve à vanter ses antiques prouesses, un sentiment fort juste du respect qui est dû

à son âge, à ses services, mais sans aucune raideur, sans solennité, sans pruderie, tout cela, joint à beaucoup de décision et de vrai courage, compose une physionomie inoubliable: et qui ne voudrait, au risque d'écouter plus que de parler, sous la tente de l'aimable vieillard, recevoir des mains de la belle captive Hékamédè la coupe de vin pourpre, saupoudré de fromage râpé et de farine blanche? — régal bizarre, pourtant.

Mais suivons Homère de plus près. Ceux de Mycènes, ville magnifique, disions-nous, ceux de la riche Corinthe, de la superbe Cléones; ceux d'Ornées, ceux de la riante Aréthyrée et de Sicyone, où Adraste régna le premier; ceux d'Hypérésie, de la ville escarpée de Gonôesse; ceux de Pellène, ceux d'Ægion, de toute la côte et des plaines qui entourent la vaste Hélikè : voilà l'armée d'Agamemnon. Ces guerriers sont les plus nombreux et les plus braves. Lui-même a revêtu l'airain étincelant, fier de ce que, parmi tant de héros, il est le plus remarquable par son pouvoir, par le nombre et la valeur de ses soldats. Héra surtout le protège, comme représentant des fondateurs de son culte. Lacédémone en sa vallée profonde, Pharis, Sparte et Messa où abondent les colombes, Amyclée, Hélos que baigne la mer, Lâas, Oitulè ont fourni le contingent du second Atride. Le vaillant Ménélas, fier de son courage, brûle (depuis neuf ans!) de venger l'enlèvement et les soupirs d'Hélène. Ceux de Pylos, de la riante Arène, des rives de l'Alphée (la Messénie et une partie de l'Elide) ont suivi le « cavalier Nestor, héros de Gérénia. » Agapénor conduit les Arcadiens, guerriers expérimentés, mais étrangers aux travaux de la mer, braves lutteurs du Cyllène, rudes pâtres d'Orchomène aux florissants troupeaux, de Stymphale et d'Enispè battue des vents, hommes de Phénée, de Riphée, de Tégée et de Parrhasia.

De Buprase, de la vaste Elide (Pise et Olympie ne sont pas nommées), quatre chefs aux noms retentissants, mais obscurs, ont amené de forts bataillons épéens. L'Etolie, qui n'est séparée de l'Achaïe et de l'Elide que par le golfe de Corinthe, s'est jointe aux îles Echinades, à Dulichios, et aux îles Ioniennes (moins Corfou) pour renforcer l'armée argienne. Thoas commande les Etoliens, Mégès, égal à Arès, les Dulichiens ; enfin Odusseus, Ulysse (douze vaisseaux), égal en prudence à Zeus, les magnanimes Céphalléniens, les guerriers d'Ithaque, de l'ombreux Nérite, de l'âpre Ægilippe, de (Zacynthe) et « du continent opposé », sans doute quelques cantons d'Acarnanie ou d'Elide.

La Crète envoie toute une flotte (quatre-vingts navires) ; c'est encore l'île aux cent villes, parmi lesquelles Cnosse, Gortyne aux murs antiques, Luktos et Lukaste la blanche, et Milet et Phestos et Rhution, cités célèbres ; mais qu'est devenu l'empire de Minos ? Minos a été tué en Sicile (premier essai de colonisation) ; son fils Deucalion a légué la royauté à Idomeneus (*esprit sage*), qui commande aux Crétois, assisté de Mérion, un vaillant qui fait plus de besogne que de bruit. Idoménée est un roi qui donne encore de sa personne, et avec succès ; mais il est un peu pesant.

Trois petits corps insulaires venus de Rhodes, de Syma, de Carpathos et de Cos, nous montrent errants par le monde quelques-uns de ces Héraclides qui se mettront à la tête des Doriens pour envahir le Péloponnèse : Tlépolème, fils d'Héraklès et d'une noble princesse captive (Astuokhè) et qui, ayant tué, on ne sait pourquoi, un oncle de son père, avait dû s'enfuir à Rhodes ; Phidippos et Antiphos, tous deux fils du roi *Thessalos*, l'un des Héraclides, — ce dernier, *thessalien* sans doute.

Enfin, à l'extrême gauche, près du cap Rhætée, selon

Nicolaïdès, l'Argos pélasgique aligne encore deux cent quatre-vingts navires avec des troupes solides et de vaillants chefs que dominent la haute stature, la force incomparable et la fulgurante vitesse d'Achille. Énumérons d'abord les contingents les plus septentrionaux.

Ceux d'Ormène, ceux qu'arrose la fontaine Hypérie, ceux d'Astérie et des cimes blanchissantes du Titane. Remarquez ces noms jetés en passant, qu'Homère n'explique pas, et qui appartiennent à des mythes connus d'Hésiode : Hypérion, Astérie sont au nombre des Titans. A côté des Magnètes du Pélion, voici les Enianes, les Perrhèbes innombrables dont les demeures s'élèvent autour de la froide Dodone et dans les riantes plaines arrosées par le Titarèse qui verse dans le Pénée son onde brillante, sans se confondre avec ses tourbillons argentés, mais en surnageant comme l'huile, car ses eaux légères sortent de la formidable Stux qui rend irrévocables les serments. Singulière tradition, énigme mythique dont le sens est perdu. Voici les Pélasges d'Argissa, de Gurtone, d'Elone, de la blanche Oloossone, ces Lapithes que Pirithoos, fils de Zeus, délivra des Centaures velus ; le fils de ce héros, l'inébranlable Polupoïtès, les commande, assisté de Léonteus, rejeton d'Arès, puis ceux de Tricca, de l'âpre Ithome, d'Oikhaliè où régna Eurutos, conduits par deux fils de Paiéôn ou d'Asklèpios, Podalire et Machaon, guerriers vaillants et médecins renommés ; et encore ceux de Méthone, de Thaumakia, sous les ordres de Médon, fils d'Oïlée et de la belle Rhéna. Philoktète, le grand archer, était leur prince et leur chef ; mais ce héros, en proie à d'incurables douleurs, gît dans l'île divine de Lemnos, où les Grecs l'ont abandonné, dévoré par la blessure que lui a faite un serpent venimeux. Le fils d'Admète et d'Alceste (Alkèstis), « la plus noble des femmes, la plus belle des

filles de Pélias » (cette charmante Alceste immortalisée par Euripide); son fils donc, Eumèlos, amène la jeunesse de Phères, de Boïba sur le lac Boïbis, de Glaphyra, de la superbe Iolcos. Après les chevaux d'Achille, à la voix humaine, Eumèlos possède les meilleurs; leurs pieds sont aussi rapides que les ailes des oiseaux : « de même âge, de même taille, de même couleur, nourris par Apollon au sein de la Piérie (ce sont les proches parentes de Pégase), les deux cavales d'Eumèlos répandent la terreur dans les batailles. » Le belliqueux Protésilas conduisait des champs fleuris de Pyrase consacrés à Dèmètèr, d'Itone, mère des troupeaux, de la verte Ptélée, d'Antron que baigne la mer, de Phulakè, une belle flotte noire (quarante vaisseaux); « mais depuis longtemps la terre le recouvre, sa tendre épouse qu'il a laissée à Phulakè, en ses demeures inachevées, a meurtri son beau visage : car un guerrier dardanien l'a terrassé lorsque, le premier des Achéens, il sauta de son navire. »

« Après eux, ceux qui habitent l'Argos des Pélasges, ceux d'Alos, d'Alopè et de Trakhis; ceux de la Phthie et de l'Hellade renommée par ses belles femmes, peuples qu'on nomme Myrmidons, Hellènes et Achéens, ont traversé la mer avec cinquante vaisseaux que commande Achille. » J'ai cité ce passage, textuellement; il est, je crois, éclairci d'avance par nos précédents chapitres. On y voit que l'Hellade primitive s'est avancée de l'Olympe à Dodone, puis sur les confins de la Thessalie méridionale, de la Phocide et de la Béotie; et qu'elle passe, aux temps mêmes de la guerre de Troie, sur les rivages du golfe de Corinthe et de l'Attique. De cette déchéance, Achille a le pressentiment, et c'est ce qui l'irrite jusqu'à la haine. Lui, le fils de la déesse antique, le petit-fils du Zeus des Pélasges et de Dodone, il gémit

de voir la gloire de la Phthie éclipsée ; il ne retournera pas dans le riche palais de Péleus, et son fils n'y régnera pas. Et, comble de misère! Il a saccagé Lemnos, détruit Lyrnesse et la Thèbes de Troade (la ville d'Andromaque) ; il a chassé Enée de son domaine de l'Ida, il a comblé de butin les confédérés ; et voici qu'un arrogant, un insensé, lui reprend, dans sa tente, presque sur sa couche, une captive qu'au fond il aimait! Périssent donc ces ingrats, périsse hélas! cet ami (que je lui préfère cent fois) le magnanime Patrokle! Achille restera sous sa tente, et, rien que pour lui plaire, le grand Zeus favorisera l'homicide Hector, jusqu'à l'heure où cette fantaisie aura passé.

Nous avons vu aujourd'hui, je ne dis pas étudié, les hommes d'Asie, et les hommes d'Europe, tous vaillants soldats, médiocres généraux. Avant de les suivre, soit au combat, soit au conseil, soit au banquet, soit au sacrifice, il nous faut dépeindre leurs dieux, qui, à leur exemple, se sont divisés en deux camps, si habitués à vivre avec les hommes qu'ils oublient d'agir en divinités.

---

# VII

## L'OLYMPE HOMÉRIQUE, ZEUS

Vestiges de rites et de dieux archaïques. — L'anthropomorphisme, tout en rapprochant les dieux de l'homme, leur laisse quelques traits de leur caractère primitif et de leur première forme, les dons de métamorphose, d'invisibilité, de transport rapide. — Bien que le palais et la table de l'Olympe réunissent chaque jour tous les dieux sous la présidence souveraine de Zeus, il y a deux camps au ciel comme sur la terre : du côté des Troïens, les dieux thraces, ou phrygiens et orientaux, Arès, Apollon, Aphroditè : pour les Hellènes, les dieux akhéens ou même établis en divers lieux dès avant l'invasion achéenne, Héra, Athènè, Poseidôn, etc. Ces rivalités, si tranchées encore dans l'*Iliade*, s'effaceront dans l'*Odyssée*. — Zeus est le dieu suprême des deux partis qui se heurtent aux rives du Simoïs; souvent partial pour les Troïens, il est surtout spectateur amusé du drame qui se déroule à ses pieds. Il penche d'ailleurs pour la paix, pour la pitié — à défaut de la justice, naturellement interdite aux dieux — et se montre infiniment plus rapproché de la raison et de l'*humanité* que tout le personnel olympien. C'est qu'il est un des types les plus embellis et affinés par le génie hellénique. — Dieu antique des colonnes indo-européennes immigrantes, il apparait dans Homère et, nous le verrons, dans Hésiode, comme le plus nouveau des dieux, parce qu'il a vaincu, épousé, englobé réduit à la terreur, sinon toujours à l'obéissance, les divinités locales qu'il a rencontrées sur sa route. — Sûr de sa force, il se montre indulgent, même pour Héra, son acariâtre et vindicative épouse. — Il affectionne avant toutes la fille de son cerveau, la déesse Athènè. — Il écoute les Prières et les exauce quand il peut : mais il a, le plus souvent, les mains liées par le Destin, qui est, au fond, le maître des dieux comme des mortels. — Eclat, vie, incohérence de l'Olympe homérique.

Pour les Grecs du VI$^e$ siècle, Homère est le fondateur du panthéon hellénique. C'est lui, en effet, qui a donné

aux dieux, — à la plupart des dieux, — ces traits et ces contours précis dont l'art s'est inspiré. C'est de lui que procèdent et Pindare et les tragiques, et Polygnote et Phidias. Même en faisant la part des très nombreuses variantes qui tiennent soit au goût individuel des écrivains et des artistes, soit aux suggestions du symbolisme métaphysique, soit à des causes beaucoup plus profondes, on doit reconnaître que les dieux grecs ont gardé les physionomies, les types respectifs dont Homère les a doués. Mais il s'en faut de beaucoup que l'Olympe homérique représente l'état primitif des croyances apportées ou adoptées par les diverses tribus immigrantes. Chaque famille, chaque tribu, chaque nation avait ses divinités particulières, qui durent assimiler ou encadrer d'autres divinités établies dans chaque localité conquise, et qui se modifiaient en avançant du Pinde à l'Othrys et au Parnasse, de l'Olympe à l'Œta et au Cithéron, de l'Hellopie à l'Hellade, et de l'Hellade au Péloponnèse. Sans doute la période éolo-achéenne, à laquelle se rapportent les traditions recueillies par les rhapsodes de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, avait accompli une fusion — telle quelle — entre les diverses données mythiques. Mais, au temps où les rhapsodies furent rassemblées en poèmes, l'invasion dorienne avait changé la face du monde hellénique, rendu à la barbarie l'Argos du nord, et troublé profondément, pour cinq siècles au moins, l'ordre social à grand'peine constitué dans la Grèce centrale et dans le Péloponnèse. Elle n'avait pas seulement déplacé, rejeté dans les îles, dans les colonies de l'Asie Mineure, de la Sicile, de la Grande-Grèce d'Italie, les races autrefois dominantes; elle avait aussi introduit dans l'Olympe achéen, déjà factice, des dieux ou nouveaux, ou accommodés à l'esprit dorien. De là encore, un compromis, une convention tacite de tolé-

rance mutuelle entre les vétérans et les recrues de l'armée céleste. C'est de ce compromis qu'est l'issu Olympe homérique. Et nous avons pu dire qu'à des hommes du XIV[e] siècle, le poète a donné des dieux du IX[e] siècle. Ceux-ci ont gardé, assurément, nombre de traits archaïques ; c'est ce qui accentue leur rajeunissement. Certaines prières qu'Achille et Agamemnon adressent à Zeus, à Gaîa, en des occasions solennelles, semblent vraiment venir du fond des âges.

« Zeus prince, (*Zeu ana*) », s'écrie Achille, « Dodonéen, Pélasgique, toi qui règnes sur Dodone aux rudes hivers, séjour des Selles aux pieds non lavés, couchés sur la terre nue ! » Ce Zeus austère ne s'est pas fait construire encore par Héphaïstos un riche palais sur les cimes de l'Olympe.

Agamemnon dit (Ch. III) : « Zeus père (*Zeu pater*), qui règnes du haut de l'Ida, très auguste et très grand ; Hélios qui vois et entends toute chose ; Fleuves, Terre et vous qui, au fond des enfers, punissez après leur mort les hommes coupables de faux serments, soyez-moi témoins ! » Et encore : « J'atteste d'abord Zeus, le plus puissant et le meilleur des dieux, j'atteste la Terre, le Soleil, et les Erinnyes qui sous la terre font expier aux humains les serments trompeurs. »

Voilà d'antiques formules, où revivent dans leur naïveté les idées de l'Achéen au sortir de l'animisme grossier ; il adore le ciel qui le couvre, la terre qui le porte, le soleil qui l'éclaire ; les fleuves qui abreuvent ses troupeaux et ses herbages, enfin les puissances auxquelles les premiers moralistes ont remis le châtiment du parjure — le plus ordinaire des crimes chez les peuples enfants. Notons aussi le haut rang réservé à la terre et au soleil, sous leurs noms de *Hélios* et de *Gaîa ;* ils avaient depuis longtemps cédé leur place à Dèmètèr,

à Hèra, à Apollon. La liturgie, le culte — et c'est l'unique service qu'on en puisse attendre — nous conservent ainsi quelques vestiges d'un passé lointain. Ils demeurent toujours en arrière du milieu où ils se perpétuent.

En prenant des visages et des contours entièrement humains, des bouches qui aiment à pousser d'horribles clameurs, les dieux ont retenu certains privilèges d'origine animique : les dons d'invisibilité, de métamorphose et de transport instantané. Quand, d'un pied aérien ou montés sur des chars, ils se précipitent de l'Olympe sur la terre, ils passent comme un trait de feu, comme une étoile filante, et se placent invisibles à côté du héros qu'ils veulent encourager ou perdre, seulement trahis par quelque vague odeur d'ambroisie, ou par leur voix, que personne n'entend. Ils excellent à prendre la forme d'un ami jeune ou vieux, d'un songe, d'un animal. Après qu'ils ont mis aux prises deux guerriers fameux, Poseidôn et Athènè, changés en oiseaux, vont se percher sur un arbre, pour jouir du combat.

Ils se fondent en brouillards pour sauver leur protégé, et, soufflant sur les dards, sur les lourdes javelines qui pourraient achever le champion blessé, ils le transportent près d'une fontaine ou derrière les murailles. Ce sont là des offices de minces génies, de démons malicieux ou bienveillants, et qui ne conviennent guère à des Olympiens. Vous me direz peut-être que les dieux les plus huppés, passés ou présents, n'ont jamais renoncé à ces interventions, à ces partialités lucratives, si fécondes en *ex-voto*, en offrandes pieuses et autres menus suffrages dont ils ont toujours été friands. Passons donc condamnation sur ce point.

Encore faut-il noter que la conduite des dieux homériques n'est pas sans excuse. Un même palais, un même banquet les réunissent; mais ils y viennent à l'appel

d'un maître; chacun d'eux a sa demeure, son domaine et son peuple. Hèra règne à Argos ; Poseidôn et Athènè sont les patrons de l'Attique et de certaines îles ; la Pallas d'Ilios — le Palladium — n'est pas la même divinité que la Pallas achéenne ; Arès et la famille d'Apollon sont thraces et plus tard doriens ; Aphroditè regarde toujours du côté de l'Asie et de l'Orient où elle est née. Comment les uns et les autres ne réserveraient-ils pas leurs faveurs à leurs concitoyens, à leurs adorateurs préférés, leur malveillance et leur courroux aux ennemis de leurs clients ? Ils ne peuvent protéger ceux-ci sans persécuter ceux-là.

Ils fraternisent à la table de Zeus ; ils reçoivent des parts égales d'ambroisie et de nectar ; il leur arrive de se rendre quelques services, et l'on pourra voir Aphroditè prêter à Hèra sa ceinture ; mais leur intimité apparente n'exclut pas les aigres reparties, les injures et les rencontres violentes. Athènè déteste Arès et méprise Aphroditè ; Hèra en veut aux épouses de Zeus. La guerre de Troie a peut-être amorti leurs rivalités personnelles, mais elle les a divisés en deux camps. Apollon, Artémis, Lètô, Arès, Aphroditè, sont troyens ; Hèra, Hèphaïstos, Dèmètèr, Athènè, Poseidôn ont pris parti pour les Grecs. Leurs dissensions, leurs querelles, remplissent l'Olympe, troublent le ciel et la terre. Au-dessus du tumulte, il est vrai, plane non pas l'impassibilité, mais le caprice souverain de Zeus. D'un froncement de ses noirs sourcils, l'assembleur des nuées réduit les dieux au silence. Tout frémissants, ils plient sous lui, mais « parce qu'il est de beaucoup le plus fort ». Quelquefois ils se sont révoltés, mais toujours ils ont été vaincus : Hèphaïstos, précipité du ciel, est venu s'abattre, boiteux pour l'éternité, sur les rochers de Lemnos ; Hèra, suspendue à une chaîne, une enclume au pied, a dû

demander grâce ; Arès a langui dix mois dans un cachot souterrain ; tous se rappellent leurs aînés foudroyés, confinés dans l'Erèbe. Zeus lui-même ne cesse de raviver ces cuisants souvenirs de sa toute-puissance et de leur faiblesse : « Quand vous vous attacheriez, leur dit-il, tous ensemble à un câble, avec la terre, la mer et les montagnes, vous ne m'entraîneriez pas, c'est moi qui enlèverais le monde ! Vous savez que je suis de beaucoup le plus fort ! » Ils le savent et ils obéissent. Mais ils récriminent, ils tempêtent contre l'arbitre souverain ; ils l'accablent de sanglantes railleries. Il n'y a pas de réunion publique plus orageuse que les Conseils de l'Olympe. Ruses, cajoleries, tout est mis en œuvre pour endormir la vigilance et traverser les desseins du maître. Aussitôt qu'il a le dos tourné, dès qu'il s'est rendu, aux extrémités de la terre, à quelque banquet chez les Éthiopiens irréprochables, c'est une débandade d'écoliers ; Aphroditè attelle ses colombes, court tancer Hélène, consoler Pâris, défendre Énée ; Apollon prend son arc et vole au secours d'Hector. Là, c'est Arès qui tombe sur les Achéens avec des cris effroyables ; là, c'est Athènè qui excite et réconforte Diomède et Ulysse ; là, Poseidôn, Hèra s'empressent autour d'Agamemnon et d'Achille. Un avertissement de Zeus les arrête ; ils rentrent penauds dans l'Olympe, puis ils s'échappent encore ; et toujours ainsi, jusqu'à l'heure fatale marquée pour le trépas d'Hector. Zeus a lâché la bride à leurs fureurs, et lui-même, assis à l'écart sur les sommets de l'Ida, se délecte à leurs batailles d'enfants et jouit de sa grandeur.

Nous en avons dit assez pour montrer derrière l'unité de l'Olympe homérique de longues périodes de dispersion ; tous ces groupes jadis indépendants, tous ces dieux rangés bon gré mal gré sous le sceptre de Zeus, sentent vivement l'humiliation de leur vassalité. Parents,

de race ou d'adoption, mais respectivement adaptés au goût de la famille, de la bande, de la peuplade qui les avait choisis comme patrons, ils ont acquis ces caractères particuliers, dont l'amusante diversité, dont les piquants contrastes vivifient le tableau présenté par le poète, autant qu'ils accentuent l'individualité des acteurs. On ne s'ennuie pas dans le riche palais construit par Héphaïstos, et dérobé aux yeux mortels par un vaste nuage qu'Iris (l'arc-en-ciel) écarte ou rapproche.

« Dans la cour pavée d'or, les dieux tiennent conseil, tandis que la noble Hébé leur verse le nectar, que tour à tour ils reçoivent dans leur coupe d'or » ; ou bien, c'est Héphaïstos, le double boiteux, qui circule en claudicant, pour égayer ses collègues et couper un dialogue trop vif entre Zeus et Hèra. La scène est fameuse et vaut bien d'être citée. Zeus, d'un signe de tête, vient de promettre à Thétis la défaite des Achéens ; l'entretien avait lieu sur une des cimes de la montagne, à l'écart, mais non à l'abri des yeux de Hèra : « Zeus rentre dans le palais. Tous les dieux se lèvent, et il s'assied sur son trône. Cependant Hèra l'interpelle, le harcelle de ses paroles mordantes : qui donc encore parmi les immortels, ô dieu trompeur, a tenu conseil avec toi ? Tu te plais sans cesse à former, loin de ma présence, de secrets desseins. Je crains fort aujourd'hui que Thétis aux pieds d'argent, la fille du vieillard de la mer, ne t'ait séduit. A travers les airs, elle est venue s'asseoir près de toi, je l'ai vue embrasser tes genoux, toucher ton menton. Et toi, d'un signe... — Malheureuse, s'écrie Zeus, toujours tu me soupçonnes, et je ne puis échapper à tes regards. Si tout s'est passé comme tu dis, c'est sans doute que je l'ai pour agréable. Reprends ta place... Vainement tous les Olympiens s'avanceraient à ton secours ; ils ne te sauveraient pas, si j'appesantissais

sur toi mon bras invincible ! » — Elle s'assied, muette, son cœur fléchit ; les dieux gémissent. L'illustre artisan, Héphaïstos, rompt le premier le silence : « Allez-vous ainsi tous les deux vous quereller pour de simples mortels ? Que deviendra la paix de nos bons repas, la joie de nos festins ? O ma mère, quelle que soit ta douleur, supporte-la. Je crains, moi qui te chéris, de te voir frappée sous mes yeux sans pouvoir te défendre. Il est dangereux, hélas ! je m'en souviens, de s'opposer au roi de l'Olympe. Apaise-le par de douces paroles. » Il se lève et présente à sa mère au sein blanc une coupe profonde ; puis commençant par la droite, il verse aux dieux le nectar à la ronde. Un rire inextinguible s'élève parmi les bienheureux immortels. Ainsi durant tout le jour, jusqu'au coucher du soleil, ils festinent, et nul en son âme ne peut se plaindre de n'avoir point une juste part des mets. Ils ne manquent pas non plus des sons de la lyre gracieuse que tient Apollon, ni des chants des Muses qui tour à tour font entendre leur belle voix. Mais lorsque la brillante lumière du soleil a disparu, tous les dieux, songeant au repos, retournent aux palais qu'avec un art merveilleux leur a construits l'illustre Héphaïstos. Zeus gagne sa couche accoutumée, où il s'étend lorsque le doux sommeil vient à lui ; il y monte pour dormir ayant à ses côtés Hèra au trône d'or. »

Il est visible que le palais de Zeus est construit sur le modèle des palais d'Ulysse et d'Alkinoos. C'est, avec plus de magnificence, une très vaste salle de conseil et de banquet ; sur les côtés ou en arrière sont situés la chambre conjugale, les bâtiments moindres pour les chars et les chevaux. Les autres palais environnent la grande cour pavée d'or, l'*agora* de cette Mycènes d'en haut, qui n'exclut pas les demeures particulières, les séjours favoris des dieux, chez leurs fidèles, ou dans la

province qui leur est attribuée ; mais il faut faire acte de présence à l'assemblée ; même pour les moins habitués à cette vie de cour, il faut s'y rendre au premier appel.

Après la mort de Patrokle, tandis qu'Achille revêt son armure enchantée, Zeus ordonne à Thémis de descendre des sommets de l'Olympe, et de convoquer l'assemblée des immortels. « Elle vole çà et là, et par- « tout elle invite les dieux. Nul, hormis Okéanos, ne « s'abstient parmi les Fleuves ni parmi les Nymphes « qui habitent les belles forêts, les fontaines, les rivières « et les verdoyantes prairies. Tous arrivent au palais de « l'assembleur de nuages et prennent place devant « l'éclatant portique. Bientôt ils sont réunis autour du « fils de Kronos. Poseidôn lui-même, malgré de justes « rancunes, n'a pas été insensible à la voix de la déesse ; « il a quitté son palais d'Aïgas, il est sorti des flots. « Assis au premier rang, c'est lui qui s'informe des « desseins de Zeus. « Pourquoi, dieu que charme la « foudre, convoques-tu de nouveau l'assemblée? Mé- « dites-tu sur le sort des Grecs et des Troyens? — Tu « pénètres, ô frère, les volontés que renferme ma poi- « trine. Oui c'est à cause d'Ilios que je vous ai rassem- « blés... Je vais rester assis sur l'une des cimes de « l'Olympe, d'où je charmerai mes regards à contempler « le combat. Vous, immortels, partez, répandez-vous, « portez secours à ceux pour qui penche votre esprit !... » « Et du haut de son trône, il lance la foudre. Poseidôn « fait trembler la terre immense ; les montagnes sont « ébranlées ; l'Ida frémit jusqu'en ses racines... Le roi « des morts, Aïdès, dans ses demeures souterraines, « est frappé d'épouvante, il saute de son trône en jetant « un cri d'effroi. Il craint que les coups formidables de « Poseidôn, entr'ouvrant la terre, ne montrent aux yeux « des humains et des immortels les demeures téné-

« breuses, retoutables, dont les dieux même ont hor-
« reur. »

Ainsi, à chaque résolution prise par le souverain des dieux, il dérange tous les fonctionnaires surnaturels, non pour les consulter, mais pour leur donner ses ordres. C'est dans l'Olympe que Thétis est appelée, lorsqu'il a décidé qu'Achille doit rendre à Priam le cadavre d'Hector. Iris est la messagère choisie, et bien choisie, puisqu'il sied à l'arc-en-ciel d'avoir le pied dans l'eau. « Entre Samos et l'âpre Imbros, elle saute dans la haute mer »; elle glisse jusqu'au fond de l'abîme où la déesse entourée des nymphes marines pleure la destinée fatale et prochaine de son irréprochable fils. « Debout Thétis! Viens trouver Zeus qui se connaît en résolutions immuables. » — L'auguste déesse, enveloppée d'un voile noir, suit la rapide Iris et s'assied auprès de Zeus. Athènè lui a cédé son trône, Hèra pose entre ses mains une coupe d'or et lui adresse des paroles consolantes. Thétis boit le nectar, et le père des dieux et des hommes lui adresse ce discours : « Malgré tes soucis, que je connais, ô Thétis, malgré le deuil de ton âme, tu es venue sur l'Olympe ; apprends pourquoi je t'ai appelée. Depuis neuf jours la discorde s'est glissée parmi les immortels au sujet d'Hector et d'Achille destructeur des cités. On exhorte souvent le subtil meurtrier d'Argos à dérober le cadavre. Mais, pour conserver à l'avenir ton amitié et ton respect, je réserve à ton fils la gloire de le rendre. Donne-lui tes ordres. Dis-lui que les dieux, que Zeus surtout, s'irritent contre lui, parce que, dans sa fureur, il retient Hector près des navires, et n'a pas accepté de rançon. Je vais envoyer Iris au magnanime Priam, afin qu'il rachète son fils chéri et qu'il porte à Achille des présents tels que son cœur s'en réjouisse. » Il dit. La déesse aux pieds d'argent,

docile à ses ordres, prend son essor des cimes de l'Olympe. — Les volontés de Zeus ne se discutent pas. Mais d'où vient ce souverain empire? Pourquoi Zeus a-t-il retenu ce rang suprême que son homonyme védique, Dyaus, a dû céder aux Adityas, à Varouna, à Indra puis à Agni, principe igné du sacrifice et de la vie universelle?

Deux hypothèses se présentent. Ou bien le Zeus hellénique est le plus ancien des dieux indo-européens qui se sont établis dans l'Hellade. Ou bien, c'est un dieu nouveau, comme le dira le Prométhée d'Eschyle, un usurpateur triomphant, qui doit être à son tour détrôné. Cette donnée que développe la théogonie attribuée à Hésiode est le fondement de la mythologie classique. Les rhapsodes homériques la connaissent et l'adoptent. Lorsque Hèra emprunte à Aphroditè sa ceinture merveilleuse où sont tracés tous les attraits, les tendres caresses, les désirs, les secrets entretiens et ces mots qui captivent l'âme même du sage, elle lui dit : « Je vais visiter, aux confins de la terre féconde, Okéanos, père des dieux, et la vénérable Tèthus, qui m'ont élevée et nourrie dans leurs demeures. Rhéa m'avait confiée à leurs soins lorsque Zeus au vaste regard exila Kronos sous la terre et la mer inépuisable. Je vais les visiter, et mettre fin à leurs querelles. » Quand la légère Iris vient de la part de Zeus défendre à Poseidôn de secourir les Argiens, l'illustre maître des ondes pousse un profond soupir et s'écrie : « Hélas ! s'il est tout-puissant, que son langage respire d'orgueil ! Quoi ! me contraindre par la force, moi son égal en honneurs ! Kronos donna le jour à trois frères, que Rhéa porta dans son sein : Zeus et moi, le troisième est Aïdès qui règne sur les morts. L'héritage paternel fut divisé en trois lots, et chacun eut sa part d'honneurs : lorsque l'on eut agité

les sorts, il m'échut d'habiter la mer écumeuse; à Pluton échurent les immenses ténèbres. Zeus obtint le vaste ciel au sein de l'air et des nuées. La terre et le vaste Olympe restèrent en commun. Je ne suis point soumis à la volonté de Zeus! » Ces fières paroles, vaines fanfaronnades, établissent la filiation de Zeus, qui, partout, est le Kronide, le Kroniôn par excellence. Enfin (*Iliade*, XIV, 274), Hèra prend à témoins d'un serment qu'elle fait au Sommeil « les dieux rangés autour de Kronos, les dieux de l'abîme (*hupotartaréoi*), que l'on nomme Titans. » On peut, en somme, tenir pour fixées et admises aux xe et ixe siècles la généalogie de Zeus et sa victoire sur des dieux plus anciens.

D'autre part, Dodone, le plus ancien établissement des Selles ou *Helloi*, et des Grecs ou *Graïkoi*, ne connaît que Zeus et Dionè. Mille ans peut-être avant Hésiode et les *Hymnes homériques*, Zeus prend possession des montagnes d'Arcadie et partage avec Hèra la royauté dans l'Argos péloponnésien, colonie de l'Argos pélasgique. Il est fortement établi sur les Olympes et les Idas de la Thessalie, de la Troade et de la Crète. S'il rencontre en Crète Kronos, dont il devient le fils, en Asie Tantale dont il sera le père, en Attique Poseidôn qu'il accepte pour frère et, autour des gouffres dispersés dans toute la Grèce, une divinité des morts, le riche et l'invisible — Aïdès, Ploutôn, — qu'il s'assimile (*Zeus Chthonios*), il apparaît en tous lieux comme le dieu suprême de la première invasion achéenne. Partout sa suprématie est antérieure aux légendes qui le relient aux divinités, soit locales et pélasgiques, soit particulières aux diverses tribus, thraces, ioniennes et doriennes. Cette universalité, si incontestée, nous ramène à la première hypothèse. Zeus-Dyaus était le dieu masculin suprême des Indo-Européens, dans le

temps où les premières bandes selles et graïques se sont séparées des Aryas orientaux. Reste à expliquer la fable d'Ouranos mutilé et vaincu par Kronos, de même que Kronos a été vaincu et relégué dans l'Erèbe par Zeus. Nous y viendrons en traitant d'Hésiode. Disons cependant que la première légende est une forme ou une copie de la seconde. Ouranos, le ciel étoilé, le ciel nocturne, séparé de la Terre par la faux du matin (de même qu'Argos aux yeux sans nombre a été tué par Hermès, un dieu de l'aurore), Ouranos n'a jamais été véritablement dieu. Soit que des Hellènes retardataires aient eu connaissance du Varouna védique, et n'aient pu le substituer à Zeus, déjà personnifié, soit que la langue grecque ait elle-même formé le mot *ouranos* à l'aide d'une racine *var*, ce terme a toujours signifié, dans le langage commun et sans aucune équivoque, le ciel, surtout la voûte d'airain du ciel nocturne. Mais lorsque la cosmogonie phénicienne se fut insinuée dans la mythologie grecque, l'auteur de la *Théogonie* s'empara du mot et fit ingénieusement d'Ouranos, du ciel ténébreux, le père des Titans et des dieux; il put ainsi enrichir d'un magnifique frontispice ce grand mythe central de toutes les religions indo-européennes, le combat de la lumière contre les ténèbres.

Quoi qu'il en soit, pour Homère, la lutte est terminée, la victoire est définitive, et la force de Zeus plane au-dessus de toutes les mauvaises volontés. C'est une grande figure que le Zeus homérique, idéal d'un peuple violent encore, mais passionnément amoureux de la vie et de la beauté, et, par contraste, de la grandeur sereine, impartiale; d'un peuple qui s'éveille aux idées de pitié, même de justice. Oui, Zeus est grand, parce qu'il est pleinement homme, et que rien d'humain ne lui est étranger.

Ses faiblesses — dont nous connaissons le sens pure-

ment métaphorique, — mais dont nul — au temps d'Homère — ne songeait à contester la réalité, ses amours innombrables qui ont choqué des métaphysiciens quelque peu niais, des mystiques saugrenus, et amusé de spirituels épilogueurs. n'étaient pas pour déplaire à des Achéens aux yeux vifs, à des habitants de l'Hellade aux belles femmes. Il retient près de lui, épouses honoraires et honorées, Dionè, la blonde Dèmètèr, Thémis, Lètô, celle-ci encore suspecte à la jalouse Hèra. Mais il donne à sa compagne officielle d'autres sujets de plainte: il ne cesse d'élever jusqu'à lui des nymphes, une Thétis, qu'il eût épousée si un oracle ne l'eût averti de craindre le fils qui naîtrait de leur union; bien plus, il distingue des mortelles: Théia, Danaè, Europè, Lèda, Alkmènè, mères de Pirithoüs, de Persée, de Minos, d'Hélène et d'Héraklès. Je ne ferai pas remarquer ici que Zeus n'est pas le seul, ni le dernier dieu, qui ait eu avec une simple femme des relations fécondes. L'excuse serait complètement superflue: car ces héroïnes n'étaient pas des femmes. L'une, Théia, est l'épouse d'Ixion, un nom du soleil; l'autre le nom d'une race: celle-ci une mer ou une île; celle-là est un doublet de Lètô: c'est la nuit, mère de Hélènè, la lune, autre Sélènè, autre Phoibè ou Artémis; *Alkmènè*, déesse sous l'antique nom de *Alalkoménè*, n'est qu'une personnification de la force secourable, *Alkè*. Mais, redisons-le, ces multiples amours charmaient Homère et ses contemporains. Le poète les regarde comme le complément naturel de la richesse et de la royauté. Comme tous les Indo-Européens, anciens et modernes, les Grecs sont monogames, mais avec des exceptions nombreuses qui, à ce qu'on dit, confirment la règle. Hèra est si fatigante, si hargneuse, si hautaine! Et quand elle se donne la peine de s'attifer pour son époux, c'est pour le jouer, pour

contrarier ses projets les plus chers. Il faut lire la scène charmante où Zeus, qui musait sur l'Ida sans songer à mal, arrête au passage l'artificieuse Hèra et l'enveloppe d'un nuage d'or (chant XIV); on sent que le poète est ravi de son invention, qu'il se réjouit de montrer un mari, le roi des dieux, séduit par sa propre femme; mais il est heureux aussi de faire éclater l'humeur facile et l'amoureux tempérament de ce père éternel, au noir sourcil, à la barbe florissante.

C'est que, en dépit de ses menaces au fracas retentissant, Zeus est bon compagnon. Comme les héros, même les plus farouches, comme Achille, comme Agamemnon, comme Nestor et Ulysse, il est hôte libéral et père indulgent. Il a beau traiter de « chienne impudente » la superbe Athènè, il ne peut en vouloir longtemps à celle qu'il sut tirer de son cerveau, nous dit La Fontaine, par un secret d'accouchement nouveau : « Rassure-toi, fille chérie, répond en souriant l'assembleur de nuages; si je tiens maintenant un langage sévère, je veux toujours être doux pour toi. » Il ne goûte pas beaucoup le caractère d'Arès; cependant, lorsque ce fou furieux, blessé par Diomède, rentre larmoyant dans la demeure des dieux, la semonce de Zeus est paternelle encore : « Divinité inconstante, ne viens pas auprès de moi pour te plaindre; tu es le plus haïssable des habitants de l'Olympe; sans cesse tu te plais aux discordes, aux combats, aux querelles; tu as l'esprit intraitable de ta mère que je puis à peine dompter par mes réprimandes; je soupçonne que maintenant tu souffres pour avoir suivi ses leçons. Mais je ne veux pas te laisser plus longtemps en proie à la douleur, car tu es mon fils, et c'est mon épouse qui t'a donné le jour. Cruel comme tu te montres, si tu étais issu d'une autre divinité, déjà depuis longtemps tu serais tombé au dernier rang des habitants du

ciel. » Il dit, et commande à Paeôn de le guérir. Des baumes salutaires calment sa souffrance (car la mort n'a point de prise sur un dieu). Hébè le conduit au bain; puis, paré de riches vêtements, il vient s'asseoir auprès du fils de Kronos.

A la blonde Aphroditè, qu'Homère fait fille de Zeus et Dionè, le père des dieux ne parle qu'en souriant. Cette délicate personne, atteinte à la main par le même Diomède, est venue tout en larmes tomber dans les bras de sa mère, et Pallas dit en raillant : « O mon père! ce que je vais dire va-t-il te déplaire? Celle-ci, en poussant quelque Argienne à suivre les Troyens qu'elle chérit, en caressant quelque Grecque au long voile, aura déchiré sa main délicate avec une agrafe d'or! — Le dieu se prend à sourire, et, appelant la blessée déjà guérie, il lui dit : « Chère enfant, les travaux de la guerre ne te sont pas confiés; laisse-les au fougueux Arès, à Pallas; occupe-toi seulement des désirs et des œuvres de l'hyménée. »

Une autre fois, c'est Artémis qui a fait une mauvaise rencontre. Hèra lui a pris ses flèches et lui en a caressé les joues en riant. Alors, humiliée et pleurante, la jeune vierge rentre dans le palais d'airain et vient s'asseoir sur les genoux du dieu tout-puissant. Son voile divin frémit. Le fils de Kronos la presse sur son sein et l'interroge avec un doux sourire : « Quel dieu téméraire, ô chère enfant, a osé te maltraiter, comme si tu avais fait ouvertement une mauvaise action? — La déesse des bois répond : O mon père! c'est Hèra, c'est ton épouse; c'est elle qui amène parmi les dieux la discorde. » Tels étaient leurs entretiens.

La Discorde (Eris, sœur d'Arès, déesse demi-antique, demi-allégorique), est une visiteuse que Zeus n'aime pas : il l'emploie cependant, lorsqu'il veut renverser

les projets des mortels. Car il a ses moments de colère — plus apparente que réelle. — Si puissant qu'il se dise et qu'on l'appelle, il est soumis à un pouvoir, à une loi dont il connaît les arrêts. Il peut en retarder, mais non en supprimer l'accomplissement : Moira, la Parque, Aïsa, le Sort; c'est déjà la Fatalité d'Eschyle, la *Fortuna*, le *Fatum* et la Providence des Latins, des chrétiens ou des musulmans, toutes ces variantes de l'inéluctable destin, avec lequel ont dû compter toutes les religions, tantôt le résorbant en leur dieu, au risque d'imputer au dieu bon l'existence du mal, tantôt lui laissant cette libre action qui limite la puissance de Zeus. Hèra le lui rappelle amèrement lorsqu'il veut sauver Sarpédon : « O le plus redoutable des dieux, lui dit-elle, quelles paroles as-tu dites ? Un mortel voué dès longtemps au destin, tu veux l'arracher à la triste mort! Accomplis tes désirs, mais nul ici ne t'approuvera. Fais attention à mes paroles : si tu renvoies Sarpédon vivant dans ses demeures, prends garde que d'autres dieux ne veuillent ensuite faire échapper leurs enfants aux désastreuses batailles. »

Hèra, cependant, suppose que Zeus, comme le Pyrrhus de Racine, pourrait, s'il le voulait bien, « forcer la destinée ». Lui-même, plus d'une fois, craint que les Grecs n'emportent Ilion avant l'heure, en dépit du destin. Cette force aveugle est donc moins fixe qu'elle ne semblerait. Le destin est parfois conditionnel, laissant à Achille, par exemple, le choix entre une obscure longévité et le rapide éclat d'une jeunesse héroïque. On dirait qu'une certaine latitude est laissée à l'intervention des dieux (à quoi bon, sans cela, les prières et les offrandes ?), mais qu'il est un point sur la pente où rien ne peut enrayer la chute, où rien n'arrêtera ce qu'attire l'haleine du gouffre; un moment où nulle main, nul souffle des

dieux n'amortira le coup, ne détournera la javeline. Voilà la part de l'inévitable. Et c'en est assez pour assombrir la pensée du suprême pasteur des peuples. Car il a besoin des hommes ; il aime la grasse fumée des hécatombes succulentes. Qui le conviera désormais aux banquets du sacrifice, s'il ne peut sauver ceux qui ont le plus fidèlement honoré ses autels ? Ne commet-il pas un abus de confiance en agréant des services qu'il ne récompensera pas ? Ne dira-t-on pas qu'un dieu, le plus grand de tous, a été vaincu en générosité par les hommes ?

Il a honte d'abandonner les Troyens, Hector, le magnanime Hector qui l'a toujours comblé de victimes et de riches présents ! « Parmi les villes que sous le soleil et sous le ciel étoilé habitent les humains, il n'en est pas une, dit-il, qu'au fond de mon âme j'honore autant que la sainte Ilios, et Priam et le peuple du belliqueux Priam. Jamais chez eux mon autel n'a manqué de mets équitablement partagés, de libations, du fumet des sacrifices. Car telle est la récompense qui nous échoit. » Mais quoi ! N'a-t-il pas les mêmes obligations aux Achéens ? Est-ce que Agamemnon, est-ce qu'Idoménée ou le divin Nestor l'ont jamais négligé ? Est-ce que ceux-là ne l'ont pas également invoqué, nourri, abreuvé, enfumé ? C'est ce que, à bon droit, rétorquent les déesses altérées de sang dardanien. Que répondre ?

Il essaye d'abord de couper court aux calamités qu'il prévoit, par une trêve, par une paix définitive. Au chant IV, il ouvre ainsi le conseil : « C'est à nous de décider si nous exciterons de nouveau la guerre terrible et le carnage ; ou si, entre les peuples ennemis, nous rétablirons la paix. Si ce dernier parti est agréable à tous les dieux, les peuples du roi Priam continueront d'habiter sa ville, et Ménélas emmènera l'Argienne

Hélène. » Mais il est assailli par un tel concert de récriminations qu'il doit s'abandonner au destin. Les Grecs du moins paieront cher la victoire finale. Leurs rois seront blessés, Patrocle périra, Hector portera la flamme jusque dans la flotte. La compensation est une sorte de justice. Sarpédon pour Patrocle, et plus tard Achille pour Hector.

« Dès que le soleil parvient au milieu du ciel, le père des dieux et des hommes déploie les balances d'or, y pose deux sorts mortels : celui des Troyens, habiles écuyers, celui des Grecs cuirassés d'airain, et les soulève en tenant le milieu. Aussitôt, le jour fatal des Argiens l'emporte ; leur sort descend jusqu'à la terre féconde ; celui des Troyens s'élève jusqu'au vaste ciel. Zeus, alors, du haut de l'Ida, tonne avec fureur ; des éclairs flamboyants tombent dans les rangs argiens, la pâle terreur saisit les héros ! » Dès lors, et de revanche en revanche, tout suit la pente fatale, et Zeus n'est plus que l'exécuteur des arrêts du destin.

Cette loi amère, inexorable, les hommes ne l'ont que trop connue. « Quelles que soient nos afflictions, dit Achille, renfermons-les en notre âme. Que servent les pleurs ? Tel est le sort que les dieux ont fait aux misérables mortels ; eux seuls sont exempts de soucis. Deux tonneaux sont placés sur le seuil de Zeus et contiennent les dons qu'il répand : l'un le mal, l'autre le bien. Celui pour lequel le dieu les mélange rencontre tantôt le bien, tantôt le mal. Celui pour lequel il puise seulement à la source des douleurs est abreuvé d'outrages. La faim dévorante le chasse par toute la terre ; il erre en tous lieux et n'est honoré ni des dieux ni des mortels ! »

En somme, dès qu'il y a des dieux, les dieux sont responsables. Le destin ne les innocente pas, puisque

l'homme ne les a conçus que pour se soustraire au destin. Vous avez vu que Zeus a vaguement conscience de cette responsabilité, et qu'Achille est trop dur pour lui. Agamemnon aussi va trop loin quand il lui donne pour fille la terrible Atè, autre figure de la fatalité ; il avoue d'ailleurs que Zeus lui-même en a senti les atteintes. Cette déité destructive s'était liguée avec Hèra contre Hèraklès. Zeus indigné la saisit par sa brillante chevelure ; il s'engage, par un irrévocable serment, à ne jamais permettre le retour dans l'Olympe, ni dans le ciel étoilé, de cette furie qui n'épargne personne ; et de toute la force de son bras, il la précipite du ciel. Mais, tombée sur la terre, elle le fit longtemps gémir encore, lorsqu'il vit son fils chéri accablé par Eurysthée de travaux « outrageants ». Zeus, autant que les hommes, déteste donc le destin qui le domine. Mais une réflexion devrait le consoler : c'est que, fût-il le maître absolu des choses, la justice serait hors de sa portée. Un dieu ne saurait être juste. On ne lui demande, on n'attend de lui que des faveurs ; et la grâce est le contraire de la justice. Ses aspirations vers la justice honorent le chantre qui les lui prête, mais elles sont incompatibles avec la nature divine.

Il faut que Zeus se contente d'écouter, d'exaucer quand il le peut, les vœux des suppliants, d'être par excellence le dieu de la pitié, *ikétésios*. C'est là son véritable rôle, et l'exemple qu'il donne aux mortels ; utile en tous les temps, et surtout dans ces âges de fer où règnent la force et la cruauté. Zeus a pitié d'Hector, il a pitié de Priam, et le couronnement de l'*Iliade* est le triomphe tardif et momentané de la pitié. Dans cette scène immortelle où le vieux roi, le père inconsolable, vient baiser la main qui a tué son fils, c'est l'ordre de Zeus qui attendrit le meurtrier farouche et lui arrache le

cadavre d'Hector. Déjà le vieillard Phœnix avait tenté vainement d'incliner cette âme violente à la miséricorde, et peut-être ces enseignements y avaient-ils pénétré plus avant qu'Achille ne s'en doutait alors.

« O mon enfant, disait Phœnix, dompte ta grande âme. Il ne te sied pas de montrer un cœur sans miséricorde. Les dieux eux-mêmes, qui prévalent par la vertu, l'honneur et la force, ne sont pas inflexibles. Les Prières aussi sont filles du grand Zeus ; boiteuses, ridées, l'œil incertain, elles ont à cœur de marcher derrière Atè. Mais celle-ci est robuste et a le pied ferme ; aussi elle les dépasse en courant ; elle les prévient sur toute la terre et afflige les humains. Les Prières la suivent et guérissent les maux qu'elle a faits. Malheur à qui les repousse et les chasse avec dureté ; elles remontent vers le fils de Kronos ; elles le conjurent de livrer à Atè cet homme superbe, afin qu'elle le frappe et le punisse. »

Je ne sais trop si j'ai réussi à faire goûter ce personnage complexe qui réunit en lui l'impassible nature et l'humanité pensante. La mythologie homérique n'est pas un système lié, sauf en un point, qui est l'obéissance forcée des dieux à un maître suprême. C'est une broderie flottante qui mêle aux aventures des hommes les légendes antiques et les inventions des rhapsodes. Elle ne se laisse pas embrasser d'un coup d'œil ; elle entraîne le chercheur à de perpétuels retours vers les origines, vers les révolutions politiques, sociales, intellectuelles que l'histoire n'a pas notées. Qui peut se flatter d'avoir résolu les problèmes qu'elle soulève, les énigmes qu'elle pose et dont les termes changent à tous moments ? Elle résulte du travail de dix siècles, mais ce travail elle ne le résume pas. Nous avons tenté d'en ordonner les éléments épars, et souvent contradictoires.

Condensons ici, une dernière fois, les traits successifs du Zeus sellique, achéen et homérique.

Il est d'abord le vague génie de l'atmosphère qui parle aux hommes par le souffle du vent dans le feuillage, par le bruit et l'éclat de la foudre, par la chute des pluies. Assembleur des nuages et des éclairs, assis sur les montagnes qui avoisinent ou qui portent la voûte céleste, il établit l'ordre dans le monde ; il discipline les forces dispersées dans l'abîme, dans les eaux, sur la terre et dans l'étendue. Il est le jour, le ciel même ; son œil est le soleil.

Mais, en même temps, il est homme, il est l'époux de toutes les déités à qui le langage a attribué le sexe féminin ; il devient le père de toutes choses, et des dieux comme des mortels. Père et roi universel, il grandit à mesure que se développe l'esprit humain. En lui s'agitent toutes les pensées, toutes les inquiétudes de l'homme, sur la destinée, sur l'inévitable mélange des biens et des maux, sur la justice qu'il ne peut réaliser parce qu'il est dieu et condamné à favoriser les uns aux dépens des autres. Et, pour expédient suprême, il adopte la miséricorde, la pitié. Homère, du premier coup, atteint le fond de toute philosophie religieuse. La science, seule, ira plus loin.

---

# VIII

## LES DIEUX HOMÉRIQUES

Liberté des dieux sous la suzeraineté de Zeus. — Hèra, ses ruses, son humeur hautaine; l'anthropomorphisme efface tous les traits archaïques de cette déesse qui fut d'abord la Terre, la vache, toujours mère et toujours vierge, et que son union avec le Ciel, avec Zeus, a transformée en puissance aérienne au voile blanc comme le soleil. — Bien plus complète encore est la métamorphose de la *Face de Chouette* (*Glaukopis*) en Vierge vaillante et sage, fille et conseillère de Zeus. — Origines très complexes de Pallas-Athènè; fulgurante, marine ou du moins humide (*Tritogénéia*), terrestre aussi et régionale (*Attique*), elle est devenue et reste l'incarnation de la Grèce artiste et guerrière; c'est à ce titre qu'elle est associée au très brave et très artificieux Odusseus, image parfaite de la race hellénique. — Episodes de l'*Odyssée*. — Identité originelle de Zeus et de Poseidôn (*Zènoposeidôn*), dieu fulgurant de l'atmosphère, préposé — sans nécessité aucune — à l'empire des mers. Apporté sans doute par les cavaliers thraces sur les rivages de l'Egée, il a été bon gré mal gré annexé, en qualité de frère, à la famille du Zeus achéen. — Les véritables dieux de la mer : Okéanos et Tèthus, Phorkus et Kètô, Néreus et Amphitritè, Triton, Proteus, etc. — Origine antique de Thétis.

Ce serait commettre un singulier anachronisme que d'attribuer aux rhapsodes des x^e^ et ix^e^ siècles des tendances monothéistes. Autant vaudrait les taxer d'athéisme, parce que leur conception du destin supprime logiquement tous les dieux. Ils ne s'en doutaient pas. Ils ne se demandaient pas davantage si le pouvoir souverain de Zeus se conciliait avec l'indépendance des

autres Olympiens. Modelant la société divine sur la société hellénique de leur temps, où non seulement la suzeraineté d'un Agamemnon devait compter avec des royautés presque rivales, mais où les plus minces nations reconnaissaient autant de rois décorés du sceptre que de riches propriétaires, ils ne songeaient pas plus à sacrifier au roi suprême Hèra, Poseidôn ou Athènè, que Nestor, Ulysse ou Achille au généralissime des Achéens. Pour eux, chaque divinité comme chaque héros gardait son caractère particulier, sa physionomie personnelle. Tous étaient rois et dieux au même titre que Zeus, ayant tous, respectivement, leurs fonctions, leurs honneurs et leurs domaines. La volonté de Zeus pouvait bien contrecarrer leurs caprices, arrêter ou suspendre leurs entreprises, mais non leur enlever l'immortalité, les bannir de leurs temples, encore moins des cités qui les avaient choisis pour patrons. Rien de plus factice que les conseils tenus dans le palais de l'Olympe sous la présidence de Zeus, rien de plus réel que le culte rendu dans l'Argolide à Hèra, dans l'Attique et la Messénie à Poseidôn, dans la Phocide et la Laconie à Apollon. Et il est à croire que les Grecs auraient peu goûté des poèmes où la dignité de leurs dieux locaux eût été par trop rabaissée ; l'autorité que Zeus réclame se fait accepter parce qu'elle est celle d'un époux, d'un père, d'un frère aîné ; elle est d'ailleurs intermittente et laisse une marge fort étendue à l'activité de ses compagnons. Le plus souvent, Zeus ignore ou approuve expressément les amours et les haines, les fantaisies, les cruelles iniquités de ces ombrageux feudataires. Il évite le plus possible de leur faire sentir la bride et le fouet. Lorsqu'il envoie Iris à Poseidôn, il ne se dissimule pas le danger d'un conflit avec le puissant dieu des ondes : « Qu'il considère, dit-

il, que, *malgré sa force*, il ne saurait me tenir tête.» Et quand Poseidôn conçoit le projet odieux et ridicule de jeter une montagne devant le port des Phéaciens, il lui répond : « Frère chéri, je crois comme toi que c'est ce qu'il y a de mieux à faire. Mais ne dis pas que les dieux te méprisent! Il serait périlleux d'outrager le premier-né (après moi) des immortels. Il ne tient qu'à toi de te venger. Agis selon tes désirs et satifais ton âme. » En somme, tant que Zeus se tait, et même après qu'il a parlé, les dieux grands et petits, Olympiens ou simples comparses de la terre et des eaux, font ce qu'il leur plaît, tourmentent, frappent ou protègent à leur gré les faibles mortels.

Les dieux de l'*Iliade* sont divisés en deux camps, ceux-ci luttant pour les Grecs, ceux-là pour les Troyens ; mais ils n'en rentrent pas moins chaque soir au banquet de l'Olympe. Cette hostilité, qui s'exprime non seulement par des paroles, mais aussi par des actes, et que cependant efface une coupe de nectar, n'aura plus de raison d'être après la chute d'Ilion, ou du moins elle ne se manifestera plus qu'en des querelles privées où l'on devine encore les sourds grondements de vieilles antipathies. L'*Odyssée*, bien qu'elle ait recueilli nombre de traits archaïques, ne distingue plus entre les divinités de l'Europe et celles de l'Asie, entre le groupe qu'on peut appeler achéen (déjà constitué d'éléments divers, éoliens, achéens, ioniens), et les dieux spécialement doriens ou adoptés par les Doriens, tels qu'Apollon et Artémis. Les nuances ont disparu. Poseidôn, qui dans le principe n'était pas plus achéen que troyen (il avait construit les murs, et il protège Enée), devient le persécuteur d'Ulysse. Il est donc difficile de répartir les dieux d'Homère en des classes nettement définies, selon les sexes, les fonctions,

les domaines célestes, atmosphériques, terrestres, marins ou infernaux. Ce serait risquer d'introduire en ce panthéon un ordre, une hiérarchie qu'il ne comporte pas. Mieux vaut encore appeler tour à tour les personnages les plus en vue, les protagonistes, en complétant leur portrait d'après quelques hymnes détachés ; chemin faisant, à côté d'eux ou a leur suite, nous rencontrerons les dieux d'une période antérieure, dieux honoraires, dieux sacrifiés, que l'anthropomorphisme a tantôt négligés, tantôt diminués jusqu'à la condition de simples mortels, tantôt relégués au Tartare ou dans le fond des mers, tantôt retraités sur l'Olympe et dans le ciel.

Tout d'abord se présente Hèra, qui ne permettrait à qui que ce soit de lui disputer le premier rang après Zeus. Elle est la sœur et l'épouse du maître des dieux ; elle siège près de lui sur un trône d'or ; elle repose à ses côtés dans la chambre nuptiale construite par Héphaïstos et close de verrous ou de courroies inextricables. Elle est chaste et hautaine ; sans cesse outragée par les infidélités de son volage époux, humiliée par la présence de ses rivales, Dionè, Thémis, Dèmètèr, Latone, elle poursuit Zeus de ses paroles acerbes, de ses sarcasmes insolents ; et de sa haine, de ses vengeances, les filles et les fils de l'adultère, Aphroditè, Artémis, Héraklès. Elle fait atteler et dételer son char par l'innocente et douce Thémis. Jamais elle n'est plus heureuse que lorsqu'elle a fait tomber son illustre époux en quelque piège cruel.

« Alkmènè allait enfanter le vaillant Héraklès ; Zeus alors, se glorifiant, tint à l'assemblée des dieux ce discours : Ecoutez, dieux et déesses ! aujourd'hui même Ilithye (*Eileithuia*), arbitre des douleurs, va mettre à la lumière, parmi les hommes issus de mon sang, un

enfant qui dominera sur tous ses voisins. — Tu nous trompes, s'écrie l'auguste Hèra, le cœur plein d'artifices;... mais allons, jure-moi, affirme par un irrévocable serment qu'il dominera, en effet, sur ses voisins, l'enfant issu de ta race qui, aujourd'hui, sortira des entrailles d'une femme! » Elle dit. Zeus, sans soupçonner la fraude, prononce le formidable serment. Hèra, aussitôt, se précipite des sommets de l'Olympe et descend dans Argos, en Achaïe; elle n'ignorait pas que la noble épouse de Sthénélos, fils de Persée, portait dans son sein, depuis sept mois, un fils chéri; et, prématurément, elle le mit au jour. Cependant elle suspend les douleurs d'Alkmènè et retarde ses couches, puis remontant vers Zeus, elle lui dit : O toi qui lances la foudre, j'ai à déposer dans ton âme une grave parole : cet homme illustre qui règnera sur les Grecs vient de naître; c'est Eurysthée, fils de Sthénélos; il sort de ton sang, et n'est point indigne de la souveraine puissance. Elle dit, et frappe d'une douleur aiguë le cœur profond de son époux. »

Lié par son serment, le maître du tonnerre subit le joug de sa redoutable compagne. Mais celle-ci, pour maintenir son empire, a parfois recours à des moyens plus doux. Elle est belle, et elle le sait; d'une beauté sévère et souveraine, mais à laquelle ne messied pas le sourire, d'autant plus puissant qu'il est plus rare. Un jour, elle aperçoit Zeus assis en paix sur la plus haute cime du mont Ida, laissant quelque répit aux Grecs accablés par Hector; elle conçoit le dessein d'endormir sa vigilance. « Soudain, elle entre dans la chambre secrète et en ferme les portes brillantes. L'ambroisie a bientôt purifié de toute souillure son corps plein d'attraits; une huile divine, qui lui a été offerte en sacrifice, répand son arome dans le palais céleste et jusque

sur la terre. La déesse au sein blanc forme les belles tresses qui retombent de sa tête immortelle ; elle revêt la tunique aux agrafes d'or où Pallas a brodé de merveilleux dessins, elle n'oublie ni la ceinture aux cent franges, ni les pendants d'oreilles ornés de trois gemmes resplendissantes, ni les belles sandales, ni le voile superbe, éclatant de fraîcheur, blanc comme le soleil. » Elle a caché dans son sein la ceinture prêtée par Aphroditè. Elle a gagné Hupnos, le dieu du sommeil, en lui promettant pour épouse Pasithéa, la plus jeune des Charites. « D'un rapide essor, quittant les cimes de l'Olympe, elle descend dans la Piérie et la riante Emathie, traverse les monts neigeux de la Thrace, l'Athos, les flots écumeux, pose à Lemnos ses pieds qui effleurent à peine la terre et les ondes, puis, enveloppée d'un brouillard, franchit l'Hellespont, gagne Lektos, au pied de l'Ida fécond en sources, asile des bêtes fauves, vole au-dessus des forêts jusqu'au Gargare. Zeus l'aperçoit et le désir voile son âme prudente. » On sait le reste. Le Sommeil fait son œuvre, et les Troyens sont repoussés. Pallas et Poseidôn ont rendu la victoire aux Argiens. Quand Zeus se réveille, Hector gît privé de sentiment sur les bords du Scamandre, abattu par le rocher qu'Ajax a lancé.

Le charme de ces inventions poétiques a fait illusion aux Grecs eux-mêmes sur les origines et les objets de leurs croyances. Que reste-t-il, après Homère, de cette vache adorée à Mycènes, de cette Hèra à la figure, puis aux yeux de bœuf, divinité pélasgique de la terre féconde, puis de cette Hèra céleste, assimilée par confusion de noms à l'étendue aérienne et lumineuse ? Hèra n'est plus qu'une femme, le type de l'épouse antique ; et c'est ainsi que la considèrent tous les mythologues classiques ; peut-être n'y a-t-il pas une déesse qui ait

été plus complètement transformée par l'anthropomorphisme. Pourtant quelques traits archaïques rappellent encore la puissante patronne du Péloponnèse à qui trois villes surtout sont chères : « Sparte, Argos et Mycènes aux larges rues », qui « haît dans son âme » le Zeus de l'Hellade, et qui, lasse de vaines révoltes, résignée, mais aigrie par de nombreuses défaites, oblige du moins son fulgurant maître à compter avec elle, à la respecter, parfois même à l'aimer. Hèra, nous le savons, n'était pas plus la sœur que l'épouse de Zeus ; c'était la Terre toujours jeune et toujours mère ; à ce titre, elle continue de présider aux mariages ; elle envoie ses filles, les Ilithyes, autres elle-même, au chevet des accouchées ; même dans le ciel, elle garde certains attributs maternels ; son lait a formé la voie lactée, dans les temps immémoriaux où elle allaitait Héraklès, son fils ou son parèdre masculin, c'est le nom qui le dit, et qui l'affirme, à l'encontre de toutes les fables postérieures. Les rapports de Hèra avec Argos, fils de la Terre, avec la vache Io dont elle confie la garde à ce personnage étoilé, pasteur des astres, font évidemment allusion à des mythes que les *Védas* nous ont rendus familiers, à l'union de la terre et du ciel nocturne, et à ce caractère bovin, attribué jadis aux forces fécondantes et aux forces fécondées (comme si les siècles qui suivirent la domestication du bœuf et de la vache avaient été pour la pensée humaine une période bovine, un régime bovin). Quel sens, maintenant, se cache dans l'aventure bien connue de Hèra suspendue par une chaîne d'or entre le ciel et terre avec une enclume à chaque pied ? M. Victor Henry le devinerait sans doute, lui qui a très ingénieusement découvert dans les mythes une série d'énigmes, de devinettes, comme les anciens aimaient à en proposer par la bouche du Sphinx ou

des Pythies. La chaîne d'or serait la traînée de la foudre ; Hèra, l'atmosphère ; les deux enclumes, le soleil et la lune ou bien le jour et la nuit. De toute façon, en vertu de son union avec Zeus, Hèra est devenue aérienne, céleste, et quelque peu lumineuse ; son voile est éblouissant, « blanc comme le soleil. » Sa messagère est l'arc-en-ciel, Iris, qui descend des cieux au fond des mers ; enfin elle-même glisse d'un vol insensible et rapide sur les vagues de l'étendue.

Une autre déesse également humanisée par Homère, c'est Pallas-Athènè, la *Jeune fille d'Athènes*, *Glaukôpis Athènè*, la figure de chouette, promue au rang de fille favorite, ou plutôt d'émanation du dieu suprême ; elle n'est pas moins étroitement unie à Hèra, qui pourtant n'est pas sa mère, et, comme nous le verrons, à Poseidôn. Le naturalisme n'a plus rien à réclamer dans cette création magnifique du génie grec ; sauf le nom antique de *Tritogénéia*, *Tritonis*, que nous avons expliqué, sauf la fable, omise par Homère ou inconnue de lui, la fable du coup de hache (ou de foudre) fendant le crâne de Zeus, la voûte céleste, d'où la déesse jaillit tout armée ; sauf encore l'*égide*, qui appartient à Zeus, nuée d'où sort la face du soleil coiffé de rayons onduleux, ou d'éclairs serpentins. Fille de *Zeus* ou de *Trita*, ou de *Triton*, c'est tout un ; mais *Trita*, *Traitana* (dieu védique) s'est confondu avec les eaux célestes qu'il fait couler sur la terre ; il est *Trita Aptya*, le Trita des eaux ou fils des eaux. Ces eaux, il les a suivies jusqu'à la mer où elles se rassemblent, et il y reste sous les noms féminins ou masculins d'*Amphitritè*, de *Tritô*, de *Triton ;* tandis qu'il demeure au ciel dans la personne de sa fille *Tritogénéia*. Celle-ci est d'ailleurs liée à l'élément humide : on la dit née sur les bords d'un lac Triton ; elle conduit le vaisseau de Télémaque ; elle règne sur les rivages de l'At-

tique. C'est elle sans doute qui humecte le sol aride de ce pays et, à côté de l'orge semée par la déesse d'Eleusis, fait sortir de terre l'onctueux olivier. Elle est encore une divinité terrestre, mais surtout régionale, quand elle reçoit, dans son temple de l'Acropole, Erechtée fils de la terre, ou Erichthonios. Le dragon qu'elle enferme dans une corbeille pour le malheur de Pandrose et de ses sœurs, le serpent nourri dans son sanctuaire, et les contes incohérents recueillis par certains mythographes se rattachent aussi aux origines chthoniennes ou peut-être fulgurantes d'Athènè. Mais ces traits épars s'effacent comme noyés dans l'éclat radieux de la belle déesse où s'incarna la Grèce artiste et guerrière. Adroite et forte, agile et redoutable, elle réunit tous les dons de la race, l'éloquence et la bravoure, la ruse et la patience, l'avidité et la générosité. Elle est vindicative, cruelle à ses ennemis, fidèle et partiale envers ceux qu'elle aime ; mais elle hait, avant tout, elle méprise la fureur brutale et le mol abandon sensuel. Elle est femme pourtant et préside aux travaux délicats des jeunes filles et des épouses chastes. Brodeuse émérite, elle orne de brillants dessins les voiles et les tuniques des Olympiens ; son aiguille est aussi légère que sa lance est pesante. Telles Bradamante et Marphise, triomphant dans les batailles et charmant par leur sagesse et leur modestie les hôtes réunis dans le château de leurs pères. Une seule grâce lui manque, la séduction. Elle n'aime pas d'amour, et elle n'est pas aimée. Toute faiblesse est étrangère à la suprême intelligence. Ces impressions que je viens de traduire, et qui se dégagent des textes homériques, ne sont exprimées nulle part dans les chants de l'*Iliade* et dans l'*Odyssée*. Homere ne raisonne pas, il peint ; il anime ses personnages et les laisse agir et parler selon leur caractère propre — que nous devons deviner. —

mais conformément aussi au milieu social et moral où ils se meuvent, sur les confins de la barbarie et de la civilisation.

Le monde homérique est violent et rusé, magnanime et fanfaron, surtout infiniment mobile, passant de la terreur panique à la folle audace, des pleurs à la joie bruyante, il s'enivre tour à tour de paroles, de vin et de sang. C'est beaucoup pour Athènè d'y introduire la sagesse, la patience, — à petites doses, — et surtout l'imperturbable énergie. Elle participe de la haute prudence attribuée à Zeus, mais elle n'a point ses aspirations vers l'impartialité. Elle est grecque et hait tout ce qui n'est pas grec ou avec les Grecs ; elle a fait serment de ne faire grâce à aucun Dardanien. Aussi est-elle inséparable du type complet de l'héroïsme grec, du subtil et vaillant Odusseus.

Nous la voyons lancer Diomède contre Aphroditè et piquer cette colombe blessée de ses railleries dédaigneuses. Arès, le brutal soudard, est l'objet de son mépris. Non contente de lui enfoncer dans le flanc la javeline de Diomède, elle l'attaque et l'abat à ses pieds. L'épisode est curieux (*Iliade*, XXI).

« Zeus, assis sur l'Olympe, rit en son cœur et se réjouit de voir les dieux livrés à Eris, à la Discorde. Déjà ils s'abordent. Arès le premier, destructeur des armures, s'élance sur Pallas et, le javelot à la main, lui adresse ces paroles outrageantes : Pourquoi, chienne impudente, appeler parmi les dieux la Discorde ? Insatiable est ton audace, et ton cœur est gonflé d'orgueil. C'est toi qui dirigeais le bras de Diomède et qui as déchiré mon corps divin. Tu vas tout à l'heure expier le mal que tu m'as fait. Il dit et frappe l'égide, arme horrible et qui résisterait même à la foudre de Zeus. La déesse recule et, de sa forte main, saisit dans la plaine une

pierre énorme que jadis les premiers hommes ont posée en ce lieu pour marquer la limite d'un champ. Elle la lance et atteint à la gorge le dieu de la guerre dont les genoux fléchissent. Il tombe et couvre sept plèthres. Sa chevelure est souillée de poussière. Autour de lui, ses armes retentissent. Athènè rit, et, se glorifiant : Insensé, pour comparer ta force à la mienne, n'avais-tu pas considéré encore à quel point je l'emporte sur toi ? Tu ressens l'effet des malédictions de ta mère irritée quand tu abandonnas les Grecs pour les perfides Troyens ! Elle dit et détourne ses regards étincelants. Cependant, Aphroditè, fille de Zeus, prend par la main le dieu blessé qui pousse de profonds soupirs. Hèra les aperçoit et, s'adressant à Pallas : Hélas ! infatigable fille du dieu qui secoue l'égide, vois encore cette chienne impudente, qui conduit hors de la mêlée Arès, fléau des humains. Que tardes-tu ? Athènè se réjouit en son âme, s'élance et laisse tomber sa forte main sur le sein de la déesse qui sent son cœur faillir et ses genoux plier. Les deux divinités vaincues gisent renversées sur les sillons fertiles, et Athènè, se glorifiant, s'écrie : Puissent tomber ainsi tous ceux qui secondent les Troyens ! »

Arès est un déserteur, en effet. En le rangeant parmi les défenseurs d'Ilion, le poète obéit à des sentiments complexes ; observateur satirique et naïf, il lui plaît d'associer le dieu de la guerre à la déesse des amours faciles ; son trait, lancé sur les siècles, n'est pas émoussé encore. Il se souvient aussi qu'Arès est un dieu des Thraces et peut sans invraisemblance favoriser les Phrygiens et les Dardaniens. Mais pour nous, qui savons l'intime parenté des Thraces et des Hellènes, confondus, aux premiers temps de l'histoire, dans l'Emathie et la Piérie, aux pieds même de l'Olympe, Arès est un dieu indo-européen, et son nom témoigne de son origine.

Comparez d'une part Arya et Arès, de l'autre Arès, Aréiôn, Aristos, Aristeus, Arétè, Aréopage, probablement Artémis ; ne sont-ce pas les nuances diverses ajoutées par des suffixes bien connus à la racine *Ar?* C'est pourquoi Athènè déteste en cet Arès le transfuge qui s'est laissé prendre au sourire de l'intruse Phénicienne, de la lubrique Aphroditè, si aisément adoptée par le luxurieux fils de Kronos.

Cependant, Ilion succombe ; le cheval de bois, construit par Épéos à l'instigation d'Athènè, a introduit dans la cité condamnée les plus vaillants des Achéens ; c'est Ulysse qui les commande, ou qui, du moins, les empêche de parler haut ou de sortir avant le temps. Il semble que la déesse qui l'inspire devrait le reconduire en paix, chargé de butin et de gloire, en ses domaines insulaires, auprès d'une femme et d'un fils qui l'attendent depuis neuf ans. Mais le destin sans doute ne le veut pas, et bientôt la colère de Poseidôn vient prolonger l'épreuve où doit grandir encore la renommée du héros. Et puis qu'est-ce que dix ans pour les immortels ?

Enfin, un jour que le dieu des mers s'est rendu à quelque festin, aux extrémités du monde, Zeus philosophe assez platement sur le meurtre tout récent du bel Égisthe, immolé par Oreste. « Nous n'y sommes pour rien », dit-il ou à peu près. « N'ai-je pas envoyé Hermès avertir Égisthe de ne pas tuer Agamemnon, que mal lui en adviendrait ? Mais quoi ! ce héros a passé outre. Tant pis pour lui. » Athènè alors intercède pour l'infortuné Ulysse, retenu dans une île lointaine par Calypso, fille du farouche Atlas. — Zeus proteste de ses bons sentiments : « Comment ! un héros qui a offert les plus beaux sacrifices aux divinités qui habitent le vaste ciel ! Mais je ne l'ai jamais oublié, certes ! Seulement, que veux-tu ! Poseidôn était fort irrité. Eh bien ! arrangeons

tout avant qu'il revienne ici; il faudra bien qu'il se rende au désir de tous les immortels. » Là-dessus Hermès, le messager au magique rameau d'or, s'élance au-dessus des flots et porte à la Nymphe des ordres péremptoires. Athènè s'envole vers Ithaque et, prenant la figure du Taphien Mentès, hôte d'Ulysse, elle se présente au jeune Télémaque, l'encourage, et lui conseille d'aller chercher près de Nestor et de Ménélas des nouvelles d'Ulysse ; c'est elle encore qui, sous les traits de Mentor (Mentès n'est qu'une variante), lui procure une barque, un équipage, et le conduit sans encombre à Pylos; bientôt, elle lui révèle en songe le retour de son père, l'arrache à l'amicale hospitalité du blond Ménélas et de la blonde Hélène, et le ramène sain et sauf chez le pasteur Eumée, malgré l'embuscade des prétendants.

Entre temps, avec la vitesse de la pensée, elle descend au-dessus de la couche d'une jeune princesse, Nausikaa, fille du roi des Phéaciens, et, lui parlant en songe avec la voix d'une amie d'enfance : « Pourquoi, dit-elle, ta mère t'a-t-elle enfantée si négligente ? Tes riches vêtements sont étendus sans ordre;... crois-moi, allons au lavoir dès l'aurore. Aux premières lueurs du matin, demande à ton illustre père un char et des mules pour transporter les ceintures, les voiles et les couvertures brillantes. Car le chemin est long de la ville au lavoir. » C'est là, sur les bords d'un fleuve tranquille, que vient d'échouer le vaillant Ulysse, après vingt jours d'une terrible traversée ; Poseidôn, revenant à l'improviste de son excursion, lui a infligé un nouveau et dernier naufrage. Mais la déesse le fait paraître aux yeux de la jeune vierge si beau, si rajeuni, si frotté d'ambroisie, que celle-ci, en son âme, le désire pour époux. Baigné, réconforté, habillé par les ordres de Nausikaa, il la suit à quelque distance pour ne point la compromettre, et,

recouvert par Athènè d'un brouillard, il pénètre jusqu'aux foyers d'Alkinoos, et soudain se montre aux genoux de la reine, demandant l'hospitalité et l'aide des Phéaciens.

Dès lors, on peut dire que la déesse aux yeux pers ne quitte plus Ulysse et les siens, courant du père au fils et calmant par des songes heureux les angoisses de Pénélope. Tantôt vieillard, tantôt voix, tantôt souffle embaumé ou oiseau de bon augure, elle préside aux reconnaissances, indique les artifices, dirige la bataille contre les prétendants, anime d'une force meurtrière la javeline du vieux Laërte et reconcilie Ulysse avec ses concitoyens. De tous les passages où elle est en scène, je n'en citerai plus qu'un, parce qu'il peint à la fois le caractère du héros et de la déesse, c'est-à-dire l'idéal de la sagesse et de la vertu telles que les concevait l'Hellène antique.

Les Phéaciens ont déposé Ulysse endormi sur le rivage de sa patrie. Il s'éveille et ne reconnaît pas le site jadis familier à ses yeux. Athènè avait changé les formes des objets qui l'environnaient. « Il se lève, il contemple la terre paternelle et se prend à pleurer. De sa forte main il se frappe les cuisses en gémissant.

« Hélas ! où suis-je ? quels mortels habitent cette terre ? Sont-ils superbes, sauvages, injustes ? Sont-ils hospitaliers et, en leur âme, craignent-ils les dieux ? Où porterai-je ces nombreux trésors (les dons d'Alkinoos que les matelots ont placés auprès de lui )? Où vais-je moi-même errer ? Pourquoi les Phéaciens, qui avaient promis d'assurer mon retour, m'ont-ils abandonné sur une terre inconnue ? Grands dieux ! Ils sont donc trompeurs et iniques ? Où m'arrêter maintenant ? Et puis-je laisser là mes richesses pour qu'elles deviennent la proie des étrangers ? Venge-moi, Zeus, dieu des suppliants, dieu qui punis l'injustice. Mais comptons ces trésors, sachons

s'ils n'en ont rien emporté sur leur navire. » Il compte ses riches trépieds, ses bassins, l'or et les tissus merveilleux. Rien ne manque, mais il pleure sa patrie. Il se roule en gémissant sur le rivage des mers au bruit tumultueux. Athènè cependant l'aborde, sous la figure d'un jeune homme qui paît les brebis. De formes délicates comme les fils des rois, elle a sur les épaules un riche manteau, sous ses pieds blancs de brillantes sandales, dans la main un javelot. Ravi à sa vue, le héros lui adresse ces paroles rapides : « Ami, puisque, le premier, je te trouve sur cette rive, je te salue. Sauve mes trésors et moi-même. Je t'implore comme une divinité et j'embrasse tes genoux. Dis-moi sans détour, ne me laisse pas ignorer quelle est cette contrée ? Quels mortels l'habitent ? Est-ce une île riante ? Est-ce un promontoire que projette un continent fertile ?

« Etranger, répond la déesse, tu es hors du sens, ou tu viens de bien loin, toi qui m'interroges sur cette terre. Elle n'est pas à ce point inconnue. Des peuples nombreux ont appris sa gloire. Si elle est âpre, si elle ne nourrit pas de coursiers, dans sa médiocre étendue, elle n'est pas infertile ; on y recueille en abondance le froment, le vin, fécondés par des pluies fréquentes et de fraîches rosées. Nuls pâturages ne sont plus aimés des chèvres et des génisses. Ses forêts produisent une grande variété d'arbres ; et des fontaines intarissables arrosent ses vallons. Son nom, ô étranger, est parvenu jusqu'aux champs d'Ilion ; et même sur ces rives qu'on dit si loin de l'Achaïe, on connaît le nom d'Ithaque.

« Ces mots pénètrent de joie le divin et patient Ulysse. Il entend avec transport le nom de sa chère patrie. Il adresse au jeune homme ces paroles rapides en déguisant la vérité, car il roule toujours en son sein nombre d'artifices.

« Moi aussi, dans la vaste et lointaine Crète, j'ai entendu parler d'Ithaque. C'est de cette contrée que j'arrive avec mes trésors. J'en ai laissé autant à mes enfants. Car je fuis ma patrie, où j'ai fait périr le fils chéri d'Idoménée, Orsiloque aux pieds légers, le plus agile de tous les Crétois, parce qu'il me contestait ma part du butin de Troie, pour lequel j'avais cependant bien peiné dans les combats ou sur les flots tumultueux. » Et il raconte en détail l'embuscade nocturne où il a tué son ennemi, sa fuite sur un vaisseau phénicien qui devait le mener à Pylos, le prix dont il a payé son passage, le sommeil qui l'a surpris sur cette terre, le départ furtif des Phéniciens. « Ils tirent du vaisseau mes trésors et les déposent près de moi sur le sable. Aussitôt ils se rembarquent et voguent vers la superbe Sidon ; et moi, je demeure ici, le cœur contristé. »

Il dit, et Pallas sourit. De sa main elle le caresse, se montre sous la figure d'une belle femme à la taille majestueuse, habile aux travaux de son sexe, et prononce ces paroles ailées : « Qu'il faudrait d'adresse, même à un dieu, pour te vaincre en stratagèmes ! Méchant, plein d'artifices, insatiable de ruses, tu ne devais donc pas, même en ta patrie, renoncer aux paroles trompeuses qui au fond de l'âme te sont chères. Avec moi n'use pas de ces détours, ils nous sont également connus. Si tu l'emportes sur tous les humains en sagesse et en éloquence, je suis célèbre parmi les dieux par la prudence et l'habileté. Mais comment as-tu méconnu celle qui, dans tes épreuves, t'assiste et veille sur toi, qui t'a fait aimer de tous les Phéaciens ? Je viens ici pour concerter avec toi quelque plan et cacher les trésors que, par mon inspiration, t'a donnés ce peuple illustre. Je te dirai que le destin veut que tu souffres encore dans ton superbe palais. Soumets-toi à la nécessité. Ne parle de tes courses

ni de ton arrivée à personne, ni parmi les hommes, ni parmi les femmes, mais endurer en silence tes nombreuses douleurs, et les injures des hommes violents. »

Le sage héros remercie la déesse de ses bontés passées. Il reconnaît qu'elle l'a puissamment assisté chez les Phéaciens. Mais depuis la chute d'Ilion, il a erré, il a souffert bien longtemps, et il ne l'avait point revue. Enfin, ajoute-t-il, « suis-je bien dans Ithaque, ne m'abuses-tu pas? J'embrasse tes genoux. Au nom de ton père, je t'en conjure, dis-moi s'il est bien vrai que j'ai atteint ma patrie.

« Ah! s'écrie Athènè, tu as encore dans le cœur une telle pensée? Puis-je donc t'abandonner dans ton infortune, toi si éloquent, si pénétrant, si sage? Quel autre mortel, après tant de courses errantes, ne brûlerait de voir, dans son palais, sa femme et ses enfants? Mais toi, avant d'apprendre et de raconter, tu veux éprouver Pénélope, qui se tient avec constance enfermée en ta demeure, consumant dans les larmes, dans les soupirs, ses nuits et ses journées. Pour moi, je n'ai jamais perdu confiance. Je savais en mon âme que tu reviendrais après avoir perdu tous tes compagnons. Mais je ne voulais pas combattre le frère de mon père, Poseidôn, qui te hait de tout son cœur parce que tu as privé de la vue son fils chéri. Maintenant, je vais te montrer les sites d'Ithaque et tes doutes s'évanouiront. Voici le port de Phorkus, vieillard de la mer; voici, à l'extrémité du port, l'olivier touffu, et, sous son ombrage, une grotte délicieuse, séjour sombre et sacré des Nymphes, que tu honorais d'entières hécatombes. Voici le mont Nérite, ombragé de forêts. » Elle dit, le brouillard se dissipe et la terre apparait. Ulysse est pénétré de joie. Ils cachent avec soin le trésor dans la grotte et préparent le plan qui doit perdre les prétendants affamés des biens et des trou-

peaux d'Ulysse et les captives débauchées qui ont trahi leur maître.

De toutes les divinités grecques, Athènè est celle qui a gardé le moins de traits primitifs. Ses pouvoirs sont aussi peu définis, que sa personne, son individualité, sont fortement accentuées. Ce n'est pas une force de la nature, se mouvant dans l'aire qui lui est dévolue : c'est l'intelligence humaine, le génie grec, échappant aux fatalités qui dominent la vie et les choses. Et le merveilleux, c'est qu'une conception si abstraite ait pu revêtir une forme si pleine, si vivante. On la voit, on l'entend. Elle va vous toucher. Longtemps après l'éclipse totale des apparitions niaises ou hystériques, le lecteur d'Homère verra la belle déesse, de sa main divine, caresser en souriant l'épaule du héros.

Avec Zeus et Hèra, Athènè forme le groupe culminant du panthéon grec, celui qui doit le plus à la réflexion et à la poésie : le ciel, l'air, la lumière, embellis, ennoblis, vivifiés par des contours et des sentiments humains. Sans doute l'anthropomorphisme a libéralement pourvu à l'incarnation de tous les autres dieux et déesses ; mais, heureusement pour la mythologie comparée, il s'est un peu moins acharné à gratter, à polir, à effacer les traces de leur naturalisme originel.

Ainsi Poseidôn, qui nous est donné comme le second en puissance après Zeus, que ni Zeus, ni Hèra, ni Athènè ne se soucient de contrarier, en face de qui l'archer Apollon décline courtoisement le combat, apparaît nettement, malgré ses contours humains, ses palais et ses chars étincelants, comme l'aspect changeant de l'atmosphère et des eaux ; dieu très ancien des rivages de la Méditerranée, patron de la race ionienne, connu en Attique dès l'arrivée des cavaliers thraces, avant l'établissement des Hellènes, adoré sur la côte d'Asie dans le Panio-

nium de Mycale, honoré de fréquents sacrifices sur tout le pourtour du Péloponnèse, à Corinthe où il préside aux jeux Isthmiques, à Argos où il fut longtemps le parèdre de Hèra, à Pylos chez le cavalier Nestor son petit-fils, à Ithaque même chez le héros qu'il persécute, chez les Phéaciens, Poseidôn est, par bien des côtés, un autre Zeus. Fécondateur de la nature entière, il compte par centaines ses épouses, ses maîtresses mortelles et immortelles, par milliers ses enfants, brigands, héros et demi-dieux : aussi est-il dit à Athènes *patrogénios*, *patroos*, *pater* à Eleusis, *phutalmios*, *génethlios* à Sparte, et aussi *domatitès*, dieu de la maison, de la famille. Dieu du ciel, il partageait avec *Gaîa*, avant la venue d'Apollon, le sanctuaire de Delphes ; il est en Thessalie *pétraios*, c'est-à-dire fulgurant, les carreaux de foudre étant des pierres tombées du ciel ; au reste, le *trident* est un diminutif du faisceau tonnant de Zeus ; il est, à Mégalopolis, *époptès*, voyant, c'est-à-dire solaire, car le soleil est l'œil, le voyant suprême ; un fait bien connu témoigne de ces affinités de Poseidôn avec le soleil : l'amour excessif qu'il porte à son fils Polyphème, qui lui fait pourtant peu d'honneur. C'est pour venger ce monstre qu'il chavire obstinément Ulysse, son ancien ami devant Troie, Ulysse, le roi d'une île toute dévouée à Poseidôn. Pourquoi ? Parce que les Hellènes, jouant sur le noms d'anciens habitants sauvages des grottes et des îles, les Cyklopes ou Kerkopes, leur attribuaient une face circulaire, ou un œil rond ; il se fit une confusion entre les Cyklopes (êtres réels ou fabuleux) et le *Kuklops* du ciel, le visage ou l'œil solaire, entre les Cyclopes donnés pour aides à Hèphaïstos, et tout les météores ignés, rayons ou éclairs. Si bien que Poluphèmos — le très renommé — doit être, malgré sa sottise et son ineptie, considéré comme la forme monstrueuse d'un Poseidôn solaire et fulgurant.

Celui-ci, pour le venger, ne lance-t-il pas sur le vaisseau d'Ulysse des pierres énormes? Ces pierres sont des traits de foudre, comme l'énorme rocher dont il abattit un Titan, et qui devint l'île de Cos. Au reste, le surnom d'*Aigaios*, de *Aigeus* (père de Thésée), son palais *Aigas*, font aussi bien allusion à l'Égide de Zeus (nuage tonnant) qu'à la petite mer Egée. Un attribut, très notable, de Poseidôn, convient particulièrement aux divinités solaires, c'est l'usage, le goût, la passion des chevaux.

Sous la forme d'un coursier, *Kaballès*, il s'unit à Dèmètèr ou à Gaïa, à la Terre, qui a pris aussi la robe chevaline ; il fait sortir de terre le cheval athénien ; il protège les Centaures, hommes-chevaux vaincus par Héraklès ; il invente l'attelage et la course des chars ; il est *hippios*, *hippéios*, *hippokourios*, *hipparkhos*, *hippégétès ;* et très probablement, il était le dieu suprême des peuples qui introduisirent le cheval en Occident.

Son nom, bien que diversement interprété, paraît ne renfermer que l'idée de puissance, de royauté. La forme la plus ancienne est *Potidas*, *Potidôn* (sanscr. *pati*, gr. *potès*, *posis*, prince, maître): *Poseidôn*, semblable à un roi, et, sur une inscription, *Zenoposeidôn*, égal en puissance à Zeus. Cette association de noms semble montrer comment s'établit la fraternité de ces deux rivaux. Le Zeus achéen rencontrant partout ce sosie, en Thessalie, en Attique, à Égine, à Argos, dut l'admettre dans sa famille et le dédommager du ciel par le don de l'empire des mers. Aussi est-il très rare que Zeus s'occupe des choses de la mer ; son impétueux frère y exerce en apparence une domination absolue, soit qu'il berce avec lui quelque nymphe sous la volute d'un flot, soit qu'il se repose à Aigas au fond de l'abîme en de superbes demeures, resplendissantes d'or. Parfois, attelant ses coursiers aux pieds d'airain, au vol rapide, à la crinière

d'or, il revêt une armure d'or, saisit un fouet merveilleux, monte sur son char et le lance sur les flots ; les monstres marins, reconnaissant leur maître, sortent de leurs retraites et bondissent de joie ; la mer s'entr'ouvre avec amour ; les chevaux rasent les vagues et, sous le char, l'essieu d'airain n'est pas même humecté. Où va-t-il ainsi ? Visiter quelqu'un de ses sanctuaires, ou, comme un autre Zeus, s'asseoir aux banquets des Éthiopiens irréprochables. Mais il n'est jamais plus heureux que quand il déploie sa force immense, irrésistible, ébranlant la terre, fendant les eaux jusqu'au Tartare, les éparpillant jusqu'au ciel en tourbillons d'écume, pour le plaisir de déchirer quelque faible navire et de jeter aux anguilles voraces une douzaine d'insectes humains. Il déchaîne tous les vents, il soulève toutes les tempêtes, et ne peut triompher du patient Ulysse qui s'accroche à une poutre de son radeau désemparé. C'est dans de pareilles batailles que le dieu *Kuanochaïtès* (aux cheveux azurés) a gagné ses plus fameux surnoms : *Gaiéochos*, *Amphigaios*, *Ennosigaios*, *Ennosichthôn*, *Seisichthôn*, celui qui étreint, enveloppe, ébranle et secoue la terre.

Le dieu dont le char d'or fendait jadis les nuées humides, les ondes célestes, n'est pas d'ailleurs exilé de son premier séjour. Bien qu'il y rencontre un maître, bien que le regret jaloux aigrisse parfois son langage, il habite volontiers le palais de l'Olympe, il siège assidûment au conseil et à la table des dieux supérieurs. La mer n'a pas besoin de lui. Longtemps avant qu'il régnât sur les eaux salées et douces, le vieux couple ancestral, Okéanos et Téthus, avait peuplé les abîmes d'innombrables Océanides. Trita, Triton, se dressait au-dessus des vagues. Protée, le premier des êtres — ce nom est aussi celui d'une nymphe, Prôtô — comptait chaque

soir, avant de s'endormir, les phoques et les baleines de son vaste troupeau, Protée aux formes sans nombre, qui révélait l'avenir aux mortels assez hardis pour braver ses métamorphoses. Phorkus, autre vieillard de la mer, se cachait dans les anses des rivages. L'antique Nérée engendrait trois mille Néréides, dont la plus célèbre, Thétis, aux pieds d'argent, à la fois pélasgique et achéenne, faillit épouser Zeus et Poseidôn, et fut réduite à l'amour d'un mortel. Thétis, comme mère du héros akhéen, du dieu éponyme Akhilleus, joue dans l'*Iliade* un rôle considérable. Zeus se rend aisément à ses prières, même les plus injustes; Hèra lui cède son trône et lui présente le nectar. Héphaïstos l'accueille en sœur et forge pour elle les armes divines et le fameux bouclier qui doivent rendre invincible le meurtrier d'Hector. Le poète ne lui eût pas prodigué tant d'honneurs s'il ne l'eût pas connue pour une antique et puissante divinité de l'Akhaïe primitive, une Thémis des eaux. Notez que Thétis est à Thémis comme *phatis*, *phasis* est à *phèmè;* le suffixe seul diffère. Enfin, les déités des sources, les divins Fleuves à tête de taureau se soucient peu de Poseidôn. Les Vents, Argestès, Boréas, Notos, Euros, Zéphuros, ont leur palais où ils festoient avec Iris, à moins qu'ils ne visitent leur père *Aiolos*, vieille divinité des Éoliens, dans son île lointaine. Les tourbillons aériens, Okupétè, Aellô, les Harpuies, emportent librement leurs victimes; et les monstres hurlants, Skulla, Kharubde, happent au passage les matelots échappés aux Sirènes enchaneres ses.

Tout ce monde des eaux et de l'air inférieur se suffit là lui-même et vit fort bien sans maître. Cependant, torsque Poseidôn commande, quelques-uns obéissent; les Vents, tout au moins, qui se font un jouet d'Ulysse naufragé. Mais d'autres s'abstiennent : rien ne trouble

l'indifférence des vieillards de la mer, Okéanos, Proteus, Phorkus et Nérée. On voit même Ino, la mère de Mélicerte (Melkarth), la blanche déesse Leukothéa, secourir le héros et lui donner une bandelette qui le préservera de la mort.

---

# IX

## LE GROUPE SOLAIRE

Trois divinités, sinon plus, confondues dans le personnage d'Apollon : un Aplu, Aplôn, pélasgique, surtout péloponnésien ; un Apollon Lukios, thrace, phrygien, lycien ; l'Apollon dorien, que les envahisseurs Doriens (XIIe siècle) établissent à Delphes, dans le sanctuaire jadis consacré à la Terre et à Poseidôn, puis à Amyklée en Laconie, où régnait Hèra. — Les Ioniens d'Achaïe et d'Attique, forcés d'émigrer sur les côtes d'Asie Mineure, y trouvent et s'y approprient l'Apollon phrygo-lycien, et placent à Délos le lieu de sa naissance ; légende bientôt répandue (VIIe siècle) par les *Hymnes* dits *homériques*. — Bien que très révéré dès le Xe siècle, il garde dans l'*Iliade* son caractère de dieu thrace et asiatique : ennemi des Grecs, auxquels il envoie la peste, défenseur d'Hector, qu'il abandonne assez platement, il décline le combat que lui offre Poseidôn. — Apollon, Phoibos, est avant tout un dieu solaire : c'est comme tel qu'il perce de ses dards (ou rayons) les Titans Aloades, et le serpent Pythô, forme femelle de *Tuphoeus* (Typhée). — Apollon pasteur, gardien de chevaux chez Laomédon, de troupeaux chez Admète. Hermès lui vole cinquante génisses et est dénoncé par Hélios, le soleil ; dans l'*Odyssée*, les bœufs divins appartiennent à Hélios. Explication de ces fables. — Apollon est l'incarnation anthropomorphique du soleil : tour à tour funeste et salutaire (médecin) ; clairvoyant, mais voilé parfois (d'où l'obscurité des oracles) ; intelligent, parce qu'il est la lumière même ; éloquent, artiste, donnant la forme à toute chose ; enfin dieu de la poésie et de la musique. — Hèphaïstos, forgeron et ciseleur, tient de près au groupe solaire. — Scènes du Bouclier d'Achille.

Rien de plus certain et de plus connu que le caractère solaire du dieu Phoibos-Apollòn. Mais aussi rien de plus obscur, de plus complexe que la formation de sa légende

et de sa personnalité anthropomorphique. La forme la plus antique de son nom, *Aplu*, semble l'apparenter à une divinité éponyme du Péloponnèse, *Apis*, médecin que la Fable lui a donné pour fils et qui rappelle un temps où cette presqu'île se nommait *Apia*. Une autre forme, *Abellion*, semble le rapprocher d'un dieu gaulois ou hyperboréen, *Belen*. D'autre part, il se présente, par son surnom de *lukios*, à la fois comme originaire du *Lycée*, mont d'Arcadie, et de la *Lycie*, sur la côte méridionale de l'Asie Mineure. Son culte était donc, en divers lieux du monde grec, antérieur à l'immigration hellénique. Mais si ce culte n'avait pas cessé de prospérer et de s'étendre sur la côte d'Asie et même dans l'intérieur des terres, témoin la triste aventure du Phrygien Midas qui, bien que dieu solaire aussi et habile à tout changer en or, cachait sous sa couronne des oreilles d'âne ; ce culte d'Aplu, de l'Apollon des Pélasges avait dû subir, dans la Grèce proprement dite, même dans le Péloponnèse, une longue éclipse. Apollon n'était pas un des dieux nationaux des Achéens. Ce sont les Doriens, les derniers venus de la race, qui l'amenèrent, le long du Pinde, en Thessalie, en Doride, puis sur le Parnasse, à Delphes (Pythô), dont le sanctuaire, d'abord voué à la Terre et au Ciel, puis à la Terre et à Poseidôn, lui fut disputé par Héraklès (divinité solaire de la Trachinie et de la Béotie). Ce sont les Doriens, devenus par compromis les Héraclides ou descendants d'Héraclès, qui établirent enfin Apollon dans la Laconie, à Amyklée, antique sanctuaire de Héra, et l'imposèrent à l'Argolide. L'invasion dorienne, ce fait capital du XIIe siècle, eut les conséquences les plus graves pour l'avenir de la Grèce et du monde, et nullement étrangères, comme on va le voir, aux questions homériques et à la diffusion du culte d'Apollon.

Ces effets de l'intrusion dorienne peuvent être rangés sous deux chefs, étroitement connexes : perturbation intérieure, expansion coloniale ; d'où arrêt de la civilisation, retour à la barbarie dans le Péloponnèse et l'Hellade ; brillant développement de la Grèce extérieure ; et, dans le lointain, rivalité de Sparte, qui représente la barbarie, et d'Athènes, centre de la civilisation expansive ; épuisement de la Grèce, hégémonie de la Macédoine, corruption du génie grec et conquête romaine. Mais ces résultats derniers dépassent notre cadre ; restons entre le XII$^e$ et le VII$^e$ siècle, dans l'âge où se sont formés les épopées et les hymnes homériques.

Laissons même la petite et terrible oligarchie spartiate réduire en esclavage, sous le nom de hélotes, les Achéens de Laconie, dévaster et dépeupler la Messénie achéenne, désorganiser l'Argolide et la Corinthie ; suivons seulement la retraite des Achéens qui se refusent à subir le joug dorien ; ils refluent vers le nord du Péloponnèse, où leur arrière-garde occupe l'étroite bande qui a gardé le nom d'Achaïe ; les anciens habitants de cette côte, les Ioniens, entraînés des premiers dans la retraite, se réfugient en Attique avec toutes les familles riches ou royales qui se prétendaient issues des héros d'Homère. Athènes, — et l'on comprendra pourquoi elle attache désormais à l'*Iliade* un intérêt national, — Athènes devient le centre achéen par excellence (les Ioniens n'étant qu'une des tribus achéennes). En effet l'Étolie, l'Épire végètent désormais livrées à elles-mêmes ; la Thessalie, sous l'influence macédonienne ou thrace, se sépare de l'Hellade ; les Éolo-Achéens l'ont d'ailleurs abandonnée pour la côte d'Asie Mineure, hellénisée après la prise d'Ilion : — il est manifeste que la guerre de Troie et la formation de l'Éolide asiatique

sont dans une relation de cause à effet. Athènes donc, centre iono-achéen, devient nécessairement le point de départ de l'émigration ionienne, et la métropole — indirecte — de l'Ionie asiatique, dont les villes, au XIe siècle, vont s'échelonnant, au sud de l'Éolide, de Smyrne à Milet, et bientôt, concurremment avec les cités éoliennes, Élée, Cumè, Phocée, lancent des colons vers la Grande-Grèce et la Sicile. En débarquant sur le sol ionien avec leur dieu national Poseidôn, les Iones y trouvèrent établis, de la Troade à la Lycie, Apollon, et, autour d'Éphèse, une grande déesse de la génération, déesse phrygo-sémite, qui fut, sans aucune raison appréciable aujourd'hui, assimilée à la froide, chaste et stérile sœur d'Apollon, Artémis. Apollon fut dès lors un dieu national des Ioniens. Ceux-ci se hâtèrent de lui assigner pour berceau soit le bois Ortygien, près d'Éphèse, soit l'île flottante de Délos, terre ionienne dont la gloire contrebalança la renommée de Delphes. Et comme la civilisation et la littérature orale sont nées en Ionie, la tradition ionienne, généralement acceptée, subordonna en quelque sorte Delphes à Délos, fit passer de Délos à Delphes Lètô fugitive avec ses deux enfants. Les Doriens se bornèrent à placer en Crète, terre en partie dorienne, le premier séjour de Latone. Mais il n'importe. Les deux Apollons, le dorien, l'ionien, n'étant au fond qu'un seul et même personnage solaire, avec des attributs variés sans doute, mais qu'on rattache sans peine à cette origine, furent aisément confondus en un seul et même dieu hellénique, de fréquentation périlleuse, il est vrai, mais très beau, très jeune, bon joueur de cithare, médecin passable et surtout archer excellent.

Cette fusion de deux ou trois types apolliniens était certainement accomplie au VIIe siècle, époque probable de l'hymne à Apollon, elle l'était peut-être au Xe siècle

lorsqu'on se mit à rassembler les futurs chants de l'*Iliade*, mais non dans l'âge où furent composées les primitives rhapsodies. Il ne pouvait être question pour le chantre des Atrides argiens de porter au tout premier rang le dieu dorien qui avait présidé pour ainsi dire à la ruine de leur famille; et il n'était guère possible non plus de négliger une divinité désormais revendiquée par les deux plus puissants rameaux de la nation hellénique, les Doriens et les Ioniens. Apollon est donc présenté comme un dieu reconnu et honoré de tous, mais redoutable aux Grecs et protecteur des Troyens, très fort contre les hommes, mais évitant d'entrer en lutte directe contre les grands dieux achéens, Héra, Athènè, Poseidôn. Il est d'ailleurs presque toujours en scène dans l'*Iliade;* et c'est lui dont la vengeance a précipité les Grecs dans un abîme de maux. L'armée achéenne avait pillé son sanctuaire de Chrysa; et la fille de son prêtre avait été adjugée à Agamemnon, qui refusait de la rendre contre une riche rançon. Les remarques précédentes expliquent et la mauvaise volonté du roi et la fureur du dieu. Celui-ci n'a pas plus tôt entendu la voix suppliante de l'infortuné Chrysès (Dieu dont l'arc est d'argent, dieu de Claros, écoute! Fais expier mes pleurs aux fils de Danaos!) qu'il s'élance des cimes de l'Olympe. « Courroucé en son cœur, ayant aux épaules son arc et son carquois fermé, à chaque pas sur lui ses traits retentissent; il avance, redoutable comme la nuit. Bientôt il s'arrête, à quelque distance des navires, et lance une première flèche. L'arc d'argent vibre sinistrement. Les mulets, d'abord, et les chiens agiles sont frappés. Mais le dieu dirige ensuite contre les guerriers un trait funeste, et de nombreux bûchers ne cessent plus de consumer les morts. Pendant neuf jours, les traits d'Apollon volent sur le camp. » La Fontaine est

plus expéditif : « Apollon irrité contre le fier Atride, joncha son camp de morts ; on vit presque détruit l'ost des Grecs, et ce fut l'ouvrage d'une nuit. » Mais, du temps d'Homère, les dieux prenaient leur temps.

Pour cette fois, le dieu qui lance au loin ses traits ne se montra pas inexorable. Malmené par le devin Calchas, et de fort mauvaise humeur, — Achille l'a appelé ivrogne, œil de chien, cœur de cerf, — Agamemnon a rendu Chryséis. Ulysse la ramène à son père qui retire aussitôt la malédiction qu'il avait lancée, et l'épidémie s'arrête. Apollon daigne agréer le sacrifice offert par les envoyés achéens. Comme cette cérémonie est partout et toujours la même, dans les deux épopées, chez les Grecs et chez les Troyens, sous la tente du guerrier, sous le chaume du pâtre et dans le palais des rois, je la décris, une fois pour toutes.

« Lorsqu'ils ont prié, lorsqu'ils ont répandu l'orge sacrée, ils élèvent les têtes des victimes, les égorgent, les dépouillent, séparent les cuisses, les enveloppent de graisse des deux côtés, et posent sur elle les entrailles saignantes. Un vieillard les brûle sur des rameaux secs, tandis qu'au-dessus de la flamme il répand des libations d'un vin plein de feu. Auprès de lui les jeunes Grecs tiennent des broches à cinq dards. Lorsque les cuisses sont consumées, lorsqu'ils ont goûté les entrailles, ils divisent les chairs des victimes, les traversent de broches, les rôtissent avec soin et les retirent de l'ardent foyer. Ces apprêts terminés, ils disposent le festin, ils mangent, et nul en son âme ne peut se plaindre de n'avoir point une juste part des mets. Dès qu'ils ont chassé la faim, les jeunes Grecs couronnent de vin les urnes et le versent à la ronde, à pleines coupes. Durant tout le jour, ils se rendent le dieu propice par leurs

chants; ils font entendre son hymne; ils le célèbrent; et, en les écoutant, le dieu charme ses esprits. »

La part que prend l'archer divin au combat des Grecs et des Troyens n'a rien de mythique : le poète lui prête simplement les actes conformes au rôle qu'il lui assigne. Il excite les défenseurs d'Ilion, se tient auprès d'Hector pour détourner de lui les javelines, l'envelopper d'un brouillard aux moments critiques et le tirer de la mêlée pour lui rendre le souffle et la force. Il désarme lâchement Patrocle et le livre sans défense au meurtrier. Sa conduite est piteuse dans la lutte finale où Hector doit succomber. Tantôt il berce le héros d'un vain espoir, lui ramasse son javelot, souffle sur l'arme qui va le percer, tantôt il l'abandonne et ne sait même pas préserver son cadavre des outrages d'Achille. « Le père des dieux et des hommes a déployé les balances d'or; le jour fatal d'Hector l'emporte et descend vers Aïdès, alors Apollon l'abandonne »; il se réserve de guider traîtreusement, quand l'heure sera venue, vers le talon d'Achille la flèche de Pâris. Volontiers il s'attaque aux faibles et aux innocents; il tue à loisir les fils de Niobè, tandis que la sèche et haineuse Artémis perce les filles qui réjouissaient cette mère féconde; il écorche Marsyas qui, non sans gloire, avait opposé à la lyre du dieu sa flûte pastorale; il fait périr, dit-on, Linos, son rival en poésie; et, plus tard, son jeune ami, le pauvre Hyacinthe. C'est un dieu qui a la main malheureuse. C'est pourquoi sans doute les morts douces ou plutôt subites lui sont attribuées ainsi qu'à sa sœur. Plusieurs fois les mortels invoquent « leurs traits les plus doux ». Lorsque Ulysse interroge le fantôme de sa mère Anticlée : « Ce n'est pas, lui dit-elle, Artémis qui, dans mon palais, m'a frappée de ses traits les plus doux; mais c'est le regret de toi, ô mon fils, c'est le souvenir de ta sagesse, de ta

bonté, qui m'a ôté la vie. » « Puisse, dit Pénélope, la chaste Artémis m'envoyer maintenant une aussi douce mort ! » « Lorsque, dit Eumée, les habitants de Syra ont assez vieilli, Apollon accourt avec Artémis et les frappe de ses traits les plus doux. » Cette croyance singulière — les dévots n'ont-ils pas aussi une Notre-Dame de la Bonne-Mort ? — doit se rapporter aux effets foudroyants de l'insolation, et à la puissance médicale qui sera bientôt un des attributs d'Apollon.

Les deux grands exploits mythiques d'Apollon sont la défaite des Aloades en Thessalie, et le meurtre du serpent Python. Le premier épisode est mentionné brièvement dans l'*Odyssée* : « Aloè, qui se glorifiait de l'amour de Poseidôn, eut de ce dieu, qui ébranle la terre, deux fils dont les jours étaient comptés : le divin Otos et l'illustre Ephialte, après Orion les plus grands et les plus beaux héros qu'ait nourris la terre féconde. A neuf ans, leur ceinture mesurait neuf coudées et leur stature neuf brasses. Alors ils menacèrent de porter aux immortels la guerre tumultueuse et les alarmes. Ils s'efforcèrent, pour escalader le ciel, d'entasser sur l'Olympe l'Ossa, et sur l'Ossa le Pélion ombragé de forêts ; et ils eussent réussi, s'ils avaient atteint l'âge de la puberté. Mais le fils de Zeus et de la blonde Lètô les perça l'un et l'autre avant qu'un léger duvet fleurît sur leur visage et que leur menton fût caché par une barbe naissante. » C'est un épisode de la guerre des Titans ; le dieu lumineux y avait sa place marquée dans l'armée céleste.

La victoire sur Pythô — c'était un dragon femelle — n'est qu'une autre forme du combat de la lumière contre les ténèbres, de l'ordre contre les derniers nés du Chaos et de la Terre. Elle est racontée, fort confusément, dans le grand hymne à Apollon, qui renferme des passages tout à fait homériques et qui, — fait carac-

téristique, — tout en accordant au dieu des Crétois pour prêtres, le tire tout entier du côté des Ioniens, et ne fait pas même allusion à l'Apollon de Sparte. Le début de ce poème semble un fragment qu'on n'aura pu faire entrer dans l'*Iliade* : « J'aurai toujours présent à la mémoire Apollon aux longs traits, que les dieux eux-mêmes redoutent, dans le palais de Zeus, quand il a tendu l'arc étincelant. Ils se lèvent tous de leurs sièges. Lètô seule reste alors auprès du dieu tonnant; elle ferme le carquois, désarme les fortes épaules, suspend l'arc détendu à un clou d'or, et, conduisant le jeune dieu, elle le fait asseoir sur un trône, tandis que le père, saluant son fils chéri, lui présente le nectar dans sa coupe d'or. Et Lètô vénérable se réjouit d'avoir donné le jour au puissant sagittaire. Salut, heureuse déesse, tu as enfanté deux beaux enfants : le roi Apollon, Artémis fière de ses flèches; celle-ci en Ortygie; celui-là dans l'âpre Délos... »

« Aussi est-ce à Délos, ô Phoibos, que ton cœur est délecté!... O roi, tu possèdes et la Lycie, et l'aimable Méonie, et Milet (oracle des Branchides), riante ville que baigne la mer; mais ton grand empire a pour siège Délos entourée des flots. Là, pour toi, se rassemblent les Ioniens aux longues tuniques avec leurs enfants et leurs pudiques épouses; et, dans leur reconnaissance, ils te charment par des jeux, par le pugilat, la danse et le chant. Lors de ces grandes réunions des Ioniens, celui qui surviendrait pourrait les prendre pour des immortels; il se réjouirait dans l'âme, à voir leur grâce, à voir les hommes et les femmes à la belle ceinture, et les vaisseaux rapides et leurs richesses infinies, et, par-dessus tout, merveille dont la gloire ne périra jamais, les jeunes filles de Délos, servantes du dieu qui atteint au loin! »

La mauvaise volonté de Héra prolonge les douleurs de Lètô; mais Iris, envoyée par les autres déesses, finit par ramener de l'Olympe Eilithuia, l'arbitre des douleurs. Le jeune enfant n'est pas allaité par sa mère; c'est Thémis, qui, de ses mains immortelles, lui fit goûter le nectar et l'aimable ambroisie. Aussitôt, rejetant ceinture d'or et langes fins : « Donnez-moi, dit Phoibos-Apollôn, une douce lyre et un arc recourbé; par mon oracle, je ferai connaître aux humains les véritables desseins de Zeus. » Toutes les déesses étaient frappées de surprise. Or, Délos tout entière se sentit couverte d'or à la vue du rejeton de Zeus et de Lètô, pleine de joie que ce dieu l'eût choisie pour sa demeure, parmi les autres îles et le continent. Elle fleurit comme la cime d'un mont, couverte des fleurs de la forêt. »

On entrevoit partout dans cette légende le vieux mythe naturaliste : *Lètô*, la Nuit (qui recèle la lumière), *Dèlos*, le point du jour (montrer); Phoibos, l'astre qui grandit soudain, brise la ceinture de l'aurore, et couvre d'or radieux la terre fertilisée. Ce dieu, qui voit tout, saura tout, et ses oracles véridiques éclaireront les humains.

Faisant résonner sa cithare creuse, vêtu d'étoffes immortelles et parfumées, le glorieux fils de Lètô ne fait que toucher terre à Delphes, et, d'un élan pareil au vol de la pensée, arrive sur l'Olympe, parmi l'assemblée des dieux. Soudain, les immortels ne songent plus qu'à la lyre et aux chants. Toutes les Muses ensemble (neuf déjà), répondant à ses accords par leurs belles voix, célèbrent les biens immortels dont jouissent les dieux, et les misères infligées aux mortels insensés, aux esprits inquiets, qui ne peuvent se défendre ni de la mort, ni de la douleur, ni de la vieillesse. Les Kharites

aux belles tresses, les joyeuses Saisons, Harmonia, Hébé, Aphroditè, filles de Zeus, forment un chœur, se tenant par la main. Avec elles danse Artémis, fière de ses flèches, grande et imposante. D'un pas majestueux, Apollon marche, frappant sa lyre. Un vif éclat l'environne. Ses pieds, sa fine tunique, luisent de reflets prestigieux. Quand il a pris rang parmi les dieux, il cherche en Piérie, en Emathie, chez les Perrhèbes, à Iolchos, en Eubée, les endroits où il établira ses sanctuaires et ses oracles. Il visite Mycalèse et Teumesse — qui repose sur un lit de verdure, — puis la forêt qui recouvre la plaine où sera Thèbes ; puis le bois sacré de Poseidôn, à Oncheste, sorte de lieu enchanté qui attire et garde les chars ; il traverse le limpide Céphise, hésite entre Oichalée fertile, Haliarte verdoyante et la paisible fontaine de Telphuse. Il pousse enfin jusqu'à Crissa, au pied du Parnasse aux neiges éternelles, sur un mamelon tourné vers le Zéphyre. Au-dessus sont suspendus des rochers, et au-dessous court une vallée profonde et raboteuse. — « Voici, dit-il enfin, où je rendrai des oracles aux hommes qui amèneront toujours ici de complètes hécatombes, soit du gras Péloponnèse, soit de l'Europe, ou des îles entourées d'eau... Et moi, je prononcerai pour eux des conseils sûrs, en un temple où abonderont les chairs. »

« Or, auprès, était une fontaine aux belles ondes, où, de son arc puissant, le roi fils de Zeus tua un dragon femelle, monstre farouche, fléau sanguinaire. Malheur à qui rencontrait ce serpent ! Homme ou brebis, il dévorait tout ; jusqu'à l'heure où le dieu qui atteint de loin lui eut lancé un trait irrésistible. Palpitant, il se tord, poussant d'horribles cris, il expire en exhalant des flots de sang. « Pourris où tu es, dit le vainqueur, tu ne seras plus la perdition des mortels. Ni Typhon,

ni la sinistre Chimère n'ont détourné de toi la rigide mort; mais ici la sombre Terre et le brillant Hypérion te consumeront. » Cependant les ténèbres couvrirent les yeux du monstre, et la force sacrée du Soleil le dévora au lieu même que, *depuis*, on appela Pythô. Et les hommes ont donné au roi le surnom de Pythien parce que là les rayons de l'ardent soleil ont pourri le serpent. »

Rien de plus ordinaire que ces explications saugrenues de circonstances insignifiantes. Le nom de Pythô (*Puthô*) fait-il allusion aux émanations sulfureuses du petit gouffre delphique, ou des marécages voisins? C'est très possible, mais totalement étranger à la déconfiture du serpent Python, fable véritablement indestructible et dont les innombrables variantes sont éparses dans toutes les littératures, écrites ou orales : le héros et le monstre, le dieu et le Titan, le rayon ou l'éclair contre la nue. C'est le combat mené dans le ciel védique par les Vritras, les Ahis, les Azidahakas, continué chez les Grecs par *Orthros*, par *Echidna*, par l'Orque de Persée, la Chimère de Bellérophon, l'Hydre de Lerne, le Serpent des Hespérides, les Hécatonchires et le redoutable Typhoée, enfin par le dragon de Saint-Georges et du chevalier Dozon, par les Tarasques, Lézardes, Guivres et Lumçons de nos contes, ou encore par le lézard de l'Apollon Sauroctone. Au reste, l'auteur de l'hymne désigne très clairement, sans y songer, les véritables acteurs du drame : d'une part le brillant Hypérion, la force sacrée du Soleil, l'arc d'Apollon : d'autre part, Typhon, le dernier des ennemis suscités par la Terre contre le dieu du ciel. En effet, le dragon femelle de Pythô était la nourrice de ce Typhon, que le poète nous présente comme fils de Hèra. Le passage est précieux : en substituant Hèra à la Gaïa du mythe hésiodique, il

appuie singulièrement l'opinion qui attribue à la déesse Hèra, *Era*, une origine tellurique; en même temps, il s'accorde avec Hésiode sur la naissance de Typhée, enfantée par sa mère seule, sans concours masculin, et sur le rôle de cet épigone des Titans.

Furieuse contre Zeus qui vient d'engendrer seul Athènè, l'auguste Hèra frappe la terre de la paume de sa main et dit : « Ecoutez-moi maintenant, Terre, et au-dessus, vaste Ciel ; et vous, dieux Titans, qui sous la terre demeurez autour du grand Tartare et de qui nous sommes issus, hommes et divinités, écoutez-moi tous et donnez-moi un enfant — sans Zeus ; — et qu'il ne lui soit nullement inférieur en force, qu'il le surpasse même, autant que Zeus au vaste regard a surpassé Kronos. » Enfin, lorsque les mois et les jours se furent écoulés, elle enfanta un fils, non semblable aux dieux ou aux hommes, mais l'effroyable, le cruel Typhon, fléau des mortels. Aussitôt elle le prit, le porta à Pythô (oracle de la Terre), et donna le monstre au monstre, l'anguipède au dragon femelle, qui le nourrit.

Aucun doute ne subsiste donc ici sur l'antiquité et la signification profonde du mythe. Qui croirait que la niaiserie des mythologues évhéméristes a cru trouver dans le service d'Apollon chez Admète l'expiation du meutre de Python ? Apollon, selon les théologiens grecs, a dû se purifier de cet acte violent. Ce n'est pas, notez-le bien, que ce non-sens ne puisse cacher quelque terrible souvenir, quelque massacre, l'extermination des anciens prêtres de la Terre et de Poseidôn par les Doriens importateurs d'Apollon : mais il ne peut se rattacher en aucune façon aux aventures pastorales du dieu. D'ailleurs, il existe ainsi dans les mythologies des fables bizarres dont l'origine échappe, soit qu'elles fassent allusion à une circonstance à jamais oubliée, soit que la

malice naïve d'un poète ou d'un philosophe les ait inventées de toutes pièces. En voici une qui se rapporte aussi à une disgrâce d'Apollon.

Il existait dans l'Asie Mineure, le Pont, et aussi sur la côte thessalo-béotienne, une divinité lumineuse mâle, probablement lunaire, Askos, Askaeos, Askènos, dont le nom se retrouve dans la ville d'Ask-ra, et dans le dieu Ask-lèpios (fort semblable à un *Askalaphe*, fils d'Arès). Askos avait été vaincu par Hermès ou par Zeus. Asklèpios avait fait partie des Argonautes. Ce personnage, élevé par Chiron, et habile médecin, fut aisément confondu avec Apollon, qui éloigne les maladies (Alexikakos) ; il devint son fils, ayant pour mère *Coronis*, le corbeau prophétique posé sur l'épaule du dieu. Cet Asklèpios se mit à guérir les blessés et à ranimer les morts, et en trop grand nombre ; Pluton se plaignit à Zeus de la dépopulation prochaine du Tartare. Un coup de tonnerre bien appliqué aurait mis fin à la carrière de l'imprudent bienfaiteur ; Apollon, faute de pouvoir atteindre le père céleste, aurait tué à coup de flèches les trois Cyclopes forgerons de la foudre ; et pour ce crime, il eût été banni du ciel : car ce n'est pas de bonne volonté qu'il se fût condamné à garder des troupeaux. Ainsi raisonnaient les « conteurs de fables » ; mais ils ne se demandaient pas si Apollon n'avait pas été longtemps le dieu de tribus pastorales en Thessalie, de peuples riches en chevaux dans les vallées de l'Ida. — Car Apollon n'a pas seulement gardé les troupeaux d'Admète, d'où son nom de Nomios, il a aussi pris soin des haras de Laomédon ; de même que, progressant avec ses fidèles, il est devenu *ktistès*, fondateur, *oikistès*, constructeur de maisons, *aguieus*, *thuraios*, surveillant des rues, des portes, *archègétès*, inspirateur des chefs, à mesure que la vie sédentaire et réglée succédait aux mœurs cham-

pêtres et nomades. Enfin la possession de troupeaux, surtout de bœufs, est un attribut ordinaire des dieux célestes et lumineux. Héraklès ramène d'Occident des bœufs, que lui ravit Cacus. Hermès enfant, le jour même de sa naissance, vole le troupeau que les dieux ont confié à la garde d'Apollon.

Cet épisode de l'hymne à Hermès est une précieuse variante d'un passage de l'*Odyssée*, auquel nous viendrons tout à l'heure.

« Hélios descendit sous la terre, dans les flots de l'Océan, avec ses chevaux et son char. Alors Hermès se hâta vers les montagnes ombragées de la Piérie. C'est là que les bœufs immortels des divinités bienheureuses ont leurs étables et paissent de riants herbages qu'on ne fauche jamais. Le fils de Maïa sépare vivement du troupeau cinquante génisses mugissantes, les pousse à reculons dans un sol sablonneux ; lui-même, enveloppant ses pieds nus de feuillages, marche en arrière, renversant et déguisant la trace de ses pas. Il n'a pas échappé à tous les yeux ; un vieux jardinier l'a vu, près des bois d'Oncheste ; Sélènè, la fille du Titan Pallas, était à son observatoire lorsqu'il franchit l'Alphée. Mais si rapide a été sa fuite, qu'avant l'aurore, le troupeau est caché près de Pylos en de riches étables ; Hermès a su faire du feu dans une grande fosse en frottant des bâtons de laurier, abattre, dépecer, cuire deux génisses ; et, dès le point du jour, il était de retour aux grottes du Cyllène, en Arcadie, et couché dans son berceau... Cependant l'Aurore, portant la lumière aux mortels, est sortie de l'Océan. Apollon part, il arrive dans Oncheste, bois sacré de Poseidôn, et trouve le vieillard travaillant à la haie d'un enclos : « — O, lui dit-il, vieillard qui tailles les buissons dans le vert Oncheste, je viens ici m'informer des bêtes du grand troupeau de la Piérie, toutes

femelles, toutes à cornes recourbées : le taureau noir seul paissait à l'écart, et quatre chiens les suivaient par derrière, animés d'un même zèle, comme des hommes. Le chien, il est vrai, et le taureau m'ont été laissés, ce qui est certes une grande merveille. Mais les génisses sont parties, au dernier soleil couchant, de la douce prairie, de leur suave pâturage. Dis-moi donc, ô vieillard chargé d'années, si, par aventure, tu as vu un homme faisant route auprès de ces bestiaux. » — Puis Hermès est pris ; Apollon l'emporte dans ses bras jusqu'à l'Olympe, où Zeus est ravi des précoces talents du futur dieu des voleurs — les Grecs héroïques pratiquaient volontiers cette industrie. — Phoibos, de même, indulgent aux prouesses de son demi-frère, lui cède les génisses en échange de la *phorminx* que celui-ci vient d'inventer.

Vous avez remarqué que, dès qu'Apollon est en cause, les vieux sanctuaires, Oncheste, la Piérie, les vieilles divinités qui n'ont revêtu qu'à peine la figure humaine, Hélios, Sélènè, la Nuit, l'Aurore, qui ne peuvent guère se détacher de leurs fonctions, sont volontiers ramenés, peut-être inconsciemment, par les rhapsodes. Homère lui-même va nous montrer qu'Apollon n'est que le substitut anthropomorphe de Hélios. Dans l'*Odyssée*, c'est Hélios, le Soleil, et point encore Apollon, qui est possesseur du troupeau divin. Et dès le début, nous sommes avertis que les compagnons d'Ulysse, les insensés ! périront tous pour avoir dévoré les bœufs du Soleil.

« Tu aborderas, dit Circé (XII) dans l'île de Thrinakie. C'est en ce séjour que paissent les bœufs et les riches brebis d'Hélios. Ce dieu a autant de grands troupeaux que de bergeries, sept de chaque sorte, tous de cinquante têtes. Ils n'ont point de rejetons et sont à l'abri de la vieillesse. Deux nymphes aux cheveux élégamment

tressés prennent soin de ces troupeaux; Lampétie et Phaéthouse, filles d'Hélios et de la divine Néèra. Lorsque leur auguste mère les eut enfantées et nourries, elle leur donna pour demeure la lointaine Thrinakie, et leur confia la garde des brebis et des bœufs superbes de leur père. » Et qui pouvait mieux savoir ces choses que Circé, fille elle-même du Soleil, la reine des enchantements, qui, dans le resplendissant palais d'Aia, tisse une toile d'or, accompagnant son travail de ses accents mélodieux ? Mais les destins trouvent partout leur voie. Echappé aux Sirènes, aux gueules de Scylla, aux tourbillons de Charybde, le héros est poussé malgré lui sur le fatal rivage. Un mois entier ses compagnons, enchaînés par un serment solennel, s'abstiennent de toucher aux bœufs du dieu puissant qui voit et entend toutes choses. Mais quoi ! la pêche, la chasse ne leur suffisent plus. Les mets dont Circé les a munis sont épuisés, et les bœufs sont là, tout près, qui les tentent. Ulysse s'est écarté pour implorer les dieux, un lourd sommeil l'accable. « Amis, s'écrie Euryloque, toutes les morts sont affreuses pour les misérables humains ; mais mourir de faim est ce qu'il y a de plus déplorable. Croyez-moi donc. Parmi les bœufs du Soleil, choisissons les plus gras ; sacrifions-les aux dieux qui habitent le vaste ciel. Si jamais nous revoyons Ithaque, notre chère patrie, nous élèverons au Soleil un riche temple et nous y placerons de nombreuses et riches offrandes. Si Hélios courroucé veut abîmer le navire, si les autres immortels y consentent, eh bien ! mieux vaut périr suffoqué par les flots que de languir plus longtemps dans cette île désolée! »

Ulysse se réveille, trop tard; le fumet des chairs rôties frappe ses narines, l'action terrible est accomplie, et voyez, les signes des dieux éclatent : les peaux des

bœufs massacrés rampent, les chairs rôties ou crues beuglent autour des broches comme si les animaux eux-mêmes poussaient de sourds gémissements. Déjà Lampétie au long voile est montée vers son père, et celui-ci, le cœur gonflé de courroux, s'est adressé aux immortels.

« Puissant Zeus et vous, dieux bienheureux, éternels! Punissez les compagnons d'Ulysse, fils de Laërte ; dans leur orgueil, ils viennent d'immoler les bœufs qui réjouissaient mes regards, lorsque je remontais au ciel ou redescendais vers la terre. Vengez-moi ! ou je m'en vais chez Aïdès, et désormais j'éclairerai les morts. — Soleil, répond l'assembleur des nuées, continue d'éclairer les dieux et les frêles humains sur la terre fertile. Je ne tarderai pas à frapper de rayons fulgurants le vaisseau coupable, je le briserai au milieu des sombres flots. » Cependant, six jours encore, les Grecs se repaissent des meilleurs bœufs du Soleil; le septième jour, les vents s'apaisent. Le navire est lancé, on dresse le mât, on tend la voile blanchissante. Bientôt l'île a disparu ; il n'y a plus que le ciel et la mer. Soudain Zeus suspend sur le vaisseau une sombre nuée ; la mer s'obscurcit, un vent furieux rompt les deux câbles du mât qui tombe dans la cale, brisant le crâne du pilote. L'infortuné est précipité dans les flots, comme un plongeur. Zeus tonne et lance la foudre; sous ses coups redoublés la barque tourbillonne et se remplit de soufre ; les matelots éperdus roulent dans l'abîme, le flot les emporte autour de la noire épave comme des oiseaux de mer, et un dieu leur interdit le retour. » Il ne reste plus rien, rien qu'un homme indomptable cramponné à une courroie entre Charybde et Scylla. A ce moment Charybde engloutit l'onde amère ; le héros s'attache aux branche d'un arbre qui domine le gouffre, et, suspendu,

attend que le monstre ait revomi le mât et la carène, pour retomber à grand fracas sur ces planches de salut.

Vous le voyez, des bœufs que l'on venge ainsi ne sont pas des bœufs ordinaires. Troupeaux d'Admète, d'Héraklès, d'Hélios ou d'Apollon, il faut reconnaître en eux ces bœufs de l'Ether, ces nuées fécondes ou stériles que se disputaient les puissances du ciel védique, ces bœufs idéalisés qui, dans les temps lointains des migrations indo-européennes, constituaient le butin et la richesse des dieux comme des hommes. Mais le tour particulier de l'esprit grec, son amour des formes définies, des événements localisés et nettement circonscrits, a gâté à plaisir ces grandioses métaphores, ces données amples et vagues du naturalisme antique. Seulement, remarquable compensation, s'il défigure et éparpille en menues aventures souvent ridicules, s'il rapetisse les attributs et les actes divins, il embellit, il grandit les dieux ; il les libère du phénomène, de la fonction à laquelle ils étaient attachés. Il renvoie au destin ou à quelques dieux honoraires tout ce qui ressortit à la force impassible des choses, et il donne à chacun de ses Olympiens, avec les passions et l'activité humaines, un caractère, un âge, un type physique et moral, une personnalité, derrière lesquels on sent encore, lorsqu'il le faut, l'essence primitive, la majesté de l'atmosphère ou des eaux, la fécondité de la terre ou la splendeur sidérale.

Apollon n'est plus Hélios, *Lukabas*, *Lukéios*, *Klarios* qui marche avec la lumière, qui crée et répand la clarté ; il est le dieu de Claros, de la Lycie et du Lycée, qui aime ou écarte les loups. Il n'est plus le Soleil auquel les rayons font une chevelure d'or, dont les traits resplendissants tombent comme des flèches salutaires ou funestes à travers les cieux, tandis qu'une course infaillible

14

emporte son char de l'Orient à l'Occident ; il est un jeune homme vigoureux et svelte, aux blonds cheveux, qui va et vient à sa guise, un admirable archer au carquois d'or, aux flèches d'argent, qui décoche à sa fantaisie la peste et la santé, la vie et la mort, qui détruit les monstres et les rats (Sminthien). Il n'est plus le grand astre qui voit, qui entend et qui sait tout. Il est le captieux, l'oblique (*loxias*) inspirateur des pythies, des oracles ambigus où il révèle et cache à demi l'avenir qu'il connaît. Il n'est plus l'éternel amoureux des Aurores qu'il poursuit et dévore en ses embrassements ; il est l'amant audacieux et déçu de la chaste Daphné (*Ahana*, l'Aurore), qui ne laisse en sa main qu'une feuille de laurier, image de la gloire.

Mais la lumière dont il est né, la lumière qu'il porte en lui, s'est transfigurée en intelligence. Les musiques célestes, qu'il a entendues, il en fait le rhythme de la lyre et de la poésie. Les gracieuses, les puissantes images s'assemblent à sa voix, et tandis que les éphèbes et les vierges, dans l'Olympe et sur la terre, forment des chœurs, déploient dans les luttes, les jeux et les danses, les mouvements qui développent et embellissent le corps, les poètes composent les odes savantes, les libres épopées, les artistes cherchent à saisir, à fixer sur les murailles et les vases, dans les veines du marbre, les contours et les groupes qu'il évoque à leurs yeux. Il est, enfin, Apollon, le *Musagète*, le chef des Muses et l'inventeur des arts.

Les Muses, que je viens de nommer, sont un des exemples les plus frappants de ces transpositions du monde physique au monde moral. Homère, sans les nommer par leurs noms — qui ont d'ailleurs beaucoup varié (comme leur nombre), — les admet déjà, comme chanteuses, au banquet des dieux. Mais aucun lien particulier ne les attache encore à Apollon. Elles ne sont

pas encore invoquées par le poète ; les débuts de l'*Odyssée* comme de l'*Iliade* s'adressent à une *théa*, à une divinité indéterminée. Mais, cependant, les Muses ne sont déjà plus ce qu'elles étaient à l'origine, des nymphes des fontaines, des sources du mont Olympe, ou peut-être aussi des prêtresses, des magiciennes de la Piérie (*Montiai*, *Manti-es*), contemporaines des premières incursions thraces ou éoliennes. Elles font partie déjà du groupe olympien, prêtes à accompagner les autres dieux le long du Pinde, vers le Parnasse et l'Hélicon, où Hésiode les rencontrera bientôt ; et à présider, sous les ordres d'Apollon, aux diverses branches de la science, de la poésie et de l'art, de l'art en ce qui concerne les mouvements du corps et l'emploi de ses organes (car elles ont gardé ce trait, cette preuve d'antiquité : ni la peinture, ni la sculpture, ne sont ni ne seront représentées parmi elles).

Une autre divinité, bien plus grande que ces agréables filles de Mémoire, Hépbaïstos, a subi des changements, au premier abord moins heureux. De brandon fulgurant jailli des hauteurs célestes, il est devenu un pauvre disgrâcié, jeté des cimes olympiennes sur les durs rochers de Lemnos, un infirme, un double boiteux, que les Synties, peuple insulaire, ou la Néréide Thétis, ont recueilli par pitié. Mais ce contrefait se montre merveilleux forgeron, artisan de génie ; c'est lui qui fabrique cette foudre, dont il a gardé le secret et la flamme. C'est lui qui a fondu, poli, les parois d'airain, d'or, d'argent, du palais céleste, martelé les vases magnifiques, les armes étincelantes, et ciselé les bijoux si délicats, agrafes, diadèmes, colliers, ceintures, qui embellissent les plus belles. Et ses mérites sont prisés si haut que Zeus lui donne pour épouse d'abord *Kharis*, la grâce elle-même, puis, pour son malheur,

la voluptueuse Aphroditè — qui aime les militaires.

Il est beau à voir devant sa vaste enclume, le marteau dans une main, les tenailles dans l'autre, tandis que les soufflets répandent sur vingt creusets pleins de métaux en fusion la chaleur nécessaire à ses travaux délicats. Ceci, c'est le vaste bouclier d'airain, recouvert de cinq lames, que sertit une triple bordure d'argent De belles ciselures représentent les signes du ciel, les Pléiades, les Hyades, Orion, l'Ourse qui seule n'a point de part aux bains de l'Océan, le Soleil infatigable, la pleine Lune, la Mer, la Terre. Puis c'est toute la vie qui se déroule sur l'ample surface. Des danses nuptiales, une agora où des vieillards assis, le sceptre en main, sur des pierres polies, écoutent des plaideurs débattre le rachat d'un meurtre; une embuscade au gué d'une rivière près d'une ville assiégée; une vaste et molle jachère où les laboureurs tracent des sillons parallèles; prodige de l'art! l'or du champ prend une teinte noire comme la terre fraîchement remuée. Plus loin, c'est la moisson, les enfants ramassant les gerbes, les botteleurs, le maître du champ qui regarde briller les faucilles et, sous un chêne, un énorme taureau sacrifié pour le repas, dépecé et saupoudré de blanche farine; ailleurs la vendange, les vignes bien alignées soutenues par des pieux d'argent, les grappes de pourpre, les corbeilles, un enfant qui chante et les vendangeurs frappant du pied la terre en cadence. Ici, des bœufs à la tête superbe, où se mêlent l'étain et l'or, se ruent en mugissant vers le fleuve, conduits par quatre pâtres d'or et neuf chiens agiles. Soudain deux forts lions enlèvent un taureau qui beugle avec force. Là, dans un riant vallon, de blanches brebis paissent dans un vaste pré; près de là sont les étables, les parcs et les chaumières des bergers. « Le dieu figure ensuite un chœur semblable à ceux que, jadis, dans la vaste Cnosse, Dédale forma

pour Ariadnè à la belle chevelure. Des jeunes gens et des vierges attrayantes, se tenant par la main, frappent du pied la terre. De longs vêtements d'un lin fin et léger, des couronnes de fleurs parent les jeunes filles. Les danseurs ont revêtu des tuniques d'un tissu riche et brillant comme de l'huile, leurs épées d'or sont suspendues à des baudriers d'argent. Tout le chœur, aussi léger qu'habile, tourne rapidement comme la roue du potier lorsqu'il éprouve si elle peut seconder l'adresse de ses mains. Tantôt ils se séparent et forment de gracieuses lignes qui s'avancent l'une vers l'autre. La foule les admire et se délecte à ces jeux. Un poète divin, en s'accompagnant de la lyre, les anime par ses chants. Deux agiles danseurs, dès qu'il commence, répondent à sa voix et pirouettent au milieu du chœur. Enfin, avec la même adresse, Héphaïstos trace au bord de l'orbe merveilleux le grand fleuve Océan. »

Eh bien! a-t-il tant perdu à sa chute, cet antique génie de l'élément igné? Sans doute il n'est plus l'aveugle éblouissement de la foudre imbécile; mais il est le feu intelligent, industrieux, artiste, qui modèle la matière à l'usage et à l'image de la vie humaine.

L'anthropomorphisme grec a donné aux dieux souvent le génie, presque toujours la beauté, et toujours un caractère personnel nettement accusé. A un certain point de vue, on doit reconnaître qu'il leur a enlevé quelque peu de ce qu'on appelle divinité, le mystérieux, le lointain, le vague. Cette remarque est si juste que nombre de dieux indéniables, Dionusos, Héraklès, Persée, Jason, Ægée, Thésée, Tantale, Ixion, Sisyphe, Achille, Agamemnon, Hélène, Priam, Alexandros, Ænéas (surnom de Zeus, et d'Aphroditè), Anchisès, ont été réduits à la condition quasi humaine, ou amenés sur la limite indécise où le dieu ne se distingue plus de l'homme.

La transition sera pour nous d'autant plus aisée entre la vie des Olympiens, que nous venons d'esquisser, et la vie des Achéens mortels dont Héphaïstos lui-même nous ciselait tout à l'heure le vivant raccourci.

---

# X

## LA VIE, LA MORT, AUX TEMPS D'HOMÈRE

La *terre habitée;* ses étroites limites. — Indigence des notions cosmographiques. — Navigation côtière active, demi-guerrière, demi-trafiquante; échanges et piraterie; la monnaie est inconnue. — Droit public et privé. Compensation, vengeance personnelle. Hospitalité. Serment. — Caractère vague des institutions politiques. — Oligarchie de propriétaires-rois qui tenaient quelques assemblées sur des places nommées *agorai*. — Autorité précaire des plus riches et des plus puissants. — Servage tolérable des anciens habitants. — Les captifs, à peine peut-on dire esclaves, font partie de la famille. Le maître est aimé. Dévouement de la vieille économe Euryclée, du bouvier Eumée. — Affabilité, bonhomie des Achéens. — Simplicité de la vie. Le héros fait ses meubles, construit son lit, laboure son champ, abat et rôtit ses cochons. La maîtresse tisse, coupe, brode les vêtements, et les princesses vont laver le linge de la maison. — *Palais* d'Alkinoos, d'Ulysse, de Nestor, etc. — Force et douceur des affections familiales. Admirables tableaux, et si naïfs, tirés de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. — Amitié de Patrocle et d'Achille. — La liberté des mœurs ne trouble pas l'union conjugale. — L'Achéen aime la vie et sait en jouir. Il redoute la mort. La douleur lui arrache des gémissements et des larmes. Mais sa vaillance n'en est pas amoindrie, loin de là. Il meurt, sachant ce qu'il perd, doutant de ce qu'il gagnera. Il défend avec fureur le corps de l'ami tombé dans la bataille. Mort de Patrocle. Désespoir d'Achille. Funérailles de Patrocle. Hommages rendus à sa douceur, à sa bonté. Le poète raconte des rites funéraires dont il ne comprend plus le sens; il regarde comme une mauvaise action le sacrifice de douze Troyens immolés sur le bûcher de Patrocle.

Les dieux et les hommes d'Homère vivaient dans une intimité parfaite. Non pas que ceux-ci n'eussent parfois

à souffrir de ceux-là; mais leurs relations réciproques étaient exactement celles des hommes entre eux. Si l'on écarte certaines inimitiés personnelles, certains caprices malencontreux, les divinités, même les plus sévères et les plus irritables, ne font point mauvais visage aux laboureurs, vignerons, pâtres, danseurs, représentés sur le bouclier d'Achille. Elles ne gênent ni les esprits par des dogmes, ni les corps par des pratiques ridicules. Il n'y pas de clergé constitué. Est prêtre qui veut. Les augures, les sorciers ne font d'ailleurs que de répondre aux croyances, à l'attente générale. Moments bien rares dans l'histoire, que ces heures d'accord entre les religions et le mélange d'expérience et de préjugés qu'on nomme le sens commun !

C'est que ces Olympiens, dont on a tant ri, qui festinent sur leur montagne sainte quand ils ne sont point invités à quelque banquet par les pasteurs des peuples ou par les irréprochables Ethiopiens, ces dieux qui vivent et pensent comme les hommes de leur temps, incarnent véritablement les idées de leurs fidèles sur le monde et la vie. Aussi ont-ils excité à bon droit l'enthousiasme de ceux qui les avaient tirés de leur propre cœur, pour leur donner l'univers à conduire. Enfin, ils peuvent invoquer une excuse qui manque aux pâles dieux modernes : ils sont nés, ils ont grandi avant que la science eût paru dans le monde. Leur empire, après tout, n'était guère vaste, et ils étaient assez nombreux pour qu'en se distribuant la besogne, avec un peu d'agilité, ils pussent se montrer à temps dans quelques sacrifices sur les côtes de l'Egée ou de l'Adriatique, soulever quelques tempêtes, et faire suffisamment évoluer le soleil et la lune, selon l'ordre du destin.

Il s'en faut que la *terre habitée* d'Homère embrasse tout le bassin de la Méditerranée. L'Asie Mineure, les

îles de l'Archipel, la Crète, l'Hellade, le Péloponnèse, les îles Ioniennes, une très vague Egypte, et une problématique Sicile (Thrinakie), voilà à peu près toutes les régions dont les rhapsodes aient eu connaissance. Ils parlent bien des Ethiopiens, des Kimmériens, des Hippomolgues, des Lestrygons anthropophages; mais ce sont des êtres à demi fabuleux. Dès qu'Ulysse a franchi le détroit de Messine, on ne sait où placer au juste ni l'île de Circè (*Aia*); ni celle de Calypso (*Ogugia*), ni les pâturages de Polyphème qui vit de fromage et de chair humaine, ni le séjour, le palais d'Æole (*Aiolos*, cf. *Aia*, *Aiétès*, le père de Médée).

Sans doute, d'échange en échange, les lointaines productions pouvaient bien arriver jusqu'aux Hellènes, mais sans dissiper leur ignorance géographique. Tout moyen leur manquait pour vérifier les notions vagues qui leur étaient transmises. Leurs barques à rames presque sans pont, sans autre gouvernail qu'un aviron passé dans un trou, au milieu desquelles on plantait un mât au départ, étaient perdues sitôt qu'elles s'éloignaient des côtes. C'est ainsi qu'Ulysse a pu errer neuf ans sur des mers que nous parcourons en trois jours. Leur astronomie enfantine leur était d'un faible secours. Homère ne signale pas plus de quatre constellations (Pléiades, Hyades, Orion, Grande Ourse), et deux autres astres isolés: Hespéros (Vénus) et Séirios (le chien d'Orion). Déjà pourtant, dans ces étroites limites, la navigation est active, demi-guerrière, demi-trafiquante. La piraterie fleurit; nulle profession plus avouable: Phéniciens, Cariens, Tyrsènes, Taphiens d'Acarnanie s'y adonnaient avec succès, combinant deux principes bien connus: toute peine mérite salaire; le commerce consiste à se procurer les choses au plus bas prix, pour les vendre au plus haut. On échangeait des métaux et des étoffes, des

vases et des armes, des cuirs et des laines, des animaux et des hommes, du vin, de l'huile et autres denrées alimentaires. Toute monnaie, d'ailleurs, était inconnue.

On conçoit aisément que le droit public fût tout à fait rudimentaire. Qui disait étranger, disait ennemi, suspect au moins. Quant au droit privé, en dehors des relations de famille, il n'était guère plus avancé. La propriété individuelle est déjà nettement constituée, garantie par des bornes et par des contrats solennels. Mais ni le vol ni la rapine, ni le meurtre (surtout) ne déshonoraient son auteur ; ce n'étaient pas des offenses à la société. Il est vingt fois question dans Homère de héros « semblables aux immortels » qui ayant eu la malechance (ou la bonne) d'assassiner leur oncle, leur frère ou un passant, se sont réfugiés en toute sûreté chez quelque roi ou riche propriétaire des environs. Tout au plus les méfaits et les crimes entraînaient-ils la fuite du coupable, la vengeance personnelle ou un compromis convenable, une compensation suffisante. Le châtiment proprement dit était abandonné aux dieux.

L'hospitalité seule tempérait la barbarie de ces mœurs primitives qui ne connaissaient ni lois fixes, ni véritables obligations morales, sauf, en quelques circonstances, le serment solennel. Dès qu'un homme avait pu toucher le foyer d'un autre homme, il devenait sacré pour son hôte. Ce titre créait entre eux des liens qui se maintenaient de génération en génération, une amitié indissoluble, entretenue par des présents et des secours de toute sorte. Nous avons vu Diomède et Glaucos rendre hommage sur le champ de bataille au pacte amical légué par leurs aïeux. Lorsqu'Athènè veut s'assurer la confiance de Télémaque, elle se présente à lui sous la figure d'un Taphien, Mentès, ancien hôte d'Ulysse. C'est

en qualité d'hôte paternel et ancestral que le jeune homme est accueilli à bras ouverts par les familles de Nestor et de Ménélas.

Les assemblées dont Télémaque provoque la réunion sur l'agora d'Ithaque, et qui se tenaient pareillement à Mycènes, à Tirynthe, dans toutes les villes et au milieu des camps, donnent une idée des coutumes politiques ; car on ne saurait parler encore d'institutions régulières et efficaces. Les chefs de famille, les propriétaires de champs et de troupeaux, tous rois et porteurs de sceptre, sur lesquels le roi principal n'exerçait qu'une autorité des plus précaires, délibéraient sur quelques affaires, sur quelques difficultés pendantes entre leurs voisins immédiats, mais le plus souvent n'osaient rien décider, et pour cause ; ils auraient encouru des inimitiés redoutables. Télémaque ne peut les amener à désapprouver formellement les avanies que lui infligent les prétendants, fils, frères ou parents des anciens de l'île, bien moins encore à lui promettre une aide effective.

Et cependant la prospérité, la joie de vivre, n'étaient pas incompatibles avec un état social si vague, si imparfait.

De même que les populations helléniques ou hellénisées ne voyaient rien au-dessus ou au-delà de la voûte céleste et du fleuve Océan, elles acceptaient sans arrière-pensée une sorte de régime évidemment tolérable, une paix agricole et pastorale, parfois gênée, il est vrai, par quelque débarquement, par quelque violence de brigands installés dans une forêt ou une grotte voisine, ou par quelque levée militaire décidée par le maître du domaine. La grande sagesse, pour ces Pélasges depuis longtemps pliés sans retour, assouplis par les envahisseurs du nord, consistait à ne point se heurter contre ceux qui étaient « de beaucoup les plus forts », et qui, à tout

prendre, ne les troublaient, pas plus que les dieux, dans la jouissance de biens modestes et réels ; il faut dire que, de leur humble et étroit horizon, les « rois décorés du sceptre », comme se nommaient eux-mêmes les hobereaux et propriétaires d'alentour, se dressaient comme de véritables Olympiens tout disposés à les traiter avec « la bonté d'un père ». Cette expression revient souvent pour caractériser les rapports d'Ulysse et de ses voisins ou vassaux. Et l'on ne peut douter que, dans le monde achéen du XIV^e au X^e siècle, malgré cent explosions de la barbarie native, cent exemples de fureur, de cruauté, d'injustice, ne régnassent une bonhomie sans morgue, une bienveillance universelle.

Sans doute le moindre manque de respect exaspérait les dieux et les héros. Ajax Oïlée, naufragé, se cramponne à une roche et s'écrie : Ah! je crois que je m'en tirerai, *malgré les dieux!* Cette irrévérence lui vaut un coup de tonnerre définitif. Ulysse déguisé en mendiant ose discuter avec l'orgueilleux Antinoos : aussitôt il reçoit un tabouret à l'épaule, et on le menace de l'expédier au roi Ekhétos (sorte de croque-mitaine), qui lui coupera le nez et les oreilles. Mais que sont ces menues brutalités, si on les compare au régime bestial, aux actions féroces ou lâches des Goths, des Francs et autres Germains des V^e, VI^e, VIII^e siècles après notre ère, ou au prétendu âge d'or féodal de notre moyen âge? La justice n'était ni plus ni moins absente en ces deux périodes séparées par vingt siècles. Le Gallo-Romain, le colon, pas plus que le Lélège ou le Pélasge réduit à cultiver sa terre paternelle pour un maître, ne pouvait espérer la moindre compensation pour l'outrage du fort ; mais la palme de l'insolence et de l'iniquité serait malaisément contestée au chef de horde germanique ou au baron chrétien. L'Achéen antique, différant en cela du Dorien,

n'est dur que par accès; son tempérament est facile, affable. Il est aimé de ses serviteurs, de ses captifs, car on ne saurait encore parler d'esclaves; — ou du moins est-ce une classe mixte, indéterminée, que ce monde, ordinairement très résigné, des femmes qui secondent la maîtresse de la maison et partagent au besoin la couche du maître, que ces échansons, écuyers tranchants, que ces jardiniers, bouviers, porchers, qui vivent à l'aise dans la riche demeure ou dans les domaines champêtres. — Tous remplissent des fonctions de confiance et ne songent pas à les quitter. Les souvenirs amers, cependant, ne leur manqueraient pas. Les uns, enlevés tout enfants dans leurs villes saccagées, les autres capturés et échangés contre un bœuf ou une mesure de grain par des pirates sidoniens, cariens ou grecs, se rappellent encore parfois leur jeunesse prospère, leurs parents massacrés, leurs patries qu'ils croient lointaines; mais ils ne songent guère à la fuite. La servitude ne leur pèse pas. A bien des égards, leur situation dans la famille fait penser à cette race aujourd'hui disparue des bonnes gens fidèles, nourrices, gardes-chasse, femmes de charge, qui ont élevé nos parents et quelques-uns d'entre nous.

Voyez cette vieille femme aux yeux actifs, qui surveille le service, fait placer le pain dans les corbeilles, la vénérable et courtoise économe Euryclée, que jadis le héros Laërtès acheta de ses propres richesses. Avec quel soin elle garde les provisions, l'huile, le vin, la farine, dans les profonds celliers du palais! Comme elle distribue les tâches avec zèle! De quelle sollicitude elle entoure et Pénélope, et Télémaque, qu'elle a élevé, le fils d'Ulysse qu'elle a nourri! Quels vœux elle forme pour le retour du héros! et lorsqu'en lui lavant les pieds elle le reconnaît à une cicatrice qu'elle a vue tant de fois,

il y a vingt ans, avec quel amour elle lui prend le menton, l'embrasse ; avec quel courage elle retient l'exclamation qui va lui échapper : « O mon fils ! ne sais-tu pas que ma constance est inébranlable, inflexible ? Je garderai ton secret aussi sûrement que la pierre ou le fer. »

Un autre type du dévouement domestique, c'est le royal porcher, le divin Eumée qui, chaque jour se lamente en son âme de conduire aux prétendants les plus gras animaux de son maître absent. Tant de beaux domaines, à Ithaque, à Dulikhios, à Zakynthos, en Elide, tant de troupeaux de bœufs, de chèvres, de brebis, de porcs succulents, dilapidés, dévorés par ces pillards intrus qui s'imposent à la faiblesse d'une femme et d'un adolescent timide ! Ah ! comme elle fuirait, toute cette bande de loups, à l'aspect du héros ! Pendant qu'Ulysse, mendiant, inconnu, assis dans la hutte de pierre où son pâtre hospitalier le régale d'une vaste échine rôtie, attend l'arrivée de Télémaque, Eumée lui raconte avec philosophie les malheurs de sa jeunesse. Fils d'un roi d'une petite et fertile Cyclade, il a été livré tout enfant par une gouvernante infidèle à des Phéniciens qui ont fini par le vendre à Laërtès. Mais depuis ce temps il n'a reçu que des bienfaits ; Ulysse le traitait en frère, — c'est un nom que Télémaque lui donne encore, — Ulysse l'avait établi chef de ses troupeaux, l'aurait marié, enrichi, sans cette guerre lointaine, si glorieuse, mais si cruelle. Peut-être cet ami, ce maître, a-t-il nourri les poissons, ou laissé ses os blanchir sur quelque roche déserte ; ou bien il erre, accablé d'années, couvert de haillons, pareil à l'hôte que Zeus vient de lui envoyer.

Mais le jour de la vengeance est venu. Ulysse se fait reconnaître d'Eumée et du loyal bouvier Philétios. C'est, avec Télémaque, toute son armée. Alors les deux braves

fondent en larmes, ils serrent le héros dans leurs bras. Ils embrassent ses épaules, ses lèvres, son visage, et se placent en armes à ses côtés.

Ces dévouements que le poète a groupés autour d'Ulysse n'ont rien d'exceptionnel. Ils existent, et on les entrevoit, autour de Nestor, de Ménélas, d'Alkinoos. Partout, on retrouve la prudente économe pleine de grâce, et les pâtres soucieux de leurs troupeaux, et les maîtres d'hôtel, les serviteurs assidus à leur tâche. En général, on ne voit nulle part la contrainte et l'envie. C'est que nulle part — en ce monde achéen — l'éducation, la science, le spécialisme et une foule de fatalités enchaînées, n'avaient marqué encore les distances qui se sont tant élargies entre les castes ou classes sociales.

Le roi n'en savait guère plus que l'artisan sur la terre et le ciel ; l'artisan n'était pas plus habile que le roi à fendre un arbre, à façonner un meuble, à tuer, à dépecer, à rôtir un animal. La langue était la même pour tous, et n'exprimait que des idées simples. Même les plaisanteries, qui exerceront plus tard l'esprit si fin des Athéniens, sont encore à la portée de tous. « Es-tu le fils du divin Ulysse? — Ma mère me l'a dit », répond Télémaque. « Quel vaisseau t'a amené, cher hôte, car je ne suppose pas que tu sois venu à pied dans cette île. » « Qu'en penses-tu, demande Hermès à Phoibos, en regardant Arès et Aphroditè dans le filet d'Héphaïstos? — Que je consentirais à être ainsi devant tous les dieux. » « Comment t'appelles-tu ? » dit Polyphème. — Je m'appelle « Personne » répond le matois fils de Laërte. — Ne sont-ce pas là des traits naïfs, bons pour dérider aussi bien les irréprochables porchers que les rois élèves de Zeus ? Les palais d'Ithaque, de Pylos, de Sparte, nous montrent dans toute sa naïveté la vie intime des puissants. Malgré les plaques de métal clouées aux parois,

malgré l'étalage d'escabeaux incrustés, de vases en or, en argent, en airain, de riches étoffes ou de toisons moelleuses, jetées sur les sièges de bois, appendues aux piliers ou aux colonnes frustes de la grande salle ou des péristyles, c'était une existence peu somptueuse et peu compliquée. Malgré le nombre des captifs, les ouvriers étaient des plus rares, comme on peut s'en assurer dans le catalogue des artistes homériques, dressé par M. Rossignol. Les reines filaient, tissaient, teignaient et brodaient les vêtements de leurs époux et de leurs enfants ; les princesses, filles de Priam et d'Alkinoos, lavaient le linge dans des lavoirs de pierre ou au bord de quelque fontaine ; les rois cultivaient leur jardin, fabriquaient leurs sièges et leurs outils. Achille surprend le jeune Lycaon, fils de Priam, coupant des baguettes de figuier pour garnir le devant d'un char. Ulysse se construit lui-même son lit nuptial, dont un pied était fait d'un olivier simplement coupé à hauteur d'appui ; il abat, il taille, il ajuste les arbres qui doivent former son radeau, tout aussi bien qu'un charpentier de profession. On couchait soit en plein air, sous les portiques, ainsi que le font Pisistrate et Télémaque chez Nestor et Ménélas, soit dans des chambres mal closes à l'aide de courroies, souvent bâties hors de la maison. Il y avait cependant au moins un étage, réservé, pendant le jour, à l'épouse et aux captives. La grande salle du bas qui, sauf quelques recoins peut-être, occupait tout l'édifice derrière le portique ouvert sur la cour, était destinée aux réceptions, aux banquets. La femme de charge, que nous avons signalée déjà, dirigeait les écuyers et les hérauts, préposés les uns au vin, les autres aux aliments solides, consistant uniquement en pains, en viandes grillées, et en vins coupés d'eau. Préalablement, l'amphitryon, Achille, Nestor, Agamemnon lui-même, avait fait l'office de sacri-

ficateur et de boucher, coupé et flambé les cuisses pour les dieux, divisé le corps, mis à part les entrailles peu lavées, qu'on posait sur les charbons et que goûtaient les assistants. Puis tous les morceaux, piqués de broches à cinq dards, rôtis avec soin, paraissaient, saupoudrés de farine pour toute sauce, dans de vastes bassins de métal. Chacun étendait la main et empoignait sa part. Il n'y avait aucune espèce de couvert. La faim apaisée, chassée, dit Homère, non sans voracité, mais sans querelle, « pourvu que nul ne pût se plaindre de n'avoir pas eu sa juste portion », les coupes circulaient, parfois embaumées de fromage râpé. Que dirions-nous de ce festin, même si nous jouissions de dents de jeune chien, même s'il nous était donné d'entendre le bon Démodokos contant l'aventure d'Arès et d'Aphroditè pris dans le filet d'Héphaïstos ? Enfin, les servantes versaient de l'eau sur les doigts des convives, et on allait se livrer soit à la lutte, soit à l'amour, soit au sommeil. Si nous entrons sous le toit des humbles, nous y retrouvons, moins la richesse des ustensiles et des accessoires, les mêmes coutumes et la même nourriture. Cette simplicité patriarcale eût suffi à rapprocher les hommes.

Les relations familiales sont fortes et douces. On n'y sent rien de pareil à cette raideur, à cette contrainte qui règnent dans la famille romaine ; le père et la mère ne sont pas seulement révérés, ils sont chéris par leurs enfants. Télémaque est bien un peu pédant lorsqu'il prie sa mère de remonter dans ses appartements ; mais c'est le fait d'un tout jeune homme qui veut s'émanciper et qui laisse percer d'ailleurs son intime conviction de la supériorité masculine : ce léger ridicule est de tous les temps et n'exclut pas la tendresse filiale. Comme elle éclate, cette tendresse, dans les sentiments des fils de la reine Hékabè, dans les entretiens d'Achille avec la divine

Thétis, et dans cette scène fameuse où Ulysse reconnaît le fantôme de sa mère Anticlée : « En la voyant, je pleure et mon âme est émue de pitié..., et je veux embrasser l'âme de ma mère qui n'est plus. Trois fois je m'élance ; trois fois elle s'échappe de mes bras, comme une ombre, comme un songe. Une douleur plus vive me vient au cœur, et je lui adresse ces paroles rapides : O ma mère, pourquoi, lorsque je veux te saisir, ne demeures-tu pas immobile ? Même chez Pluton, les bras entrelacés, nous aurions charmé notre douleur par les larmes. N'es-tu donc qu'une vaine image envoyée par l'auguste Perséphonè pour redoubler ma souffrance et mes soupirs ? »

L'amour des mères, nous n'en parlerons pas. Il n'a jamais changé. La nature l'a fait indestructible. Mais c'est la tendresse des pères qui nous émeut le plus, peut-être, en ces âges reculés, non pas une affection fondée sur l'orgueil de l'homme qui revit en ses enfants, mais quelque chose de plus vif, de plus doux, et comme féminin. Le vieux Nestor, le vieux Priam, couvent des yeux leur vaillante postérité. Rien n'égale le désespoir du monarque troyen, quand il voit son Hector traîné dans la poussière, et son sublime abaissement devant le meurtrier qui daigne lui rendre une dépouille si chère. Laërtès tombe évanoui dans les bras d'Ulysse retrouvé. Ulysse couvre de baisers et de larmes ce Télémaque, qu'il a laissé enfant sur les bras de sa jeune épouse. Sans doute il lui prodiguait alors ces caresses paternelles si divinement peintes dans les célèbres adieux d'Andromaque et d'Hector. « Une suivante accompagne la princesse, portant sur son sein le petit enfant qui ne parle pas encore, leur rejeton bien-aimé, beau comme la plus brillante étoile. En voyant son fils, le héros sourit en silence. Il étend les bras pour le prendre ; mais l'enfant se détourne

et se cache en criant dans le sein de la nourrice à la belle ceinture ; il a peur de l'airain et de la crinière qui flotte terriblement au sommet du casque : le père et l'illustre mère sourient ; et soudain, le héros enlève de sa tête le casque resplendissant qu'il pose à terre. Il donne un baiser à son enfant chéri, le berce dans ses bras, et adresse cette prière aux immortels : « Zeus et vous, divinités, faites que cet enfant, que mon fils, se signale comme moi parmi les Troyens, qu'il soit comme moi fort, et qu'il règne puissamment sur Ilion ! Que l'on dise à son retour des combats : « Il est bien plus vaillant que son père ! » et qu'en son âme, sa mère se réjouisse. Il dit et remet l'enfant entre les mains de son épouse chérie, qui l'attire sur son sein parfumé, et sourit en pleurant. »

Les héros d'Homère n'aiment pas seulement leurs enfants, ils aiment l'enfance. La pensée de l'enfance leur revient souvent et, dans les circonstances les plus graves, peut amener un sourire même sur les lèvres farouches d'Achille : « Pourquoi, dit-il, ô Patrocle, pourquoi pleures-tu comme une petite fille, qui court après sa mère, exige qu'elle la porte, s'attache à sa robe, la retient quoiqu'elle ait hâte, et la regarde tout en larmes, pour être prise à bras ? Tu pleures comme elle à chaudes larmes. Quelle sinistre nouvelle vont apprendre les Myrmidons ? » N'est-ce pas la nature même ? Et une pareille comparaison n'implique-t-elle pas le sens et le goût des grâces enfantines ?

Les femmes jouent nécessairement un grand rôle chez des peuples si amoureux de la beauté, et qui se réjouissent d'entendre appeler leur pays l'Achaïe aux belles femmes. Les Achéens sont des connaisseurs ; ils ont pris soin de placer dans leur Olympe et de disséminer en tout lieu, dans les mers, les bois, les montagnes, les cavernes, tous

les types, blonds, bruns, grands, mignons, chastes, voluptueux, sévères et faciles, adolescents et adultes, de la nymphe et de la déesse. Aussi ne sont-ils point exclusifs dans leurs sentiments. Le respect profond de la jeune fille, telle que Nausicaa, de la mère de famille comme la reine Arétè, la passion obstinée pour une épouse infidèle, l'affection profonde pour la femme impeccable qui garde sa foi à l'époux absent, s'accordent chez eux sans effort avec le goût des belles esclaves et le laisser-aller des rencontres heureuses. Vous direz, et avec raison, que ces compromis n'ont rien de spécialement grec, et que les civilisations les plus puritaines n'ont pu les écarter. « Mais, Madame, après tout (c'est Tartufe qui parle), je ne suis pas un ange! » Ajoutez que le barbare antique était, de quelques siècles, plus voisin de l'animal et de l'animal de proie. Dans ses courses aventureuses, ses embuscades, ses razzias, l'Achéen, avec les richesses, les troupeaux, les provisions, enlevait les orphelines et les veuves qu'il venait de faire. Non seulement il usait du droit de la guerre, — le droit du plus fort que nul ne contestait, — mais encore, il apportait à la rigueur de ce droit un tempérament notable. Il pouvait tuer, il épargnait. C'est ainsi que Chryséis et Briséis parmi cent autres avaient été attribuées, dans le partage du butin, à Agamemnon et à Achille; et l'un déclarait qu'il préférait beaucoup la première à Clytemnestre « sa légitime épouse »; et la seconde agréait si bien au fils de Pélée que, pour elle, il déserta la cause hellénique. Rien n'était plus ordinaire que ces liens de hasard, passagers ou durables, et il est certain que l'immense majorité des femmes s'y pliaient sans trop longs regrets. Qu'auraient-elles gagné à la résistance? Seules, les petites maîtresses, et il n'y en avait pas beaucoup dans ce temps-là, les princesses déchues de leurs honneurs et de leurs trônes,

les Andromaque, les Cassandre, manifestaient leur épouvante devant un avenir de servitude.

« Cruel, dit Andromaque à Hector, quelle joie me restera-t-il quand tu auras subi ton destin? Je n'ai plus ni mon père, ni mon auguste mère. Le divin Achille, après avoir dévasté la célèbre ville des Ciliciens, Thèbes aux superbes portes, tua mon père Eétion. Dans nos demeures j'avais sept frères; tous en un seul jour, comme ils gardaient nos taureaux et nos blanches brebis, furent précipités chez Aïdès. Et ma mère qui régnait sur l'Hypoplacie ombragée de forêts, Achille l'avait conduite ici avec tout le butin. Depuis il la délivra au prix de présents infinis; mais Artémis, dans le palais paternel, la frappa de ses flèches. Hector, tu es pour moi mon père, ma vénérable mère, mon frère et mon jeune époux. Prends pitié d'Andromaque. Défends-toi du haut de nos tours. — « Femme, répond le héros, tes soucis sont les miens. Mais je rougirais devant les Troyens et les Troyennes au long voile, si, comme un lâche, j'évitais les batailles... Cependant mon cœur, ma raison me le disent, le jour viendra où succomberont et la sainte Ilios et Priam et le peuple du belliqueux Priam. Mais la douleur des Troyens, celle d'Hékabè elle-même et du roi mon père, celle de mes frères qui, si braves et si nombreux, tomberont dans la poussière sous des mains ennemies, ne me sont pas à cœur autant que la tienne, lorsque l'un des Grecs t'emmènera baignée de larmes. Alors, dans Argos, tu tisseras la toile pour autrui; le cœur plein d'amertume, tu puiseras de l'eau à la fontaine Messéis ou Hypéria, et une dure nécessité pèsera sur toi. Alors, le passant, voyant tes pleurs, s'écriera : « Voici l'épouse de cet Hector qui, parmi les Troyens, excellait à combattre, lorsqu'autour d'Ilion on livrait ces grandes batailles. » Ah! puissé-je être mort et enseveli sous la tombe, plu-

tôt que d'entendre tes cris lorsque tu seras entraînée! »

Toutes ces populations, grecques ou troyennes (car le poète ne fait guère de différence entre elles), toutes ces tribus si bien douées, dont les aimables vertus procédaient d'un heureux naturel, dont les défauts n'étaient pas encore des vices, et qui, à tous les degrés de l'échelle sociale, jouissaient avec mesure des biens de la vie, nous apparaissent, dans l'*Iliade*, exaspérées par le danger, par la soif du butin, par l'ivresse du sang. Mais si, laissant tomber la poussière de la mêlée, oubliant les fanfaronnades des combats singuliers, les cris féroces des vainqueurs, les lamentables clameurs des terreurs paniques, vous pénétrez sous les tentes des chefs ou des soldats, vous retrouverez les mêmes sentiments, les mêmes mœurs cordiales, enjouées, humaines. Achille joue de la lyre en écoutant ses amis. Nestor, plein de bienveillance, conte ses antiques prouesses à des convives trop courtois pour abréger ses récits. Tous s'entretiennent des absents, de leurs épouses chastes, de leurs vieux pères, de leurs enfants qui grandissent loin d'eux. Entraînés par le mouvement d'expansion qui les a amenés du fond de la Scythie, fiers de leur nation, ils continuent la lutte avec courage, mais ils n'en regrettent pas moins les biens qu'ils ont quittés, les joies qui les attendent dans leurs demeures abandonnées. Par nécessité, par devoir, ils risquent une vie qu'ils aiment, ils bravent une mort qu'ils redoutent. Ce ne sont pas des furieux, des héros tout d'une pièce, comme seront les Gaulois ou les Teutons. Ils gémissent, ils pleurent sur leurs blessures, parfois ils demandent grâce. Notez bien que je n'inculpe pas leur vaillance ; elle éclate d'autant plus qu'elle est moins aveugle, qu'elle est plus éclairée. Ils pouvaient vieillir en paix, ils ont choisi la gloire, et la mort prématurée ou les longues infortunes. Quel qu'il soit main-

tenant, ils subiront le destin. Achille lui-même, malgré sa haineuse inaction, malgré sa colère d'enfant contre Agamemnon, n'ose pas, ne peut pas s'éloigner de ce rivage troyen où sa tombe est marquée. Mais il gémit en lui-même, il se regrette, et c'est ce qui le rend inexorable.

Voici comme il parle au Troyen qu'il va immoler : « Meurs donc, ami, meurs aussi. A quoi bon ces plaintes ? Patrocle lui-même est mort, et il valait mieux que toi. Ne vois-tu pas comme je suis grand et beau? Je suis né d'un père illustre et d'une mère immortelle. Eh bien ! moi, pareillement, la mort et la kèr violente me saisiront, soit au lever de l'aurore, soit au coucher du soleil, soit au milieu du jour, lorsqu'un guerrier tranchera ma vie avec l'airain du javelot ou de la flèche rapide. »

On a essayé de rabaisser les hommes de l'*Iliade* en les montrant peu sensibles à l'espoir d'une seconde vie. C'est précisément ce qui les relève. Les enfers et les champs Elysées ne leur disant rien qui vaille, ils n'en meurent pas moins, sachant ce qu'ils perdent, doutant de ce qu'ils gagneront. Il leur suffit de savoir que la mort est inévitable et que nul ne tombe avant l'heure fixée par le destin.

La croyance à l'immortalité de l'âme ne manque pas d'ailleurs aux Grecs. C'est un des legs les plus tenaces de l'animisme, de l'enfance de l'humanité ; ils n'ont pas eu le temps encore de s'en défaire. Loin de là, le culte de l'ancêtre est, chez eux, le principal lien de la famille, de la nation. Ils ne doutent pas que le père, que l'aïeul commun ne soit présent au foyer, n'assiste aux festins anniversaires offerts sur sa tombe ou en son honneur. Ils voient en songe voltiger autour d'eux les images des morts. Mais ces ombres, ces fumées, ces fantômes,

que sont-ils ? Quels biens leur sont dévolus, en échange des aliments savoureux, des vins de feu, des luttes vivifiantes et des terrestres amours ? Ils s'en doutent, et ne tiennent pas à l'apprendre. L'état de spectres ne convient guère à ces vivants épris de formes pleines et de solides contours.

Aussi, comme ils s'attachent aux corps de leurs amis tombés dans la bataille, comme ils les disputent avec acharnement aux ennemis qui les dépouillent, qui les entraînent, qui les mutilent ! Pendant combien d'heures on s'injurie, on se tue sur le cadavre de Patrocle ! Et cela, non seulement pour rendre aux morts les honneurs funèbres qui leur assurent l'accès des sombres royaumes, mais parce que le corps est encore une chose tangible, un reste de ce qu'on a connu, aimé, de ce qui vous a souri. Là est bien le secret de cette religion funéraire qui s'est toujours associée et qui a survécu aux croyances d'outre-tombe.

Laissons maintenant la parole à Homère, ou plutôt fixons les principaux traits d'un immortel tableau : la mort et les funérailles de Patrocle, mort pour l'honneur d'Achille et pour le salut des Achéens.

Le traître Apollon a livré le héros, détachant lui-même le casque resplendissant et la cuirasse invincible. Frappé par derrière, achevé par Hector, Patrocle est tombé. Son âme abandonne ses membres et s'envole chez Pluton, pleurant son triste sort, sa force, sa jeunesse. Hector a revêtu les dépouilles, les armes d'Achille. Sur le corps, Ménélas, Ajax, tardivement appelés, soutiennent une lutte inégale. Athènè, descendue des cieux comme un arc-en-ciel pourpré, les anime : « N'allez pas oublier la bonté de l'infortuné Patrocle ; tant qu'il respira, il fut pour vous plein de douceur. Hélas ! il gît maintenant au pouvoir de la mort et de la Kèr. » Ils entraînent le

corps vers la flotte, Achille, averti par Antiloque, fils de Nestor, paraît seul, sans armes, sur le rempart et pousse un cri formidable ; à son aspect, l'épouvante arrête, emporte les Troyens.

Un sombre nuage de douleur enveloppe le fils de Pélée ; il arrache sa belle chevelure, il se roule de désespoir, et de son grand corps couvre un vaste espace. Les captives conquises par son bras et par celui de Patrocle, l'âme navrée, accourent hors des tentes en poussant de grands cris ; elles se meurtrissent le sein, et leurs genoux fléchissent. Antiloque en pleurs retient dans ses mains les mains de son ami, dont le cœur est torturé ; il tremble que le héros ne se coupe la gorge. Achille pousse d'affreux gémissements ; du fond des abîmes écumeux, l'auguste Thétis, assise près du vieux Nérée, joint ses sanglots aux cris de son fils, tandis que les Néréides se lamentent dans la grotte argentée. Elle accourt avec ses compagnes, console le héros, lui promet des armes et les rapporte des forges célestes. Elle trouve son fils chéri pleurant et tenant Patrocle embrassé. « Mon enfant, quelle que soit notre douleur, laissons Patrocle sur cette couche funèbre. C'est par la volonté des dieux que la mort l'a frappé. — O ma mère, je crains que des mouches ne pénètrent dans les blessures, n'engendrent des vers et ne souillent ce corps où la vie est éteinte ; je crains que toutes les chairs ne se corrompent. — Mon fils, répond la déesse aux pieds d'argent, que ton âme quitte ce souci, je m'efforcerai moi-même d'éloigner les essaims destructeurs qui dévorent les guerriers tombés dans les combats. Quand Patrocle serait ici gisant l'année entière son corps resterait intact et ses souillures s'effaceraient. » Puis elle fait couler dans les narines de Patrocle l'ambroisie et le nectar pourpré qui doivent le rendre incorruptible. Arme-toi, maintenant, appelle les héros à

l'agora, renonce à ta colère contre Agamemnon, pasteur des peuples.

Alors Briséis, qu'Atride a rendue, aperçoit Patrocle gisant ; elle meurtrit son cou délicat, son charmant visage et, fondant en larmes, belle comme une déesse, elle s'écrie : « Patrocle, ami le plus cher au cœur d'une infortunée, je te retrouve mort ! Ah ! chaîne de malheurs sans fin ! Le jeune époux que m'avaient choisi mes parents, je l'ai vu devant nos remparts déchiré par l'airain aigu. J'ai vu, le même jour, succomber les trois frères chéris que ma mère a enfantés. O Patrocle, tu voulais arrêter mes pleurs lorsque l'impétueux Achille eut immolé mon époux et détruit la ville du divin Mynès. Tu me disais que le noble fils de Pélée me conduirait dans la Phthie sur ses navires et célébrerait au pays des Myrmidons les fêtes de notre hymen. Et maintenant, c'est sur toi que je verse des larmes intarissables, noble héros toujours plein de douceur. »

Et Achille : « Non, jamais douleur si cruelle ne pourrait m'atteindre ; pas même si j'apprenais la mort de mon père, qui, peut-être maintenant, dans la Phthie, verse des pleurs au penser de son fils ; pas même si je perdais mon fils chéri qu'on élève à Scyros, Néoptolème doué d'une beauté divine. J'ai longtemps espéré que je périrais seul aux champs troyens, loin du rivage de mon Argos. Je pensais, ô Patrocle, que tu retournerais dans la Phthie, que tu prendrais mon fils à Scyros, que tu le mettrais en possession de mes domaines, de mes captives, de mes superbes demeures. » Il dit, ses sanglots redoublent, et les rois, au souvenir des choses que chacun a laissées dans son palais, se prennent à pleurer.

Mais à l'œuvre ; la bataille est livrée ; Hector abattu, les pieds percés par les courroies qui l'ont traîné sous les murs d'Ilion, et trois fois autour de Patrocle, gît dans la

poussière devant les tentes d'Achille. Il faut procéder aux funérailles. « Je te salue, Patrocle, jusqu'aux demeures d'Aïdès. Tout ce que je t'ai promis, je vais l'accomplir ; je livrerai celui-ci aux chiens pour qu'ils le dévorent cru ; j'égorgerai douze beaux enfants des Troyens sur ton bûcher. » Mais pendant qu'Achille attend le jour, couché sur le sable, l'âme de Patrocle se pose sur sa tête et lui dit : « Tu dors ! m'as-tu oublié ? Les âmes, images de ceux qui ne sont plus, me repoussent du fleuve, j'erre au hasard devant le palais infernal. Donne-moi ta main, je te la demande en pleurant, car je ne reviendrai plus du sombre séjour, dès que vous m'aurez livré au bûcher. Et toi aussi, divin Achille... Ah ! De même qu'ensemble nous avons été nourris dans tes demeures, que pareillement la même urne d'or, que t'a donnée ton auguste mère, renferme nos ossements ! » Achille étend les bras, mais ne peut rien saisir, l'âme, fumée légère, s'enfonce dans la terre et disparaît en bruissant. Déjà un immense monceau de bois est à terre, et les guerriers à l'entour sont assis en rangs pressés. Achille alors ordonne aux Myrmidons de ceindre l'airain et de placer leurs coursiers sous le joug. Ils s'empressent, ils revêtent leurs armes ; les combattants, les écuyers se placent sur les chars qui ouvrent la marche ; après eux viennent les nombreux piétons, épais comme une nuée. Au milieu de leurs rangs, les amis de Patrocle le portent et le couvrent de leurs chevelures. Tous en font le sacrifice et la jettent sur le corps. Derrière lui, Achille contristé tient la tête de ce compagnon irréprochable ; puis, coupant ses blonds cheveux, les regards tournés vers les sombres flots de la haute mer, il s'écrie en gémissant : « Beau fleuve Sperchios, vainement Pélée, mon père, a fait vœu de te sacrifier ma chevelure à mon retour dans la douce patrie... Maintenant, puisque je ne reverrai jamais les champs

paternels, qu'il me soit permis de donner ma chevelure au héros Patrocle, afin qu'il l'emporte. »

Les seuls guerriers chargés des soins funèbres restent auprès du corps et amoncellent le bois. Ils dressent un bûcher de cent pieds en tous sens, et, au faîte, ils déposent le cadavre. Ils écorchent et préparent nombre de brebis grasses et de bœufs au pas lent. Achille couvre de graisse le corps des pieds à la tête, et à l'entour il entasse le reste des chairs. Contre la couche funèbre, il place les amphores d'huile et de miel ; après cela, sur le monceau, non sans gémir amèrement, il couche quatre coursiers superbes, deux chiens nourris de sa table parmi neuf qu'il possédait ; puis il immole les douze fils des fiers Troyens (*car en son esprit il avait résolu cette mauvaise action*), et il anime contre le bûcher la force indomptable du feu ; il fait au vent des libations dans une coupe d'or. Zéphyre et Borée quittent aussitôt le festin où ils se délectaient dans leur riche demeure ; ils se répandent sur la mer, soulevant les vagues et fondent sur le bûcher qu'ils embrasent. La flamme mugit. Toute la nuit, Achille, une double-coupe d'or à la main, puise dans une urne d'or le vin qu'il verse et dont il humecte la terre, appelant à grands cris l'âme de l'infortuné Patrocle. « Tel un père se lamente en brûlant les ossements de son fils nouvellement marié, qui par sa mort a contristé ses malheureux parents ; tel Achille se lamente en brûlant son compagnon chéri. » Enfin, l'étoile du matin vint annoncer le jour, précédant l'Aurore au voile de safran, qui bientôt après se réfléchit dans les flots. Alors la flamme languit, et les vents retournent dans leur grotte au travers des sombres vagues de la mer de Thrace. « Atrides et vous, chefs des Argiens, dit Achille, éteignons avec le vin le bûcher partout où s'est promenée la flamme. Dégageons ensuite et rassemblons les osse-

ments du fils de Ménoitios, (chose aisée : Patrocle était étendu au milieu ; les victimes, hommes et chevaux, pêle-mêle, brûlaient à l'écart sur les bords). Déposons-les, revêtus d'une double enveloppe de graisse, au fond d'une urne d'or, en attendant le jour où moi-même je descendrai chez Aïdès. Je ne vous prescris pas d'élever une vaste tombe. Plus tard, Hellènes, ceux de vous qui, après moi, serez vivants encore sur nos vaisseaux, vous l'érigerez haute et large au gré de vos désirs. » Les rois obéissent, en pleurant leur compagnon plein de douceur. Puis Achille, retenant l'armée dans une vaste enceinte, fait déposer devant tous les bassins, les trépieds, les taureaux, les mules, les coursiers, les belles captives, les blocs d'étain et de fer grisâtre qu'il offre en récompense aux vainqueurs des jeux funèbres.

En écoutant le récit de cette cérémonie que vous avez vue vingt fois reproduite sur les vases antiques, vous en aurez remarqué le caractère archaïque. Tous ces acteurs du drame funèbre accomplissent des rites dont ils ne soupçonnent plus le sens. Homère ne semble pas se douter que les aliments, le vin, prodigués à Patrocle, les coursiers et les chiens égorgés et brûlés près de lui, sont des provisions pour l'autre vie. Les amis ne sentent pas que le sacrifice de leur chevelure est substitué à des hécatombes humaines. Et le meurtre des douze prisonniers, futurs serviteurs du mort, n'est plus aux yeux du poète qu'une cruelle fantaisie, une « mauvaise action ». Mais il n'en rapporte pas moins fidèlement les honneurs traditionnels rendus aux morts illustres, et dont la mythologie comparée nous a révélé le sens. Un autre trait appelle l'attention ; c'est le perpétuel hommage à la bonté, à la douceur de Patrocle. Les Grecs étaient natu-

rellement doux, bienveillants; ils aimaient la courtoisie et les bonnes paroles. Ainsi se trouvent confirmées nos remarques précédentes sur le tempérament, sur le caractère national.

Je m'arrête. Le corps de Patrocle est consumé; il nous reste à suivre son âme aux enfers.

---

## XI

### LES ENFERS HOMÉRIQUES

Pour Homère, tout est sombre au delà du tombeau ; non pas qu'il rejette l'antique tradition animiste d'une seconde vie, mais il ne peut trouver dans l'existence diminuée des morts, apparences vides, une compensation à la perte de la vie pleine, entière et corporelle. Quand Circè (Kirkè) envoie Odusseus consulter l'ombre de Tirésias, aux confins de la terre, sur la plage où siègent l'Invisible (Aïdès) et la Destruction (Perséphonè), le héros et ses compagnons éclatent en gémissements. Il croit entendre le bruissement des âmes que le rameau d'or d'Hermès secoue au-dessus de la prairie d'Asphodèle. — Sombre horreur du voyage. — Apparition de la ville des Kimmériens. — Au confluent du Phlégéton et du Cocyte, il creuse une fosse où coule le sang des brebis noires. — Il écarte les fantômes accourus, jusqu'à ce que Tirésias ait goûté le sang et lui ait révélé sa destinée. — Il laisse alors approcher sa mère Anticlée. — Sublime dialogue ! — Tour à tour défilent, maintenues par son glaive, les femmes que les dieux ont aimées (indications précieuses de mythes qui ne sont pas formés encore). — Et voici les héros qui ont péri devant Troie ou après la chute de la cité de Priam, Agamemnon qui raconte le crime d'Egisthe et de Clytemnestre, Achille qui préférerait vivre mercenaire d'un pauvre que régner « sur tous ceux qui ne sont plus ». — On entrevoit Minos jugeant les morts vulgaires au seuil du palais infernal, le grand chasseur Orion, et le prodigieux baudrier d'or qui luit sur la poitrine d'Héraklès : les trois grands suppliciés Tityos, Tantale, Sisyphe, divinités déchues (curieuses interprétations du professeur Victor Henry). — Mais la multitude grossit toujours. La pâle épouvante saisit le héros ; et son vaisseau le remporte au monde des vivants.

Les croyances relatives à une autre vie ont été accommodées par chaque race, par chaque nation à son tempé-

rament particulier, à sa culture intellectuelle. Il règne donc, dans la conception des enfers et des paradis, une très grande variété, du moins apparente. Les séjours d'outre-tombe ont été placés à l'Occident ou à l'Orient ou au berceau de la race, sous la terre et les mers, dans l'atmosphère ou dans le ciel, dans des îles, dans des volcans, dans des cavernes, dans des vallons ignorés, souvent hors du monde ou dans les astres. A mesure que l'expérience amassait les éléments de la raison, à mesure que la comparaison entre la force et la faiblesse, entre la vaillance et la lâcheté, entre la piété et la désobéissance aux dieux, entre le mérite et le démérite, et surtout la disproportion entre la conduite des hommes et leur destinée terrestre, donnaient lieu à la lente éclosion, au développement tardif du sens moral, l'autre monde était utilisé par les puissants, par les prêtres, par les philosophes et les politiques de toute catégorie, à la fois comme épouvantail et comme appât, d'autant plus séduisant qu'il reste à jamais hors de portée. Jamais broderies, fioritures, astragales plus compliquées n'ont recouvert un fond plus fruste et plus immuable : l'amour instinctif de la vie ; voilà ce qui a perpétué à travers les siècles, à l'encontre des certitudes les moins contestées hélas! la primitive illusion du fantôme ou *double* évoqué par le rêve, de la figure aimée sans cesse ramenée devant nous par le souvenir.

Les noms donnés par les Grecs à cette subtile effigie — noms qui trouveraient leur équivalent dans toutes les langues : apparence, apparition, *eidōlon*, *spektron ;* ombre, vapeur, fumée, *skia*, *kapnos*, *thumos ;* songe, nuage, souffle, *oneiros*, *néphélè*, *psukhè* — prouvent à quel point ils la distinguaient de la réalité corporelle; il est même douteux que le souffle fût concédé par Homère aux « têtes sans pensées des morts » *nékuōn aménèna*

*karèna.* Le souffle vital et, par suite, la faculté de penser (*menos*, *phrenes*, *noos*) étaient pour lui intimement liés au sang, au cœur, à la poitrine (*hëtor*, *kradiè*, *sthètos*). Que restait-il donc à ces simulacres? Un contour sans consistance et, par une inconséquence très explicable, la mémoire et le regret de la vie; puis encore la possibilité de certaines résurrections passagères provoquées par le contact du sang.

Les idées des Grecs sur la mort étaient curieusement contradictoires. D'une part, ils constataient la destruction définitive de tout ce qui constitue la vie; les cendres recueillies dans l'urne funéraire en témoignaient assez; d'autre part, ils se rattachaient, en désespoir de cause, à la vieille tradition animiste, et pensaient assurer aux fantômes des morts, par l'accomplissement des rites funèbres, une sorte de contrefaçon de cette vie, à jamais éteinte. Mais cette croyance, nous l'avons vu déjà, ne leur apportait aucune consolation.

Comment expliquer ce mélange de sentiments opposés? par un trait capital du tempérament hellénique : l'aptitude à jouir de la vie. Ces vivants par excellence ne pouvaient se résoudre à mourir tout entiers; mais ils ne pouvaient trouver dans l'existence diminuée des morts une compensation à la perte de la vie pleine, entière et corporelle.

Sans doute, ils avaient entendu parler de certaines demeures bienheureuses, les Champs Élysées, ou mieux le Champ Élysée (*Èlusion pedion*), situées aux extrémités de la terre, mais réservées à un très petit nombre d'élus. « Toi, Ménélas, dit Proteus, parce que, en épousant Hélène, tu es devenu le gendre de Zeus tu n'es point condamné à mourir, ni à subir le destin dans Argos fécond en coursiers. Les dieux t'enverront à la plaine Élysée, aux confins de la terre, où déjà réside le

blond Rhadamantus. En ces lieux, la vie est facile, on n'y connaît point les neiges, les longues pluies, les frimas ; toujours l'Océan, pour rafraîchir ses bords, exhale la douce haleine du Zéphyre. » Mais ce n'est encore qu'une perspective entrevue à peine, un mirage passager auquel Hésiode s'attachera plus longtemps. Pour Homère, tout est sombre au-delà du tombeau/soit dans la vague prairie où flottent les spectres privilégiés, soit dans les régions plus obscures encore où s'entassent les foules jugées par *Minos*, sans doute Manou, ancêtre des générations humaines ; soit enfin dans le Tartare, tantôt palais, tantôt vaste contrée, où quelques grands rebelles subissent des châtiments fabuleux./Dans cet inconnu, tout reste incertain, le lieu, la forme, le régime, le sort des habitants. Est-on sur terre ou dans les profondeurs ? Quelles lois inspirent Minos ? Y a-t-il des justes, des coupables ? Et quels sont-ils ? A la complexité des sentiments que nous avons essayé d'analyser tout d'abord, l'ignorance effarée du poète ajoute une mystérieuse horreur. Au seuil de ce palais, de ces royaumes, siègent l'Invisible et la Destruction : *Avidès* (*Aïdoneus*) et *Perséphonè*, dont le nom, d'ailleurs variable et mal expliqué (*Persephassa* ou *phatta*) respire le meurtre (*perthō*, détruire, *phonos* meurtre), à moins qu'il ne fasse allusion au Titan *Persès*, dieu nocturne, époux d'Astéria, père d'Hékatè. *Persephaessa* serait alors l'éclat de Persès, une sorte d'obscure clarté, sidérale ou lunaire. Ce couple lugubre est auguste, redouté des mortels et des dieux. La légende classique de Dèmètèr et Perséphonè, qui va bientôt paraître dans un hymne homérique, et celle de Pluton et Proserpine, sont inconnues encore dans l'une et l'autre épopée. Aïdès, qu'il ne faut point écrire Hadès, — cette forme, devenue classique, est altérée et postérieure, Hadès ne signifie plus rien, — Aïdès (de *vid* et *a*

privatif) est le nom qui sied au dieu des morts ; lorsque le sens en fut oublié, le don d'invisibilité demeura attaché au casque de Pluton, de Hadès. L'origine antique de ce génie des cavernes, des marécages, des gouffres, plus tard des trésors, est suffisamment établie par le rang et le titre que lui assigne la mythologie achéenne ; frère de Zeus et de Poseidôn, Aïdès est roi, comme ses deux collègues, et souverain dans son domaine propre ; il porte parfois le nom de *Zeus chthonios* ou souterrain.

L'empire d'Aïdès et de Perséphonè est situé bien au-delà des routes que parcourent les vivants ; Ulysse n'y abordera pas sans la volonté et les indications précises de la puissante *Kirkè;* mais les morts s'y trouvent portés en un moment. Le dieu du Cyllène, Hermès, qu'il ne faut jamais appeler Mercure avant l'époque romaine, est, selon les mythologues les plus autorisés, le védique *Saraméyas*, l'un des jumeaux *Saraméyaù*, fils de la chienne *Saramâ*, compagne des Aurores. Hermès serait la lumière crépusculaire du matin et du soir qui donne sur la terre le signal du sommeil et du réveil. Quelques expressions du passage suivant, ne démentent pas ces ingénieuses hypothèses : « Le dieu du Cyllène tient à la main un superbe rameau d'or, qui lui sert, au gré de ses désirs, à charmer les yeux des humains ou à réveiller ceux que le sommeil a domptés. Il l'agite et conduit les âmes qui le suivent en bruissant. Tel est, au fond d'un antre divin, le petit cri que jettent en voltigeant des chauves-souris, lorsque l'une d'elles tombe de la roche où elles sont attachées toutes ensemble ; tel est le frémissement de ces âmes qui voltigent en foule. Le dieu bienveillant est à leur tête et les entraîne vers les sombres chemins. Bientôt elles arrivent sur le cours de l'Océan, elles dépassent la roche de Leucade, les portes du Soleil (couchant), le peuple des Songes ; enfin, elles

entrent dans la prairie d'Asphodèle où habitent les âmes, images des hommes qui ne sont plus. »

Kirkè n'est guère plus explicite, lorsqu'elle annonce à Ulysse qu'il doit se rendre au palais d'Aïdès et de l'inexorable Perséphonéia, pour consulter l'âme du Thébain Tirésias, devin privé de la vue, mais dont l'esprit a conservé sa force. Terrible épreuve ! Le héros consterné pleure, assis sur la couche de la déesse ; il se roule sur le lit en gémissant. Enfin, rassasié de larmes : « O Kirké, dit-il, qui me guidera? quel navire aborda jamais aux demeures d'Aïdès ? — Ulysse, reprend la déesse, ne te mets pas en peine d'un guide. Dresse le mât, étends la voile blanchissante, reste immobile, abandonne-toi au souffle de Borée. Lorsqu'il aura porté ton navire, au travers des flots de l'Océan, jusqu'aux rivages bas et au bois sacré de Perséphonéia, où croissent de grands peupliers et des saules stériles, aborde, et va toi-même au sombre séjour. Là, tombent dans l'Akhéron le Pyriphlégéthon et le Cocyte qui emprunte ses ondes à Stux. Une roche marque le confluent de ces deux fleuves tumultueux. Tu t'en approcheras, ô héros ; tu creuseras une fosse d'une coudée en tous sens, et tu feras des libations pour les morts : la première sera de lait, mélangé de miel ; la seconde d'un vin délectable ; la troisième d'eau limpide ; tu répandras ensuite de la pure fleur de farine. Cependant, implore les têtes sans force des morts ; promets de leur sacrifier dans ton palais, à ton retour, la plus belle de tes génisses stériles, de brûler pour eux tous un bûcher couvert de dons précieux, et d'immoler à part, pour Tirésias, un bélier noir sans tache, le plus noble du troupeau. Lorsque tu auras imploré l'illustre essaim des morts, tourne-toi vers l'Erèbe, plonge de loin tes regards avides sur le cours du torrent ; immole à l'instant un bélier et une brebis noirs, et tu verras

accourir en foule les âmes de ceux qui ne sont plus. Tandis que tes compagnons, en dépouillant, en brûlant les victimes, adresseront des prières à Aïdès et à Perséphonè, toi, le glaive en main, assis devant la fosse, ne permets pas aux têtes vides des morts d'approcher du sang, avant que tu aies interrogé Tirésias. »

Ulysse et ses compagnons, en pleurs, entraînés par Borée, accomplissent le morne voyage. Le soleil s'évanouit, les ténèbres enveloppent le monde ; enfin, apparaît dans l'ombre, sur la rive opposée de l'Océan aux profonds abîmes, la ville des Kimmériens, ces peuples toujours environnés de nuées et de brouillards. Jamais le soleil ne les visite, ne les regarde de ses rayons, soit qu'il monte dans le ciel étoilé, soit qu'il redescende vers la terre. Toujours une nuit lamentable est étendue sur ces infortunés mortels. En côtoyant la triste grève, Ulysse rencontre l'âme dolente du matelot Elpénor, qui n'a pas reçu les honneurs funéraires. Cependant, après avoir promis à ce compagnon chéri un bûcher et une tombe surmontée d'une rame, il suit à la lettre les prescriptions de la déesse ; il creuse la fosse, où ruisselle à flots le sang des victimes noires. Alors, comme des mouches attirées par le lait, altérées de ce sang qui est la vie, les âmes s'élancent de l'Erèbe en tourbillons. « Jeunes femmes, vifs adolescents, vieillards éprouvés par les souffrances, tendres vierges au cœur gros de peines récentes, guerriers blessés par des javelots d'airain, couverts encore de leurs armes sanglantes », tous accourent, tous s'empressent autour de la fosse, de la liqueur enchantée. Au premier rang, le héros reconnaît sa mère, qu'il a laissée pleine de vie à son départ pour la sainte Ilion ; il pleure, la pitié le pénètre ; mais il écarte cette image chérie. Le divin Tirésias, tenant un sceptre d'or, goûte au sang le premier et lui dévoile

un étrange avenir, mêlé de triomphes et d'épreuves redoutables.

L'objet du voyage est rempli, le héros sait ce qu'il venait apprendre. Mais il ne peut quitter ces lieux désolés sans avoir salué sa mère, sans s'être fait reconnaître de ces rois, de ces amis dont il a partagé les périls devant Troie. Nous avons fait allusion déjà à la touchante rencontre d'Ulysse et d'Anticlée. C'est une des plus belles inspirations de la poésie antique. « O mon fils, dit la mère quand elle a humé le sang noir, comment es-tu descendu vivant dans ces ténèbres immenses? Est-ce en errant, à ton retour de Troie, que tu as été poussé ici avec tes compagnons et ton vaisseau? As-tu été si longtemps sans revoir ton Ithaque, tes palais, ta chaste épouse? — O ma mère, je n'ai point approché de l'Achaïe, je n'ai point revu ma terre natale, depuis le jour où j'ai suivi aux champs d'Ilion le divin Agamemnon. Mais réponds, dis comment la Moira t'a soumise au long sommeil de la mort. As-tu souffert d'une longue maladie, ou Artémis a-t-elle fait tomber sur toi ses traits les plus doux? Parle-moi de mon père, de mon fils; jouissent-ils encore de mes honneurs? Un étranger s'en est-il emparé parce qu'on pense que je ne reviendrai jamais? Parle-moi de ma noble épouse, dévoile-moi ses projets, ses pensées. Reste-t-elle auprès de son enfant? Garde-t-elle fidèlement mes richesses, ou déjà l'un des premiers de la Grèce l'a-t-il conduite en sa maison? — O mon fils, Pénélope, d'une âme patiente, demeure en ton palais, où elle consume dans les larmes, dans les soupirs, ses nuits et ses journées. Personne ne s'est emparé de ton beau domaine. Télémaque le cultive paisiblement et s'assied à des festins de sacrifice, comme il convient à un homme qui distribue la justice. Ton père ne veut plus quitter son champ; jamais il ne paraît à la ville.

Il ne veut plus de couches moelleuses, de manteaux, de couvertures éclatantes. L'hiver, il repose avec ses serviteurs sur les cendres du foyer. Quand reviennent l'été et l'automne fécond, dans son vignoble, çà et là, on lui dresse des lits de feuilles mortes, où il s'étend, le cœur contristé, l'esprit pénétré d'une douleur croissante, pleurant ton sort funeste, accablé aussi par la froide vieillesse. Et moi, c'est ainsi que j'ai subi ma destinée. Artémis, en mon palais ne m'a point frappée de ses traits les plus doux ; je n'ai pas été atteinte d'une de ces maladies qui usent à la longue les liens de l'âme et du corps. Non. C'est le regret de toi, ô mon fils, c'est le souvenir de ta sagesse, de ta bonté, qui m'a enlevé la vie. » Elle dit et moi, le cœur palpitant, je veux embrasser l'âme de ma mère qui n'est plus. Trois fois, je m'élance, trois fois elle s'échappe de mes bras, comme une ombre, comme un songe. — O pourquoi me fuir ? N'es-tu donc qu'un vain fantôme envoyé par Perséphonè pour accroître ma douleur ? — O mon enfant, ô le plus infortuné des mortels, la fille de Zeus ne te trompe pas. Hélas ! tel est le sort des humains lorsqu'ils ne sont plus. Les nerfs ne soutiennent plus les chairs ni les os. Aussitôt que la vie a délaissé les membres, l'irrésistible flamme du bûcher consume tout, nerfs, chairs, ossements. L'âme s'échappe seule et voltige comme un songe. Hâte-toi de revoir la lumière. »

Mais les ombres pullulent autour de la fosse. Ulysse, de son glaive, les maintient ; elles défilent tour à tour. Voici le groupe des femmes que les dieux ont aimées, la belle Tyro, mère de Nélée, aïeule de Nestor, Antiope, mère d'Amphion et Zéthos, les fondateurs de Thèbes, Alkmènè qui conçut de Zeus l'audacieux Héraklès au cœur de lion, et Lèda, mère de ces deux héros qui vivent et meurent tour à tour, Castor, dompteur de

coursiers, Poludeukès, invincible au pugilat; et Phèdre, et Prokris et la belle Ariadnè qu'enleva Thésée et qui mourut vierge sous les traits d'Artémis, et l'infortunée Epicaste qui, sans le savoir, épousa son fils innocemment parricide.

Ce hors-d'œuvre, plein d'indications précieuses, et qui montre l'imagination des rhapsodes ébauchant déjà les fables où l'on entrevoit, sans pouvoir les dégager, les débris défigurés des mythes antiques, repose l'esprit et le distrait, en attendant l'entrée des héros qui ont péri devant Troie ou succombé après la chute de la cité de Priam, et que leur gloire ne console pas. Quel est ce groupe d'âmes affligées qui se dirigent vers la fosse sanglante? En tête marche le fils d'Atrée; les compagnons qui le suivent ont reçu, avec lui, le coup mortel dans le palais d'Egisthe. « Aussitôt, dit Ulysse, que le roi a goûté le sang noir, il me reconnaît; il pleure amèrement, il verse des torrents de larmes, il me tend les bras, il brûle de m'embrasser. Mais il a perdu la force qui animait ses membres flexibles. En le voyant, je pleure; mon âme est émue de compassion. » L'ancien roi des rois ne demandait qu'à conter son infortune, l'accueil trompeur, le festin funeste; lui, le roi, l'ami, l'époux, immolé comme un bœuf à l'étable; ses compagnons à l'instant égorgés comme des pourceaux qu'un homme riche fait tuer en foule pour un repas de noce; on entend les cris affreux de Cassandre poignardée. « Pêle-mêle, avec les urnes, les tables couvertes de mets, au milieu des mares sanglantes, nous gisons dans la salle, et, dit Agamemnon, je descends chez Aïdès, sans que l'impudente femme ait fermé ma bouche ni mes yeux. » Suit une petite diatribe contre les femmes, pas trop déplacée de la part d'un homme qui vient d'être assassiné par la sienne. « Garde-toi, dit-il à Ulysse, d'être

trop bon pour une femme ; ne lui dévoile jamais tout ; mais dis-lui telle chose ; et que telle autre lui reste cachée. Cependant, Ulysse, ce n'est point Pénélope qui répandra ton sang. La fille d'Icarios est prudente, et son esprit est plein de sagesse. Jeune épouse encore, lorsque, à notre départ pour la guerre, nous l'avons laissée dans Ithaque, son enfant était suspendu à son sein. Maintenant, il s'assied parmi les hommes, et son père, au retour, le verra, et il embrassera son père. Mais moi, la cruelle ne m'a pas permis de voir mon fils, d'en rassasier mes regards ; elle m'a tout d'abord porté le coup mortel. Je te le dis donc, fais entrer mes paroles en ton âme : n'entre pas ouvertement dans ta douce patrie, abordes-y en secret. Car il ne faut pas se confier aux femmes. » — L'éternité lui reste pour creuser cette belle pensée.

Mais une autre compagnie s'avance. C'est Achille avec Patrocle, Antiloque et Ajax. Achille reconnaît Ulysse et lui parle ainsi, en gémissant : » Divin fils de Laërte, infortuné ! Comment ton esprit a-t-il pu te résoudre à surpasser tous tes travaux ? Comment as-tu osé descendre chez Aïdès, où demeurent les morts insensibles, simulacres des hommes qui ne sont plus ? — O, lui dis-je, le plus vaillant des Akhéens, c'est la nécessité qui m'a contraint de venir interroger Tirésias ; car je n'ai point revu mes champs paternels ; depuis tant d'années, j'erre, je souffre et je lutte. Mais toi, Achille, quel mortel a jamais été, ou sera jamais plus heureux que toi ? Vivant, les Argiens t'honoraient comme leur divinité ; et, dans les enfers, tu domines sur toutes les âmes. Ne te plains pas, ô Achille, d'avoir subi le trépas.

« Noble Ulysse, s'écrie soudain le héros, ne me parle pas de la mort. J'aimerais mieux être le mercenaire d'un

homme voisin de la pauvreté, à peine assuré de sa subsistance, que de régner sur tous ceux qui ne sont plus. Mais parle-moi de mon fils, parle-moi de l'irréprochable Pélée. Jouit-il encore de ses honneurs parmi les nombreux Murmidons? ou dans la Phthie et l'Hellade est-il dédaigné parce que la vieillesse appesantit ses mains et ses pieds? Ah! pour le préserver des outrages, que ne suis-je, sous les rayons du soleil, tel que j'étais jadis aux champs d'Ilion, lorsqu'en combattant pour les Argiens, j'immolais tant de héros! Puissé-je ainsi paraître, ne fût-ce qu'un instant, dans le palais de mon père! Comme je rendrais redoutable mon audace et mes mains invincibles à ceux qui peut-être le violentent et lui disputent ses honneurs! » Ulysse lui dit merveilles de Néoptolème, et l'âme réconfortée du fougueux Achille, joyeuse d'apprendre que son fils est un héros, franchit d'un pas superbe la vaste prairie d'Asphodèle.

Vous le voyez, les joies des morts sont courtes et fugitives, et ne se rapportent qu'aux souvenirs de la terre; il n'en est pas un qui ne regrette amèrement la vie, au risque même de n'avoir à manger que ces bulbes d'asphodèle, nourriture du pauvre, humble offrande déposée sur toutes les sépultures, et dont les ombres sans doute avaient ensemencé les abords marécageux de la demeure infernale.

Maintenant, ces âmes dolentes, engourdies, insaisissables, et qui pourtant gardent encore (comme les âmes les mieux vidées par les métaphysiciens les plus subtils) les sens correspondant aux organes qu'elles n'ont plus, ces âmes, flaireuses ou lapeuses de sang, capables de voir sans yeux, de parler sans larynx et sans la moindre circonvolution frontale, traversent-elles ici une épreuve nécessaire avant d'être admises aux béatitudes des Iles élyséennes? Car cette pâle région où nous les voyons

n'a rien d'un paradis. Ce n'est certes pas le Tartare, puisque le Tartare est situé dans ou sous le palais de l'Invisible. J'inclinerais donc à y voir une sorte de maussade purgatoire, si toutefois ceux qui l'habitent expiaient tant soit peu les fautes dont leur vie n'a pas été exempte. Mais toute trace de châtiment en est absente ; les Atrides, les Achille, les Ajax, demeurent tels que nous les avons connus, affligés seulement de mornes loisirs. Ce n'est pas eux qui se laisseraient juger par Minos, qu'Ulysse aperçoit là-bas rendant la justice aux morts vulgaires devant les larges portes du palais d'Aïdès. Non, ce sont des « hors concours » qui ont fait leurs preuves, qui n'ont plus d'examen à subir.

Il en est de même, en dépit d'apparences contraires, de certains personnages fameux, qui animent quelque peu ou varient du moins les plats horizons de cette plage brumeuse. Ainsi, Ulysse reconnaît le géant Orion, qui chasse encore dans la prairie d'Asphodèle les bêtes fauves que jadis il a tuées dans les montagnes incultes, tenant en main sa masse d'airain qui ne peut être brisée. Il voit encore Héraklès (ou plutôt son image, car lui-même, heureux époux de la jeune Hébé, goûte le bonheur parmi les dieux : conception bien étrange, si elle ne rassemblait deux données toutes différentes : *Héraklès*, simple héros mortel ; *Héraklès*, dieu solaire qui, du bûcher de l'Occident, remonte au ciel pour y reprendre la jeunesse avec l'aurore). — Donc l'âme (une des âmes) d'Héraklès parcourt la prairie funéraire. « Autour de lui les morts jettent des cris aigus comme ceux des oiseaux, et s'enfuient de toutes parts. Il s'avance, effrayant comme la nuit obscure, tenant un arc tendu et sur la corde une flèche, portant partout des regards terribles, comme un sagittaire prêt à faire voler ses traits. Sur sa poitrine est un prodigieux baudrier

d'or, chef-d'œuvre d'un habile artiste, chargé d'ornements admirables, d'ours, de sangliers, de lions farouches, de combats, de batailles, de scènes d'homicide et de carnage. » Il n'est pas dit que Hèraklès ait bu le sang ; cependant il reconnaît Ulysse, qu'il n'a jamais vu, tout comme celui-ci a reconnu le fabuleux Orion. Naïves inadvertances qui dans les trois héros nous montrent trois personnages divins et de la même lignée. Plus qu'aucun autre, Ulysse est en perpétuel rapport avec les dieux et avec les prodiges, tour à tour hôte de la Nuit (Calypso), de l'Erèbe, du Soleil (chez le Cyclope, chez Circé et en Thrinakie), du dieu des Vents (Eole), favori d'Athènè, victime de Poseidôn ; la variété de ses aventures ne permet pas de lui assigner un rang et une fonction dans le monde surnaturel. Il nous semble parfois voir en lui un dieu marin de l'Occident mystérieux. La persécution de Poseidôn, divinité lumineuse des brillantes mers orientales, est bien loin de contredire à cette hypothèse sur laquelle, d'ailleurs, il serait imprudent d'insister. Mais il ne faut pas oublier que chaque divinité indo-européenne, et surtout hellénique, est doublée de très nombreuses variantes, épithètes parfois maintenues dans l'Olympe, parfois, souvent, réduites à la condition héroïque ou humaine.

Qui nous dira jamais ce que fut Orion, dont le baudrier scintille encore en notre ciel d'été (*Oraô*, voir, *Oros*, montagne)? Orion, fils de la Terre et Poseidôn, géant dont les pieds touchaient le fond des mers, dont les vastes épaules dominaient les monts, dont le front s'étoilait en atteignant la voûte céleste, qui lui avait fourni l'airain de sa massue. Hèraklès, Atlas, Ouranos, on ne sait de quel dieu atmosphérique ou céleste le rapprocher ou le distinguer. C'est un dieu déchu, mais non puni ; ce n'est pas comme coupable qu'il est relégué

dans la prairie d'Asphodèle, puisqu'il figure également dans le ciel avec ses armes et son chien.

Tout autre, au premier abord, est la destinée de trois ombres qu'Ulysse aperçoit dans les mêmes régions, Tityos, Tantale, Sisyphe.

« Après Orion, dit notre guide, je vois Tityos, fils de l'auguste Gaïa, étendu sur le sol, dont il couvre neuf plèthres. Deux vautours attachés à ses flancs déchirent ses entrailles et lui dévorent le foie, sans que ses mains puissent les éloigner. Car il a violemment outragé Lètô, fidèle épouse de Zeus, comme elle se rendait à Pythô, à travers la plaine riante de Panopée. Mes yeux aperçoivent Tantale, plongé jusqu'au menton dans les flots d'un lac où il endure de terribles souffrances. Tourmenté par la soif, il ne lui est point accordé de puiser de quoi boire. Dès que le vieillard se penche pour se désaltérer, l'onde soudain fuit et s'abîme; il n'y a plus sous ses pieds qu'une terre noire desséchée par les dieux. Cependant des arbres au front superbe laissent pendre jusque sur sa tête des poires, des grenades, des pommes, de douces figues et de vertes olives. Dès qu'il étend les mains pour les saisir, le vent les enlève jusqu'aux sombres nuées. Je vois encore Sisyphe, accablé de fatigues infinies. Il soulève des deux bras une roche énorme et la pousse, avec quels efforts! jusqu'au sommet d'un mont. Déjà il atteint la crête; la roche lui échappe et roule jusque dans la plaine. Soudain, il tend ses muscles et recommence son labeur; la sueur ruisselle sur son corps, et la poussière vole au-dessus de sa tête. »

Que faut-il penser de ces grands suppliciés? Sont-ce des créations de la poésie; des châtiments donnés en exemple aux cœurs pieux pour les détourner de l'ambition et de l'orgueil? Ces explications allégoriques ont été

brillamment développées par Lucrèce, au livre III du *De Rerum natura :*

Il n'est pas d'Erinnys et de chien à trois corps :
C'est le spectre du crime et l'ombre du remords.
Quant à ces châtiments qui bordent le Cocyte,
Ils sont ici : l'enfer en nos cités habite.
Ce fabuleux captif, vainement éperdu
Sous l'énorme rocher dans les airs suspendu[1],
Est-ce Tantale ? Non, c'est le visionnaire,
Tremblant sous le destin comme sous le tonnerre :
Le rocher menaçant, c'est la crainte des dieux.
Ce géant Tityos dont le corps spacieux
Sert d'antre au peuple ailé dont la rage le fouille,
Est-ce un Titan couché, pouvant de sa dépouille
Occuper neuf arpents ? Couvrit-il l'univers ?
Crois-tu que sa poitrine et ses membres ouverts
Pussent jamais suffire à l'éternelle peine ?
Non. C'est l'homme abattu sur qui le sort déchaine
Les soucis dévorants, les cuisantes amours,
Tout ce que le désir enfante de vautours !
  Sisyphe est sous nos yeux. Il lutte, il tente, il brigue
La hache et les faisceaux qui narguent sa fatigue ;
Et sans trêve il poursuit ce néant du pouvoir,
Pour retomber vaincu du haut de son espoir.
N'est-ce pas, en dépit de la pente rebelle,
Pousser vers une cime un rocher qui chancelle
Et qui, près de s'asseoir aux suprêmes sommets,
Roule, fuyant le but qu'il n'atteindra jamais ?
  Dans l'âme, sans combler sa renaissante envie,
Incessamment verser les bienfaits de la vie,
Comme fait tous les ans le retour des saisons
Qui rendent aux humains les fruits et les moissons,
N'est-ce point ressembler aux vierges Danaïdes,
Qui remplissaient toujours des vases toujours vides ?

Ce morceau demeure admirable. Mais la mythologie comparée ne se contente plus de ce symbolisme, auquel, soyez en sûrs, le chantre d'Ulysse n'a pas songé un seul moment. Homère nous rapporte simplement des traditions auxquelles il croit, et dans l'état où elles lui sont

1. Autre forme du supplice de Tantale.

parvenues, environ neuf cents ans avant notre ère. Tout comme il est convaincu que des divinités antérieures à Zeus, les Titans, ont été vaincus et jetés aux abîmes, il admet que certains rebelles ont survécu, ont continué la lutte contre l'Olympe triomphant, et payé leur défaite de supplices variés. Ces révoltés, à ses yeux, ne sont pas de simples mortels ; ils touchent aux dieux de trop près. Tantale a reçu Zeus à sa table. Tityos est fils de Gaïa, il a disputé Lètô, la Nuit divine, à l'amour du dieu suprême. Ixion était admis au banquet de l'Olympe. Tout récemment, un savant linguiste, le professeur Victor Henry, a pris en main la cause de ces grands suppliciés (brochure intitulée : *Quelques mythes naturalistes méconnus. Les supplices infernaux dans l'antiquité*).

« Depuis le jour, nous dit-il, où M. Bréal a dégagé avec une si séduisante netteté l'incarnation solaire cachée sous le personnage d'Ixion, montré que son nom, son crime et son supplice ne sont qu'une manière entre mille d'envisager la course et les aventures du soleil, et frayé ainsi la voie à une interprétation nouvelle des mythes infernaux, il semble qu'une assez forte présomption d'innocence se soit élevée en faveur des Sisyphe, des Tantale et autres scélérats insignes, dont l'antiquité avait peuplé ses demeures souterraines. » Il démontre, fort savamment, et à n'en pouvoir douter, que les Danaïdes (*Dānu*, fluidité, humidité, gouttes) sont « des déités pluvieuses, les nymphes chargées de départir aux hommes les eaux en suspens dans l'atmosphère. » La métaphore du crible, du tonneau ou du vase percé se retrouve dans toutes les mythologies (V. notre *Religion*) et elle est courante dans les textes védiques. « Penche le grand tonneau, fais couler l'outre déliée par le bas », dit-on à Parjanya, dieu de l'orage. « Indra a secoué le

tonneau du ciel avec sa triple massue. » Les Maruts, « héros *sudânavas*, riches en trésors fluides, ont secoué pour l'homme pieux qui les sert le tonneau du ciel. » Sôma « décroche le seau du milieu », celui de l'atmosphère, qui donne la pluie, intermédiaire au monde terrestre et au ciel suprême. Epouses de l'éclair, les nuées qu'il pénètre ont absorbé, éteint, égorgé leur époux « dans la nuit même des noces. » M. V. Henry suppose que le mythe des Danaïdes a pu se produire sous la forme d'une de ces devinettes primitives qui amusent encore les Peaux-Rouges, et que les Sphinx posaient aux passants dans les défilés du Cithéron : « Cinquante femelles humides ; — leurs maris meurent le jour des noces ; — elles versent de l'eau dans un vase percé ? » Réponse : « les nuées ; les éclairs ; la pluie ».

De même il restitue « la formule de l'énigme de Sisyphe réduite à sa plus simple et plus concise expression : Il roule une grosse pierre jusqu'au haut de la pente ; lorsqu'elle y est arrivée, elle redescend, puis il recommence, et ainsi toujours : qui est-ce ? Si l'on ajoutait simplement « sur l'autre versant » (omission sans doute intentionnelle pour rendre la solution moins aisée), nous reconnaîtrions incontinent une vieille connaissance, que nous voyons tous les jours. Il n'y a pas à s'y tromper : ce sont les faits et gestes du soleil », montant au zénith, redescendant vers l'horizon d'occident. Sisyphe est fils d'Eole et passe pour aïeul d'Ulysse. Il serait donc un dieu éolien, un génie qui pousse et fait mouvoir le soleil. Le nom cependant a de quoi étonner. Ce redoublement d'un *S* initial — que le grec supprime d'ordinaire — semble trahir une origine non indo-européenne. M. Victor Henry fait remarquer que, si le grec écarte le *S* primitif, il garde le *S* né d'une autre consonne

transformée. J'ajoute, pour ma part, que nombre de *S* primitifs ont été conservés dans les formes archaïques : *Selloi*, *Sèlénè*, *Séir*, etc. Mais nous ne pouvons suivre plus loin M. Henry dans sa recherche du primitif Sisyphe indo-européen, *Ki-kyu-bhos*, *Tisuphos*, celui qui met en branle, qui fait mouvoir la pierre enflammée, le soleil.

Tantale, fils de Zeus, divulgua aux hommes (autre Prométhée) les secrets des dieux. Dépeçant en l'honneur des dieux son fils Pélops, il leur a fait manger, il leur a offert en holocauste son premier-né (ce qui a passé depuis pour mirifique et sublime). Voilà les crimes de Tantale. Or, « si Tantale divulguant les secrets des dieux est *sûrement* », pour M. Henry, le soleil levant qui éclaire, dévoile l'univers ; « le *Purusha* védique, dépecé au ciel par les dieux, le Pélops sacrifié aux dieux par Tantale, le Prométhée étendant sur la montagne ses bras ensanglantés, avec tant d'autres images grandioses et terribles popularisees par les poètes, ne peuvent figurer que ce même soleil mourant chaque jour dans les nuées sanglantes de l'Occident », ce soleil qui plonge dans l'eau sans boire. Le nom *Tan-tal-os*, pour *tal-tal-os* (*pim-plèmi*, *pimprèmi*), renfermant la même racine que *A-tla-s* et le latin *tol-lo*, s'accorde avec cette explication. Comme le dieu solaire des Védas, Tantale soutient, étaie, affermit la voûte céleste qui, sans lui, croulerait sur la terre.

Tityos (*Ti-ttu-V-os ?*), proche parent linguistique de *Sissuphos*, serait encore ce même soleil, destiné à s'unir perpétuellement à Lètô, « la femelle céleste, nuée, aurore ou nuit » ; l'aigle ou vautour qui le ronge, c'est l'*Ohni-vak* des Slaves, le *Garuda*, l'oiseau-feu, l'oiseau-soleil ; et le foie qui renaît tous les jours est aussi l'astre qui chaque matin renaît sur l'horizon. Si bien que le martyre de Tityos est la combinaison, le précipité de

trois mythes solaires, le résidu de trois contes. Un pareil syncrétisme n'a rien d'insolite ni d'exceptionnel, et M. V. Henry fait bon marché des cris que vont pousser en chœur les ennemis du mythe solaire, il leur pose sa devinette : « Quel est le grand oiseau qui dévore un viscère qui renaît le lendemain ? » Ulysse l'aurait-il résolue ? Je ne sais. Ces visions l'inquiètent ; sa curiosité le retient cependant. Il est immobile, espérant encore contempler quelque héros du temps passé. Et, sans doute, il aurait vu ceux qu'il désirait, Thésée, Pirithoos, nobles fils des dieux ; mais la foule des morts devient si tumultueuse, leur frémissement bourdonne si terriblement, que la pâle épouvante le saisit. Il tremble que, du fond des enfers, l'inexorable Perséphonéia ne lui envoie la tête formidable de la monstrueuse Gorgone. Il court au vaisseau, et le courant de l'onde l'emporte sur le fleuve Océan. « Infortunés ! Ils ont donc visité vivants les sombres demeures. Deux fois ils auront connu la mort, et les autres humains ne meurent qu'une fois ! »

Si tant de terreurs assiègent le seuil des enfers, que serait-ce donc si le héros, enchaînant Cerbère à l'exemple d'Alcide, avait franchi les porte de l'Invisible et, au-dessous du Tartare, contemplé les Titans, les fils aînés de la Terre et du Ciel, confinés dans les profondeurs ! Hésiode nous y conduira ; et nous devons dire adieu ici à Homère, au glorieux chantre de la vie hellénique dans les tentes et les palais des rois, dans la chaumière des porchers et dans les éblouissantes demeures des Olympiens.

Il n'y a rien de plus beau que l'*Iliade*. Ce ne sont pas seulement des morceaux comme les adieux d'Andromaque, les funérailles de Patrocle et Priam aux pieds d'Achille ; c'est la jeunesse et la fougue, c'est l'intarissable ruissellement d'images, d'injures retentissantes et

de terribles colloques, qui rendent incomparable ce recueil d'antiques rhapsodies. La gaîté, la tendresse, la raison, la justice même apparaissent par moments, se glissent sous les tentes des guerriers; mais avant tout la passion les gouverne et les emporte ; ils ont l'élan d'une race enivrée de sa vigueur croissante, et qui, naïvement, se réjouit de tendre ses muscles et d'agiter les quatre aigrettes de son casque empanaché.

L'*Odyssée* est plus reposée de ton et d'allures. Tandis que sa grande sœur exalte la force et la soudaine traduction de la pensée en actes, elle donne la palme à l'obstination patiente, à la ruse longtemps méditée. Elle sollicite par la variété de ses peintures l'admiration que l'*Iliade* impose par sa splendeur. Mais elle ne manque pas non plus de qualités fortes. Elle est supérieure à son aînée par la moralité de la conception. Quels sont ses héros? Un homme énergique et ingénieux qui lutte contre un dieu acharné à sa perte, soutenu dans ses épreuves par l'amour de la terre natale, par le souvenir de sa femme et de son fils ; une femme vertueuse, à la fois avisée et magnanime ; un jeune homme qui réfléchit et qui se possède; et deux vieux serviteurs pleins de probité et de dévouement, une femme de charge et un gardeur de pourceaux. C'est là une bien noble, une bien complète représentation de la famille antique.

Homère n'est point un faiseur de systèmes. Il peint les dieux tels qu'il les voit, d'après les hommes de son temps, plus que d'après les héros des poèmes qu'il assemble; en les dégageant du nuage fabuleux, il leur donne la vie comme les formes humaines, et les remplit de sa pensée. Il est le véritable créateur de l'Olympe esthétique, devant lequel se dressent deux types immortels, Zeus et Athènè, déjà dignes de Phidias. Il aime avant tout le jour, la belle Aurore au trône d'or et le

soleil radieux, la beauté des femmes, la joie de vivre. La mort lui fait horreur. Il a peu de confiance dans l'autre vie. Pour ranimer ses spectres muets, il faut du sang tiède encore.

Que de cercles, que d'étages, que de flammes dévorantes et de plaisirs divins ont été évoqués dans le vide par les religions et les philosophies, sans jamais avoir étouffé la voix d'Achille pleurant la lumière perdue, sans avoir égalé cette évocation d'ombres ressuscitées une heure par la chaleur du sang!

---

# XII

## LES MŒURS ET LES IDÉES AU TEMPS D'HÉSIODE

Hésiode, humble possesseur de troupeaux à Askra (Béotie), vers le IXe ou le VIIIe siècle, est un témoin précieux de l'époque troublée qui a suivi l'invasion dorienne. — Dépouillé, semble-t-il, de son patrimoine par un frère, Persès, il déplore les vices et les calamités de son temps. — La théorie des âges (cinq et non quatre) : or, argent, airain : race des héros de Thèbes et de Troie, transportés en des îles fortunées : âge de fer. — Même au temps des héros (les Achéens), « le fer n'existait pas encore ». — Si irrité qu'il soit contre le présent, Hésiode ne renonce pas aux revanches de l'avenir. Prométhée, dieu régional de Béotie et d'Attique, n'a-t-il pas communiqué aux hommes le secret du feu, et l'Espérance n'est-elle pas restée au fond de la boîte de Pandore ? Explication de ces deux légendes. Zeus joué par Prométhée, à Mékone. Pandore, la femme, principe de tous les maux (antiquité de ce lieu commun). — Dikè, « la Justice », n'a pas quitté la terre avec l'Équité et la Pudeur. Avec elle trente mille daimones, gardiens des mortels, surveillent de près les contestations iniques et tous les actes impies. — Maximes, très remarquables, rassemblées par l'auteur des *Travaux et des jours* : « Où domine l'injustice Zeus envoie le châtiment... L'Injuste suit les lois animales : *l'iniquité règne dans la nature*... Devant la vertu, Zeus a placé la sueur : Ce n'est pas le travail, c'est la paresse, qui est un déshonneur... Donner est bon, prendre est mauvais... Celui qui dérobe se sent diminué. » — Très antiques préceptes de propreté. — Superstitions agricoles. — Jours fastes et néfastes.

Homère est impersonnel. Les héros des poèmes qui nous sont venus sous son nom, dieux, rois, guerriers, femmes, pasteurs et captifs, tous parlent et agissent en pleine liberté, selon leurs tempéraments, leurs caractères

et les circonstances où ils se trouvent impliqués. Ils sont à la fois saisissants et difficiles à saisir ; partout on les reconnaît ; mais on ne les connaît bien qu'après les avoir suivis dans toutes leurs aventures. Cette mobilité des acteurs fait le charme, et aussi la difficulté d'une étude un peu complète sur le monde, les choses et les hommes dans les temps achéens. Tout différent est le travail auquel nous sollicitent les poèmes attribués à Hésiode, poèmes dont, j'ai regret à le dire, on n'a pas tiré, bien qu'ils soient fort courts, tous les renseignements qui s'y trouvent réunis — ou plutôt *ramassés*.

Hésiode, tout d'abord, est un être réel. Lui-même il nous apprend que son père avait quitté Cumes en Éolide, sur la côte d'Asie, « fuyant sur un vaisseau noir, à travers la mer immense, non pas l'opulence, les possessions et les revenus, mais la pauvreté détestable, présent de Zeus » ; il se fixa, près de l'Hélicon, en Béotie, dans le piteux village d'Ascra, triste en hiver, laid en été, maussade en toute saison. C'est là que le poète a vécu, paissant les troupeaux paternels, là que les Muses lui enseignèrent à chanter l'hymne inspiré par les dieux. Il ne s'est, quant à lui, jamais risqué sur la vaste mer que pour une courte traversée. « D'Aulis, où les Achéens jadis attendirent un vent favorable pour cingler vers Troie aux belles femmes, il s'est rendu en Eubée, à Chalcis, à des jeux institués par le magnanime Amphidamas. Une vaillante jeunesse y avait organisé de nombreux concours ; il y remporta le prix du chant, un trépied garni d'anses (ou d'oreilles) qu'il se glorifie d'avoir consacré aux Muses dans les lieux mêmes où elles l'avaient doué du génie poétique. » De ce récit est née la légende d'une rencontre et d'une lutte entre Hésiode et Homère, conte puéril qui n'en renferme pas moins une parcelle de vérité. Les rhapsodies qui ont constitué

l'*Iliade* et l'*Odyssée*, et qui se répétaient d'âge en âge, formaient sans doute alors, avec beaucoup d'autres, le fond des récitations publiques. Les Homéristes ou Homérides, trouvères de cet âge antique, attirés par les fêtes que donnaient çà et là les roitelets de l'Hellade, venaient chanter la colère d'Achille, ou la rencontre d'Ulysse avec Nausicaa, ou tel autre épisode des deux épopées en voie de formation. Hésiode, contemporain de l'*Odyssée*, pouvait opposer aux traditions préférées par les Ioniens les souvenirs, quelque peu différents, des Éoliens et des Béotiens. Il avait composé des poèmes — dont on n'a conservé que de rares débris, — sur les amours des dieux avec les mortelles, c'est-à-dire sur beaucoup de héros issus de ces liaisons, et qui sont nommés, en passant, dans les épopées.

L'attribution à Hésiode du *Bouclier d'Héraklès*, habile pastiche, d'époque postérieure, autorise à penser que l'histoire du héros thébain n'était pas oubliée dans la grande œuvre du poète d'Ascra ; dans ces récits auxquels les anciens ont donné le nom bizarre d'*Éoiai*, d'*Éoées*, parce que les divers chants étaient reliés par cette transition naïve : *ou telle que* fut Alcmènè, ou Thétis, *telle qu'*on vit Sémélè ou Léda, etc., *è oia*. On a supposé, non sans vraisemblance, que la célèbre *Théogonie*, si interpolée, si retouchée peut-être, si contestée, formait le majestueux préambule des *Éoées*. Disons tout de suite que les questions relatives à l'authenticité de la *Théogonie* sont d'ordre purement philologique. Par la langue et les idées, ce précieux morceau, dans son ensemble, appartient à l'âge d'Hésiode, au IXe et au VIIIe siècle, il est antérieur au symbolisme orphique et même au développement des légendes de Dionusos et de Héraklès. Bien plus, il nous a conservé une mythologie archaïque dont les traces vont s'effaçant dans la rédaction définitive de

l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Seulement, quel qu'en soit l'auteur, et nous ne voyons aucune raison de l'enlever à Hésiode, il porte l'empreinte d'un génie personnel, génie naïf, incohérent, mais qui a accommodé les mythes à un système, à une conception philosophique des origines. Et notre tâche sera précisément de faire le départ entre ce qui vient de la tradition éolo-béotienne, et ce qu'y ajoute la pensée, l'interprétation du poète.

Aux yeux des anciens, Hésiode était la grande autorité religieuse. « Hésiode, écrit Manilius (au livre II des *Astronomiques*), énumère les dieux et les ancêtres des dieux, il montre le chaos engendrant la terre, et l'univers enfant, et le corps chancelant des astres ébauchés, et les Titans foulant la couche du grand vieillard leur père, Bacchus naissant une seconde fois du corps paternel, et tous les êtres mystérieux qui voltigent dans le monde immense. »

Il est visible que ce pacifique apôtre, ou prêtre, des Muses, a cherché à faire entrer dans les têtes superstitieuses de ses contemporains quelque souci du juste, quelque amour du travail agricole. Instruit par sa propre médiocrité, peut-être par ses propres infortunes, il recommande à la fois de céder à la force supérieure et de faire appel à *Dikè*, la justice, fille vénérable de Zeus. Le temps où il vivait paraît avoir été d'une monotonie stagnante, et cependant d'une sécurité fort précaire; l'obscure Béotie, à peine remise de l'invasion dorienne, émiettée entre une vingtaine de bourgs indépendants, végétait dans une ignorance presque complète du reste du monde. La terre y était d'ailleurs fertile et suffisait à la nourriture des paysans timides, superstitieux, exploités par de minces hobereaux, élèves de Zeus et proches parents des dieux.

Hésiode s'était créé une sorte de royauté morale

comme disciple et favori des Muses, divinités locales; en même temps, il possédait quelques terres, il cultivait le domaine paternel. La tradition veut qu'il ait été chassé de ce patrimoine par les intrigues d'un frère, Persès, le grand nigaud ou imbécile (*méga nèpié*, comme il l'appelle volontiers), et qu'il ait fini ses jours à Orchomène, ville très antique, et où se conservait sans doute un trésor de traditions tout à fait primitives.

Il semble en effet que, dans le prologue tout à fait démesuré du poème intitulé *les Travaux et les Jours*, plus d'une allusion soit faite aux envieux, aux chicaniers et aux chercheurs de procès; Hésiode ne cesse de rappeler Persès à la justice, de reprocher aux rois leur partialité, de vanter les biens qui résultent, en ce monde même, de l'obéissance aux lois divines, et des malheurs qu'entraînent la violence et l'iniquité. Mais, il le sent lui-même, ses préceptes risquent fort d'être peu suivis; il vit dans un âge vicieux, dur, où la pudeur a quitté la terre, où règne la force : « Le rossignol chanteur, emporté jusqu'aux nues dans les serres de l'épervier, gémissait, hélas! déchiré par les ongles crochus; l'épervier lui fit cette dure réponse : Malheureux, que sert ta plainte? Tu es tenu par plus fort que toi! Tu vas où je t'emporte, tout chanteur (*aoidos*) que tu sois; je te mangerai s'il me plaît, je te lâcherai si je veux. Insensé qui récrimine contre les puissants; aux hontes de la défaite il ajoute l'amertume des douleurs. » Ce petit apologue, le plus ancien sans doute qui ait été écrit, ne donne pas, on le voit, une haute idée du temps où vivait l'auteur.

Les grands jours de l'Hellade héroïque reculaient déjà dans un fabuleux passé, et, du mouvement qui emportait la Grèce colonisatrice vers tous les rivages de l'Asie, de l'Italie, de la Sicile, il ne venait qu'un

faible écho dans ce coin perdu, masqué par la longue barrière de l'Eubée. Rien d'étonnant qu'un homme, assombri lui-même par des soucis personnels, mal satisfait de son humble fortune, ait déploré la déchéance d'une humanité vieillie, et qu'il ait placé l'âge d'or à l'origine des choses! Tandis qu'Homère et ses héros, tout entiers à l'heure présente, s'enivrent de leur force, de leurs batailles, de leurs richesses, Hésiode rumine tristement sa médiocrité, et tourne le dos aux horizons de l'avenir. « Nos pères étaient vaillants, s'écrie Diomède ; mais nous nous vantons, certes, d'être plus vaillants que nos pères. » Hésiode répond : « Grands et heureux furent les premiers hommes ; et nous dégénérons chaque jour. » Ainsi pensera Horace, dans l'affaissement universel qui marque la fin de la République romaine : *progeniem vitiosiorem*... « fils dégénérés de pères moindres que leurs aïeux! »

« Dans les temps où naquirent ensemble les dieux et les hommes mortels », ainsi s'exprime le poète des *Travaux et des Jours*, « les immortels, habitants des palais olympiens, firent d'abord une race d'hommes doués de la parole ; Kronos alors régnait au ciel. Ces hommes vivaient comme des dieux, l'esprit tranquille, exempts de labeurs et de soucis ; ni leurs pieds ni leurs mains n'étaient affaiblis par la vieillesse ; toujours jeunes, ils se délectaient dans les fêtes ; les maladies étaient inconnues ; la mort survenait comme un sommeil.

« Tous les biens abondaient autour d'eux. Le sol fertile portait spontanément de riches moissons, des fruits sans nombre qu'ils se partageaient dans une paix profonde. Quand la terre eut recouvert cette génération, ils devinrent, par la volonté de Zeus, des *daïmones*, des génies, bons, habitant sur la terre, gardiens des mortels ; vêtus d'obscurité, ils parcourent le monde, veil-

lant sur les œuvres de justice et d'iniquité, donnant la richesse. Telle a été leur récompense royale.

« La seconde race ne fut que d'argent : inférieure à son aînée, les habitants des célestes demeures lui refusèrent la stature élevée et l'intelligence de la race d'or. L'enfant, pour se développer, demeurait cent ans livré aux soins de sa mère attentive. Parvenu à l'adolescence, il vivait peu de temps. Les hommes ne s'abstenaient plus de mutuelles injures ; ils ne voulaient plus honorer les immortels, ni sacrifier sur les autels des bienheureux, selon la coutume et la justice. Zeus, irrité, fit disparaître cette race, qui ne rendait point d'hommages aux Olympiens. Quelques honneurs, cependant, ne leur ont pas été refusés, sous la terre qui les couvre. On les nomme les génies souterrains, bienheureux, *hypochthones*.

« Le père Zeus créa une troisième race, inférieure encore à la précédente, race d'airain et de frêne, violente et robuste, ardente aux travaux d'Arès, aux rapines guerrières. Ces êtres indomptables, au cœur d'*adamas*, ne mangeaient pas de pain. Leurs bras vigoureux naissaient d'épaules invincibles. Ils avaient des armes d'airain, des demeures d'airain. Le fer sombre n'existait pas encore. Entretués, ils descendirent dans les vastes régions du froid Aïdès; sans nom, ils ont quitté la brillante lumière du soleil, et la sombre mort les a pris tout entiers, malgré leur force.

« Cependant, plus juste et meilleure, une quatrième race parut sur la terre. Race divine des héros qui nous ont précédés, et qu'on révère sous le nom de demi-dieux. Ils ont péri dans les batailles, soit devant Thèbes aux sept portes, sur la terre cadméenne, pour les troupeaux d'Œdipe, soit devant Troie où les conduisit à travers la vaste mer la cause d'Hélène à la belle chevelure.

Zeus, après leur mort, les transporta aux confins de la terre, en des îles heureuses, au bord du profond océan, héros fortunés pour qui la terre féconde porte trois fois l'an des moissons en fleurs.

« O pourquoi ne suis-je pas mort ? Pourquoi suis-je mêlé à cette cinquième génération des hommes ! C'est maintenant la race de fer, assiégée nuit et jour par les peines et les misères, livrée par les dieux aux douloureux soucis. Quelques biens à peine seront mêlés à ces maux, jusqu'à ce que la vieillesse ait blanchi ces têtes condamnées par Zeus. Adieu les liens traditionnels entre le père et les enfants, entre le fils et le père. Plus d'hôtes, plus d'amis, plus de frères. Celui-ci couvrira d'opprobre ses parents chargés d'années ; celui-là ne leur paiera pas en tendresse l'éducation qu'il en aura reçue ; tous impies, tous insoucieux du regard des immortels ! L'un saccagera la cité de l'autre. Flatteurs serviles de l'injuste et du violent, parjures, arrogants à l'égard des bons, sans pudeur et sans frein, ils auront pour compagnes l'injure, l'envie, la calomnie aux rumeurs malfaisantes. Enfin, abandonnant les hommes à des maux sans remède, enveloppant leurs beaux corps de leurs voiles blancs, Némésis et Aidôs, l'Équité et la Pudeur remonteront de la terre au ciel. »

J'ai tenu à rester aussi près que possible de ce texte, d'où on a tiré la théorie des quatre âges, et qui ressemble beaucoup moins à une tradition populaire qu'à la boutade d'un esprit chagrin. Il est peu probable, en tous cas, que l'Eden biblique ait rien à voir avec la conception d'Hésiode ; non pas que les cosmogonies sémitiques, phéniciennes, n'aient pu influer sur le début de la *Théogonie*, mais la légende juive, proprement dite, est restée parfaitement étrangère aux anciens Grecs.

La fable des Ages, si fruste et si incohérente qu'elle

soit, est intéressante à divers points de vue. Elle nous montre l'animisme tenace, la croyance aux bons et aux mauvais esprits, âmes des morts, génies aériens et souterrains, les offrandes sur les tertres des bienheureux, tout cet ensemble de vagues terreurs et de pratiques superstitieuses, aussi solidement assis dans la Grèce ancienne que dans le reste du monde. C'est uniquement pour expliquer la différence des *daïmones* propices, aériens, lumineux, avec les tristes et pâles ombres infernales, qu'Hésiode a imaginé ses deux premières générations, d'or et d'argent, qui restent en dehors de la réalité. La race d'airain, faible réminiscence des immigrations violentes qui apportèrent le bronze en Occident, représente tout ce que les Béotiens savaient des événements écoulés avant l'établissement des Hellènes. Le poète y confond, et les autochthones supposés, Cyclopes, Lestrygons, Pélasges, qui ne connaissaient pas le pain, qui vivaient de glands, de faînes, de lait, de coquillages, d'œufs, d'oiseaux, peut-être de divers gibiers terrestres, y compris l'homme, et les Thraces, importateurs de l'orge et de la vigne. L'invasion des Thraces, furieux tourbillon, avait évidemment bouleversé tout le monde grec, depuis les Balkans jusqu'à la Crète, depuis l'Hellespont jusqu'au fleuve Halys ; la guerre de Troie peut passer pour le dernier épisode de leur histoire ; les rhapsodes homériques s'en doutent encore : ils ont soin de ranger d'un côté tous les Hellènes, de l'autre tous les Thraces d'Asie et d'Europe. Mais à Askra, à Orchomène, chez ces Éoliens, ces Minyens qui sont peut-être plus qu'à moitié d'origine thrace, ce lointain de cinq et de dix siècles s'est effacé. Ces forgerons, ces guerriers d'airain sont rentrés *sans nom*, Hésiode le dit lui-même, dans la nuit d'Aïdès. Vous aurez remarqué ce trait, qui a son prix : « Le fer n'existait pas encore. » C'est

la plus ancienne mention d'un fait que, huit cents ans après, Lucrèce affirmait, plus fortement encore, et qu'en ce siècle a pu constater l'archéologie préhistorique, en Asie, en Europe et en Amérique. Dans les poèmes d'Homère, l'emploi du fer est rare ; les fouilles de Mycènes et de Tirynthe n'ont mis au jour que de l'or, de l'argent, du plomb, du cuivre et du bronze, et le témoignage d'Hésiode permet d'attribuer aux Doriens Héraclides, c'est-à-dire aux XII$^{e}$, XI$^{e}$, X$^{e}$ siècles, la prédominance du fer, de l'acier peut-être (*adamas ?*) sur le bronze pliant et mou. La supériorité de l'armement expliquerait le triomphe rapide et prolongé de ces tard-venus, peu nombreux et demi-barbares.

Si oublieux ou mal informé que fût Hésiode des premiers temps helléniques, il ne pouvait, grâce aux chanteurs qui pénétraient, par l'Eubée, dans les cantons reculés, arriérés, du lac Copaïs et de l'Hélicon, ignorer la glorieuse expansion de la race achéenne. C'était un fait qui remontait seulement à trois siècles environ. Éoliens, au reste, et Achéens étaient si étroitement unis, amalgamés, qu'il est souvent bien difficile de les distinguer. Ils avaient combattu côte à côte sous Ilion, et le résultat le plus immédiat, le plus certain, de la guerre de Troie avait été l'établissement des Éoliens sur la côte d'Asie. Hésiode trouvait donc, en travers de sa thèse pessimiste (à supposer qu'il eût une thèse), il trouvait la période brillante qui avait fourni à la plupart des villes grecques leurs légendes locales, leurs héros nationaux. Il ne pouvait la supprimer, la confondre soit avec l'âge d'airain, soit avec l'âge de fer. Aussi a-t-il interrompu sa série descendante ; il y a intercalé une époque, assurément fort supérieure à l'âge d'or.

En effet, les héros du quatrième âge, les demi-dieux, vont occuper dans une éternelle paix des îles bienheu-

reuses où ils jouissent après leur mort de tous les biens que la race d'or avait possédés de son vivant. Et c'est une question de savoir s'il vaut mieux, comme les *daïmones*, errer à jamais dans l'air au-dessus des hommes, pour veiller à l'observance des lois, ou se délecter, comme les héros demi-dieux, « au pays où fleurit l'oranger », en d'insoucieux loisirs.

Il ne faut pas serrer de trop près la pensée des anciens. Avec tout le respect qui leur est dû, et aussi la reconnaissance pour ce qu'ils nous ont légué, il est bien permis de noter dans leurs conceptions, même dans leurs raisonnements, des lacunes, des faiblesses, dont ils ne s'aperçoivent ou ne s'inquiètent en aucune façon. Les auteurs qui se sont inspirés d'Hésiode ont exagéré son pessimisme ; il ne s'agissait pas pour lui d'une décadence irrémédiable, mais d'alternances capricieuses ; il voyait, et par expérience, une période troublée et sombre succéder à l'âge brillant des héros d'Homère ; il avait entendu dire que des temps plus tristes et plus malheureux encore avaient précédé l'époque de la culture achéenne, encadrée ainsi entre un âge d'airain et un âge de fer. Ces deux métaux peut-être, ainsi rapprochés et comparés, lui avaient suggéré l'idée des deux âges fabuleux, âge d'or, âge d'argent, l'un exubérant et joyeux, l'autre pâle, stérile, avec sa languissante jeunesse et sa décrépitude rapide. Telle fut sans doute la marche, le tâtonnement de sa pensée. Mais il ne croit aucunement que la génération de fer, où il regrette d'être né, doive amener la fin du monde et de l'humanité. « Plût au ciel, s'écrie-t-il, que je fusse mort, ou venu après ! » Qu'une nouvelle aurore se lève sur l'Hellade, et il est prêt à la chanter comme il a célébré la race des héros et l'antique âge d'or. Il n'a pas perdu l'espérance ; lui-même va nous le dire en nous contant l'histoire de Pandore.

Parmi les contradictions qui émaillent le tableau légendaire des âges, il en est une qui a dû vous frapper. Dans le cours du récit, Zeus intervient cinq fois pour faire, pour créer une première, une seconde, une troisième génération d'hommes ; mais, au début, il est dit que les dieux et les hommes sont apparus ensemble, en un même temps. N'y a-t-il pas là deux conceptions tout opposées des origines humaines ? L'une courante, généralement adoptée, la création de l'homme par le dieu suprême ; l'autre, particulière au poète, l'apparition simultanée des dieux et des mortels, produits naturels du Chaos primordial, issus également de l'union du Ciel et de la Terre ? Les dieux, pour Hésiode, sont inséparables des hommes. Sans les hommes, en effet, que seraient les dieux ? des êtres inutiles et, à coup sûr, ignorés. Sans adorateurs, sans jouets conscients, capables de ressentir leurs bienfaits ou leur colère, les dieux n'auraient aucune raison d'être. A qui distribueraient-ils les faveurs et les calamités ? Il leur faut des témoins et des victimes. Les dieux le savent et s'en irritent. Oui, ces maîtres en viennent pour la plupart à jalouser les esclaves dont ils ont besoin. Ils peuvent les tuer individuellement ou en masse : c'est ce que fait Zeus, lorsqu'il met fin successivement aux quatre races d'or, d'argent, d'airain, à celle des héros : ou lorsqu'il suscite les déluges d'Ogygès et de Deucalion. Mais toujours il en vient à remplacer les générations qu'il a supprimées. Et pourquoi ? Parce qu'il ne peut se passer des hommes. Il traite avec eux, il leur tend des pièges, leur suggère des offenses dont il les punit. Et les maux qui accablent l'humanité ne procèdent point, comme chez les chrétiens, d'un prétendu péché originel, mais de la jalousie des dieux.

Maintenant, les hommes ne comptent pas seulement

des ennemis parmi les immortels, ils y ont aussi des amis fidèles et des protecteurs intermittents. Tout d'abord, comme nous l'avons vu, chaque cité, chaque famille, chaque individu a son ou ses patrons, divinités poliades, héros éponymes, qui Poseidôn, qui Hèra, ou Aphrodite, ou Apollon, ou Athènè. Mais aussi l'humanité en général, le genre humain, a des appuis, des intercesseurs habiles et puissants, parmi les immortels. Le plus fameux entre tous est le Titan Prométhée, très ancienne divinité de l'Attique, et qui vient en droite ligne du berceau de la race indo-européenne; Prométhée, proche parent, défenseur et conseiller de Zeus, mais destiné à expier par un long et cruel supplice la bienveillance qu'il témoigne aux humains.

Par deux fois Hésiode nous montre Prométhée intervenant en faveur des mortels, contrariant les intérêts ou la jalousie injuste de Zeus. La première circonstance est bizarre et semble cacher quelque innovation dans la liturgie, dans l'économie du sacrifice.

« Le fils ingénieux de Iapétos et de Clumène voulut un jour jouer au plus fin avec le superbe Zeus. Il tenta de le duper, à Mékone (près de Corinthe), lorsque les dieux et les hommes disputaient entre eux sur les conditions d'une alliance. Ayant dépecé à dessein un taureau, il déposa dans la peau du ventre les chairs, les intestins et la graisse; puis il sut parer — c'était là que résidait la fraude — les os blancs du bœuf avec un peu de graisse appétissante. Alors le père des dieux et des hommes lui dit : « Fils de Iapétos, ô le plus illustre de tous les rois, mon ami, comme tu as fait les parts inégales! » Il raillait, car on ne peut le tromper. A son tour, Prométhée le subtil lui dit en souriant : « O glorieux Zeus, le plus grand des immortels, choisis une part, celle que tu crois la meilleure. » Il dit, méditant une

fraude. Zeus, qu'on ne peut tromper, vit l'artifice; mais il voulait du mal aux hommes, et il fallait que ses intentions s'accomplissent. Il fit donc mine de choisir les os. De ses deux mains; il enleva la graisse blanche. Il enrageait en lui-même, mais sa colère déborda lorsqu'il vit les blancs ossements du bœuf et le succès de la ruse maudite. Depuis ce jour, en effet, les hommes, sur la terre, brûlent en l'honneur des dieux, des os et de la graisse sur les autels parfumés d'encens; ils se réservent les chairs succulentes. Et Zeus, indigné, dit à Prométhée : « Fils de Iapétos, le plus ingénieux de tous les êtres, ô mon ami, tu ne t'es donc pas défait encore de tes ruses perverses ? » Ainsi parla Zeus, qui sait toutes les pensées. Et depuis, gardant mémoire de cette fraude, il refusa aux malheureux mortels le trésor du feu. Mais, bon pour les hommes, le fils de Iapétos sut encore tromper le dieu jaloux. Il cacha dans une férule creuse, dans un roseau, l'éclat du feu qui se voit de loin. »

Ce don, le plus grand que les hommes aient jamais reçu, puisqu'il est le point de départ de toute civilisation, de toute industrie, ce vol du feu rentrait dans les attributions de Prométhée, le *Pramantha* du sacrifice, le prêtre arya qui fait tourner le bâton dans le sein de l'*Aranî* et jaillir sur l'autel, dans le foyer, la flamme sacrée. Hésiode ignore, bien entendu, ces piquantes conjectures de la mythologie linguistique, mais sa légende, en sa naïveté, est une satire bien forte, quoique involontaire, de cette jalousie divine qui ne s'est jamais démentie. Depuis le jour où l'homme a ravi le feu, tout progrès, toute science a été considérée comme un outrage aux dieux, comme un empiétement sur le domaine réservé de l'*incognoscible*, une atteinte à la religion, un sacrilège. Depuis ce jour, les hiéro-

phantes de tout poil, de toute robe, ont poursuivi d'une haine sans merci, traqué, brûlé, excommunié, tous les bienfaiteurs de l'humanité, les rebelles, serviteurs du *mauvais esprit.*

Aussi Prométhée, « malgré son innocence », — Hésiode est à la fois naïf et malin, — « n'évita-t-il pas la vengeance de Zeus. Des fers indestructibles l'attachèrent par le milieu du corps à une colonne, et un aigle aux vastes ailes vint ronger son foie impérissable. » Mais ceci est affaire aux dieux. Je reviens aux hommes, certes plus innocents encore que Prométhée.

« Fils de Iapétos, s'écria Zeus, mordu par la colère jusqu'au fond du cœur, fils de Iapétos, qui sais tout, tu te réjouis d'avoir ravi le feu, trompé ma volonté. Mal t'en prendra, à toi, et aux races futures. J'enverrai aux hommes un fléau vengeur, un fléau qui séduira leurs âmes et qu'ils embrasseront tous avec amour. » Il dit et se prit à rire, et il ordonna à Héphaïstos de créer Pandore.

« Bientôt, avec de l'eau et du limon, le Double-boiteux forma un corps revêtu de l'apparence humaine. Athènè, la déesse aux yeux de chouette, la ceignit, la para d'une robe blanche, lui posa sur le front un voile merveilleux et des guirlandes où le désir s'exhalait des fleurs de l'herbe nouvelle; la blonde Aphrodite versa sur elle la grâce, le désir ardent et les langueurs qui fatiguent les jeunes corps. Dans sa poitrine, le messager céleste, meurtrier d'Argos, plaça les mensonges et les doux propos et la perfidie; puis il lui donna la voix. Sur la couronne de Pandore, Héphaïstos avait ciselé lui-même les monstres que nourrissent la terre et la mer. Lorsqu'il eut achevé ce chef-d'œuvre où les maux se dérobaient sous la beauté, il l'amena, ornée par la déesse aux yeux pers, dans l'assemblée des dieux, qui admirèrent un piège inévitable aux humains. Tous

lui firent un don, à la fois charmant et funeste. Ainsi douée, Zeus l'envoya, portant un vase précieux, à l'étourdi Épiméthée qui, malgré les avertissements de son frère, l'accueillit pour le malheur de tous. Jusque-là l'humanité avait été exempte des maux, des peines, de ces maladies qu'apporte et aggrave la triste vieillesse. Mais à peine la femme eut-elle découvert l'orifice du vase qu'elle portait dans ses mains, tous les maux échappés se répandirent sur le monde, errants parmi les mortels. La terre en est pleine, la mer en regorge. Nuit et jour ils nous assiègent, ils nous prennent à l'improviste : Zeus leur a enlevé la voix. Cependant, seule, intacte, au fond du vase, sous les lèvres de l'amphore, l'Espérance est demeurée. Le dieu qui porte l'Égide a permis que le couvercle retombât avant que l'Espérance pût s'envoler. »

Il existe sans doute entre Ève et Pandore — bien que la première soit une sotte, et la seconde une charmante ingénue — quelque vague ressemblance. Les deux fables dont elles sont les héroïnes ne se sont rien emprunté ; elles procèdent seulement d'un même fonds humain. Elles prouvent que des sentiments analogues se sont produits, non pas chez deux, mais chez vingt peuples qui s'ignoraient l'un l'autre. Les deux sexes excitent mutuellement un attrait et une défiance réciproques ; et si les femmes eussent écrit, — aux temps d'Hésiode ou de Salomon, — nul doute que les rôles eussent été renversés. Mais étant donné que des circonstances tout à fait décisives — la moindre vigueur corporelle et les labeurs de la maternité — ont assigné à l'homme l'office de défenseur, de maître, — office dont il ne pouvait guère ne pas abuser, — rien n'était plus naturel que ces critiques, plus ou moins courtoises, tant de fois exprimées par les écrivains du sexe mas-

culin. N'est-ce pas d'ailleurs rendre hommage aux séductions, à la puissance de la femme, que de la proclamer arbitre de la destinée humaine, auteur de tous les maux? surtout lorsqu'un nom à double sens, *Pandòra*, la montre tout ensemble douée de tous les dons et libérale en biens de toute sorte.

Il est à peine besoin (et cependant on est si habitué à des admirations banales!) de montrer la supériorité du mythe hellénique sur la légende de la Bible. Iahvé et le Serpent ne peuvent entrer en ligne avec le puissant Zeus et le généreux Prométhée. Ève fait piètre figure à côté de Pandore. Et qu'est-ce que le fruit défendu, auprès de la conquête du feu? Enfin, dans Hésiode, rien qui donne lieu à la cruelle et inique invention du péché originel. L'homme est innocent; Pandore même est innocente des maux qu'elle va causer; la faute reste aux dieux. Et puis, dans toutes ces misères nées d'un accès de jalousie divine, rien d'irrévocable, rien d'éternel. L'Espérance est restée.

Il paraîtrait aussi que Dikè, la Justice, n'a pas suivi dans leur retraite Némésis et Aïdôs. Elle triomphera un jour, c'est la foi du poète. Il sait que « trente mille génies invisibles », délégués de Zeus, gardiens des mortels, se mêlent aux hommes et circulent sur la terre, surveillant de près les contestations iniques et notant les actes impies. Il sait que la Justice elle-même, vêtue d'obscurité, erre dans l'ombre, déplorant les vices des villes, préparant le châtiment à qui la repousse, à qui viole ses lois. « Ceux, dit-il, qui reconnaissent les droits de leurs proches et de leurs hôtes, qui ne dépassent jamais les bornes du juste, ceux-là font les cités fortes et les peuples florissants. Par eux, sur la terre règne la paix féconde; ce n'est pas sur eux que Zeus au vaste regard déchaîne les catastrophes de la guerre. La faim

ne se glisse jamais parmi les justes, ni l'injurieuse envie ; ils jouissent en paix dans les banquets de l'abondance qu'ils ont acquise. La terre leur prodigue ses biens : pour eux les grands chênes des coteaux se couvrent de glands et portent des abeilles dans leur sein ; les brebis laineuses plient sous l'épaisseur de leur toison. Nul besoin de longs voyages sur les flots hasardeux ; la glèbe nourrit de riches moissons. Les femmes mettent au monde des enfants qui ressemblent à leurs pères... Mais, où domine l'injustice, Zeus envoie le châtiment. Là les familles décroissent, les femmes n'enfantent plus. La famine, la peste dépeuplent les cités. Les murailles tombent. Les armées sont anéanties. Les flottes s'abîment dans les flots ; et souvent toute une nation périt pour le crime d'un seul. »

Je continue à traduire : « O rois, vous aussi, apprenez à connaître la Justice, cette vierge, illustre fille de Zeus, vénérable même aux dieux qui habitent le ciel. L'a-t-on offensée, elle court s'asseoir à côté de son royal père ; elle lui dénonce les iniquités humaines. Et Zeus fait payer aux peuples (hélas !) les mauvaises pensées, les injustes sentences des princes. O rois, changez de langage ; perdez l'habitude, ô mangeurs de présents ! perdez le goût des jugements iniques. Car souvent la perfidie retourne sur son auteur.

« Sans la justice, les hommes ne diffèrent point des bêtes sauvages, des oiseaux ou des poissons ; ils suivent les lois animales ; ils se dévorent les uns les autres. Le vice est à la portée de tous, car *l'iniquité règne dans la nature ;* il n'y a qu'à se laisser aller. Moins commode est le chemin de la vertu. Devant la vertu, Zeus a placé la sueur. Longue, ardue est la route, et bien rude en commençant. Vers le sommet elle s'adoucit, et devient aussi aisée qu'elle était difficile. »

« Le vrai sage, le meilleur, est celui qui, réfléchissant sur tout, découvre par lui-même et suit la voie qui mène aux meilleures fins. Sage encore est celui qui sait au moins reconnaître et adopter un bon conseil. Mais celui que n'éclaire pas sa propre raison, celui qui ne sait profiter d'un sage avis, celui-là n'est qu'un inutile fardeau.

« Avant tout, *cultive ton champ* (« Cultivons notre jardin », dira Candide), si tu veux être aimé de la vénérable Démètèr à la belle couronne. *Ce n'est pas le travail, c'est la paresse, qui est un déshonneur*. Les richesses vite et mal acquises ne profitent pas. Les biens gagnés par le mensonge et le parjure, par l'adultère, par la déloyauté envers l'hôte, envers l'orphelin, par l'ingratitude envers les vieux parents, ces biens durent peu. Rudement le talion s'abat sur les pervers.

« Veux-tu être heureux ? Tiens ta langue. Qui parle mal risque d'entendre pire. N'aie pas beaucoup d'hôtes. mais qu'on ne dise pas que tu n'en as point. Invite à dîner les amis, laisse l'ennemi à la porte ; et soigne ton chien, ne lui épargne pas la nourriture. Marie-toi vers la trentième année, ni trop avant, ni trop après, avec une jeune vierge de quatorze ans ; et bonne chance ! Il n'y a rien de plus excellent qu'une bonne épouse, mais rien de plus funeste qu'une mauvaise. C'est un trésor aussi qu'un bon voisin. Reçois du voisin et rends-lui toujours juste mesure et, si tu peux, quelque chose en sus. Aime qui t'aime ; aide qui t'aide. Donne à qui te donne, et ne donne pas à qui ne te donne point. Pourtant, *donner est bon ;* prendre est mauvais, la rapine conduit à la mort. Quiconque donne du sien, fût-ce beaucoup, se réjouit de donner et se délecte en son âme. Mais *celui qui dérobe*, fût-ce peu de chose, *se sent diminué, avili.* »

Ainsi bavarde à tort et à travers le bonhomme d'Ascra.

Nous avons résumé ; mais nous n'avons pu, je le crains, pallier le désordre de cet honnête babil. Qu'importe? Le fond vaut mieux que la forme ; et je pense que les meilleurs parmi les hommes se sont contentés de cette morale, si humaine et si modeste.

Je citerai quelques préceptes encore. Ils ont vieilli, mais n'en sont que plus curieux pour l'ethnologue. Au reste, vous en prendrez ce qui vous conviendra.

Il est prudent et recommandé de faire aux dieux, le matin, à midi et le soir, quelque offrande, à tout le moins une prière. N'offrez pas de libations sans vous être lavé les mains. Car si les dieux entendent les vœux du malpropre, ils ne les exaucent pas. Surtout ne posez pas le calice destiné aux libations sur le cratère affecté aux simples buveurs. C'est inconvenant et dangereux. Que l'homme ne se baigne pas dans le bain d'une femme : mauvaise affaire ! Il est des choses auquelles il ne faut pas songer au retour d'un convoi funèbre ; il faut attendre au moins d'avoir offert aux dieux le repas d'usage.

Le feu, le soleil et l'eau veulent être respectés ; certains actes, certains objets ne doivent jamais être dévoilés devant le foyer. Le soleil serait gravement offensé si quelque malappris se tournait vers lui ! tout au plus permet-il l'attitude contraire. Le plus sage est de chercher les endroits clos. « Voyageurs, ne traversez pas l'eau limpide des fleuves qui descendent vers la mer, sans avoir prié en regardant les ondes fugitives, sans avoir trempé vos mains dans l'eau. Mais, avant tout, en aucune manière, ne souillez jamais les fleuves purs ni les chastes fontaines. Il y a des dieux pour châtier ces offenses. » On se rappellera peut-être jusqu'à quelles minuties l'*Avesta* pousse ces prescriptions. Hésiode n'y insiste pas. Mais nul doute qu'elles ne remontent à l'âge antique où les Hellènes ont côtoyé les Iraniens. Les Grecs

ont oublié ce qui était puéril, et n'ont gardé que ce qui était décent.

Une superstition des plus incommodes, qui a pris chez les Romains un développement excessif, que l'on retrouve dans les missels chrétiens (Venise 1512, Cluny 1523, Chartres 1552, le Mans 1559, Fontevrault 1606), et qui est chez nous à peine éteinte, c'est celle qui se rapporte aux jours fastes et néfastes. Elle est née d'observations justes et s'est compliquée de craintes chimériques. On a d'abord remarqué que telle saison, tel mois, convenait aux semailles, aux fêtes, aux voyages, que tels oiseaux annonçaient la pluie ou la la sécheresse. Le caprice ou l'intérêt des devins et des sorciers ont travaillé sur ces simples données.

Hésiode est convaincu que les jours ont des caractères variés qui leur viennent de Zeus. — Ainsi, le premier jour de la nouvelle lune, le quatrième, le septième, sont des jours sacrés ; surtout le septième. « C'est ce jour-là que Lètô enfanta Apollon aux armes d'or. »

Voici l'origine de notre dimanche, *dies solis*, *sunday*, *sonntag*, le jour du soleil.

Le 4, après avoir dûment consulté les oiseaux, il est permis de couper le bois de construction, d'assembler les planches d'un navire ; permis aussi de conduire une épouse en sa maison. Mais le 5, point de noces ! « C'est le jour où les Erynnies se promènent. » Le 6 n'est pas favorable à la conception des filles, ni à leur mariage ; mais, par contre, il donne des garçons ; le 20, plus sûrement encore, mais pas la nuit. Le 6, déjà cité, est excellent pour opérer béliers, boucs, taurillons, mulets. L'après-midi du 9 a ses mérites, mais le matin vaut mieux encore pour toute plantation, semaille, et le reste. Le 12 est beaucoup meilleur que le 11. C'est le 12 que l'araignée ourdit sa toile, que la fourmi amasse ses pro-

visions : bon exemple pour la femme ; c'est le moment de coudre, de tisser, de commencer un ouvrage. Le 13, mauvais pour semer, est bon pour planter. Le 30 est destiné à l'inspection et à la distribution des travaux ; jour d'inventaire. « Au reste, ajoute Hésiode, aucun jour peut-être n'est tout à fait mauvais. Mais combien peu savent choisir l'heure, tantôt mère et tantôt marâtre. Le plus sage est d'observer les oiseaux et d'éviter les fautes. » Conclusion moyenne et qui pouvait être acceptée de ces populations humblement courbées sous le sceptre des menus seigneurs du voisinage, des Doriens, et que l'approche des Mèdes réveillera seule d'un sommeil, d'une apathie, cinq et six fois séculaires.

La morale d'Hésiode, en somme, ses appels à la justice, lui font singulièrement honneur ; il se trouve qu'il a devancé de neuf siècles certains illuminés qui prétendent avoir renouvelé la face du monde. Mais son génie déjà s'élève au-dessus des bas horizons de la Béotie ; sa vision des Ages a de la grandeur ; son Prométhée et sa Pandore de la bonté, de la grâce, une pénétrante malice. En paissant ses troupeaux sur l'Hélicon, il va rencontrer « les Muses, qui, près de l'autel de Zeus fort dans la lutte, dansent autour d'une fontaine bordée de violettes, lorsqu'elles ne se baignent pas dans l'Hippocrène, le Permesse ou le saint Olmios.

« La nuit elles s'envolent et, cachées dans la nue, elles saluent de leurs hymnes Zeus qui tient l'égide, la vénérable Hèra d'Argos aux sandales d'or, Athènè aux yeux pers, la fille de Zeus, et Phoibos-Apollôn et la chasseresse Artémis ; Poseidôn, secoueur de la terre, l'auguste Thémis, Aphroditè aux sourcils arqués, la blonde Hèbè, la belle Dionè ; et encore le grand Hélios, la brillante Séléné, Lètô, Iapétos, le pénétrant Kronos, Gaïa, Okéanos et la Nuit noire,

et la race sacrée des immortels impérissables, et celle des géants et des hommes. Ainsi chantant le passé, le présent, l'avenir, elles charment la vaste pensée du maître suprême. »

Ce sont elles qui, donnant pour sceptre à l'Aède un rameau de laurier, l'invitent « à dégager des erreurs communes l'origine des choses et des dieux ».

Mais ces préliminaires nous ont conduits au seuil même de ce monument de la pensée : la Cosmogonie d'Hésiode.

# XIII

## LA COSMOGONIE D'HÉSIODE

Extrême complication de la mythologie grecque ; mélanges infinis, retouches perpétuelles et additions. — Hésiode, le premier, essaye d'introduire en ce fatras un ordre, parfois ingénieux. — Sa cosmogonie a de la grandeur; il est probable que des traditions orientales, chthoniennes, sont venues à lui des rivages de l'Eolide et de l'Ionie : « Avant tout le Chaos », puis la Terre et, çà et là, Eros, l'Amour, l'attraction féconde. — Cependant tout procède d'abord par bourgeonnement et émanation : du Chaos, l'Erèbe et la Nuit; de la Terre, le Ciel étoilé, Ouranos, son fils, bientôt son époux. — Comparaison avec le Ciel et la Terre des Védas. — La Terre a aussi enfanté seule Pélagos, ou Pontos, « la mer salée où ne poussent pas les moissons »; et elle ne renonce pas à ces *parthénogénèses*. — Mais l'heure du grand hymen a sonné. De la Terre et du Ciel naissent les Titans, les Cyclopes et les Géants hécatonchires. — Tous ces êtres étouffent entre leurs parents qu'attache une insatiable étreinte. — Kronos, le plus jeune des Titans, tranche d'un coup de faux l'incommode lien. Ouranos mutilé, s'écartant de la Terre, laisse enfin le jour pénétrer dans l'espace. Naissance d'Aphrodite. — Souvenirs védiques. — Généalogie des Titans. — Curieuse famille des *Iapétides*. — Lignées d'Okéanos et Téthus, de Pontos et Gaia (sa mère), de Nérée et Doris, de Phorkus et Kètô, de Typhon et d'Ekhidna : intéressante mosaïque de mythes indo-européens.

Bien qu'elle ne comporte que les éléments, fort nombreux d'ailleurs, qui sont communs à toutes les religions polythéistes, la mythologie grecque peut compter parmi les plus compliquées. C'est un terrain profond où chaque tribu hellénique a déposé tour à tour, sur les assises pélasgiques, phéniciennes et thraces, des

couches successives ou simultanées qui se pénètrent, qui chevauchent dans un désordre inextricable. Il est des dieux qu'on y rencontre à tous les étages, tels que Zeus, Dèmètèr, Héphaïstos, Poseidôn, mais qui, tout en gardant leur nom, acquièrent des attributs et des fonctions nouvelles, restent au premier plan ou reculent au second. Il en est qui sont cantonnés, pour ainsi dire, dans un gisement particulier, qui forment un ensemble et se suffisent à eux-mêmes, groupe thessalien ou crétois, panthéon éolien, achéen, argien, ionien, venus à des époques diverses du primitif berceau indo-européen, modifiés par les nations qui les ont apportés. Toutes ces divinités pouvant être distribuées en une dizaine de catégories, célestes, terrestres, sidérales, atmosphériques, humides, ignées, souterraines, il s'en suit que trois, cinq, dix et jusqu'à vingt personnages de nom différent se présentent pour le même emploi ; d'autre part, comme le fonds commun de tous les mythes est la lutte du soleil ou de la foudre contre la nuée, de la lumière contre les ténèbres, du printemps contre l'hiver stérile, du héros contre le monstre, on en trouve à chaque strate, à chaque étage, des variantes par centaines ; or dans ces versions, toutes équivalentes, de ce grand épisode, les souvenirs locaux, les traditions pseudo-historiques, la fantaisie des rhapsodes ont intercalé, amalgamé, des allusions fausses, des ornements inutiles, des contresens, et des sottises à foison. Ajoutez que la curiosité hâtive, en se débattant contre l'ignorance, en s'exerçant à tort et à travers sur l'imaginaire et sur le réel, commence à interpréter les fictions religieuses, à chercher dans les phénomènes personnifiés des intentions morales, et dans les aventures qui leur sont prêtées des allégories, des symboles ; que le mysticisme, la théosophie, la

métaphysique — toutes aberrations que l'on confond encore avec la philosophie — s'ingénient déjà à doubler de concepts divinisés les déités relativement innocentes de la vieille mythologie naturaliste ; et vous apprécierez le rare mérite du beau fragment qui nous est venu sous le nom d'Hésiode. L'ordre tout artificiel sans doute auquel ont été ramenés tant de premiers rôles et de comparses rivaux, la succession de trois ou quatre régimes où s'élabore le *cosmos*, le monde actuel, avant de pouvoir passer pour à peu près tolérable, sont assurément des inventions d'homme d'esprit, et de très libre esprit, comme vous pourrez vous en assurer. On a souvent dit, trop souvent peut-être, que toute religion est une conception de l'univers, une avant-courrière de la science. Mais je laisse pour ce qu'il vaut cet à peu près, si perfide et si commode. Je voulais précisément faire remarquer combien il s'applique à la *Théogonie* d'Hésiode, et aussi combien cette généalogie (factice) des forces naturelles à peine vêtues de contours anthropomorphes, est dégagée de ce que, si vous me permettez ce néologisme, de ce que les *Vague-à-l'âmiens* nomment sentiment religieux, Hésiode est un matérialiste instinctif, un précurseur des physiciens de l'Ionie, les Thalès, les Anaximandre, les Démocrite.

Il ne faudrait pas voir d'ailleurs, en cette classification des dieux, une œuvre complètement arbitraire et personnelle. Sommairement indiquée et acceptée dans les épopées homériques, il est bien probable qu'elle répondait en partie à l'opinion la plus générale ; et que les dieux achéo-doriens, ayant éliminé les autres, passaient aisément pour les plus récents, pour les derniers venus. C'est même à ce plein accord avec les croyances courantes qu'il faut rapporter le succès, l'autorité durable de la *Théogonie*, qui est restée la base de toute la

mythologie classique, et qui nous arrive toute meurtrie, toute ridiculisée par l'évhémérisme des anciens érudits. Essayons de la restituer.

« Salut, dit le poète aux Muses, chantez, filles de Zeus, la race sacrée des immortels toujours vivants nés de la Terre (*Gaïa*) et du Ciel étoilé (*Ouranos*), et de la Nuit ténébreuse, et ceux qu'a nourris le gouffre salé (*Pontos*); dites comment se produisirent les dieux et la Terre, et les fleuves et Pontos sans bornes, que sa fureur soulève, et les astres éclatants, et le vaste Ciel qui recouvre l'univers; enfin, ces dieux qui en naquirent, dispensateurs des biens, comment ils se partagèrent les domaines et les honneurs, et comment d'abord ils s'établirent sur l'Olympe aux retraites sans nombre.

« *Avant tout existait le Chaos.* Ensuite parut la Terre au vaste sein, siège stable à jamais des immortels qui occupent les cimes neigeuses de l'Olympe; et les Tartares sombres dans les profondeurs spacieuses de la terre; puis Eros, le plus beau des immortels, qui chasse le souci, et, dominateur des dieux et des hommes, maîtrise en leurs poitrines la prudence et la volonté. »

Le Chaos, *chasma*, ce qui bâille, un abîme, non pas vide, mais l'espace où rien n'est encore déterminé, voilà le point de départ. Il n'existe rien autre chose, pas même ce fameux souffle qui, ailleurs, flottait sur les eaux avant l'existence des eaux et du souffle; point de créateur. Hésiode s'écarte ici de la genèse phénicienne, dont il semble pourtant avoir eu connaissance. L'en blâmerez-vous ? Je ne le crois pas, pour peu que vous songiez à la parfaite inutilité d'une intervention créatrice. L'arbitraire n'a rien à voir dans l'évolution des choses. Il n'explique rien et ne s'explique pas lui-même. Il n'ajoute rien et n'enlève rien à la succession des phénomènes. Si loin que pénètre aujourd'hui l'in-

duction scientifique dans l'enchaînement des effets et des causes, nulle part, en aucun point de l'espace et de la durée, elle ne rencontre les capricieux tâtonnements d'un ingénieur, architecte ou horloger de l'étendue. Les tourbillons de Descartes, les mécaniques célestes de Newton et de Laplace, les formations lentes de Lyell, les théories physico-chimiques, ont remplacé avec avantage le Chaos enfantin d'Hésiode; mais il faut savoir gré à celui-ci de n'avoir pas compliqué tout d'abord son ignorance d'une erreur fondamentale. Au reste, il ne s'arrête pas longtemps à une période dont il ne sait rien, dont il ne peut rien savoir ; il a besoin de prendre pied sur quelque chose de solide et de certain. Comme le navigateur qui signale le port, il se hâte d'aborder au sol des vivants. Terre ! Terre ! s'écrie-t-il. Elle est sortie de l'abîme, elle se dégage du sein du Chaos, celle où l'on marche, la demeure des bœufs *Gavia*, *Gaîa* (tel est bien le double sens probable de ce mot, qui a donné lieu a tant de métaphores, à tant de mythes).

Mais la sagesse du poète est bien courte encore ; si elle a pu éluder l'hypothèse d'un démiurge, elle ne peut se défendre contre les vieilles idées, si tenaces encore aujourd'hui, implantées dans le cerveau par le culte de la génération. Tout ce qui est, tout ce qui naît, provient d'un accouplement. Sauf quelques cas de scissiparité et de parthénogénèse, les êtres réels ou imaginaires, concrets ou abstraits, sont des produits d'unions sexuelles. Telle a été la pensée, plus ou moins consciente, de tous les peuples, qui ont longtemps honoré la représentation des sexes et lui ont rendu, plus longtemps encore, un culte emblématique. Cette pensée, en s'épurant, en s'affinant, a donné un nom, puis un pouvoir directeur, puis une forme humaine, à l'attrait sexuel, à l'amour.

Et c'est ainsi que *Eros*, vieille divinité pélasgo-thrace de la fécondité terrestre, la déesse cabire Axi*éros*, s'est présenté à Hésiode comme un agent nécessaire, quasi primordial, de toutes les générations. Une raison encore a décidé le poète, et non la moins forte. Erôs, sous forme de pierre brute (avant Praxitèle), était un dieu local de l'Hélicon, le dieu de Thespies, ville voisine et métropole d'Ascra. Hésiode lui devait bien cette politesse; d'autant que, si nous écartons l'anachronisme des attributs prêtés à Éros, et aussi les puérilités de la théorie génésique, nous reconnaissons aisément dans cet *Amour* associé au *Chaos* ce que la science d'aujourd'hui appelle affinité atomique ou moléculaire, mouvement inséparable de toute parcelle de la substance.

Le Chaos, cependant, et la Terre ne paraissent pas s'être unis. L'un et l'autre se sont dédoublés, ont tiré de leur sein les vagues figures sur lesquelles Eros exercera sa puissance. Du Chaos sortent l'Erèbe et la Nuit noire, parents de l'Ether et du Jour. *Aithèr*, la flamme, et *Hèméra*. « Amoureusement unie à l'Erèbe, la Nuit les avait conçus et elle les enfanta. » C'est une formule qui revient sans cesse, et qui montre à quel point était familière à l'esprit et à la langue d'Hésiode la genèse sexuelle de toute chose. La famille issue de l'Erèbe et de la Nuit, ou de la Nuit seule, est un étrange pêle-mêle d'êtres mythiques, et de pâles entités morales qui n'ont jamais dépassé les froides régions de l'allégorie. Voici *Moros* (cf. *mors*) le destin funeste, *Kèr* la noire, *Thanatos*, *Hupnos* (le Sommeil, *somnus*), la race des Songes (*Oneiroi*). Voici *Mômos* (le Sarcasme ou la Faute), l'Injure douloureuse (*Oïzè*) ; puis — on ne sait pourquoi, peut-être parce qu'elles gardent le couchant — les Hespérides qui, « aux bornes de l'Océan tumultueux, veillent sur les pommes d'or » ; puis les *Moirai*

et les *Kères* qui ne devraient pas être séparées de *Moros* et de *Kèr*. Hésiode ne distingue que bien imparfaitement ces génies, qui paraissent déjà dans Homère, sortes de Nornes, de Parques ou Walküres. « Les unes distribuent aux mortels, dès la naissance, les biens et les maux, les autres, poursuivant les méfaits des hommes et des dieux, n'apaisent point leur fiel redoutable avant d'avoir tiré vengeance des actions mauvaises. » Le poète ne dit pas auquel de ces deux groupes il attribue les noms de Clôthô la fileuse, Lachésis la fatidique, et l'inflexible Atropos.

La Nuit pernicieuse enfante encore *Némésis*, fléau des mortels, *Apatè* (la Tromperie), le Désir charnel (*Philotès*), la Vieillesse (*Gèras*) désatreuse, et la Dispute obstinée (*Eris*), détestable mère du douloureux Labeur (*Ponos*), de l'Oubli des devoirs (*Lèthè*), de la Peste (*Loimos*), des Souffrances amères (*Algea*), des Rixes, des Homicides (*Androktoniai*), des Batailles, des Carnages, des Querelles, des Discours menteurs, des Discussions envenimées, de la Licence, du Crime (ou de la Calamité, *Aisa*) ; enfin du Serment (*Orkos*), qui porte malheur au parjure.

Mais, pendant que le moraliste se laisse aller à ces digressions, si prématurées, la Terre, Gaîa s'est mise à l'œuvre ; et tout d'abord, elle a enfanté Ouranos l'étoilé, égal à elle-même, afin qu'il l'environnât, la recouvrît tout entière (*kaluptoi*), et fît d'elle un siège à jamais assuré pour les bienheureux immortels.

Ainsi, le ciel est une émanation de la terre. Cette donnée n'est point commune et vaut qu'on s'y arrête. En elle-même, si l'on songe que le ciel n'est en réalité que la couleur de la couche atmosphérique, exhalaison de l'humidité terrestre, la conception d'Hésiode ne paraîtra point déraisonnable ; mais elle n'est pas conforme

aux traditions indo-européennes. Du moins les chantres védiques sont ici dans le doute : « De ces deux, quel est le plus antique? le moins âgé? Comment sont-ils nés? O poète, qui le sait? Ils sont faits pour porter le monde; tandis que le jour et la nuit roulent comme deux roues, tous deux, tranquilles et sans mouvement, contiennent des êtres doués de mouvement et de vie. » (R.-V. Langlois; sect. II, liv. V, hym. 2.) Si Hésiode tranche la question, c'est que les Phéniciens ou les Assyriens ont apporté jusqu'à la mer Egée le chthonisme asiatique, le culte de la fécondité, la prééminence de l'élément féminin. Comme un écho affaibli, inconscient, il répète un bruit qui est venu jusqu'à lui. Cette infiltration vague d'une idée étrangère suffira pour changer le caractère de la lutte prochaine entre les Titans et les dieux, pour transporter sur la terre le combat céleste des ténèbres et de la lumière. C'est de l'abîme inférieur et non plus des nuées que jailliront les ennemis des puissances solaires et fulgurantes.

Quoi qu'il en puisse advenir, et quelles que soient les nuances du tempérament, plus métaphysique, plus panthéiste, chez les Aryas, plus naturaliste chez les Hellènes, la marche de l'esprit dans l'Inde et dans la Grèce a été si parallèle que maint passage du *Rig-Véda* pourrait s'encadrer sans peine dans la Cosgomonie d'Hésiode, J'en citerai quelques-uns, vous laissant le plaisir de noter les rapports et les divergences.

« O Ciel ! ô Terre ! grands et bons, pères des dieux, ce fut sans doute un excellent ouvrier, celui qui, au milieu des mondes, a engendré le Ciel et la Terre!... Il n'existait alors ni visible ni invisible. Point de région supérieure, point d'air, point de ciel. Où était cette enveloppe, dans quel lit l'onde, les profondeurs de l'air? Il n'y avait pas de mort, pas d'immortalité. Rien n'annon-

çait le jour ni la nuit; lui seul respirait, ne forman t aucun souffle, renfermé en lui-même. Il n'existait que lui... Au commencement, les ténèbres étaient enveloppées de ténèbres; l'eau se trouvait sans impulsion. Tout était confondu. L'être reposait au fond de ce chaos... Au commencement l'amour fut en lui et de son souffle jaillit la première semence... Qui connaît ces choses? Qui peut le dire? D'où viennent les êtres? Cette création? Qui sait comment elle existe? »

L'idée de création, évidemment, est postérieure à la séparation des Hellènes et des Aryas ; mais aucun doute n'est possible sur l'antériorité cosmogonique de la Terre et du Ciel à l'égard des divinités primitives des Indo-Européens. Ecoutez les témoignages qui leur sont rendus à toutes les pages du grand recueil védique « La Terre est la mère commune, le Ciel est le père... Je chante en premier lieu le Ciel et la Terre, le beau couple de la Terre et du Ciel, ces deux grands compagnons de voyage, époux immortels, invincibles, divins et immortels parents de la nature, auteurs de tous les biens ; le Ciel et la Terre, qui ont les dieux pour enfants; grands, sages, aïeuls fiers de leur heureuse fécondité, fidèles à leur devoir de soutenir tous les êtres animés et inanimés; auteurs de toute félicité, trésors de bonté, habiles à soutenir les mondes ; grands, larges et distincts ; fécondés par le soleil, et nommés taureau vigoureux et vache féconde ; le Ciel et la Terre, honorés par les anciens sages, et aujourd'hui encore vénérés par les pontifes dans leurs assemblées et au moment du combat, à la fois unis et séparés, éloignés et voisins, toujours jeunes! Dans cette carrière qu'ils fournissent ensemble, ils se disent : Soyons époux ! Et aussitôt, tous les êtres apparaissent au jour; sans peine le Ciel et la Terre ont produit les grands dieux. »

Ainsi, dans les méditations des sages de l'Inde et et dans le poème d'Hésiode, le Ciel et la Terre, sauf les écarts déjà signalés, occupent exactement la même place, la première. Seulement, dans les Védas, c'est Dyaus, le ciel lumineux, qui est associé à la Terre *Prthivî*, *Mahi*, *Ilâ*, *Prçni*, *Gaus*, etc.), ici c'est le Ciel étoilé, le Ciel nocturne, *Ouranos*, dans lequel il est difficile de ne pas reconnaître un calque ou un parent du *Varouna* védique.

Ces deux noms, que les Grecs ont emporté de leur patrie orientale, ont eu des fortunes diverses.

Tandis que, dans le Pendjab, Varouna éclipsait Dyaus avant de s'effacer à son tour devant Indra, Agni, Soma et la triade brahmanique, Zeus, dans l'Hellade et le monde grec, n'a jamais perdu le rang suprême, qu'il occupait déjà, sans doute, avant l'arrivée des tribus éolo-achéennes. Ouranos, au contraire, sans avoir jamais atteint peut-être à la personnification complète — caractère des dieux helléniques, — était retombé dans la langue commune, simple nom du ciel sidéral. Eh bien! c'est cet effacement même qui a dicté le choix d'Hésiode. Il a placé Ouranos, le ciel physique, à l'origine des choses et des êtres, avant la naissance des dieux qui vont l'habiter, lui succéder. Et il s'est trouvé d'accord, sans le savoir, avec ses contemporains védiques. « Célébrons, dit un hymne, les naissances des dieux qui verront le jour dans l'âge à venir. Les dieux existants naissent de ceux qui n'existent plus et qu'a vus l'âge précédent. » En outre, la lueur du ciel étoilé s'offrait d'elle-même comme la transition naturelle entre les ténèbres du Chaos, entre la nuit primordiale, et l'éclat du véritable jour, qui tardera longtemps encore.

La Terre n'est pas pressée; elle procède sans hâte au soulèvement des chaînes de montagnes « agréables

refuges des Nymphes qui habitent les vallées des monts ». Puis, seule et sans amoureuse union, elle produit Pélagos, ou Pontos, que sa fureur soulève, l'abîme salé où ne poussent pas de moissons. — La mer, probablement inconnue des Aryas d'Asie, avait dû frapper d'autant plus les émigrants hellènes, et réclamer une place à part, à côté des eaux atmosphériques et fluviales; bientôt cette distinction s'effacera, elle va s'effacer tout de suite, transformée en échange intime et perpétuel entre les puissances humides de l'air, de la terre et de la mer.

L'heure du grand hymen a enfin sonné. Gaîa s'unit à Ouranos, et elle enfante Okéanos aux gouffres sans fond, Koîos, Kreios, Hypériôn, Iapétos, Théia, Rhéa, Thémis, Mnèmosunè, Phoibè à la couronne d'or et Téthys amoureuse (nous allons revenir à chacun de ces noms); après ceux-ci, le plus jeune de tous, parut Kronos, esprit subtil, le plus terrible des enfants de la Terre. Gaìa, de nouveau, donna naissance aux Cyclopes, qui ont un cœur indomptable, à Brontès, à Stéropès, au robuste Argès : ce sont eux qui donnèrent (plus tard) le tonnerre à Zeus, et qui fabriquèrent la foudre. Ils étaient en tout semblables aux dieux, si ce n'est qu'un œil unique et rond était situé au milieu de leur front. De là leur nom, dit Hésiode : *Kuklôps*, œil circulaire. « De la Terre et du Ciel naquirent encore trois fils, grands et robustes, dont il ne faut pas prononcer le nom : Kottos, Briareus, Gugès, superbes frères; sous leurs épaules s'agitaient cent mains inabordables; sur leurs épaules, dominant leurs membres solides, cinquante têtes avaient poussé. Une force immense, souveraine, résidait en leur haute stature. »

Il semble qu'il y eût déjà bien assez de dieux pour introduire dans l'univers quelque vie et quelque variété, sur-

tout si l'on pense à toutes les familles qui naissaient sourdement de leurs unions diverses. Mais non, tout se taisait encore, tout paraissait dormir, tant le Ciel étreignait de près la Terre. A mesure que Gaïa enfantait, Ouranos enfermait dans le sein de leur mère tous ses enfants, sans leur laisser voir le jour ; et il se réjouissait de ce stratagème ; mais la Terre en était obsédée ; elle était lasse de porter le poids de cet époux infatigable et de sentir remuer en son propre sein comme un nouveau Chaos. Les enfants d'Ouranos haïssaient leur père.

Cette idée, sous des formes très diverses, a été répandue chez beaucoup de peuples ; partout on a placé, au début de la création, la séparation du Ciel et de la Terre. Ici, chez les Chaldéens, ce sera la tête de Bel, qui fendue en deux, formera le sol des vivants et la voûte des cieux ; ailleurs, chez les Polynésiens, ce seront les mains des géants qui écarteront les deux époux et rompront des liens intolérables ; là, chez les rêveurs du Pendjab, c'est tantôt le Soleil, tantôt Mitra, ou Indra, ou Agni, qui contraignent le Ciel et la Terre « à un divorce apparent ». Le mythe hésiodique est donc bien loin d'être isolé. Ce qui revient au poète, c'est le choix du héros, c'est le parti qu'il va tirer de la mutilation d'Ouranos. Mais contons d'abord l'aventure :

« La Terre donc gémissait de sa captivité prolongée ; elle machina un complot terrible. Avec l'*adamas* éclatant, qu'elle venait de produire, elle fabriqua une grande faux, *harpè*, et la présentant à ses fils, les poussa aux représailles. Ce fut Kronos qui accepta l'arme et qui se chargea de la vengeance... Bientôt vint, amenant la nuit, le vaste Ouranos ; et, autour de Gaïa, plein de désir, il s'étendit et se développa tout entier. Alors, du lieu où il se tenait caché, levant de la main gauche et prenant de la droite la faux immense aux dents rudes, Kronos

trancha la virilité de son père. Ce qui retomba ne demeura pas stérile. Toutes les gouttes sanglantes, la Terre les reçut, et, quand les temps furent accomplis, elle mit au jour les Erinnyes robustes, et les grands Géants aux armes brillantes qui brandissaient de longues épées, et les Nymphes que les habitants de la terre sans bornes appellent Mélies (*fraxineæ*). Le reste fut longtemps porté par les eaux sur la mer profonde, et, tout autour, sortait de la chair immortelle une blanche écume où une vierge se forma. Elle navigua d'abord vers la divine Cythère puis elle atteignit Chypre entourée d'eau. Là s'élança de l'écume la belle déesse adorable, et l'herbe partout naissait sous ses pieds délicats. Aphroditè, déesse *aphrogénie* (née de l'écume), Cythérée à la belle couronne, ainsi l'appellent les dieux et les hommes, et encore Cyprogénia et Philomèdéa. Eros l'accompagna et le bel Himéros (désir) la suivit, tandis qu'elle marchait vers le peuple des dieux. Tel fut l'honneur qu'elle reçut dès sa naissance, elle eut en partage, chez les hommes et les immortels, les entretiens des jeunes gens, les rires et les mensonges, le doux plaisir, l'amour et les caresses. » Jamais peut-être, même pas le jour où il emporta le trépied, prix de la lutte poétique, jamais Hésiode ne s'est senti plus heureux qu'après cette explication ingénieuse du nom et de l'origine d'*Aphroditè ;* il rattachait ainsi à l'Olympe grec une divinité presque étrangère et qui avait pris tout de suite une grande place parmi les dieux hellènes ; et il la renvoyait, en conquérante, de Cythère à Chypre, à l'Orient d'où la Grèce l'avait vraisemblablement reçue ; enfin, expliquant la fécondité de l'écume où elle était née, il élevait jusqu'au Ciel la déesse, fille posthume d'Ouranos. Ce petit travail était réellement très adroit, et, sans contrôle possible, il fut assez bien accueilli des anciens. Pour nous,

fille d'Ouranos et de Gaïa ou de la mer, fille de Zeus et de Dionè, ce sont des expressions équivalentes : mais le sens de *aphro* dans Aphroditè demeure obscur. Nous avons naguère signalé un mot sémitique, *Fruti*, nom de la Vénus Erycine en Sicile, et qu'on rapprocherait de *phrodit*. M. Victor Henry propose une origine plus simple, plus naturelle si l'on admet que les Grecs avaient une déesse de la beauté avant de connaître les Phéniciens. Il ne s'agirait plus de l'écume des eaux, mais du nuage, *abhra : Abhradîtâ*, celle qui vole dans le nuage, épithète fort séante pour une de ces Nymphes, ou Apsarâs, éparses dans l'étendue vaporeuse.

Quant à Kronos, dont le culte paraît s'être localisé de bonne heure en Crète, son caractère antique était reconnu par les rapsodes homériques. Zeus est partout *Kronidès*, *Kroniôn*, le fils de Kronos. Le rôle, l'arme qu'Hésiode assigne à ce dernier révèlent en lui un dieu du matin. Grande et belle image que cette ligne brillante de l'aube apparue au bord de l'horizon, cette faux de l'aurore tranchant le lien de la terre et du ciel nocturne. Lorsqu'elle eut passé des mains de *Kronos* dans celles du Temps, *Khronos* (par un $\chi$), une confusion facile l'assimila à la faux du dieu moissonneur italiote Saturnus, lequel n'avait jamais songé — est-il besoin de le dire ? — à découdre le ciel ou à dévorer ses enfants. C'est ainsi que se font et se déforment les mythes.

Quelque part d'invention qu'il faille faire à Hésiode, en cette histoire d'Ouranos, certains indices tendent à en reporter l'honneur — si honneur il y a — aux ancêtres de la lignée indo-européenne. Non certes qu'Hésiode ait eu connaissance, à aucun degré, des passages que je vais citer, et qui n'étaient peut-être pas composés — pas écrits à coup sûr — au temps d'Hésiode. Mais je ne puis me dérober à cette conclusion que des idées singu-

lièrement voisines flottaient — avant la séparation des idiomes — dans le cerveau indo-européen.

« Eh ! quoi, il a grandi, celui que la mère a porté des milliers de mois et pendant de nombreux automnes ! Méditant la mort de Vrtra (qui supplée ici Varouna, Ouranos : rac. *Vr*, *Var*) dans la retraite mystérieuse, la mère a fait Indra et l'a doué de force.

« Arrivent les ondes retentissantes... En voyant (le coup frappé par Indra) elles poussent un cri de surprise. — Si Indra, dit la mère, a commis un crime, que les ondes l'emportent ! mon fils, en tuant Vrtra avec sa grande arme, a créé ces torrents.

« Indra, qui a, comme toi, rendu sa mère veuve ? (III, V, 13, Langlois.)

« Indra triomphe de ses ennemis ; il enlève, en quelque sorte, au Ciel sa semence féconde (I, VII, VI, 3).

« Indra frappe... et Vrtra, cet eunuque qui affectait une fausse virilité, tombe déchiré en lambeaux. Les ondes le submergent, ces eaux que Vrtra, dans son immensité, avait embrassées et retenues... Le cadavre de Vrtra, ballotté au milieu des ondes, qui ne s'arrêtent jamais et sont toujours agitées, n'est plus qu'une chose sans nom ; les eaux le noient à jamais (sect. I, liv. II, hym. 13, trad. Barthélemy Saint-Hilaire).

De pareilles concordances ne sont pas l'effet de coïncidences fortuites : ce dernier fils caché, cette grande arme, cette semence arrachée au Ciel, et, ailleurs, Indra « séparant le Ciel et la Terre », appartiennent au même fonds, — qui reparaît ici, comme une couche géologique, recouverte par d'autres, se révèle encore par la saillie de quelques roches.

Revenons aux Ouranides, aux fils révoltés d'Ouranos. En leur livrant l'espace, le père les avertit qu'un châtiment est réservé à leur crime et leur donne le nom, nom

fameux et obscur, de Titans « parce qu'ils ont audacieusement commis un grand forfait ». L'étymologie de *Titan* est très incertaine. Bien que la première syllabe soit longue, on voudrait y voir un redoublement de la racine *tan* qui a fourni au grec, *teinô*, au latin *tendo*, au sanscrit, entre autres dérivés, le nom mythique de *Tantavas*. Les *Tantavas*, d'après feu d'Eckstein, dont la science aventureuse ne doit pas être toujours dédaignée, seraient des puissances lumineuses, des rayons « formant la trame étendue, active » de l'espace. Les Titans d'Hésiode, pour la plupart, n'ont rien de monstrueux, rien qui justifiât leur réclusion éternelle. En général, ils rappellent les Adityas védiques, groupe de divinités solaires qui comprend Varouna (Ouranos), Mitra, Aryaman, Savitr, Agni, et d'autres, dont les noms ont varié.

Hypériôn, par exemple, celui qui marche ou qui envoie au-dessus, est, dans l'*Odyssée*, une épithète du soleil, *Hèlios hyperiôn ;* or Hèlios, dans la mythologie postérieure (Apollodore), est fils de Zeus; ici, comme Éôs l'aurore, comme Sélènè la lune, il est fils d'Hypériôn. Celui-ci a pour épouse *Théia*, la divine, ou la fondatrice, sœur de *Thèmis*, probablement identique à Hèra ou à Rhéa. Le couple Hypériôn-Théia est donc, très certainement, un doublet du couple primordial aux cent noms : le Ciel et la Terre; mais une terre délivrée, un ciel supérieur et rayonnant. Le nom de Titan est demeuré plus spécialement à Hypériôn ou à Hèlios son fils.

Les couples Koïos et Phoibè, Kréios et Eurybia ne renferment pas d'autres éléments, bien que les deux noms masculins présentent quelque obscurité. Koïos passe pour avoir signifié nombre chez les Macédoniens, — indication précieuse de l'origine septentrionale du

dieu. Dans un vers cité par Athénée, Artémis conte que sa mère est fille du Nombre (*Arithmos*). Or les filles de Koïos sont Astérie et Lètô, la voûte étoilée et la nuit obscure, Latone au péplum d'azur douce aux mortels comme aux dieux, la plus affable des déesses. On verrait alors dans Koïos, soit le soleil qui mesure les heures (épithète védique), soit le concept de Nombre, d'Harmonie, nullement déplacé aux temps d'Hésiode. Je préférerais, quant à moi, rapprocher *Koï-os* de *Koîlon* (latin *Coe*-lum, *Cœlum*), le creux, la courbure, la voûte céleste.

Kréios est le simple de *Kreissôn*, le fort, l'excellent, à moins qu'il ne se rapporte, comme Kronos lui-même, à la racine *kr*, faire, latin *creare*. C'est un dieu actif, créateur, qui a pour digne épouse *Euru-bia*, la Force vaste ou rapide. Leurs enfants, Pallas (masculin), Persès, et surtout *Astraîos*, forme masculine d'Astéria, Astraîos époux de l'Aurore, père des Vents favorables et des étoiles brillantes, dénotent assez leur nature céleste, sidérale. Pour Phoibè, nous avons négligé de dire que, par la langue, c'est la jumelle de Phoibos, un soleil femelle, synonyme de *Sélènè* (*Svaranâ*), la brillante. La divinité la plus curieuse de cette famille d'astres est assurément *Hèkatè*, forme féminine de *Hèkatè-bolos*, qui lance au loin ses rayons. Fille du Titan Persès, petite-fille de Phoibè et d'Eurubia, elle est aussi une divinité lunaire, mais dont le culte s'est évidemment enrichi aux dépens de quelque religion locale. D'Eckstein l'associe à je ne sais quelle puissance nocturne et souterraine, adorée des Couschites. La mythologie postérieure lui a donné trois formes, trois noms et une surveillance mystérieuse sur les chemins de la terre et des enfers, jointe à la direction de la jeunesse. Son histoire serait un beau sujet de recherches. Il nous suffit ici

qu'elle se rattache étroitement au groupe des Titans lumineux.

Une autre famille intéressante est celle des Iapétides : Iapétos et Kluménè, avec leurs illustres fils Prométhée et Atlas, Epiméthée et Ménoitios. Pour que le nom Iapétos ait passé dans les traditions de la race sémitique, en tant que père d'une notable fraction de l'humanité, le patriarche Japhet, il faut qu'il ait désigné le chef ou le dieu éponyme d'une antique nation hellénique ; et cette hypothèse n'est pas démentie par la tradition qui associe à Prométhée le souvenir du Caucase. Homère, appuyant Hésiode, relègue Iapétos avec Kronos, dans le Tartare, comme un dieu vaincu. Mais la poésie postérieure le considère comme l'aïeul des hommes. Le nom peut-il être interprété comme une corruption de Dyauspitâ, Dyavaspati ? Dans l'état où il nous est parvenu, on retrouverait encore l'idée de marche rapide et de puissance, qui s'associe bien à celle de Ciel et de Soleil. Kluménè, l'illustre, ou la sonore (une Okéanide), paraît tenir ici la place de la Terre humide, féconde, et fait penser à *Pandore*, celle qui a tous les dons, la Terre encore, qui, dans un fragment d'Hésiode, conçoit de Zeus, dans la demeure de Deucalion, le guerrier Graîkos. Pandore, la première femme, œuvre d'Héphaïstos, est aussi donnée pour épouse et pour mère à Prométhée, que sa nature ignée, son génie industrieux rapprochent singulièrement d'Héphaïstos. Le passage qui concerne Atlas est brillant ; on y entrevoit comme la lueur d'une idée, mais le bon Hésiode s'est visiblement payé de mots : « Devant les portes du Tartare, le fils de Iapétos soutient le vaste ciel, debout, sur sa tête et ses mains infatigables, sans plier, là où la Nuit et le Jour, se rencontrant, se parlent l'un à l'autre lorsqu'ils se croisent sur le grand seuil d'airain : l'un est sur le point de ren-

trer, l'autre sort, et jamais la demeure ne les renferme à la fois tous les deux. Il y en a toujours un dehors, en tournée sur la terre, tandis que l'autre, en dedans, attend l'heure du départ. » Quel amas de détritus mythiques ! pareil à ces concrétions métamorphiques dont nous ne démêlerons jamais le confus amalgame ; Hésiode lui-même a complètement perdu le fil du labyrinthe, déjà tombé en ruines. Enfin, l'histoire de Prométhée, que nous avons résumée naguère, le vol du feu, la naissance de Pandore, le rôle assigné à Atlas, montagne occidentale ou soleil couchant qui soutient le Ciel, qui sépare, lui aussi, le Ciel de la Terre, la renommée légendaire de Iapétos, tout nous montre le groupe iapétide intimement lié aux souvenirs mythiques et liturgiques les plus anciens de la race grecque. Epimètheus et Ménoitios sont des comparses inventés après coup.

Dès maintenant, le parallélisme, l'identité de ces couples ouranides, se dégage avec tous les caractères de l'évidence. Tous suppléent le couple primordial dont ils sont issus. Tous se suppléent mutuellement et serviraient de base à des mythologies concordantes. Leurs descendances coïncident à ce point qu'elles se confondent, et que les quelques particularités afférentes à l'une ou à l'autre se rattacheraient aisément à l'une quelconque des familles titanides. Il semble qu'on ait sous les yeux les esquisses d'un même sujet, tracées d'après le même modèle par les élèves de divers ateliers. Ces élèves, ce sont les tribus helléniques s'ingéniant chacune à rendre, avec leur tempérament particulier, leurs traditions héréditaires, leurs diverses manières de voir et de penser, le spectacle de la nature, le ciel et la terre, le jour et la nuit, le soleil, la lune et les astres. Seuls les noms et les points de vue diffèrent.

Okéanos et Téthys, le vieux couple humide, vont-ils nous reposer de cette uniformité? Oui, sans doute, mais par suite d'une fusion ultérieure avec des mythes étrangers et avec les légendes marines. En qualité de Titans, d'Ouranides, Okéanos, la rapide atmosphère, qu'Eschyle représente encore comme un vieillard ailé ami de Promètheus, Tèthus, la nourrice, aïeux, d'après Homère, de toute la race divine, jouent le rôle dévolu à tous leurs congénères. Seulement, l'intervention d'une antique divinité, qu'on croit phénicienne, *Ogèn*, d'où Ogugès, personnage diluvien, Ogugie, l'île de Kalupsô (la Nuit), a diminué, effacé le caractère atmosphérique d'Okéanos. Le père céleste des eaux douces, des fleuves, confiné aux extrémités de la terre, incessamment visité par les eaux marines, est devenu un compère, un jumeau de Pélagos ou Pontos, fils de la Terre seule. La ressemblance des deux noms Tèthus et Thétis achève la confusion. Il y a perpétuel échange entre les races de Pontos et d'Okéanos.

Pontos, fils de Gaîa, fut père de Nèreus, divinité véridique et paisible, juste et conciliatrice, qui ne diffère en rien d'Okéanos. Uni à Gaîa, sa mère — vous voyez ce qu'il faut penser des prétendus incestes de la mythologie, — Pontos engendra encore le grand Thaumas (illustre inconnu), le magnanime Phorkus, Eurubia au cœur d'adamas, et Kétô, la déesse éponyme des Cétacés. De Nèrée et de Doris aux beaux cheveux, fille d'Okéanos, naquirent cinquante belles déesses, dont les noms sont le plus souvent empruntés aux aspects de la mer. Toutes sont favorablement traitées par le poète : l'une a les coudes roses; l'autre les bras blancs, charmes qui ne s'excluent point; celle-ci a de belles jambes, ou une riche couronne, ou de longs cheveux; celle-là calme les flots ou s'y roule (v. 259), « de nature amoureuse et de

corps sans défaut ». Parmi elles sont confondues les très anciennes divinités Amphitritè et Thétis. Beaucoup moins aimable, mais plus originale, est la famille de Thaumas et d'Electra, fille de l'Océan. *Electra* c'est l'ambre, et, par une coïncidence vraiment étrange, la mère de certains phénomènes électriques : les Harpuies, les rafales, Aellô et Okupétè ; Phorkus et Kètô, anciens démons atmosphériques, donnent aussi le jour à des météores : les Grées, Péphrèdô, Enuô, les Gorgones, Sthénô, Eurualè, et cette Méduse (face du soleil irrité, ou de la foudre) que Poseidôn rendit mère « dans une molle prairie sur des fleurs printanières, et d'où jaillirent sous le glaive de Persée, le cheval Pégase et Chrysaôr à l'épée d'or, qui porte à côté de Zeus la foudre et l'éclair ». Chrysaôr, à son tour (souvent une épithète de Zeus ou d'Apollon), a de l'Océanide Kallirhoè (beau courant) : le triple Géryon, pasteur de bœufs, qui sera vaincu et dépouillé par Hèraklès ; puis un autre monstre « qui ne ressemblait ni aux hommes ni aux immortels, l'indomptable Echidna, corps de nymphe aux yeux noirs greffé sur un immense et horrible serpent ». Cette bête, confinée dans une caverne des *Arimes*, pays mystérieux des Arimaspes (Virgile en a fait une montagne *Enarimè*), cette bête « s'accoupla sous terre avec Typhon, vent furieux ». Orthos (ou Orthros *Vrtra*), le chien de Géryon ; Kerbéros, chien d'Aïdès, mangeur de chair crue, aux cinquante têtes ; et l'abominable Hydre de Lerne, élevée par Hèra aux bras blancs, tuée par le fils de Zeus, Héraklès, à l'aide du belliqueux Iolas et à l'instigation d'Athènè (rappelons le serpent femelle de Delphes, Pythô, également suscité par Héra contre un autre fils de Zeus, Phoibos) : tels furent les fruits de cette union affreuse. Joignez-y la Chimère, audacieuse, grande, agile, forte, dont les trois

têtes de lion, de chèvre et de serpent soufflent des flammes sur les monts de Lukie, et qui fut tuée par Pégase et Bellérophon. Ce n'est pas tout : Echidna, violée par Orthos, enfanta encore Sphinx et le Lion de Némée. N'oublions pas, enfin, le dernier-né de Phorkus et de Kètô, le Dragon des Hespérides, qui ferme dignement cette série de monstres antiques, descendance apparente de Pontos. C'est là encore un nid, une poche de précieux débris qu'Hésiode, ne sachant qu'en faire, a déposés dans le premier trou venu, dans le gouffre marin — qui pourrait en contenir bien d'autres. Vous verrez qu'il n'y a point à douter du véritable emploi de ces serpents, de ces chiens et animaux fabuleux ; ce sont les véritables acteurs du grand duel céleste, l'atmosphère est leur patrie : Ahi (grec, ἔχις, ἔχιδνα), Vrtra (Orthros), Çarvara, et *tutti quanti*, sont les ennemis acharnés combattus par le soleil et la foudre, par les Indra, les Hèraklès, les Phoibos, les Perseus et les Bellérophon. Nous les retrouverons tous réunis bientôt dans le personnage de Typhoée.

Le doux Okéanos eût, certes, renié de pareils enfants ; à petit bruit, dans une paix profonde, comme s'il était déjà relégué aux abords du Tartare, le couple bienveillant épanche les fleuves aux beaux noms. Hésiode avoue qu'il ne saurait les nommer tous, il abandonne ce soin aux habitants de leurs rives. Des vingt-cinq fleuves qu'il connaît, deux appartiennent au Péloponnèse, l'Alphée et le Ladôn ; deux à la côte occidentale de l'Hellade, l'Achéloos et l'Evénos ; trois à la Macédoine et à la Thrace, l'Haliakmôn, le Nessos, le Strymôn ; un à la Thessalie, le Pénée ; deux à la Scythie, l'Ardeskos, qui descend des monts Riphées, et l'Ister ; un à l'Italie, l'Eridan ; un à l'Egypte, le *Neilos* (*Aiguptos* d'Homère) ; tout le reste à l'Asie Mineure, Simoïs, Scamandre, Gra-

nique, Caïque, Æsopos, Parthénios, Sangarios, Heptaporos, Hermos, Méandre, Rhésos, Rhodios et le Phase. Trois mille Okéanides, charmante postérité, également issues d'Okéanos et Tèthys, sont répandues sur toute la surface terrestre, dans les sources et les lacs ; elles ont reçu de Zeus une fonction qu'elles partagent avec Apollon et les fleuves, celle de protéger les hommes dans leur jeunesse et de « nourrir les chevelures des jeunes gens, qui leur étaient consacrées ». Parmi les quelques noms cités par Hésiode, ordinairement de pure fantaisie, on rencontre avec étonnement *Dionè*, la compagne bien connue de Zeus dodonéen, *Métis*, encore une épouse du dieu tonnant, Europè, Kluménè, toutes trois mèlées aux mythes de Zeus et de Prométhée. Citons encore dans la foule, *Clutia*, *Okurhoè*, *Callirhoè*, *Calupsô* et la plus célèbre, la plus bizarre de toutes, *Stux* (Styx et non le Styx), garante du serment des dieux. Mais nous la reverrons au Tartare.

Les nombreux personnages que nous venons d'énumérer, et qu'il est facile de réduire à une dizaine d'objets ou d'aspects de la nature suffisaient largement à gouverner le petit univers grec, ou pour mieux dire à en éclairer, en aérer et en nourrir les habitants. Le besoin d'autres dieux ne se faisait nullement sentir ; et tout au fond, c'est l'intime pensée d'Hésiode, puisqu'il place l'âge d'or sous le règne de Kronos, le premier créateur de la lumière. Mais d'autres personnages avaient prévalu, s'étaient fortement établis sur l'Olympe avec des tribus peut-être plus nouvellement fixées ; ils réclamaient l'empire et une domination plus active, plus gènante, sur les troupeaux des crédules mortels.

Une révolte, parfaitement semblable à la rébellion des Ouranides, va se déclarer dans une des familles titanides, dans la plus puissante, et portera Zeus au trône universel.

# XIV

## LA THÉOGONIE. — LES KRONIDES. — RÈGNE DE ZEUS. — TITANS. — TARTARE

Kronos, vainqueur de son père Ouranos, prend possession de l'empire; avec sa sœur-épouse Rhéa, il recommence exactement l'aventure d'Ouranos et Gaïa; craignant ses enfants, il les cache, à mesure qu'ils naissent : il les avale : d'où la sotte histoire de Saturne dévorant ses enfants. — Zeus, le dernier de ses fils, qui lui a échappé, grâce à un artifice de Rhéa, le force de rendre la liberté aux captifs, aux autres Kronides, dont il devient le chef. — Mais cette seconde génération divine se trouve alors en présence de ses aînés, les Ouranides ou Titans, qui ne veulent point céder leurs attributions antiques, et l'assiègent dans sa demeure, l'Olympe (une des premières étapes de l'invasion achéenne). — La guerre des Titans, du soleil contre la nue, du ciel fulgurant contre la sécheresse et la stérilité, c'est la donnée centrale de toute mythologie indo-européenne. — Hésiode l'utilise, sans le savoir peut-être, pour éliminer les noms, les épithètes, les personnages divins périmés, dont le ciel et la terre étaient encombrés, à ce point que dix ou vingt dieux ou héros pouvaient réclamer à titre égal le même rang dans la hiérarchie, le même emploi, terrestre, atmosphérique, marin, etc. — Derniers efforts de Gaïa et des Titans. Typhée succombe. — La victoire de Zeus a déblayé l'univers ; les Titans sont relégués dans les abîmes du Tartare ; et Zeus distribue le monde pacifié à ses frères, à ses sœurs et à ses enfants. — Mais sans cesse les mythes et les noms anciens remontent à la lumière, et des variantes rejetées ramènent à l'Olympe, sous le nom de héros et demi-dieux, force dieux déclassés. — Rêveries étranges d'Hésiode sur les dessous du monde et les régions infernales.

La séparation du ciel et de la terre avait mis en liberté les puissances enfermées dans le chaos primordial. Long-

temps étouffées sous le poids de l'épaisse atmosphère, les divinités des eaux, des montagnes, des airs s'ébattaient à l'aise dans la chaleur du jour et la fraîcheur de la nuit, sous le rayonnement du soleil et l'obscure clarté des étoiles. Les eaux douces épanchées par le fleuve Océan se mêlaient joyeusement aux inépuisables ondes des abîmes salés, et les belles Néréides aux pieds d'argent, les innombrables filles de la bienveillante Téthys, voyageant des mers aux cieux, se prêtaient volontiers aux caresses des dieux de la lumière. Le monde respirait, s'enivrait de la vie, nouvelle encore. De ce riant tableau, Hésiode a fait son âge d'or. Mais à l'expansion naïve des forces de la nature avait succédé la hiérarchie, l'ordre, sous la domination d'un maître. Il fallait relier le règne présent des Olympiens, l'empire actuel de Zeus, à l'insoucieuse anarchie des antiques Ouranides. Hésiode y pourvoit aisément : comme il était loin d'avoir employé tout le personnel divin apporté ou trouvé en Grèce par les tribus helléniques, il ne manquait pas de noms disponibles pour les acteurs d'une nouvelle tragi-comédie cosmogonique, où nous allons reconnaître une assez pauvre variante de la première.

Kronos, plus encore que les autres dieux titans, avait pris la place et les fonctions d'Ouranos. Rhéa, son épouse et sa sœur, n'était qu'un autre nom de Gaïa, ou de Tèthus ; de leur union naissaient, comme des autres couples, des dieux ignés, lumineux, atmosphériques : *Istia* (*Hestia*), Dèmètèr et Hèra aux sandales d'or, le magnanime Aïdès qui habite les palais souterrains, cœur inexorable, et le retentissant Ennosigaîos (Poseidôn qui secoue la terre), enfin Zeus, esprit sage, futur père des dieux et des hommes, celui dont le tonnerre ébranle la terre au large sein. Mais, instruit par sa propre expérience, averti par Ouranos et Gaïa qu'il serait quelque

jour vaincu par un de ses fils, le subtil Kronos, au lieu de renfoncer ses enfants dans le sein maternel — comme faisait Ouranos, — les avalait à mesure qu'ils « descendaient du sein aux genoux de leur mère sacrée ». Derrière cette fable saugrenue, bizarre doublet du mythe ourano-chthonien, on devine quelque image, quelque métaphore grandiose, le soleil résorbant les vapeurs, le crépuscule dévorant la lumière, l'horizon du soir engloutissant l'astre radieux. Aucune expression n'est plus familière à la poésie, même moderne. Il est piquant de retrouver une idée toute pareille chez les Polynésiens, qui racontaient aux anciens explorateurs comment Mawi, le héros solaire, avait été avalé par la grande femme Nuit, aïeule du monde.

Donc Kronos retenait captifs ses enfants pour prévenir leurs complots. Mais Rhéa, pas plus que Gaïa, ne goûtait cette réclusion. Sur le point de mettre au jour le puissant dieu Zeus, elle alla demander conseil à ses parents détrônés, la Terre et le Ciel aux astres sans nombre. Avec leur aide, le nouveau-né fut transporté à Lyktos en Crète. La Terre elle-même se chargea de l'enfant ; elle le prit, « de ses mains », et, à travers la nuit obscure, le déposa dans une caverne profonde au milieu des forêts épaisses du mont Argée. Les Kurètes, Korybantes, Daktules, vieux génies dont on n'eût su que faire, furent chargés d'instruire et d'amuser son enfance. Une grosse pierre enveloppée de langes fut présentée au fils d'Ouranos, au très puissant premier roi des dieux. Kronos, « l'empoignant de ses mains, l'engouffra dans son ventre, le malheureux ! » sans se douter que, libre et hors de sa portée, grandissait le fils destiné à lui ravir ses honneurs et à régner sur tous les immortels. De tels personnages croissent vite. L'année (sans doute une année des dieux, — comme chez les Hindous —) à peine révo-

lue, les conseils perfides de Gaïa, les ruses et la force de Zeus avaient triomphé de l'astuce et de la grandeur de Kronos. Celui-ci fut contraint de lâcher ses prisonniers, de laisser aller ses enfants ; et d'abord de rendre la pierre qu'il avait avalée, pierre fixée par Zeus, comme un monument de sa victoire, sur les flancs du Parnasse, et illustre sous le nom de Pythô. Je rappelle ici que le culte de la pierre emmaillotée, à Delphes, était fort antérieur à l'arrivée des Hellènes, et que plusieurs dieux se sont transmis l'oracle de ce sanctuaire, d'abord confié à la Terre, puis à Thémis, puis à Poseidôn, finalement dévolu à Apollon. Hésiode, qui vivait tout près du Parnasse, a saisi l'occasion de consacrer l'antiquité de la pierre delphique, et d'en rehausser l'importance ; non seulement elle était tombée du ciel, — vomie par Kronos — (c'était de la substance d'astre ou de météore) ; mais, bien plus, elle avait eu l'honneur de jouer un moment le rôle de Zeus, du dieu suprême, du souverain définitif.

Cherchant des alliés, Zeus apprit que certains fils d'Ouranos, ses oncles à lui, avaient été retenus dans l'abîme par Kronos et les autres Titans. C'étaient les trois Cyclopes, dont la reconnaissance valut à Zeus la foudre, le tonnerre et l'éclair, *Steropè*, *Brontè*, *Argè*. Zeus est avant tout le dieu de l'orage. La foudre est son attribut. C'est pourquoi le poète a pris soin de la laisser dormir jusqu'à l'avènement du dieu tonnant. Celui-ci paraît l'avoir essayée d'abord sur un fils de Iapétos, l'insolent Ménoitios ; mais cette première victoire faillit lui coûter cher. Les Ouranides, qui avaient assisté fort paisiblement à la révolution accomplie dans la famille de leur frère Kronos, craignirent pour leur pouvoir et s'établirent fortement sur les montagnes de Thessalie. Zeus, isolé sur l'Olympe avec le petit groupe des Kro-

nides et quelques transfuges de l'autre camp, Prométhée peut-être et, à coup sûr, l'Okéanide Stux qui lui avait amené ses quatre enfants [la Victoire, la Violence, l'Envie (*Zélos*) et la Force], Zeus dut se chercher de nouveaux alliés. Sur les conseils de Gaîa, il tira de l'Érèbe les trois Hécatonchires, Kottos, Briarée, Gygès, que les autres Titans avaient prudemment tenus enfermés. Il était temps. La grande lutte commençait, et allait se prolonger durant dix années. — Pouvait-elle durer moins que la guerre de Troie?

Dix ans entiers, les immortels combattirent : les Titans, du haut de l'Othrys; les dieux, « dispensateurs de biens », fils de Rhéa, du haut de l'Olympe. Tous prenaient part à l'interminable guerre, Ouranides et Kronides, et ceux que Zeus avait rappelés de l'Érèbe à la lumière et à l'ambroisie. Les trois géants levant leurs trois cents bras lançaient à la fois trois cents quartiers de roche ou de nuées. Les Titans, phalanges sans cesse accrues, ripostent. La mer mugit lugubrement, et la terre se lamente, et le ciel ébranlé gémit. L'Olympe tremble sous l'effort des dieux, le sombre Tartare répercute les secousses des pas, le tumulte des chocs. Les traits volent et sifflent, la clameur monte jusqu'aux astres. Environnés d'une vapeur ardente par la foudre de Zeus, aveuglés par les éclairs, accablés, lapidés par les Géants, vaincus enfin malgré leur défense désespérée, enchaînés et précipités aussi loin sous le sol que le ciel s'éleve au-dessus, dans le Tartare, noir pays où les relègue l'« assembleur de nuages » et que Poseidôn a ceint de murs infranchissables, les Titans à jamais résident loin des dieux, au milieu des ténèbres, près du Chaos, sous la garde des Hécatonchires victorieux. L'office de geôliers est dévolu à Kottos et à Gygès; quant à Briarée, d'un naturel plus maniable, il devient

gendre de Poseidôn qui lui donne sa fille Cymopolia, la plus blanche des vagues.

Voici Zeus et les Kronides maîtres du monde. Les trois frères se partagent les gouvernements. Aïdès, Zeus *chthonios*, commande aux mânes infernaux; plus tard il enlèvera Perséphonè, la fille de Dèmètèr. Poseidôn Gaièokhos, Ennosigaîos, Eruktupos, Kuanokhaitès) ressemble trop à Zeus, par le trident fulgurant, pour avoir un empire bien déterminé; dans le *Bouclier*, il est appelé *tauréos*, fort comme un taureau, à la tête de taureau; en somme, il joue ici, comme dans Homère, le rôle de roi des tempêtes à la surface des eaux, des couches atmosphériques immédiatement voisines de la terre. Il épouse une divinité aérienne déchue, Amphitritè, et en a Triton, le Traétaona zend, le Traitana ou Trita védique.

Quant à Zeus, chef de l'entreprise, il règne sur les montagnes, dans l'atmosphère supérieure qui touche au ciel, de par la foudre, que lui ont donnée les Cyclopes délivrés avec les Hécatonchires. En récompensant ses alliés, il n'a garde d'oublier Styx, qui, la première, l'a soutenu contre les Titans et lui a prêté ses quatre filles ou fils (selon la traduction), Nikè, Bia, Zèlos, Kratos, colonnes de son trône. Inutile d'insister sur l'intention satirique du moraliste, qui fonde la royauté sur la force et la violence, inséparables compagnes de la victoire et de la vengeance. L'étrange mère de ces êtres allégoriques est comblée d'honneurs et constituée gardienne du *grand serment* des dieux.

Déesse formidable aux immortels, Styx, fille aînée d'Okéanos, habite, loin des dieux, près du Tartare, de célèbres demeures, couvertes de vastes rochers, élevées sur des colonnes d'argent. En ce séjour coule une eau dont la brillante Iris vient chercher un plein vase pour le serment des dieux; c'est la dixième partie des eaux

d'Okéanos; les autres coulent sur la terre; celle-là seule s'échappe du rocher, pour le malheur des immortels. Car les dieux ne peuvent enfreindre le serment prêté sur l'eau de Styx, sous peine de demeurer inanimés une année entière, privés du nectar et de l'ambroisie, sans voix, gisants sur des lits, enveloppés d'une torpeur funeste. Ils ne sortent de ce supplice que pour tomber dans d'autres maux. Neuf ans encore, ils seront exclus des conseils et des festins de l'Olympe. Le dixième seulement les rend aux assemblées divines. Telle est la gravité du serment que Zeus a fondé sur l'eau de Styx. L'incohérence de cette fable en révèle la haute antiquité. Hésiode en a perdu le sens, et il est peu probable qu'on explique jamais les détails bizarres dont il l'a surchargée. Mais le fonds se laisse entrevoir. C'est une réminiscence d'un ancien culte rendu aux gouffres qui abondent en Arcadie et en diverses régions de la Grèce, une allusion à ces serments solennels que tant de peuples ont prêtés et prètent encore sur une eau consacrée. La nymphe *Stux* rappelle de loin la déesse perse Ardviçura, mère de toutes les eaux, et pure par excellence.

Parmi les Titanides épargnées, il faut citer Hécate, fille unique du sage Persès et d'Astéria. Les noms de ses parents, bien que le premier soit obscur, indiquent une origine céleste. Astéria, c'est un Ouranos féminin, la voûte étoilée. Persès est-il le soleil ou le jour, dont la meurtrière, ou la voix ou la lueur, *Perséphonè*, *Perséphatta* ou *phassa* (pour *phaessa*, de *phaes*) régnera sur la nuit infernale; est-il le soleil qui, sous le même nom, *Perseus*, saura éblouir et pétrifier le monstre prêt à dévorer la princesse captive? Il est cela, ou quelque chose d'approchant. Hécate est donc avant tout un doublet d'Artémis, une puissance luni-solaire, passez-moi

ce mot; car elle participe du jour et de la nuit, et sa compétence s'étend à beaucoup d'objets étrangers à la future sœur d'Apollon. Zeus, nous dit-on, ne profita pas de son isolement pour lui ravir les honneurs et les attributs qu'elle avait reçus en partage sous le règne antérieur des Titans. « Elle reste également vénérée sous le ciel et chez les dieux. Invoquée dans les sacrifices, chargée de l'éducation de la jeunesse, puissante sur terre et sur mer, elle sait, comme Hermès, multiplier les biens de la terre et les troupeaux; elle favorise les cavaliers et les marins qui, dans leurs vœux, l'associent à Poseidôn; elle donne et ôte la proie et la victoire aux luttes de la parole et du glaive; elle tient en ses mains le sort des puissants, et s'assied avec les rois sages pour rendre la justice. » On se demande vraiment à quoi peuvent bien servir les autres déesses. Il en est ainsi de toute divinité favorite d'une tribu ou d'un collège de prêtres; nous avons déjà vu chaque dieu védique élevé au premier rang par la vanité de ses sectateurs. C'est même cette tendance à l'accumulation des attributs divins sur une seule tête qui a conduit peu à peu les hommes à un monothéisme plus ou moins réel.

Parmi les privilégiées, il faut compter aussi *Èôs*, l'Aurore, aux coudes roses, aux doigts de rose, la fille d'Hypérion et de Théia. Cette antique et toujours jeune déesse ne tient pas, dans la mythologie officielle, la place que lui accordaient les chantres védiques. Mais son histoire, toujours la même, s'est disséminée en mythes divers : soit que, épouse d'Astraios (le ciel étoilé), elle conçoive de lui les brises de l'aube, Argestès, Zéphyros, Boréas et Notos, et l'étoile du matin Eosphoros; soit qu'au soleil vieilli, Tithonos, elle enfante un brillant successeur, le jeune Memnon; soit que, jalouse de sa sœur la rosée, Prokris, elle donne pour fils au bel

adolescent Képhalos (tête du soleil levant) le flamboyant Phaéthôn — désigné par Homère comme un des chevaux de l'Aurore ou du Soleil ; — toujours et partout, quelque nom qu'on lui donne, Èôs est et sera l'épouse, la mère, la sœur, l'amante, la fille ou la victime du Soleil. Mais toutes ces métaphores sont si transparentes qu'elles ont laissé évaporer la divinité de l'Aurore. Elle ne peut garder une personnalité que sous les déguisements de mythes quelque peu obscurcis, et que la mythologie linguistique inonde maintenant, peut-on dire, de lumière et d'évidence.

Hélios, Phœbè et Sélénè sont renvoyés à leur tâche. D'autres dieux, prébendiers et bénéficiaires, jouiront de leurs titres et de leurs richesses. Ne sont-ils pas trop fatigués, ces coureurs célestes, quand leur besogne est achevée, pour se refuser un sommeil réparateur ? Homère cependant nous a montré que Hélios, au moins, sait se faire respecter ; il n'a qu'à menacer de quitter les cieux avec son char et ses coursiers et de transférer le jour chez les morts ; aussitôt Zeus l'écoute et le venge. Les dieux même ne peuvent se passer du soleil.

Okéanos et Téthys, Rhéa, Mnèmosunè, restent au moins divinités honoraires ; il est vrai que le vieux couple humide s'est tenu à l'écart de la grande querelle ; il se sait, d'ailleurs, indestructible, nécessaire, comme les eaux dont il épanche et distribue le trésor. Rhéa ne peut non plus être éliminée tout à fait par le fils qu'elle a sauvé. Mnèmosunè est seulement un mot qui signifie la faculté de penser ou la mémoire, peut-être l'épithète d'une divinité fatidique, d'une Thémis qui rend des oracles. Hésiode a saisi l'occasion de donner à ses chères Muses une mère si antique, sans réfléchir d'ailleurs que cette tante-épouse allait être un peu surannée pour le jeune et triomphant Zeus. Heureusement les

dieux n'ont pas d'âge; ou plutôt ils ont et gardent celui qu'on leur donne.

D'Ouranos, il n'est plus question, puisqu'il est radicalement écarté ; il se contente de faire encore quelque illusion, par sa belle couleur bleue, aux ignorants mortels ; et puis, c'est lui qu'on invoque en la personne de son petit-fils. Gaïa n'est pas si patiente, si endurante. Elle souffre de se voir adorée sous trois ou quatre noms nouveaux, de n'être plus consultée qu'en désespoir de cause ; n'est-ce pas elle qui a jadis armé Kronos, elle qui, sauvant Zeus nouveau-né, lui a procuré l'alliance des Cyclopes, des Hécatonchires, et placé la foudre en sa main ? Elle a donné trois rois à l'univers, Ouranos, Kronos, Zeus. Dût-elle replonger son œuvre dans le chaos, elle abattra l'ingrat qui la néglige.

« Roulant en son cœur ces vengeances, elle s'unit au Tartare et conçoit dans les profondeurs le dernier de ses enfants, Typhoeus (Typhée), dieu fort, aux mains vigoureuses, aux pieds infatigables, aux cent têtes d'affreux serpents se léchant de leurs langues noires. Le feu brillait sous ses sourcils, jaillissait de ses yeux. Chaque tête avait sa voix, ô prodige ! Tantôt elles parlaient la langue des dieux, tantôt elles lançaient le mugissement formidable du taureau superbe, ou le cri du lion au cœur indompté, tantôt elles aboyaient, ou de leurs hurlements faisaient retentir les vastes montagnes. Ce jour eût vu un forfait inévitable. Typhée eût commandé aux hommes et aux dieux si Zeus n'eût été sur ses gardes. Mais il était dit que le trône des Titans ne serait pas relevé. Le fils de Kronos lança vigoureusement la foudre. La terre au loin résonna de terreur, et le ciel au-dessus, et Pontos et les courants d'Okéanos, et les Tartares spacieux ; et sous les pieds des immortels tremblait le haut Olympe, ébranlé par l'effort du roi

suprème. Un vaste incendie dévore les campagnes: les cent têtes du monstre prennent feu; il tombe sur la terre, qui se lamente, et roule aux abîmes tartaréens. C'est de Typhée que sont issus ces vents violents, fléau des mortels, qui s'abattent sur la sombre mer et se jouent dans un tourbillon funeste. Les nefs sont déchirées, les matelots brisés, il n'est pas de refuge à qui les rencontre sur les flots; ils envahissent aussi la terre immense, fleurie, emportant les travaux chers à l'homme nourri de la glèbe, et troublent l'air de poussière et de débris qui volent. »

Hésiode arrête là le cours de ces révolutions d'où est sorti l'ordre du Cosmos organisé. Mais la mythologie postérieure est pleine de révoltes avortées. C'est tantôt Hèra, ou Poseidôn, ou Apollon, ou Arès, entrant en lutte avec Zeus. Ce sont les Encelade, les Éphialtès, entassant Pélion sur Ossa pour déloger les Olympiens. C'est Zeus lui-même enchaîné par Titan. Ce sont les dieux, exilés au bord du Nil sous des déguissements animaux, bizarre essai de fusion entre les panthéons de la Grèce et de l'Égypte. Enfin toutes les aventures des héros, les travaux d'Héraklès et de Thésée, les exploits de Persée et de Bellérophon ne sont que des variations exécutées en divers temps, en divers lieux, sur un thème unique : le grand et éternel combat entre la lumière solaire ou fulgurante et les nuées ou les ténèbres. Le fait qui a donné lieu à tant de divagations ingénieuses est si constant qu'il n'a échappé nulle part aux yeux de l'homme quelque peu émancipé des lisières de l'animisme. Et nous avons eu occasion, il y a quelques années, d'en suivre et d'en comparer les interprétations originales chez des races et dans des religions qui ne se sont rien emprunté. Mais nulle part son influence n'a été plus forte et plus durable que dans le monde indo-européen,

d'où elle s'est répercutée sur des religions d'origine sémitique. Et, remarque notable, si le mythe des Titans demeure une des preuves les plus convaincantes que puisse revendiquer l'unité primitive d'un groupe indo-européen, il ne révèle pas avec moins d'évidence la diversité originelle ou acquise des peuples qui ont reçu avant leur séparation et emporté dans leur exode les données d'une commune culture. Chez les uns en effet, il aboutit à une victoire soit définitive, soit fréquemment renouvelée, des puissances lumineuses, chez d'autres à un antagonisme, irréductible quoi qu'on fasse, entre des dieux propices et des dieux malfaisants. L'Ahrimane perse, héritier des Vritras et des Typhées, balancera jusqu'à la fin du monde la fortune d'Ahura-Mazdâ. Tout au plus sera-t-il anéanti quand il ne subsistera plus rien de l'univers présent. Le Satan chrétien, héritier d'Ahrimane, prince du monde, abattu, écrasé pareillement après le jugement dernier, n'en continuera pas moins à braver, du fond de son enfer éternel, le dieu tricéphale nargué dans son empyrée. C'est de quoi gâter le triomphe tardif du dieu bon. Le dualisme moral, illusoire (et fructueuse) explication de la coexistence des biens et des maux, est étranger au vieux génie grec. Hésiode admet seulement un dualisme physique inséparable des premiers tâtonnements de la matière, mais peu à peu tempéré par la prédominance croissante de l'ordre. Il n'établit pas, il ne voit pas de corrélation entre le jeu des éléments et le cours des choses humaines. Le destin, le sort, siège impassible, indifférent, au sommet des choses, au-dessus même des dieux triomphants ; et au-dessous, l'univers déploie une arène toujours ouverte à l'activité des vivants, mortels ou immortels.

Très superstitieux, très pieux, Hésiode prodiguera les épithètes louangeuses à des êtres beaucoup plus forts

que lui ; mais le respect ne l'aveugle pas. Il juge très librement les dieux, que l'immortalité seule distingue des humains ; il les représente variables, gouvernés par leurs tempéraments et leurs passions, et il les convie, comme les hommes, à la paix et, s'il est possible, à la justice. Nous l'avons vu déclarer Prométhée innocent, c'est-à-dire blâmer la colère de Zeus ; et voici qu'il recommande au souverain des dieux la réflexion, la prudence ; il lui donne pour première épouse une Océanide de fantaisie, *Mètis*, la Pensée, et bientôt lui amène *Mnèmosunè*, mère de tout ce qui élève et humanise les esprits.

C'est le génie grec qui se montre ici. L'intelligence est la première qualité qu'il demande, qu'il prête aux dieux faits à son image. *Mètis* ou *Mètès* est l'épithète de tous les dieux qui dépassent quelque peu la moyenne. Kronos est *ankulomètis*, esprit vif, pénétrant ; Prométhée *polumètis*, très intelligent ; enfin *mètioeis*, *mètiéta*, sont les qualificatifs les plus nobles de Zeus. C'est ce qui a permis au poète d'insérer cette entité purement symbolique dans sa théogonie, dont le caractère naturaliste est si accentué. Il l'y rattache d'ailleurs par une aventure renouvelée de Kronos, même d'Ouranos. Mètis était près d'enfanter Athènè, la déesse à figure de chouette, lorsque Zeus, sur le conseil du Ciel et de la Terre, l'enferma dans son ventre. Hésiode dit, et nous l'en croyons, qu'elle ne se prêta pas sans quelque peine à une opération de ce genre. Zeus dut recourir aux promesses décevantes, aux belles paroles : « Ainsi logée en moi », disait-il, « tu m'avertiras mieux et plus secrètement, tu me tiendras en garde contre mes ennemis ». Mais le mobile auquel il avait obéi c'était une sage méfiance ; comme Ouranos, il craignait ses enfants ; et non seulement, il était dans les destins que Mètis donnât le jour à des enfants d'un intellect remarquable ; mais,

après cette première fille, cette vierge égale à son père en force et en génie, Mètis devait mettre au monde un fils magnanime destiné à l'empire, et qui, renversant Zeus, régnerait sur les dieux et sur les mortels. La même crainte empêchera encore Zeus d'épouser la brillante Néréide Thétis, réduite à l'hymen d'un héros. De cette préoccupation constante est issue la jalousie des dieux, leur haine intolérante contre leurs successeurs éventuels et contre tout ce qui peut ébranler ou abréger leur domination.

Qu'arriva-t-il de Mètis dans le ventre de son seigneur et maître? sans doute elle lui monta au cerveau, et jaillit de sa tête en Pallas sous la hache obstétricale d'Héphaïstos. Mètis digérée, incorporée, ou réincarnée, Zeus épousa une autre divinité, toute primitive, celle-ci, mais dont le nom se prêtait facilement à une interprétation morale : Thémis, celle qui pose et qui fonde (la Terre), devenue la Loi, mère des Heures (des Saisons) d'*Eunomia* (la belle Ordonnance), de Dikè, la Justice, d'Eirènè (la Paix), qui président à l'accomplissement des œuvres humaines; mère encore des Moirai (le poète oublie qu'il les a faites filles de la Nuit), des Parques (Klotho, Lachésis, Atropos), qui font à chaque homme sa part de biens et de maux. A Thémis, succède *Eurunomè*, qui n'en diffère que par un aspect moins grave; c'est encore la loi, *nomos*, l'ordre, qui règne au loin (*euru*), et peut-être, tout au fond, un nom de l'Aurore, de la lumière qui se répand dans l'étendue; Zeus la rend mère des *Kharites*, jadis *cavales d'or*, attelage du Sourya védique — *Haritas* —, devenues trois filles aux belles joues, au corps désirable, à l'affable regard : Aglaè (éclatante), Euphrosunè (bienveillante), Thalia, la fleurie; l'amour émane de leurs paupières.

Il est peu probable que ces déesses, Mètis, Thémis,

Eurynomè n'aient pas été présentées par d'autres poètes comme épouses de Zeus. Mais, en les plaçant les premières, Hésiode a certainement fait œuvre de philosophe et de moraliste. Aussitôt qu'il a doué la divinité suprême d'intelligence, de mesure et de bienveillance, il revient aux filiations purement mythiques, simples variantes des genèses ouranides et titanides. Zeus épouse tour à tour diverses formes de la terre et de la voûte céleste (ordinairement nocturne) : Dèmètèr, la grande nourrice, mère de cette Perséphonè au beau sein que ravit Aïdès avec le consentement de Zeus ; Lèto qui mit au jour Apollon et Artémis ; Maïa, fille d'Atlas le Iapétide, qui enfanta l'illustre Hermès, messager des dieux ; Sémélè, fille de Kadmos, conduite à l'immortalité par son fils, le joyeux Dionusos ; Alkmènè, mère de Hèraklès, le dieu fort, gloire des airs ; entre temps, il avait élevé au rang d'épouse reine sa sœur Hèra, dans tout l'éclat de sa beauté : Hèbè, Arès, Ilithye (la jeunesse, la force, la fécondité) furent comme on sait, les fruits de cette union. Hèphaïstos, bien que conçu de Zeus, paraît être né dans une période troublée ; Hèra, qui le doua d'une merveilleuse adresse, semble avoir voulu l'opposer à la brillante, turbulente, invincible Pallas, que Zeus venait de produire à lui tout seul.

Les alliances de la famille de Zeus forment la trame de la mythologie qu'on trouve dans les dictionnaires ; elles ont beaucoup d'intérêt pour qui les étudie à fond, et surtout pour qui les dégage, quand cela est possible, des mille fantaisies de poètes qui en ont oublié le sens, et aussi des inextricables broussailles des traditions locales. Dans Hésiode, elles sont sobrement indiquées. Ce sont des légendes qui ne sont pas développées encore. En somme, l'énumération qu'en fait le poète n'a qu'un but : le placement des noms, populaires déjà, qu'il n'a

pas trouvé moyen d'insérer dans les listes précédentes. La plupart des personnages cités, tout aussi dieux que les Titans et les Olympiens, ne sont plus considérés que comme des héros ou héroïnes, tantôt mortels, tantôt immortels, selon qu'ils participent de leur père ou de leur mère. Ces unions mixtes vous sont suffisamment connues : Iasios et Dèmètèr, Kadmos et Harmonia, Èos et Képhalos, Képhalos et Prokris, Aphroditè et Phaéthon, Jason et Médée, Éaque et Psamathè, Anchise et Aphroditè, Thétis et Pélée, Odysseus et Circè, Odysseus et Calypso, répondent à autant de mythes chthoniens, solaires et marins. Les personnages qui en sont issus, Ploutos (Ploutôn = Aïdès), Ino, Sémélè, Agavè, Memnôn et Emathiôn, Mèdeos, élève de Khiron, et Phokos, et Aineias (Énée), et Akhillès, Agrios et Latinos (celui-ci interpolé?), Nausithoos et Nausinoos, n'ont, bien certainement, rien à voir avec la réalité historique. Ce sont, j'y insite, des dieux qui surabondent, des épithètes qui n'ont pas trouvé place dans la nomenclature officielle. L'épopée et le théâtre en feront leur profit.

Ce que nous possédons de la *Théogonie* finit ainsi : « Ces immortelles, unies à des hommes, mirent au monde des enfants *pareils aux dieux*. Maintenant, Muses, dont la voix charme l'Olympe, filles de Zeus porte-égide, chantez la série des femmes illustres ». Ce n'est pas une conclusion, mais une transition, qui justifie assez l'opinion que nous rapportions naguère sur le cycle perdu des *Éoiai*, des *Éoées*.

Nous avons considéré la *Théogonie* d'Hésiode sous le rapport des mythes, dégageant le vieux fonds indo-européen des enjolivements souvent ingénieux, souvent aussi bizarres et incohérents, dus à l'imagination grecque et aux tendances morales du poète. Toutes les légendes réduites à leurs éléments réels, toute la végétation des

synonymes rasée, nous nous trouvons en présence de trois ou quatre, dirons-nous dieux? non; de trois ou quatre choses irréductibles, entre lesquelles l'esprit humain a, dès le principe, essayé d'établir des rapports : ce sont d'abord le Ciel et la Terre, ceux que le Rigvéda nomme les grands parents du monde; puis les astres, surtout le Soleil et la Lune, puis les eaux, la mer, les fleuves : enfin, en face de ces choses, l'homme, tel que nous le montrent *Les Travaux et les Jours*, cherchant à comprendre et à vivre de son mieux.

La cosmogonie d'Hésiode est donc beaucoup plus simple que sa théogonie : et elle ne manque pas de grandeur : au commencement l'abîme ténébreux, le Chaos, mélange confus des éléments des choses ; ensuite la Terre, indispensable à la manifestation de la vie. Avec la Terre, se manifeste l'Amour ou le Désir, sans lequel il n'y a pas de formes animées. En même temps, de la Nuit chaotique se dégageait une pâle lumière. Alors la Terre produisit, enfanta, le Ciel, égal à elle-même, pour qu'il la couvrît tout entière et abritât de sa voûte les immortels et les mortels. Du Ciel et de la Terre, naquirent les Eaux et les Astres, mais aussi les Hékatonchires et les Cyclopes, les tourbillons et les tonnerres. A cette époque reculée, le Ciel surbaissé, la terre humide, se touchaient, étouffant entre eux leurs enfants. La séparation se fit, non sans lutte violente, non sans convulsions volcaniques. On ne peut se tromper ici sur l'intention d'Hésiode, lorsqu'il donne à la lutte pour théâtre les champs phlégréens de la Thessalie, les régions bouleversées par des cataclysmes ignés et diluviens, lorsqu'il nous montre les serpents élancés du col de Typhée, père des ouragans, lorsqu'il peint si fortement les effets des trombes et des tremblements de terre. La faux de Kronos et la foudre de Zeus jouent le même

rôle, elles éclairent et allègent l'atmosphère. Le divorce apparent n'a pas supprimé la fécondité. De même qu'Hésiode a fait naître l'Amour immédiatement après la Terre, il amène maintenant aux hommes et aux dieux la Beauté, véritable objet de l'amour, — qui se dégage des vagues, comme la figure tracée par le peintre se dépouille peu à peu des hésitations de l'ébauche. Il y a eu gradation, succession d'efforts vers l'équilibre et vers l'harmonie ; les forces brutes, les monstres vomisseurs de flammes, qu'on n'a pu complètement détruire, qui même sont immortels, ont été du moins enchaînés par la puissance lumineuse ; ils sont relégués, inoffensifs, dans les profondeurs, aussi loin sous terre que le ciel est au-dessus du sol. La vie régulière peut désormais commencer. Les hommes et les dieux, qui sont nés en même temps, et qui, jusqu'alors, ne se devaient rien, vont pouvoir s'entendre pour vivre en bonne intelligence. Les dieux se chargeront de contenir les rébellions de l'abîme, qui sont des dangers pour tous, de diriger les puissances de la nature, de veiller sur les chemins (Hécate), d'assurer la sécurité de l'homme ; moyennant quoi les hommes nourriront les dieux de fumée et de graisse odorante. Voilà une convention qui a duré longtemps, qui dure encore ; et les hommes ne se sont pas encore aperçus qu'ils n'y avaient rien gagné, malgré l'adresse de Prométhée.

Mais nous avons dit, et ce que pensaient des dieux les contemporains d'Hésiode, et comment ils tâchaient de tirer parti de la vie ; voyons ce qu'ils savaient ou croyaient savoir de la Terre, du Ciel et des Eaux. La terre est large, solide, sans bornes ; elle a produit la mer et les montagnes peu après avoir enfanté le ciel. Dans ce qui nous reste d'Hésiode, il n'y a aucune indication sur sa forme ; il passe pour l'avoir crue ronde (*strongulè*).

Pythagore le premier, écrit Diogène de Laerce, a appelé la terre shérique ; selon Théophraste, ce serait Parménide ; selon Zénon, Hésiode. Le ciel, puisqu'il est égal à la terre, est vaste aussi, étendu (c'est le sens de son nom) ; il est de plus étoilé, couvert d'astres, d'yeux sans nombre. Cette image si naturelle a donné lieu au mythe d'Argos, tué par Hermès, comme Ouranos fut mutilé par Kronos, et métamorphosé en paon, l'oiseau de la Hèra céleste. Les eaux sont de deux sortes, douces et amères, représentées par les deux familles de Pontos et d'Okéanos. Mais les deux vieilles divinités, qu'elles soient d'oririgine grecque ou phénicienne, se sont rapidement confondues. Filles de la Terre, elles lui sont intimement liées, et distinctes d'abord des eaux atmosphériques, de Poseidôn. Puis les Grecs ont rapidement compris les échanges sans fin et l'identité naturelle des vapeurs aériennes et des ondes terrestres. Déjà Hésiode exprime cette vérité physique en donnant à Okéanos, à Pontos, à Poseidôn, non moins qu'à Ouranos, à Gaïa, au Tartare, une origine pareille, des racines (*rhizai*) entrelacées de toute éternité.

« Un nœud incréé, solide, joint, dit-il, les racines de la terre et du Tartare, de la mer et du ciel, et forme comme un seuil d'airain aux demeures de la mort et de la nuit. Le Tartare est ceint d'une barrière d'airain, œuvre de Poseidôn (qui a construit aussi les murailles d'Ilion, et qui n'est pas étranger à celles d'Athènes) ; autour de son cou, que la nuit enveloppe d'un triple circuit — les replis du Cocyte, — ont pris naissance les racines de la terre et de la mer stérile. Dans le lieu où séjournent les Titans, sont les sources et les limites de la Terre opaque, du Tartare sombre, de la mer stérile et du ciel étoilé, sources et limites mornes, terribles, que les dieux mêmes détestent : ouverture énorme ! »

le chaos, qui subsiste après l'émission des formes.

La succession des jours et des nuits ne dépend pas du soleil; le jour et la nuit sont des phénomènes élémentaires; ce sont deux choses, deux dieux qui accomplissent volontairement un office alternatif, et qui se rencontrent régulièrement sur le seuil d'airain. Nous avons déjà cité le passage où est consignée cette physique enfantine (probablement sémitique), et qui, d'ailleurs, est implicitement démentie par le poète. Où place-t-il, en effet, son Tartare, un nom qui — comme plusieurs autres en grec et en latin (*Marmar*, *murmur*, *barbaros*, etc.) — semble un vestige du langage primordial où le mot, le cri, se redoublait pour être mieux entendu? Non seulement sous terre, mais au-dessous de la terre, en des régions où le soleil nocturne rencontre et avertit le soleil levant, où se croisent la nuit et le jour.

« Certes il ne regagnerait pas, en toute une année, la surface terrestre, celui qui aurait passé les portes fatales. Il risquerait d'être emporté de tempête en tempête par un tourbillon furieux. » La Terre se trouvait située à moitié chemin entre le Ciel et le Tartare. « Il faudrait à une enclume d'airain, neuf jours et neuf nuits pour descendre du ciel à la terre; elle n'atteindrait le sol que le dixième jour. De même, une enclume d'airain tombant de la terre, voyagerait neuf jours et neuf nuits et ne serait rendue au Tartare que le dixième jour. » Et cependant nous savons — mais il est bien superflu de pallier ces contradictions — nous savons que ces choses si distantes ont des racines communes, entre-croisées autour d'un seuil d'airain.

Or le voisinage d'Atlas et des Hespérides indique dans quelle direction il faut chercher ce seuil du Tartare. C'est vers l'Occident, aux plages inconnues où Odusseus aborde à la prairie d'asphodèle, où Héraklès

dresse deux colonnes, jambages de la porte construite par Poseidôn. L'allusion à des tempêtes tartaréennes, qui sépareraient la terre du séjour de la nuit et des morts fabuleux, implique une confusion avec les eaux qui entourent le monde. Et en effet, une partie des eaux du grand fleuve Okéanos, la dixième, forme le domaine de Styx et s'échappe dans le Tartare par une fente du réservoir, « tandis que les neuf autres, à l'entour de la terre et du vaste dos de la mer, tombent dans Pontos en tourbillons d'argent. »

Ces rêveries étranges sur les dessous du monde ne peuvent exciter notre dédain ; il n'y a pas quatre siècles, et encore, que nous connaissons l'ordonnance et la marche du système solaire ; il n'y en a pas deux, que la découverte des lois de la pesanteur nous a permis de comprendre, sinon d'expliquer, comment d'énormes boules peuvent se soutenir dans les ondes inconsistantes de l'éther. Aujourd'hui encore où la physique nous a démontré que le ciel n'existe pas, et qu'il n'y a rien sous notre globe qui ressemble au Tartare, les religions — qui prétendent à la vérité — continuent d'employer sciemment ces innocentes erreurs de nos ancêtres, à fausser l'esprit de nos enfants et de notre jeunesse.

Innocentes erreurs, ai-je dit. C'est qu'elles n'étaient point des dogmes ; elles résultaient d'efforts sincères pour entamer l'inconnu. A ce titre elles ont été un aiguillon, non pour la science, qui n'existait pas et ne pouvait pas exister, mais pour l'intuition géniale de certains esprits libres. Ne croit-on pas entendre développer la cosmogonie hésiodique dans son ensemble, lorsqu'on lit ces fragments de Lucrèce :

C'était un orageux prélude, ample chaos
D'où sortirent, groupés en agrégats nouveaux,
Plusieurs courants distincts d'atomes homogènes.
Alors notre univers dégagé de ses chaînes
Ordonna, disposa ses membres déployés...
Bientôt le ciel profond s'éloigna de la terre:
L'eau vint se concentrer dans le lit de la mer;
Et les feux épurés jaillirent vers l'éther...
Le globe par son poids sur lui-même s'assit.
La vase universelle en tombant s'épaissit
Et coula tout entière à fond, comme la lie.
Au-dessus de la mer sur le sol établie,
Se développa l'air, puis l'éther constellé.
Le corps le plus subtil fut par l'autre exhalé...
Et plus les feux du ciel et les rayons du jour
De leur vive morsure entamaient son contour...,
Plus les germes ailés des flammes et des airs
S'échappaient de ses flancs pour épaissir loin d'elle
En voile radieux la voûte universelle.

Clairvoyant commentaire, et plus beau que le texte même, des pensées encore confuses qu'Hésiode cachait sous ses mythes transformés en symboles !

Virgile encore, avant de déserter vers Platon, s'est inspiré de la cosmogonie d'Hésiode, tout entière enfermée dans quelques vers du *Silène* :

Car il disait comment, aux profondeurs du vide,
L'eau, la terre, le souffle et la flamme liquide,
Germes premiers unis en concours créateur,
Ont du jeune univers condensé la rondeur ;
Comment, libre des mers en leurs plages encloses,
Le limon affermi prit les formes des choses ;
La stupeur des mortels devant l'astre des jours ;
Par la chute des eaux, les nuages moins lourds ;
Les bois perçant la terre, et l'homme, rare encore,
S'aventurant sans route aux cimes qu'il ignore ;
Le bonheur des vivants sous le règne d'un dieu ;
Les pierres que lançait Pyrrha, le vol du feu,
Et l'oiseau du Caucase au flanc de Prométhée.

Ovide aussi n'a rien imaginé de plus. Le début des

*Métamorphoses*, morceau ingénieux et d'une grande beauté de diction, est trop connu et trop long pour être cité. Mais les moindres détails en sont calqués sur Hésiode : priorité du chaos, naissance successive de la de la terre, des mers, du feu, dégagés de la mêlée. Sans attacher grande importance à des expressions poétiques, il faut noter ici l'intervention d'un ordonnateur du monde : « C'est un dieu », est-il dit, ou *la nature plus favorable*, qui mit fin au désordre primordial. Il y a aussi un créateur de l'homme, c'est Prométhée. Si donc Ovide marche vers la création *ex nihilo*, il n'y est pas encore, il n'y sera jamais ; aucun philosophe, indien, grec ou latin, aucun théosophe, même hébreu, partisan ou non d'une intervention immatérielle, n'a pu atteindre à cette conception, dirai-je sublime ? du néant fécond.

Il faut prendre ici congé du bienveillant, du naïf, du profond Hésiode, qui, précurseur en un point de notre Laplace, n'a point placé de créateur à l'origine des choses. Il n'a pas eu besoin de « cette hypothèse ».

---

## XV

### HÉRAKLÈS. — HÉROS ET DAIMONES

Héraklès, dieu atmosphérique et solaire, vient du Nord avec les Thraces, Macédoniens et Doriens. — Ancêtre et patron des rois de Macédoine, il est honoré chez les Bistones, à Thasos, en Troade et sur la côte pontique : plusieurs villes de ces régions portent le nom d'Héraklée. — Dans la Thessalie akhéenne, il prend part à la guerre des Titans. — En Béotie, il trouve une protectrice ou une mère, Athènè, *Alalkoménéia*, Alkmènè. — En Phocide, il enlève le trépied delphique. — Dans le Péloponnèse, il rencontre une rivale et une ennemie, Hèra, la divinité du pays. — Les travaux d'Héraklès : le Lion, l'Hydre, les Hespérides, Géryon. — Expansion de son culte et de sa légende, où entrent des éléments lydo-phéniciens ; il supplée Melkarth, le soleil, dans sa course céleste. — Le travail ingénieux des poètes et l'anthropomorphisme à outrance changent le dieu en demi-dieu, en simple héros que ses exploits portent au ciel où l'attend l'immortalité, l'éternelle jeunesse, Hèbè. — Le bûcher de l'Œta n'est autre que le soleil couchant. — Les Héros éponymes. — Les épithètes divinisées. — Les Daimones et les entités personnifiées.

Héraklès est une de ces épithètes surabondantes que les Hellènes des diverses tribus prodiguaient à leurs divinités cosmiques. Comme nous l'avons déjà fait observer, ces noms, ces dieux surnuméraires étaient le plus souvent transformés en demi-dieux, en héros, parfois mortels, parfois aussi pourvus de quelque office dans les demeures des morts, ou de quelque constellation plus ou moins nettement dessinée. Tels furent les

Ixion, dont le supplice décèle encore l'origine solaire, les Persée, les Bellérophon, les Jason, lumineux ou fulgurants vainqueurs de monstres marins ou volcaniques. Mais aucun, parmi eux, n'a vu sa légende se compliquer, s'enrichir d'âge en âge, comme il est arrivé pour leur congénère Héraklès. La poésie ne s'est pas seule exercée sur ce type ; la théosophie et la philosophie n'ont pas cessé de le façonner, de le retoucher, d'y incorporer des idées, qui passent pour nobles, et qui sont seulement très fausses, sur la destinée humaine ; idées si vieilles que nous les verrons en germe déjà dans certains qualificatifs d'Héraklès, et dans les passages d'Homère où le fils d'Alkmènè est mentionné.

Avant d'être l'homme qui, d'épreuve en épreuve, s'élève à l'immortalité par le courage et la vertu, avant d'être le fils d'un dieu *incarné dans le sein d'une femme pour le salut des mortels*, Héraklès a été une puissance atmosphérique, assez peu définie, lumineuse pourtant, secourable et violente à la fois, purifiante et fécondante, participant de la foudre et des astres, de la lune, et surtout du soleil. C'est au nom qu'il faut d'abord regarder les dieux ; c'est dans leur nom que réside leur nature originelle. Héra-KléFos, « gloire de l'Air », doublet ethnique de Zeus — c'est-à-dire que certaines tribus invoquaient sous ce nom la divinité appelée Zeus par d'autres peuples (tout comme certains groupes Aryas appelaient Vichnou le Savitar, le Sourya, de clans voisins et rivaux), — il devint aisément le fils de Zeus, lorsque celui-ci fut généralement regardé comme le dieu céleste par excellence. Amené en cette qualité dans l'Argos pélasgique (Thessalie) et ensuite dans l'Argos du Péloponnèse, à Mycènes, à Tirynthe, il s'y trouva en présence de la déesse Hèra, son homonyme féminin, dont il ne pouvait être que l'époux, le fils ou le rival détesté.

Or, il était déjà pourvu d'une mère. De plus, le rôle d'époux de Hèra était, comme nous l'avons vu, dévolu à Zeus. Il fut donc livré à la haine, à la jalousie d'une marâtre toute puissante. Ainsi, de cette rencontre fortuite des deux noms Héraklès et Hèra, découle toute la légende de notre héros, toute cette série d'épreuves, de travaux, où s'est jouée l'imagination des poètes, et aussi ces variantes postérieures où des mythologues ingénieux nous présentent Héraklès sur les genoux de Hèra, soit comme fils, soit comme nourrisson apporté par Athènè ou par Hermès, et rejeté de son sein par la fière déesse, dont le lait se répand en *galaxie*, en *voie lactée*, sur la voûte céleste.

C'est au nord de l'Hellade qu'il faut chercher la patrie primitive du dieu Héraklès. Il était et il est resté le patron de la Macédoine et des dynasties royales. Il était honoré aussi dans la Thrace orientale, chez les Bistones, à Abdère, à Thasos. On a signalé, dans ces régions, des villes antiques du nom d'Héraklée, plusieurs *Hérakléons*, sanctuaires ou forteresses. Son nom est attaché aux premières entreprises de l'Europe contre l'Asie, à une première conquête de la Troade. Avant Agamemnon, Héraklès a renversé les murailles d'Ilion. En Macédoine, à Thasos, dans d'autres îles, puis à Athènes, on l'invoquait comme dieu sauveur, bienfaisant, comme médecin puissant, *sotèr*, *alexis*, *alexikakos*, *mèlios* (fruits et troupeaux), destructeur des sauterelles, mouches, chenilles, titres qui le rapprochent de Iasios, Iason (guérisseur), d'Apollon et d'Asklèpios. Les sources minérales lui étaient consacrées. Descendu lentement à travers la Thessalie avec les tribus doriennes, tribus rudes et guerrières, il remplit du bruit de ses exploits le pays des Minyens, Iolcos, l'Eubée, puis la Trakhinie, la Béotie, la Phocide. Des traditions, d'origine antique,

l'associent soit à la guerre des Titans, soit aux querelles des Centaures et des Lapithes, soit à l'aventure des Argonautes.

Ces contrées, où s'arrêta, où s'amassa si longtemps le flot des migrations helléniques, où se tassèrent pour ainsi dire et s'amalgamèrent toutes les traditions, où s'élabora la théogonie que nous connaissons, furent la seconde étape, le second berceau des mythes hérakléens. Le héros y trouva sa mère. Il y avait, en Béotie, aux environs d'Haliarte, un certain district nommé Alalkomènes, qui honorait comme éponyme un personnage sacré, Alalkoménès, « à l'âme forte » ou « au génie secourable », et rendait un culte à une triade féminine, sorte de *Moirai*, de Parques, d'Euménides, maîtresses de la destinée. Elles présidaient au serment; on ne leur offrait que des têtes d'animaux. L'une des sœurs était Alalcoménéia, fille d'Ogygès; et si vénérable était ce nom, que Zeus, Athènè, Hèra, ne dédaignèrent pas de l'emprunter : Zeus Alalcoméneus, Athènè Alalkoménéia. Celle-ci même reconnut pour père nourricier le héros Alalkoménès. D'autre part, Thèbes se souvenait d'une princesse Alkoménè, fille d'Elektruôn, « le matin (?) » (Cf. *alektruôn*, le coq), et femme d'un héros, *Amphitruôn* (qui circule autour : *uôn* = *vant*, suffixe participial indo-européen), épithète probable de l'atmosphère, de Zeus lui-même. Ne vous semble-t-il pas que la lumière commence à pénétrer dans le conte accrédité sur la naissance d'Hèraklès? Que Alkménè soit une forme, plus simple, d'Alalkoménè, sans redoublement initial *al*, sans voyelle thématique *o*, avec allongement compensatif du suffixe *ménos*, *mēnē*, il n'y a guère lieu d'en douter. Au reste, je ne refuse pas de voir dans cette terminaison *mēnē* un allusion à la lune, *mên* chez les Phrygiens, ni dans *alk* une variante de la racine, *ark*,

l'éclat. De toute façon, Héraklès est aisément le fils de Zeus *Amphitruon Alalkomeneus*, de Zeus époux d'Alkménè la forte, la secourable, ou la clarté lunaire. Il est aussi aisément l'ami, le protégé d'Athènè Alalkoménè. Fils d'*Alkè*, « la force », Alcide étouffe, en naissant, deux serpents qui sont venus l'attaquer dans son berceau. Fils d'*Alkè*, « le secours », il défend les mortels contre les fléaux qui les menacent, il arrache les morts à Aïdès, il délivre Prométhée. Fils d'*Alkè*, « l'éclat », il rendra leur splendeur aux étables célestes d'*Augéias*, le brillant, et il montera au ciel dans les flammes d'un bûcher. Tout se tient donc, dans sa glorieuse vie, et toutes les divagations de la Fable ne sont que broderies jetées sur trois ou quatre mots rapprochés par des liens de famille imaginaires.

De Haliarte, de Thèbes, d'Hyettes, où il eut un temple et où il continua d'être invoqué sous la forme d'une pierre (signe de haute antiquité), Héraklès, en marche vers le Péloponnèse, trouva établi sur le versant du Parnasse le vainqueur de Python : Apollon, qui avait enlevé l'oracle et le sanctuaire à Dionè, à la Terre, à Thémis, à Poseidôn. Il y eut lutte, paraît-il, entre deux divinités si parfaitement équivalentes, toutes deux atmosphériques et solaires. Héraklès enleva, dit-on, le trépied delphique ; mais, entraîné par l'invasion dorienne, il laissa en paix le dieu de la lyre — bien qu'il jouât, lui aussi, de cet instrument. — Dans sa longue station à Lacédémone, en Arcadie, surtout en Argolide, il eut à subir tous les caprices de la haine d'Eurystheus, suscité par Hèra, dont nous avons expliqué tout à l'heure la jalousie ; là, tous les matériaux déjà acquis furent soumis à un nouveau travail, à un nouveau mélange. Du Péloponnèse, le héros passe en Crète, pour y tuer un taureau — notez en passant que Thésée n'est qu'une variante

attique de Héraklès, — puis en Asie, où il s'assimilera le Melkarth de Tyr et le Samdon de Lydie, et d'où il reviendra chez les théosophes ioniens et autres, Phérécyde, Pythagore, avec un caractère définitivement solaire et rédempteur.

Mais je m'arrête, pour le moment, à la période hellénique de la légende. Les principaux éléments en étaient connus et acceptés avant la formation du corps des rhapsodies homériques, mais non groupés encore comme un ensemble systématique. Tantôt Héraklès est un guerrier coureur d'aventures comme les chefs devant Thèbes, comme tous ceux que mettaient aux prises les guerres privées, les guerres de tribu à tribu, et qui se faisaient gloire d'enlever les troupeaux du voisin. Nestor en parle comme d'un contemporain et d'un ennemi de son père Nélée, qui a ravagé l'Elide, tué ses frères, enlevé ses bœufs (souvenir de quelque invasion dorienne en Messénie). Tantôt c'est le héros thessalien, ou plutôt minyen, qui a pris et détruit Ilion. Il flotte entre l'homme et le dieu. Tant d'autres peuvent se glorifier d'une paternité divine! Cependant il est déjà le plus chéri (*philtatos*) des fils de Zeus. Achille le croit mortel (*Iliade*, chant XVIII) : « A-t-il évité le terme fatal, le vaillant Héraklès, si aimé du souverain des dieux? Non, la Destinée et la haine de Hèra l'ont dompté. » Mais Ulysse connaît déjà son union avec Hèbè, son apothéose. Voici les principaux passages où il est question d'Héraklès dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée*.

*Iliade*, XIX : ... Dans Thèbes aux belles murailles, Alkmènè allait enfanter le vaillant Héraklès. Zeus alors, se glorifiant, tint aux dieux ce discours : « Aujourd'hui même, Ilithuie, arbitre des douleurs, va produire à la lumière, parmi les hommes issus de mon sang, un enfant qui dominera sur tous ses voisins »... Hèra suspendit les

douleurs d'Alkmènè, et fit naître à sept mois, en Argos d'Akhaïe, Eurysthée, petit-fils de Persée, lui-même fils de Zeus et Danaë. Puis retournant auprès du Kronide : « O Zeus qui lances la foudre, j'ai à déposer dans ton âme une grave parole : Cet homme illustre qui, en vertu de ton serment, règnera sur les Akhéens, il vient de naître : c'est Eurysthée, fils de Sthénélos. Issu de ton sang, il n'est pas indigne de la souveraine puissance... » Depuis, Zeus vit son fils chéri accablé par Eurysthée de travaux outrageants.

XIV : ... Hupnos, « le Sommeil », parle ainsi à Hèra, qui lui demande d'endormir Zeus sur les cimes de l'Ida : « Je suis devenu sage, depuis ce que tu m'as fait faire jadis, le jour où son magnanime fils s'éloignait des rivages d'Ilion, après avoir détruit la ville des Troïens. Doucement répandu autour du dieu qui tient l'égide, j'endormais sa prudence, tandis qu'en ton cœur tu préparais à son fils mille maux. Bientôt tu excitas contre lui la violence des tempêtes. Tu le poussas loin de ses amis, dans l'île populeuse de Cos... Peu s'en fallut que Zeus ne me précipitât du ciel. »

VIII : ... Athènè, protectrice d'Héraklès, se plaint de l'ingratiude de Zeus : « Combien de fois, s'écrie-t-elle, j'ai sauvé son fils accablé par les travaux d'Eurysthée ! Héraklès pleurait en regardant le ciel, et souvent Zeus me fit descendre à son secours. Eurysthée envoya le fils d'Alkmènè au-delà des fortes portes du palais d'Aïdès pour amener de l'Erèbe le chien du terrible dieu des morts ; sans moi, il n'eût pas échappé aux profonds abîmes de Styx. »

Enfin je rappellerai la scène grandiose qui termine la descente d'Ulysse aux enfers, (*Odyssée*, chant XI) : « Je vois encore Héraklès, ou plutôt son image ; car lui-même, heureux époux de la jeune Hèbè, goûte le bonheur

parmi les dieux. Autour de lui les morts jettent des cris aigus comme ceux des oiseaux et s'enfuient de toutes parts. Il s'avance, effrayant comme la nuit obscure, l'arc tendu et sur la corde une flèche ; portant partout des regards terribles, comme un prodigieux sagittaire prêt à faire voler ses traits. Sur sa poitrine resplendit un superbe baudrier d'or couvert d'ours, de sangliers, de lions farouches, de combats, de batailles, d'homicides et de carnages. Le héros, au premier aspect, me reconnaît, et en gémissant me lance ces paroles ailées : « Divin fils de Laërte, infortuné ! Sans doute une destinée funeste te conduit, comme celle qui m'accabla tant que je vécus sous les rayons du soleil. Je devais le jour au puissant fils de Kronos, mais j'étais tourmenté de peines infinies ; je subissais la loi d'un être qui m'était inférieur et qui m'imposait de pénibles travaux. Un jour aussi, il m'envoya dans ce séjour pour enlever Cerbère. Il croyait m'avoir imposé la plus terrible épreuve. Mais aidé d'Athènè et d'Hermès, j'entraînai le chien des enfers et je le lui conduisis. » A ces mots, Hèraklès retourne aux demeures d'Aïdès. »

Dans cette vigoureuse esquisse est condensée toute la destinée du dieu descendu des cieux pour y remonter. Aux poètes maintenant de mettre en scène les sujets figurés sur le splendide bouclier, les monstres, les brigands abattus, les épreuves accomplies sur le rude chemin de l'immortalité, d'en varier à leur gré les épisodes et le théâtre.

Hésiode a vécu dans une région pleine des souvenirs d'Hèraklès ; aussi complète-t-il, non pas autant qu'on pourrait le croire, mais sur quelques points importants, le tableau qu'Homère a dessiné à grands traits. Il sait, comme tous les rhapsodes (*Théogonie*, 950-955) que « le fils valeureux d'Alkmènè aux belles jambes, Amphitryo-

niadès, Thébagénès, après avoir accompli de douloureux travaux, épousa, sur les cimes du neigeux Olympe, la vierge pudique, Hèbè, fille du grand Zeus et de Hèra aux sandales d'or; heureux, ayant achevé une grande œuvre, parmi les immortels il demeure jeune et fort à jamais. » En outre, le poète d'Ascra, mentionne en passant le Lion de Némée, fléau des mortels, dompté par la force hérakléenne, l'Hydre de Lerne, horrible sœur de Cerbère, nourrie par Hèra au sein blanc, que, sur les conseils d'Athènè, avec l'aide du belliqueux Iolas, abattit le puissant glaive du fils de Zeus, Hèraklès Amphitryoniadès. Puis, c'est le triple Géruôn, fils de Chrysaor et de Kallirhoè, possesseur de bœufs aux pieds bien tournés dans l'île d'Erythie. Héraklès le dépouille de ses armes, tue le chien Orthros, le bouvier Eurytion, dans un antre obscur, aux bornes de l'Océan, et, traversant les mers, ramène à Tirynthe la sainte les bœufs au large front. Enfin, avec le consentement de Zeus, il délivre Prométhée d'un supplice terrible. Ici encore, les mots ont plus de valeur que le texte même : en deux vers, non sans intention semble-t-il, le poète a réuni les trois mots *Alkménè*, *alkimos*, *alalken* (il secourut *Alalkoménè*); plus loin Hérakléos et *kléos*. Zeus permit la mort du vautour aux ailes étendues « afin que la gloire du héros thébain en devînt plus grande qu'auparavant sur la terre nourricière; montrant ainsi à quel point il honorait son illustre fils. » On voit poindre le rédempteur, le libérateur, devant qui s'apaise et fléchit la colère du dieu jaloux. La même idée reparaît sous une forme plus explicite au début du *Bouclier*, poème apocryphe, mais certainement imité d'une composition attribuée à Hésiode. Tandis qu'Amphitryon, qualifié ici de fils d'*Alkaïos*, conduisant les Béotiens et les Phocéens, courait venger sur les Taphiens et les

Téléboëns le meurtre des frères d'Alkmènè, le père des dieux et des hommes méditait un autre dessein : il résolut « d'engendrer, pour les dieux comme pour les mortels un défenseur, un appui contre Arès, *alktèra*. Encore *Alkè*. C'est un synonyme de *sotèr*, sauveur, épithète bien connue de Hèraklès, l'air purifiant et lumineux. Ce passage précieux nous révèle un autre ennemi du héros ; il n'a pas à lutter seulement contre Hèra et contre Apollon. Il lui faut combattre Arès, le démon du carnage sans raison et sans fin. Au fond, le dieu thrace Arès, c'est l'orage, même l'orage fécond, rival et proche parent des autres puissances atmosphériques. Et cela est si vrai que, sous le nom d'Arion, il est, ici même, le coursier d'Hèraklès. Quoi qu'il en soit, celui-ci s'est réconcilié avec Apollon, qui le conseille et l'encourage. Accompagné d'Athènè et du fidèle Iolas, couvert d'armes et d'un bouclier, présent d'Hèphaïstos, il triomphe de Kuknos, Cycnos, fils d'Arès, et blesse à la cuisse le dieu de la guerre ; Athènè a conduit sa lance. Il y a là une réminiscence visible de l'*Iliade*.

Le *Bouclier* peut être rangé parmi les poèmes cycliques des VII^e^ et VI^e^ siècles, attribués à Pisandre de Rhodes, à Panyasis et autres auteurs d'Hérakléides, dont il ne nous est venu que de rares débris cités par des grammairiens.

La renommée du héros s'est répandue de tous côtés, surtout vers l'orient, et commence à le subtituer aux dieux solaires de l'Asie. Comme eux, d'après Pisandre et Panyasis, bientôt d'après Phérécyde, il traverse, non plus les mers, mais l'océan céleste, dans une coupe d'or, *dépas*. Ses travaux prennent peu à peu, — à mesure que les Grecs acquièrent quelques notions chaldéo-égyptiennes sur la marche du soleil, — un caractère astronomique. En même temps, les Archiloque, les Bacchy-

lide, Antimaque, Stésichore, Pindare, s'ingénient à en dégager le sens édifiant, l'enseignement moral ; et leur œuvre fut continuée, avec quel éclat ! par les grands tragiques d'Athènes. Nul désormais ne doute des mérites et de la *passion* d'Héraklès. Il a pour mère une femme et participe de la fragilité humaine ; mais, soutenu par la force que lui a infusée le sang divin, il remplit jusqu'au bout sa mission rédemptrice. A cette période allégorique appartient la fable contée par le sophiste Prodicos : Héraklès entre la Vertu et la Volupté. Ajoutons que l'évhémérisme, s'emparant au fur et à mesure de toutes les variantes mythiques et de toutes les interprétations imaginées par les poètes et les symbolistes, s'évertuait de son côté à ranger dans un ordre historique les faits et les gestes du héros thébain. Un contemporain de Socrate, Hérodore, vraisemblablement copié par Apollodore, Diodore de Sicile, Denys d'Halicarnasse, écrivait un ouvrage spécial sur la vie d'Héraklès, où ses traits, sa stature, son signalement, en un mot, étaient minutieusement décrits. On se prit à dater ses exploits ; on se demanda, sans rire, s'il y avait eu un ou plusieurs Héraklès ; Diodore : un d'Egypte, un de Crète, un de Thèbes ; Cicéron : 1° Fils du Nil ; 2° de Zeus et Lusithoé ; 3° Dactyle ; 4° Indien ; 5° Zeus et Astéria ; 6° Zeus et Alkmènè ; Lydos, 7 ; Varron, 44). Celui-ci plus musicien ; cet autre moins obtus que le type populaire musculeux et ramassé ; celui-là plus ou moins porté vers les femmes ou pour la grosse cuisine ; tant de vertus et de vices contraires se trouvaient assemblés dans le personnage légendaire ! Ces minuties, toutes scolastiques, en donnant plus de réalité à la nature humaine du dieu, bien loin de lui nuire, grandissaient son œuvre, rendaient plus précieux, plus méritoires ses efforts et ses épreuves. Elles montrent aussi à quel point le culte d'Héraklès

s'était répandu ; presque tous les dieux l'agréaient dans leur temple.

Il est à peine besoin d'insister sur ce qu'a d'artificiel le classement des travaux d'Héraklès. « La coordination, dit Maury, de ces œuvres du courage et de la force, leur rédaction d'après des contes populaires, se placent dans la période qui s'est écoulée entre Pisandre (630) et Hérodore (400), à l'exception toutefois des étables d'Augias qu'on ne trouve que dans Théocrite (Id. XXV), c'est-à-dire postérieurement au siècle d'Alexandre. La réduction des travaux à douze (pour figurer la marche du soleil, peut-être de Djom ou d'*Osiris*, à travers les douze signes du Zodiaque), semble dater d'Euripide (*Héraklès furieux*), mais n'est adoptée formellement qu'à l'époque alexandrine. » Au reste, il n'existe aucune différence entre ces travaux officiels, *athloi*, — sur lesquels les mythologues sont peu d'accord, — et les exploits accessoires, *parerga*. Tous, de quelque apparence historique qu'on ait essayé de les revêtir, tous sont des mythes empruntés au vieux fonds indo-européen, faiblement accru de quelques fables orientales.

Etudions-en trois ou quatre, parmi les plus fameux. Le lion de Némée mène la bande des animaux fabuleux, lion du Cithéron, taureau crétois, sanglier d'Erymanthe, etc. M. Alfred Maury s'est donné la peine, pour notre plaisir, de rechercher s'il est probable qu'il y ait jamais eu des lions en Arcadie ; il doute que cet animal, qui aime les grands espaces et les climats égaux, ait dépassé — s'il les a jamais atteintes, — les limites que lui assignaient, au v<sup>e</sup> siècle, Hérodote et Xénophon, les fleuves Nessos et Akhéloos, la Macédoine et l'Epire. Il pense que le Péloponnèse n'a jamais connu d'autres lions que les frustes sculptures de Mycènes, souvenirs orientaux apportés de Phrygie par les Pélo-

pides. Quant au lion de Némée, il vient lui aussi des régions lointaines que les Hellènes auront traversées dans leurs migrations. C'est le démon embusqué dans la caverne du nuage, que le héros des airs abat de sa massue ou perce de ses rayons, et dont il emporte la dépouille comme un fidèle trophée de sa victoire. Les Grecs ne savaient guère où placer la retraite du monstre ; Némée a pour elle Hésiode, Pindare, Apollodore ; Servius place la forêt de Némée près de Thèbes. D'autres disent que ce lion était *Léon*, fondateur de Milet, et fut tué par Héraklès ; enfin un Démodocos, auteur d'une *Hérakléide*, présentait le lion de Némée comme un fils de la Lune, ou un fléau envoyé contre Héraklès par Sélènè, à la prière de Hèra. La part étant largement faite à la Fable, il faut accorder quelque chose à la réalité : sans doute, il régnait en cent et cent lieux de vieilles traditions sur des bêtes farouches qui avaient désolé la contrée, en un temps où les armes des hommes étaient d'un faible secours contre l'étreinte d'un ours, la corne d'un taureau furieux ou la défense d'un sanglier. Il était naturel que l'honneur de ces chasses primitives fût rapporté au plus fort des mortels.

L'hydre de Lerne, nous l'avons dit, n'est autre qu'un diminutif de Typhée, une réplique du serpent Python ; la victoire d'Héraklès sur cette fille de Vritra (Orthros) et d'Ekhidna (Ahi) l'assimile complètement à Zeus et à Apollon, même à Kronos, car il coupait les têtes de l'hydre avec une faux d'or, ou les écrasait avec sa massue, tandis qu'Iolas et Athènè les brûlaient avec un tison.

Le dragon des Hespérides, encore un Python, un serpent de Kadmos, paraît moins terrible que l'hydre, mais il n'est pas d'une moins noble origine. Fils de la Nuit et de l'Érèbe, ou encore de Phorkys et Kèto, deux divinités marines qui jadis dévoraient le soleil et la lune

(c'étaient les dragons de l'éclipse), il a été commis par Hèra à la garde des pommes d'or, astres qui constellent l'arbre cosmogonique. Les Nymphes Hespérides, compagnes du dragon, siégeaient, leur nom l'indique, en un vague Occident qui reculait à mesure que s'élargissait l'horizon de la géographie hellénique; elles atteignirent ainsi l'extrême bord du fleuve Océan, là où les navigateurs phéniciens élevèrent les colonnes symboliques d'Astarté et de Melkarth, les colonnes d'Hercule, près des promontoires qui terminent l'Afrique et l'Europe; là où s'ouvrait le Tartare d'Hésiode, où leur père Atlas, frère de Prométhée, soutenait l'énorme faix du ciel.

Héraklès vint, tua le dragon et ravit les fruits d'or. Chemin faisant, il avait étouffé Antée, fils de la Terre. Les Hespérides furent changées en constellation. La fable ajoute que le héros libérateur soulagea le Titan, et porta sans fléchir le céleste fardeau. Toutes les circonstances de ce mythe étrange ne révèlent-elles pas la nature aérienne, céleste et solaire de la force héracléenne, *bia hérakléiè?* Les mythologues ont recherché gravement si les pommes hespérides étaient des oranges ou des citrons. Quelques-uns ont soutenu que c'étaient des brebis, des troupeaux. Et il se pourrait qu'ils n'eussent pas tort. Souvenez-vous du bélier à la toison d'or. La vérité est que le même mot en grec, *mèlon*, se trouve signifier pomme et brebis. De là une équivoque dont s'amusaient les hommes et les enfants. « Ils étaient enfants en ceci », dirait La Fontaine. Diodore de Sicile ne raconte-t-il pas que les enfants plantaient dans les pommes offertes au dieu quatre petits bâtons pour les faire ressembler aux *mèla*, aux brebis des Hespérides? C'est que Héraklès est, par excellence, un ravisseur de troupeaux. Qu'il attaque Nélée dans l'Elide, ou Diomède en Thrace, qu'il triomphe d'Eurytos, d'Augias ou de

Géryon, toujours et partout il enlève des chevaux ou des bœufs. Ainsi d'Hermès, ainsi de Hèlios ou d'Apollon. Vous savez ce que cela veut dire. L'an dernier, en parcourant le Rig-Véda, nous avons vu que tel est l'enjeu des combats célestes. Les Indra, les Varouna, les Agni, les Rudra, les Pouchan luttent pour les bœufs. En assiégeant les cavernes, les montagnes, les citadelles des Asouras, ils n'ont qu'un but, la délivrance des vaches, des cavales, des princesses captives, retenues par les dragons du ciel, par les démons des nuées stériles. Comme Héraklès chez Augias, il font passer dans les étables immondes un fleuve de clarté ou de pluies purifiantes, et rendent à la lumière les troupeaux prisonniers. Ces images appartiennent aux souvenirs les plus antiques des races indo-européennes.

L'histoire de Géryon — Stésichore d'Himère, fin du VIe siècle, avait écrit une Géryonide — repose sur les mêmes données. Fils de l'Eclair et des eaux (Chrysaor, Callirhoé), le triple géant possède, soit en Epire, soit en Ibérie, soit même à Rhodes, soit dans l'île rouge, *Erythie*, un magnifique troupeau de bœufs rougeâtres (les nuées du couchant), gardés dans une caverne obscure, — au seuil de la nuit — par le bouvier Eurution, par le chien à deux têtes Orthros (Vritra) et même par Kerberos qui en a cinquante, réduites plus tard à trois. Héraklès accomplit son office ordinaire, perce de ses flèches maître et gardiens, et, chassant les bœufs devant lui, les conduit à Mycènes ou à Tirynthe, à travers mille aventures qui n'importent guère. Le mythe nous intéresse à d'autres titres ; c'est un des premiers que les Latins aient empruntés aux Grecs ; ou du moins, si la fable de Cacus est italiote, ils ont substitué au vainqueur indigène, au dieu sabin Semo Sancus ou Recaranus, le héros hellénique. Dans sa célèbre thèse *Hercule et Cacus*, le pro-

fesseur Michel Bréal démontre comment une homophonie fortuite permit de transférer à l'humble génie Herculus ou Herculès, le gardien de l'enclos, non seulement la victoire d'Héraklès sur Géryon-Cacus, mais encore tous les autres exploits du héros hellénique.

A Géryon se rapporte aussi une ingénieuse hypothèse de M. Clermont-Ganneau, éminent orientaliste. Une coupe de la belle époque représente les divers épisodes de la lutte. Géryon, sous la forme de trois guerriers, est trois fois abattu par Héraklès. Au centre, figure le géant triple et un; M. Clermont-Ganneau a vu dans ce décor l'imitation de scènes souvent placées sur des monuments ou objets égyptiens, notamment d'un groupe de trois captifs liés ensemble. Les artistes grecs l'auraient copié en l'altérant. Rien de plus admissible en thèse générale; les Grecs ont reçu les arts de l'Orient par l'intermédiaire des Phéniciens. Mais quant au Géryon de la Fable, il est antérieur à tout rapport des Hellènes avec l'Egypte. C'est un mythe indo-européen. Les Grecs n'avaient nul besoin de suggestions étrangères pour imaginer des monstres à plusieurs corps et à plusieurs têtes, les *triçiras*, les *tricéphales*. Ils fourmillent dans les Védas; ils pullulent dans toutes les mythologies indo-européennes.

« La lutte du fils d'Alkmènè contre Géryon, dit Alfred Maury, n'est qu'un cas particulier de la rivalité établie par la Fable entre les dieux et les géants. »

On peut en dire autant de la descente aux enfers. Aïdès, désormais Hadès ou Ploutôn, possède, non moins que Géryon, un troupeau gardé par Ménoïtès (le titan Ménoïtios) et par Cerbère. Héraklès perce Hadès de ses flèches, comme Indra fait des Asouras, il brise les côtes au bouvier, délivre en passant ses amis Thésée et Pirithoos, ou le dernier seulement, enchaîne Cerbère et

enlève les vaches. Euripide le fera redescendre au sombre séjour pour en tirer la charmante, la sublime Alceste. Je rappelle ici que les Hespérides, Atlas, Géryon et le Tartare occupent les mêmes régions, aux confins du fleuve Okéanos, aux bornes de l'Occident; ils sont enveloppés dans la même fantasmagorie.

Mais des traditions empruntées aux mystères d'Eleusis (Maury), une confusion inévitable entre Héraklès et Osiris-Sérapis (le soleil mort et ressucité) vinrent ajouter des traits nouveaux à la légende primitive. « L'arrivée dans l'empire des morts d'un personnage aussi redouté qu'Alcide ne pouvait s'offrir à l'imagination que sous les couleurs les plus merveilleuses. Son entrée dans le Tartare en frappe d'épouvante tous les habitants, qui fuient en gémissant comme une volée d'oiseaux; absolument comme, dans la légende chrétienne (Evangile de Nicodème), on voit les démons glacés d'effroi à l'arrivée du Christ, qui est aussi représenté luttant avec Hadès. » C'est le soleil, le héros sauveur, qui traverse la nuit ténébreuse, pour en sortir à l'aurore, pour rentrer dans la carrière, sur sa nef d'or ou sur sa barque radieuse.

L'œuvre divine est sans fin, mais l'œuvre humaine, le travail héroïque a ses bornes. La Fable se lasse et s'épuise. Assez longtemps l'homme-dieu a terrassé le monstre, brisé l'ennemi, sauvé, enrichi le monde, délivré les victimes de la jalousie céleste, fécondé les femmes et la nature. L'heure du repos va sonner. Voici venir l'apothéose : Sophocle et Euripide vont, par une dernière épreuve, rendre au héros fatigué l'éternelle jeunesse.

Vendu comme esclave par Hermès, en expiation d'un meurtre, Héraklès a subi l'amour de la Lydienne Omphale (dont le nom rappelle l'Omphalos sacré de Delphes); il s'échappe; il reparaît en Eubée, puis en Trakhinie et s'apprête à marcher contre un certain Eurytos (Cf. Eury-

tion, le bouvier de Géryon) et contre une ville fabuleuse de Thessalie, *Oikhaliè*. C'est alors qu'il reçoit de la jalouse Déjanire la tunique empoisonnée par ses propres flèches, trempées jadis dans le sang de l'hydre, la tunique du Centaure Nessos. Dévoré, affolé par le virus infaillible, il monte sur un bûcher que ses amis ont construit par son ordre. Transfiguré par la flamme, enveloppé d'un nuage, il monte au ciel où l'attend son épouse immortelle; il monte comme Agni, comme Soma, fils purifié de la flamme sainte. Tout l'univers grec célèbre cette ascension grandiose, et la transmet à l'univers romain. Stoïciens, orphiques, théosophes de tout poil l'exaltent à l'envi.

Après le culte de Zeus et d'Apollon, il n'en était pas de plus répandu que celui d'Héraklès. Parmi les villes où il eut des temples, on cite : Argos, Bura, Corinthe, Mégalopolis, Olympie, Sicyone, Sparte, Stymphale, Tégée; Athènes, Marathon, Mélite, Diomée, Collytos, Acharnes, Hephestia; Thèbes, Thisbé, Typha, Hyettes, Thespies, Coronée, Mycalesse, Phocis, Alysia, Erythrée, Amphaxos, Calatia, Epidamne, Philippes, Olynthe, Thasos, Rhodes, Soli, Métaponte, Tarente, Crotone, Agrigente, Panorme, Syracuse. La liste serait inépuisable. Sans parler des sanctuaires où le héros était parèdre de quelque autre divinité, Apollon, Athènè, etc. Il y avait, cela va sans dire, des temples d'Héraklès dans toutes les villes du nom d'Héraklée. Là il était chez lui, comme fondateur et patron.

Le culte d'Héraklès donne une impulsion extraordinaire au culte des héros. Non pas qu'il eût été jamais négligé, puisqu'il fut le fondement de la famille, de la phratrie et de la cité. Mais il semble que les anciens héros, dieux humanisés ou ancêtres divinisés, les Persée, les Thésée, les Amphiaraos, les Tirésias, les Ulysse,

les Agamemnon, les Achille se soient retrempés, aient puisé une nouvelle jeunesse dans la renommée du héros par excellence. Bien plus, il en surgit de nouveaux par milliers. Il suffisait, pour en créer, et des plus honorés, des plus riches en domaines et en offrandes, d'inscrire sur une statue, sur le fronton d'un temple, le nom d'une ville ou d'une tribu, au masculin ou au féminin, d'un athlète vainqueur, d'un sage, d'un personnage historique et réel.

« C'est ainsi (Maury) que les dix tribus d'Athènes établies depuis la réforme de Clisthènes (vi^e^ siècle) rendaient un culte aux antiques héros athéniens dont elles choisirent les noms, Erechthée, Ægée, Pandion, Leôs, Akamas, Œnéos, Kékrops, Hippothoon, Ajax, Antiochos. » Plus tard, sur un ordre, sollicité sans doute, de l'oracle de Delphes, les Athéniens sacrifièrent à d'autres héros qu'ils associèrent à leurs grands dieux. Thèbes avait de même ses héros, dont plusieurs passaient pour fils d'Œdipe. Thasos honorait un prétendu fils d'Héraklès, Théagénès ; Tégée, Tégéonès ; Ténédos, Ténès. Pergame, Cyzique, Temnos, Tmolos, Dokimia en Phrygie, Tomes sur l'Euxin, Ænéa (Ænéas) en Macédoine, étaient également pourvues d'éponymes. Les Kythnéens adoraient Ménédème ; les Téniens, Callistagoras ; les Déliens, Anios ; les Laconiens, Astrabacos et Lycurgue. « Protésilas était le héros d'Eléonte en Chersonèse. » Sybaris se déifiait elle-même en la personne de Sybaris ; et « Alabanda rendait un culte fervent à Alabandos ».

Un mot dicté ou échappé à la Pythie, un adroit subterfuge, quelque accident fortuit, érigeait en divinités les mortels les plus obscurs. Pausanias raconte qu'un athlète, nommé Cléomédès, pourchassé pour quelque méfait, se réfugia dans le temple d'Athènè et se cacha dans un coffre. Quand on ouvrit le coffre, il avait dis-

paru, et il ne reparut plus. Il était donc ressuscité. Et voilà pourquoi Cléomèdès eut des autels à Astypalée. Un autre athlète vainqueur, Euthymos, avait, selon l'usage, des statues, une à Locres en Italie, sa patrie, une autre à Olympie. Il arriva que ces deux statues furent frappées de la foudre le même jour. L'oracle, consulté, ordonna que l'on offrît à Euthymos (vivant) des sacrifices comme à une divinité.

Et pourquoi, en effet, attendre la mort des héros pour leur rendre un culte ? Est-ce que le sage Bias de Priène, est-ce que Lycurgue, n'étaient pas, durant leur vie, doués des vertus, du génie que vénéraient en eux les Grecs du VI[e] et du V[e] siècle? Est-ce que la nature divine manquait, de leur vivant, à tous les héros d'Homère ? Non, ils étaient déjà demi-dieux, puisqu'ils avaient reçu d'un dieu ou d'une déesse cette même part de leur être à laquelle on éleva, depuis, des autels. Ainsi pensait Empédocle, lorsqu'il se présentait comme un dieu à ses concitoyens d'Agrigente. Ainsi raisonnèrent les contemporains d'Alexandre le Grand, d'Antigone, de Ptolémée, de Démétrios Poliorcète, de Démétrios de Phalère, etc. A la première réquisition, à la première indication, les Athéniens, déchus hélas ! décernèrent la divinité, élevèrent des statues aux conquérants, aux vainqueurs, aux passants dangereux ou bienveillants.

Ces aberrations déplorables, tristes exemples suivis dans le monde entier, n'étaient qu'une déviation du culte des ancêtres. « Les héros, en principe, étaient les âmes des morts illustres, qu'on supposait pourvues, dans l'autre vie, des qualités qu'elles avaient déployées en ce monde. » Ces âmes, d'abord fantômes tristes voltigeant aux plages lointaines d'Okéanos, inspiraient plus de terreur que d'amour. On attribuait à leur colère ou à leur mauvaise humeur les catastrophes, les épidé-

mies, les accidents. Mais, Hésiode les ayant logés en des régions heureuses, on s'habitua à compter sur leur bienveillance, on les invoqua dans le danger ; les Æacides contre les Perses, Myiagros contre les mouches; on les convia aux fondations de villes, aux poses de première pierre ; on les porta dans les combats, les processions; on les prit comme garants dans les traités. Enfin, la superstition populaire se joignant au patriotisme local, la dévotion s'attacha aux héros avec une ferveur qui manquait souvent au culte des dieux, où la réflexion naissante commençait à reconnaître de simples noms donnés aux aspects de la nature.

Une autre plaie vint s'ajouter au culte des héros, — le culte des *daimones*, *théoi chthonioi*, dieux souterrains, à peine distincts des premiers, mais sans nom, foule des âmes malveillantes ou propices dont le vieux Tartare est la demeure ordinaire; tandis que les héros, selon Hésiode, voltigent dans l'air, autour des hommes, veillant sur les actions, sur les peines et les récompenses.

Assimilés à tout le fretin surnaturel, cauchemars du rêve (Empousa, Mormo, Mormolukeion, Lamia, vampires et loup-garous) ; nymphes innomées, génies des arbres, des rochers, les démons, de l'aveu du philosophe Thalès (grand homme pourtant), remplissaient le monde. C'est à eux qu'étaient consacrés les nombreux autels du dieu inconnu, *deo ignoto ;* et il est plus que probable que Paul ne l'ignorait pas, lorsqu'il vint jouer sur ces mots devant l'Aréopage. A ces vagues légions de héros et de démons appartiennent les génies et anges gardiens qui, selon Pindare (*Olympiques*, XIII, 105 ; *Pythiques*, III, 109) président à la naissance et protègent la vie de chaque mortel. Les *Alastors*, destructeurs, les *Prostropaioi* qui aiment le sang et le meurtre, les *Lusioi*, *Apotropaioi*, qui délivrent et qui détournent, les *Agathodaimones* et *Kakodai-*

*mones* mâles et femelles, ouvrirent leurs rangs à des divinités quelquefois anciennes, mais dont le caractère purement allégorique avait cessé de faire illusion, *Tukhè Poleôs*, la fortune de la cité, *Némésis*, les *Moirai*, les *Poinai*, destinées, châtiments, même les *Erynnies*, si puissantes aux temps fabuleux.

Ce n'est pas tout; cette multitude de *deuteroi théoi*, dieux de second ordre, recueillit encore ces froides entités, déjà connues d'Homère (*Atè*, *Eris*) et d'Hésiode (*Eros*, *Aisa*, *Kratos*, etc.) : Bonne humeur, Franchise, Equité, Tranquillité, Exactitude, Guerre, Loi, Motif, Discussion (Pindare); Nécessité (*Anankè*), (temple à Corinthe); l'Injure et l'Impudence (culte à Athènes), la Persuasion (*Peithô*, Sicyone), la Pudeur (*Aïdôs*, Sparte, Athènes), la Pitié, (*Eléos*), l'Elan (*Hormè*), la Renommée (*Phèmè*); *Ekekheiria*, la Trêve sacrée, *Agôn* (la Lutte), la Paix, la Mort, le Rire, la Crainte, l'Occasion (*Kairos*), l'Ivresse, la Modération, la Tempérance, etc., etc.

C'est ainsi qu'au sein même, au plus fort, du magnifique mouvement intellectuel et esthétique qui faisait coup sur coup surgir les beaux temples de Pœstum, d'Agrigente, de Sicyone, d'Œgine et d'Athènes, les statuaires Canachos, Phidias, Alcamène, Scopas, le peintre Polygnote, et les Pindare, les Eschyle, les Epicharme, les Sophocle, les Héraclite et les Démocrite, enfin le siècle de Périclès; une théosophie séduisante et déplorable, un mysticisme énervant, et une immense, une aveugle superstition préparaient — dès l'apogée — la décadence du génie hellénique. Nul n'a plus contribué à cet affaissement, à cette dégradation d'une race si vaillante et si belle, que le dieu de l'orgie sacrée, Dionusos, Bacchos.

---

# XVI

## DIONUSOS

Sens probables de ce nom. — Dieu des Thraces, et par suite du vin et de l'orgie, mangeur de chair crue, déchireur d'hommes, il descend à la fois, d'île en île jusqu'en Crète, où il devient Zagreus, et, sur les rives asiatiques de l'Egée, jusqu'en Lydie et en Phrygie où il se confond avec Bassareus, Sabazios, Bagaios (d'où le nom de *Bakkhos*); puis, sur la côte d'Europe, chez les Minyens d'Iolkos, en Phthiotide, en Béotie où il trouve sa mère Sémélè, en Phocide où il partage avec Apollon le sanctuaire delphique, en Attique où il pénètre, sous le nom d'Iakkhos, dans les Mystères d'Eleusis. — C'est de Crète que son culte a passé dans le Péloponnèse. — Dionusos est mentionné trois fois dans l'*Iliade* et l'*Odyssée*. — Hésiode connaît Sémélè. — Précieux *Hymne homérique* où le dieu, enlevé par des pirates tyrsènes de l'Egée, change en dauphins les matelots. L'analogie du mot *delphus* avec Delphes a joué un rôle considérable dans la légende de Dionusos. — Autres hymnes où se forme la légende contée par Pindare. — Explication des mythes de Sémélè et d'Ariadnè. — Propagande furieuse des bacchantes et des sectateurs de Dionusos autour du Parnasse, du Cithéron et du Taygète en Laconie. — Le dieu se civilise et s'affine en Attique, où son culte prend un développement extraordinaire : grandes et petites *Dionysies*, *Oschophories*, *Lénées* rustiques et urbaines, *Antesthéries*, *Eleuthéries*. — C'est dans les *Dionysies* attiques que le drame et la comédie naquirent du *Dithyrambe* et des *Chœurs* alternant avec le récit. — Le Dionusos lydo-phrygien, conquérant l'Asie jusqu'à l'Inde, rencontre en chemin Osiris avec lequel Hérodote le confond volontiers. — Attys, autre mort ressuscité. — Complexité de ce personnage, place qu'il occupe dans la triade Eleusine. — Meurtre et résurrection de Zagreus. — *Passion* de Dionusos. — Sa descente aux enfers. — Il renaît en Iakkhos.

Comme Héraklès, Dionusos est encore un de ces dieux retardataires, qui, laissés derrière elles par les plus

anciennes tribus helléniques, sont venus à diverses époques réclamer leur place dans le panthéon national. Ils y sont rentrés l'un et l'autre avec éclat, mais pour accomplir des œuvres très différentes : le premier pour donner l'exemple des fortes vertus, de l'héroïsme viril, — non sans excès et sans défaillances, — mais, en somme, de la santé physique et morale; le second, pour surexciter les fureurs malsaines de l'orgie, et, bien que ses fêtes barbouillées de lie aient ouvert la carrière aux inventeurs de la tragédie et de la comédie, pour énerver les corps et les âmes par l'ivresse morbide du mysticisme. Et cependant, le plus méritant des deux a conquis l'Olympe à grand'peine; il a dû en forcer l'accès par ses exploits surhumains ; l'autre s'y est glissé tout d'abord, et en qualité de dieu.

Leurs titres étaient égaux. Fils de Zeus, ils avaient l'un et l'autre une mère mortelle. Pourquoi donc Héraklès est-il resté le premier des héros ? Pourquoi Dionusos, dieu dès sa naissance, s'est-il, très vite, élevé au rang des plus puissants immortels ? C'est que Héraklès, en vertu de sa nature atmosphérique, lumineuse et solaire, ne pouvait revendiquer aucun office dont quelque autre dieu ne fût déjà investi. Dionusos arrivait, soit de la Thrace, soit du fond de l'Orient, pourvu d'une fonction spéciale ; il était le dieu du vin, peut-être de tous les breuvages enivrants, du nectar et de la libation sacrée. Cet emploi était le sien, et il ne le partageait avec personne. De là sa divinité, secondaire d'abord, mais incontestée ; de là, aussi, le rôle important qui plus tard lui échut dans la liturgie et les Mystères.

Son nom, qui sans doute en avait remplacé un autre beaucoup plus antique, — car il n'a qu'un rapport lointain avec la mission du dieu, — n'a pas été non plus étranger à sa fortune. Il contient visiblement, en effet,

le nom du dieu suprême, ou plutôt, comme paraît l'avoir tardivement soupçonné Euripide, le nom de *Dionè*, forme féminine de Zeus, nom que porte, sur un célèbre vase de Naples, une des deux femmes qui préparent l'offrande à côté d'un Dionusos rustique. La tradition, qui a toujours vu en Dionusos, le Zeus de Nusa, me paraît de moins en moins admissible ; les variantes lesbiennes *Zonnusos*, *Zonnuxos*, ne s'y rapportent guère ; d'autre part, on ne connaît pas de dieu, sauf les héros éponymes, et peut-être Athènè, qui porte le nom d'une ville. Et de quelle ville ici ? D'une fabuleuse Nusa qui a été transportée partout où a pénétré le culte de Dionusos. On ne s'est pas contenté, en effet, d'en supposer, peut-être d'en construire une, en Béotie, mais on en a semé d'autres en Eubée, en Thrace, à Naxos, en Carie, en Cappadoce, en Pisidie, en Palestine, en Arabie, et dans l'Inde ; bien plus, à mesure que la prononciation confondait le son *u* avec le son *i*, toutes les villes et pays du nom de *Nisa*, *Niséa*, *Nisos* se donnèrent pour patries du dieu ; puis certains mythographes s'amusèrent à rattacher à Dionysos, le pauvre roi Nisus avec son cheveu fatal. La terminaison *ûsos* peut être un double ou triple suffixe pronominal, rien n'est plus commun ; ou encore un masculin de *ushas*, l'aurore védique, ou une variante de *us-ra*, la pluie, la liqueur ; je rappelle en passant la courte prière : *Huson, Zeu !* Pleus, o Zeus ! — et la fable qui fait des *Hyades*, nymphes pluvieuses, les nourrices de Dionusos. *Ushas*, qui renferme la racine *ush* brûler, (latin *ustus*, *urere*, *aurum*, *aurora*) ne convient pas moins à un dieu notoirement céleste (fils de Zeus), et igné, dont le thyrse, le sceptre, est le même *narthex* qui permit à Prométhée le vol du feu, et dont la mère est morte de la splendeur de Zeus, comme l'Aurore védique périt au toucher du Soleil.

De la Thrace, c'est-à-dire des régions fort vagues entre les monts Hémus et l'Olympe, Dionysos s'établit d'abord fortement en Macédoine, comme Héraklès, mais non pour guérir, pour écarter les maux ; au contraire : il est mangeur de chair crue, *Omèstès*, *Omadios*, déchireur d'hommes, *anthroporhaïstès ;* ces épithètes confirment ce que nous savons du naturel féroce, sanguinaire, de ses premiers adorateurs, de cette ivrognerie furieuse qui était tenue pour suprême félicité par les peuples et par les rois péones, bistones et macédoniens. Le culte du dieu du vin se répandit à l'orient et au sud, par terre et par mer, trouvant des centres nouveaux d'expansion, à Thasos, à Lemnos, à Ténédos, à Lesbos, à Chios, à Samos, surtout à Naxos ; puis, à la fois, en Crète, où il s'identifia aisément avec un dieu local, Zagreus, en Lydie, où il s'assimila Bassareus ; et en Phrygie où il se confondit avec Sabazios, ou Bagaios : c'est là qu'il devint Baccheios, Baccheus et Bacchos (nom employé par Hérodote). C'est de Crète que semblent l'avoir reçu la Laconie et le Péloponnèse.

Dans la Grèce continentale, il atteignit assez rapidement le pays des Minyens, Pagase, Iolcos, Orchomène, la Phthiotide, la Béotie, où il trouva sa mère Sémélè, la fille de Kadmos et d'Harmonia, la Phocide et le nord de l'Attique. Vint-il en ces contrées avant ou après Héraklès? Je ne saurais le dire ; il semble lui avoir emprunté les deux serpents étouffés par un dieu au berceau. Il rencontra, lui aussi, Apollon sur le Parnasse et obtint de lui, bon gré mal gré, le partage de certaines attributions prophétiques et musicales, la conduite des Muses et des chœurs, une place dans le sanctuaire de Delphes.

On imagina plus tard que le tombeau de Dionusos était situé dans l'Omphalos même, sous le trépied de la

Pythie. Ce qui est certain, c'est que des divinités nombreuses occupaient avant lui ces cantons de l'Hellade, et que l'intrus, malgré la faveur enthousiaste des femmes et des vignerons, ne s'y établit pas sans résistance, sans luttes violentes. C'est ainsi qu'il se heurta, comme Hèraklès, à la jalousie de Hèra. Celle-ci le frappa d'une folie furieuse ; il n'en guérit jamais.

La légende centrale, à laquelle se relièrent plus ou moins toutes les fables des îles et de l'Orient, s'élabora lentement en Béotie. Elle était en voie de formation dès les temps homériques. Mais le nom de Dionusos n'apparaît guère plus de trois fois dans l'*Iliade* et l'*Odyssée*.

Au chant VI de l'*Iliade*, Diomède dit à Glaukos : « Le fils de Dryas, le vaillant Lykourgos n'a pas vécu longtemps après avoir fait la guerre aux dieux. Ce héros jadis poursuivit, sur le mont sacré de Nusa, les nourrices du délirant Dionusos. Frappées par l'homicide Lykourgos, les Thyades laissent tomber leur thyrse ; le dieu effrayé se plonge dans les eaux de la mer, et Thétis le reçoit tout tremblant dans son sein, tant les menaces d'un homme l'ont saisi d'épouvante. Mais les dieux s'indignèrent. Le fils de Kronos priva Lykourgos de la vue, et sa vie ensuite fut de courte durée, car il était haï de tous les immortels. » Au chant XXIV de l'*Odyssée*, le vase apporté par Thétis pour recevoir les cendres d'Achille est « un présent de Dionusos, chef-d'œuvre d'Hèphaïstos ». Enfin Ulysse conte aux Phéaciens un singulière version de l'histoire d'Ariadnè : « Je vois ensuite Phèdre, Prokris, et la fille du sage Minos, la belle Ariadnè, que jadis Thésée enleva de la Crète pour la conduire dans les murs sacrés d'Athènes, mais il ne parvint pas à la posséder : Artémis, dans l'île de Dia, tua la jeune vierge accusée par Dionusos. » Hésiode connaît « Sémélè, la Kadméenne, qui amoureusement

unie à Zeus, mortelle enfanta un immortel, un illustre fils, le joyeux Dionusos. » Il nous apprend que Dionusos (*Théogonie*, 940-949) aux cheveux d'or, prit pour épouse la blonde Ariadnè, fille de Minos, et que Zeus exempta celle-ci de la mort et de la vieillesse » ; il a remarqué que « les dons de l'exubérant Dionusos apportent aux humains des peines autant que des joies. »

Quelques détails de plus sont fournis par certains hymnes homériques (VII$^e$-VI$^e$ siècle). Le plus ancien nous montre le fils de Sémélè, semblable à un adolescent, dans la fleur de la jeunesse, regardant la mer du sommet d'un saillant promontoire. « Sa belle chevelure brune flottait, et, autour de ses robustes épaules, il avait un manteau de pourpre. Soudain des pirates Tyrrhéniens — notez qu'il n'y avait plus guère de Tyrrhéniens dans l'Egée passé le X$^e$ siècle — qui écumaient ces parages, voient le dieu, se font signe, sautent à terre et l'enlèvent sur leur beau vaisseau. Ils l'avaient pris pour un fils de roi et leur dessein était de le charger de liens, et de le vendre en quelque port de refuge. Mais les liens tombaient d'eux-mêmes ; et le dieu s'assit, souriant de ses yeux bruns. Seul le pilote eut conscience d'un danger. « Malheureux, cria-t-il, quel est ce dieu puissant que vous enchaînez ? Notre navire ne peut le porter. C'est Zeus, ou Apollon à l'arc d'argent, ou Poseidôn; il est semblable non aux mortels, mais aux dieux qui habitent les palais de l'Olympe. Allons, déposez-le à terre, gardez-vous de porter sur lui les mains, de peur que son courroux ne suscite les vents et la tempête. » Mais le chef, gourmandant le pilote : « Veille aux agrès et tends la voile. Quant à celui-ci, j'espère qu'il arrivera ou en Egypte ou à Chypre, ou chez les Hyperboréens, ou plus loin encore ; il finira par nous dire quelque chose des siens, de ses frères, de ses

richesses ; c'est une divinité qui nous a envoyé une telle prise. » Et voici que de grands prodiges éclatent aux yeux. C'est d'abord un vin délicieux, parfumé, qui coule, exhalant sa douce odeur à travers le sombre navire. Puis une vigne, projetant ses rameaux couverts de grappes suspendues, monte jusqu'au haut de la voile, tandis qu'autour du mât grimpait un lierre fleuri, couvert de graines gracieuses ; des couronnes éclosent aux chevilles des rameurs. La stupeur saisit les nautoniers, ils pressent le pilote de regagner la terre. Mais le dieu, changé en lion, rugit à la proue, une ourse furieuse se dresse à ses côtés. Le capitaine est saisi par le lion ; les matelots, sautent à la mer et s'y changent en dauphins. Le pilote seul trouva grâce devant le « retentissant Dionusos, qu'enfanta la cadméenne Sémélè, amoureusement unie à Zeus ». — Salut, dit l'aède, fils de la belle Sémélè ! Celui qui t'oublierait, ne saurait donner de charme à ses chants. » Visiblement, nous avons ici une variante d'une bizarre aventure d'Apollon (Hymne I), lorsque ce dieu, sous la forme tout à fait imprévue d'un dauphin gigantesque, saute sur le pont d'un navire crétois, qui faisait voile du côté de Zacunthos, et que par cent merveilles, illuminant et dorant au loin les choses et les êtres, il décide l'équipage à débarquer dans le golfe de Crissa et à se consacrer au culte d'Apollon-dauphin, c'est-à-dire delphien : *Delphios*, *Delphinios ;* de même que *delphus*, le ventre, avait suggéré l'idée de l'*Omphalos* (*umbilicus*), nombril du monde, de même la ressemblance entre *Delphoi* et *Delphin* avait entraîné la métamorphose d'Apollon en dauphin. Ensuite, les affinités particulières que nous avons signalées entre Apollon et Dionusos, l'expansion du culte dionysiaque dans les îles, ont transféré d'un dieu à l'autre l'aventure, fort modifiée il est vrai, du navire et du dauphin.

L'hymne XXV nous retrace dans leur simplicité première les fêtes du Dionysos rustique. « D'abord, chantons Dionysos, dieu bruyant couronné de lierre, illustre fils de Zeus et de la glorieuse Sémélè, que nourrirent des nymphes aux belles tresses, l'ayant reçu en leur sein, du roi son père. Elles le soignèrent tendrement dans les vallons de Nysa ; et, par la volonté de son père, il grandit dans une grotte parfumée, *compté parmi les immortels*. Mais lorsque les déesses l'eurent élevé, digne de nombreuses louanges, il se mit à parcourir les retraites des forêts, enveloppé de lierre et de laurier ; toutes les nymphes le suivaient, il marchait à leur tête, et le bruit de leurs pas remplissait la forêt immense. Ainsi, je te salue, ô Dionysos, riche en raisins, fais qu'avec joie nous reprenions encore le cours des saisons. »

Entre cet hymne et le suivant, XXVI (malheureusement fragmentaire), la légende s'est développée et répandue au loin : « Les uns disent, fils de Zeus, *cousu dans sa cuisse*, que Sémélè, s'étant unie au dieu que réjouit la foudre, t'a enfanté à Drakane ; d'autres disent, dans la venteuse Icare ; d'autres, à Naxos ; d'autres, vers le tourbillonnant Alphée (Elide) ; d'autres enfin, ô roi, prétendent que tu es né à Thèbes ; tous parlent contre la vérité. Le père des dieux et des hommes t'a enfanté loin des mortels, se cachant de Hèra au sein blanc. Il est une Nusa, haute montagne, couverte d'une forêt, loin de la Phénicie, près du cours du fleuve Aiguptos.... » Le reste est mutilé. Il y est question de nombreuses statues dans les temples, de complètes hécatombes sacrifiées tous les trois ans. La fin nous ramène une sorte de refrain consacré : « Nous, les aèdes, nous te chanterons en commençant et lorsque nous cesserons ; à qui t'oublie, il n'est point permis de se souvenir des chants sacrés. Salut, et salut à Sémélè, qu'on appelle aussi Thyonè. »

Nous venons de rencontrer pour la première fois une des circonstances les plus connues de la naissance du dieu, enfermé dans la cuisse de Zeus. Pindare nous contera que, à l'instigation de Hèra, la vaniteuse Sémélè supplia son amant divin de se montrer à elle dans tout l'éclat de sa puissance souveraine. Zeus, cédant à cette fantaisie, apparaît couronné de rayons, brandissant la foudre ; et Sémélè tombe morte pour avoir vu face à face le dieu tonnant. C'est alors que Zeus tire du sein maternel et cache en sa propre cuisse l'embryon qui sera Dionysos, surnommé *dithurambos*, *dimètôr*, deux fois né. Maury rapproche ces épithètes d'un nom donné à Agni, à Soma, *dvidja*, *dvidjanman*, deux fois né aussi, fils de la flamme de l'autel et de la lumière céleste. L'assimilation proposée me laisse dans le doute. Car si, d'une part, le vin a pris dans la liturgie grecque la place du *Soma*, d'autre part les Hellènes ne paraissent avoir gardé aucun souvenir de *Soma*, en tant que liqueur fermentée, aucune trace non plus du mot Agni (le latin *Ignis*, le slave *Ohni*). Il n'y a là sans doute que des coïncidences, des idées et fictions parallèles. Il me semble, d'ailleurs, que l'action bizarre de Zeus n'est qu'une variété d'un mythe qui nous est familier. Ouranos a emprisonné ses enfants, Kronos a dévoré les siens, Zeus a enfermé dans son ventre Métis enceinte d'Athènè ; de même il place dans sa cuisse le fils de Sémélè ; seulement, le sens du mythe s'est oblitéré ; alors, pour en pallier la puérilité, l'insignifiance, on a imaginé l'imprudence et la mort subite de la mère foudroyée. Tous ces ornements cachent une vérité des plus banales, soupçonnée encore des mythographes qui ont donné pour mère à Dionusos *Gè*, *Dèmètèr* et même *Korè*, l'*Axiokersa* cabire, assimilée à *Perséphonè*. Sémélè, dit Fr. Lenormant, n'est qu'une forme béotienne de *Thémélè*,

la *Terre*, fécondée par l'atmosphère orageuse, par le dieu de la pluie et de la foudre, *Purisporos*, *Brontogénès*. Le germe formé dans son sein a besoin, pour naître et pour fructifier, de l'incubation céleste ; tel est le simple mystère de la double naissance de Dionusos. « Que le corps de ton père soit pour toi le sein maternel, jeune Dionusos, » dit Euripide (*Bacchantes*, 526), qui emprunte peut-être ses paroles à quelque hymne thébain ; et il fait ajouter par le chœur : « J'instruirai les Thébains à t'adorer sous le nom glorieux de *Dithurambos*. »

« L'éducation du demi-dieu, dit Maury, devint un des sujets les plus populaires de la mythologie hellénique, comme en témoignent les monuments et les vases peints. Dionysos y est figuré enfant et porté par Hermès à ses nourrices. » Un autre motif souvent reproduit, indiqué déjà par Homère et par Hésiode, c'est l'aventure d'Ariadnè, soit abandonnée à Naxos, soit ramenée en triomphe par son époux. Ariadnè, peut-être *Ariagnî?* (la vénérable), fille de Minos, était une déesse (peut-être lunaire) de la fertilité. La fable de son hymen et de son abandon se rapporte déjà à ces mythes asiatiques qui symbolisaient les périodes de fécondité et de stérilité terrestres, l'été et l'hiver. « Son sommeil, notamment, est une allusion au sommeil de la nature pendant la saison des frimas. C'est aux alternatives de réveil et de sommeil de la végétation que se rapportent les deux genres de fêtes, les unes gaies et les autres tristes, que l'on célébrait en l'honneur d'Ariadnè, » comme au reste, les divagations mystiques, et fort creuses, qui vont dénaturer le culte primitif du Dionysos béotien.

Nous avons vu que ce culte, apporté à Thèbes par une invasion thrace, s'y est implanté violemment. Les tragédies légendaires de Lycurgue, de Penthée, tué par sa mère Agavè, plus tard d'Orphée déchiré par les

Ménades, les courses effrénées de femmes furieuses sur le Parnasse et le Cithéron, rappellent cette période de sauvagerie sanguinaire. Ces manifestations extravagantes, ne furent jamais oubliées, mais elles perdirent leur caractère de férocité antique, et s'associèrent à des divertissements, soit naïvement licencieux, soit épurés, relevés par des inspirations religieuses et esthétiques. Dionysos avait fraternisé avec Apollon ; l'influence des Muses tempérait et guidait l'enthousiasme bachique. C'est surtout en Attique, au contact d'une population artiste et spirituelle, que le jeune éphèbe au visage de femme se corrigea quelque peu de ses instincts grossiers. Euripide peut dire de lui : « Dionysos est le dieu des plaisirs ; il règne au milieu des festins parmi les couronnes de fleurs ; il anime les danses joyeuses au son du chalumeau. Il fait naître les rires folâtres et dissipe les noirs soucis ; son nectar, en coulant sur la table des dieux, augmente leur félicité, et les mortels puisent dans sa coupe riante le sommeil et l'oubli des maux. » Il s'en faut bien toutefois que la décence présidât à ces fêtes ; mais les anciens, peu vêtus, ne rougissaient guère. Et je ne parle pas de ces orgies de femmes, d'où les hommes étaient exclus, solennités nocturnes et funèbres du solstice d'hiver, *Nyktèlies*, *Triétéries*, où le deuil, l'ivresse, les torches, les cymbales surexcitaient jusqu'au délire et à l'hystérie les Bacchantes, Clodones, Ménades, Thyades, Mimallones, armées de la férule et du thyrse magique. Non, je parle des pompes joyeuses et des *thiases* pacifiques qui, aux champs ou à la ville, réunissaient tout le peuple, tous les sexes, tous les âges pour célébrer la maturité du raisin, la vendange et le pressoir, et le vin nouveau : Anthestéries, Lénéennes, Dionysies, etc. Vous en jugerez par quelques traits recueillis çà et là.

Aristophane, dans ses *Acharniens*, nous a laissé un

tableau des petites *Dionysies* champêtres, où régnait, encore de son temps, toute la naïveté des premiers âges. Après qu'on avait imploré le dieu, la famille se rendait processionnellement au temple pour y sacrifier. La fille marchait devant comme canéphore ; suivaient les enfants, les esclaves, portant l'emblème viril, enfin le père de famille fermait la marche en chantant l'hymne « phallique. » Des courses entre porteurs de grappes, des danses sur l'outre pleine terminaient les *Oschophories* et les *Lénéennes* rustiques. Les fêtes urbaines, Lénées d'automne, Anthestéries printanières, grandes Dionysies, recevaient un éclat tout particulier des libéralités des riches citoyens, des opulentes matrones et des magistrats de la cité. Elles comportaient de grands festins, des danses, des luttes, des processions et mascarades, accompagnées de pantomimes et de chants sacrés. Une cavalcade escortait jusqu'au Céramique une vieille image de Dionysos, jadis apportée d'Eleuthères à Athènes. Ce nom d'Eleuthères a singulièrement aidé à la transfiguration mystique du dieu, *Eleuthéreus*, *Lusios*, « le libérateur » ; il a procuré quelques bonnes journées aux esclaves et aux captifs, auxquels on accordait un congé en l'honneur de Bacchos. Les chœurs des jeunes garçons portaient le masque, *kômos*, et s'exerçaient aux grimaces, aux poses grotesques, tant de fois figurées sur les vases peints. Des hommes vêtus en Satyres, faisaient cortège à des chars d'où pleuvaient les bons mots, les injures, et les fleurs. « Oui, s'écrie Pindare, c'est maintenant l'heure de répandre sur la terre qui s'épanouit d'une nouvelle jeunesse les bouquets de violettes odorantes, de mettre des roses dans ses cheveux ; la flûte a fait retentir de mélodieux accords, et les chœurs chantent Sémélè à la riche parure... Oui, invoquons *Bromios* (le bruyant), le dieu de la joie, l'enfant du père tout-puissant et de la

vierge cadméenne. » C'était une réjouissance universelle de plusieurs jours : les élèves faisaient des présents aux sophistes leurs maîtres ; les enfants au-dessus de trois ans sautaient, couronnés de fleurs, autour de petites chapelles. Le *Lénéon* (sanctuaire) était jonché de toutes ces fleurs nouvelles, tandis que, au fond du sanctuaire, l'épouse de l'archonte-roi, accompagnée de quatorze femmes âgées et vénérables, choisies par l'archonte et liées par un serment, offrait pour le salut de l'État, selon des rites gravés sur une table de pierre, un sacrifice mystérieux. Ainsi tout se mêlait en ces solennités, l'inconscience enfantine et l'allégorie poétique, la candeur des vierges et l'obscénité voulue des pseudo-Satyres et des adolescents protégés par le masque, la grosse joie populaire et la gravité touchante de ces vieilles femmes priant pour la gloire d'Athènes.

Parmi toutes les attractions qui faisaient affluer la Grèce et l'Ionie aux Dionysies athéniennes, la partie du chant acquit rapidement la première place. C'est que, de l'hymne ou dithyrambe, et des chœurs, se dégageaient peu à peu le dialogue dramatique, la tragédie, le drame satyrique et la comédie. Figurez-vous, dans quelque prairie ou sur une vaste place, un échafaud (éléos) où montaient tour à tour les bons chanteurs, chargés de déclamer le dithyrambe, l'éloge du dieu, pièce composée par Stésichore ou Pindare, ou Simonide. A l'entour allaient et venaient en mesure des groupes de *Choreutes* couverts de peaux de cerf ou de mouton, couronnés de lierre, d'if, de chêne, qui répétaient ou développaient le refrain, au son des crotales et des grelots agités par la foule des Ægipans et des Satyres. Ce diseur de dithyrambe fut longtemps le premier venu. Thespis, semble-t-il (d'après Charles Magnin), eut l'idée de le remplacer par un acteur véritable, et de combiner les

évolutions et les chants du chœur avec le dithyrambe ou monodie, ou *récit*. Phrynichos apporta plus d'art à ces compositions, sortes d'*odes-symphonies*, dirions-nous aujourd'hui. Enfin Eschyle, mettant le récit en action, substitua le dialogue à la monodie, dialogue raide encore, et symétrique, parfois d'autant plus puissant. Le drame satyrique — un seul nous reste complet, le *Cyclope* d'Euripide — demeura plus fidèle à la bouffonnerie bachique. Mais les chœurs, si habilement employés par Eschyle et par Aristophane, marquèrent longtemps encore les origines de la tragédie et de la comédie ancienne.

Dans les fêtes qui viennent de nous arrêter un instant, le caractère thébain de Dionusos domine encore ; et cependant le dieu y est déjà singulièrement agrandi, relevé peut-être, faut-il dire, à son rang originel de fécondateur universel, de principe de la végétation. Il reste par excellence le dieu du vin qui inspire et qui délivre ; mais tous les autres fruits, la figue, notamment, sont un don de ses mains. C'est que, de très bonne heure, les traditions orientales et crétoises ont pénétré en Grèce, les unes, naturellement, par les colonies éolo-ioniennes, alliées d'Athènes, les autres par le Péloponnèse. Toute la côte d'Eolie et d'Ionie célébrait des Dionysies, peut-être avant que le jeune dieu eût été accueilli en Attique par la déesse Athènè elle-même ; et tout de suite le cortège du *Bromios*, du *Lénéos*, s'était accru d'un contingent oriental, Silène et sa bande et Priape et les *Onocentaures*, compagnons du Lydien Bassareus, dont Dionusos prit la barbe noire, le costume (*bassaris*), le nom et les aventures ; le *Tmolos* devint sa montagne natale ou du moins sacrée ; il visita Midas en ami, et les *Nysa* parsemèrent toute l'Asie Mineure. Ce dieu lydien, *Bassareus*, qui, d'après Lenor-

mant, était dérivé d'un mot signifiant renard (animal solaire : les renards de Samson), Bassareus donc, comme tout dieu-soleil, était un voyageur, un conquérant. Sa grande fête annuelle, au mont Tmolos, était une commémoration de son retour victorieux. Aussitôt, les villes grecques de la côte, adoptant le cycle des exploits de Bassareus, célébrèrent Dionusos vainqueur des Amazones, sauveur d'Ephèse, maître de l'Orient. Le Dionusos d'Euripide, transformé déjà par l'influence lydienne, est le conquérant de la Phrygie, de la Médie et de la Bactriane. On le voit sur un beau vase peint (du IVe siècle), assis entre les deux bosses d'un chameau, escorté d'acrobates, de Lydiens et de Bassarides. Le cercle des conquêtes dionysiennes s'étendit avec la prépondérance ou la domination grecque. La moindre ressemblance dans les attributs suffisait pour assimiler à Bacchos et le phénicien Baal-Khammon, dieu solaire de la Libye, et les arabes Dusarès, Ourotal, et l'hébreu *Jahvè-Sabaoth*, à cause de la *vigne d'or* du temple, et les dieux de Syrie, de Mésopotamie, etc., Melkarth, Hadad, Sardanapale ; enfin, après Alexandre, Soma, le Bacchus indien. Hérodote, tout rempli des fables arrangées par les prêtres d'Egypte, avait sans peine identifié Dionusos avec Orisis, lequel — comme tous les dieux cités — avait dans ses symboles les raisins, les épis, le thyrse et la nébride (peau de cerf). L'erreur d'Hérodote ne porte que sur l'origine de Bakkhos, mais non sur certains caractères qui étaient communs au dieu grec et à Osiris, visiteur, puis roi des enfers, soleil caché. Nous allons voir ces traits paraître sur la physionomie du Dionusos mystique. Rien d'étonnant que Bakkhos ait parcouru l'Egypte, l'Ethiopie, la Libye, qu'il ait rencontré et vaincu en Syrie, tout en fondant Damas, le géant Askos (*l'Outre*), en Arabie Lykourgos, son ancien

ennemi béotien et, dans l'Inde, la cuisse même de Zeus, le mont *Mérou* (Strabon, xv). (Cuisse se dit *Mèros* en grec). Alexandre avait tout intérêt à appuyer ces légendes qui établissaient, à son avantage, une comparaison entre lui et un puissant dieu, dont il avait renouvelé l'œuvre et égalé la gloire. Second Bakkhos, fils comme lui de Zeus, d'Ammon, il avait droit à l'immortalité et aux honneurs divins.

On ne pense pas que le Bassareus lydien fût très différent d'Attis le parèdre de Cybèle, d'Adon, l'époux d'Aschéra, ni des dieux phrygiens Bagaios et Sabazios. L'assimilation de Dionusos avec ceux-ci ne fut pas moins rapide qu'avec le premier.

La mythologie phrygienne, fort obscure en ses détails, repose sur la plus simple des données, l'union d'un principe mâle, inégal, intermittent, avec une puissance féminine constante, toujours prête à la fécondation et à l'enfantement. Le premier, céleste et solaire, à la fois humide et igné, est sujet aux vicissitudes des saisons, l'été, l'hiver. La seconde, semblable à elle-même en tout temps, la Terre, la Nuit profonde ou vaguement éclairée par la lune et les étoiles, se lamente des éclipses ou des défaillances de l'époux, se réjouit du réveil printanier de la force virile. Tantôt le dieu est languissant, engourdi, mort, efféminé, hermaphrodite, eunuque, mutilé : c'est Anchise, Pâris-Alexandros, Adgistis, Attis, Adonis ; tantôt il ressuscite, il revit ; ivre d'amour et d'énergie, il redevient le père et le maître resplendissant : c'est Sabazios, Bagaios, Papas, Mazeus, Midas qui change en or ce que touchent ses mains et ses regards. Alors tout est joie, danse, chansons, folie. Rien n'est assez insensé, assez extravagant, assez crûment obscène pour exprimer le ravissement, la frénésie voluptueuse, extatique, de la grande déesse chthonienne,

du Sipyle, du Latmos et de l'Ida, *Mâ*, *Kubèlè*, *Aphroditè*. Rien ne se prêtait mieux que le culte et le personnage de Dionusos à ces débordements de joie enthousiaste et de désolation profonde. — Mais j'allais omettre deux éléments accessoires et qui viennent compliquer encore les religions de l'Asie Mineure : l'un, qui s'est glissé dans la cosmogonie d'Hésiode, c'est la maternité universelle et primordiale de la Terre ; l'autre c'est la vertu purifiante et vivifiante des eaux, eau des fleuves, eau ou liquide sacré de la libation. De là tant de fables étranges où le dieu mâle, ciel ou soleil, est présenté comme époux de sa mère ; de là ces bains mystiques, ces onctions saintes qui rendent à la déesse épuisée la beauté et la jeunesse, la virginité et la fécondité. Un bain de ce genre terminait la fête d'Atys. A Pessinunte, c'était la pierre sacrée que l'on plongeait dans l'eau. Il est curieux (Maury) de retrouver des cérémonies analogues chez les Grecs et d'autres nations européennes, pour des divinités ayant également le caractère de mère. A Argos on baignait solennellement Pallas ; Hèra se trempait aussi dans une source enchantée ; c'est dans les eaux de l'Eurotas que Léda s'abandonnait au cygne divin. Rappelons encore une coutume des Germains, rapportée par Tacite ; dans une île de la Baltique, l'image de Hertha, la Terre, était lavée tous les ans dans un lac mystérieux.

Sabazios était, après Atys, le dieu le plus important de la Phrygie. On a rapproché son nom du sanscrit *sabhadj*, honoré, et d'une exclamation, *Saboi*, Saboé, « salut, gloire » que les fidèles poussaient en l'honneur d'Atys. Ainsi, du cri *Euoi*, *Evoé*, s'était formé un des noms de Bacchus, *Euios*, *Evius*. Les lieux consacrés à Sabazios se nommaient *Saboi*. Ce dieu était appelé *pankoiranos*, souverain de l'univers. Fils de Kaprios

(le bouc, proche parent des Satyres et cher à Dionusos), il s'unit à Kubèlè, sa mère, sous la forme d'un serpent, d'un dragon, l'*Ophionée* d'une cosmogonie attribuée à Phérécyde; ou sous la forme d'un taureau. — Dionusos est aussi *tauréos*, et de même la plupart des dieux mâles, indo-européens ou sémitiques. — Quoi qu'il en soit de ces fictions confuses et fragmentaires; que Sabazios fût une variante de *Mèn*, *Lunus* (divinité mâle de la lune), un parèdre ou une épithète d'Atys, de Papas, de Bagaîos, un Zeus phrygien, il s'est si profondément identifié à Dionusos qu'on peut malaisément démêler, dans les *Sabazies* grecques, ce qui appartient au dieu hellénique, ce qui vient de l'Asie. Maury, cependant a, de son mieux, éclairé ce sujet obscur.

Ainsi, dit-il, « le Dionysos *Khoiropsalès* ou à sexe féminin, adoré à Sicyone, n'est évidemment qu'une métamorphose de l'hermaphrodite Atys, confondu avec Sabazios ou Mèn. Le rôle que jouent, dans la légende du dieu de Nysa, Midas et Silène, dénote plus sûrement encore, une origine phrygienne ». Silène, le précepteur, Midas, l'ami de Dionusos et le propagateur de son culte, étaient d'antiques divinités de l'Asie. Si Midas, l'adversaire, le rival d'Apollon, avait des oreilles d'âne, c'est comme les Gandharvas indiens, musiciens célestes, avaient des têtes de cheval. L'âne, prophète en Judée, comme on sait, n'est pas, en Asie, un animal méprisé. Il n'importe; c'est bien de Phrygie que Dionusos, maintenant Bakkhos, a ramené Silène et l'Ane, l'un portant l'autre, et les Onocentaures, et tous ces personnages qui fraternisent aisément avec les Nymphes et les Satyres. Mais nous ne pouvons ici qu'effleurer une foule de questions, intéressantes en elles-mêmes, obscures seulement et que n'a pu élucider encore l'érudition la plus minutieuse. Il nous suffit de constater que Dionusos nous

revient d'Asie, plus dissolu, plus efféminé, plus troublant que jamais, traînant après lui une foule de compagnons fort équivoques et un fatras de mythes, innocents au fond, mais bizarres et comme enveloppés de mystagogie lubrique, délire d'une imagination malsaine. Il a grandi pourtant. L'inventeur du vin, le joyeux meneur de l'orgie champêtre est désormais le conquérant du monde, le dieu de la nature entière et, ce qui importe plus encore, un dieu mort et ressuscité, à la fois céleste et infernal.

Cette conception, ou du moins le germe de cette conception se retrouve dans les croyances primitives des Pélasges ou des Thraces ; elle était connue de tous les initiés aux mystères kabiriques. Vous vous souvenez qu'un des Kabires était mis à mort par ses frères et rappelé à la vie par certaines déesses, assimilées à Artémis, à Athènè, à Aphroditè. Cette tradition, mise de côté, oubliée par la mythologie grecque proprement dite, avait été emportée en Italie par les Etrusques, et déposée, d'autre part, en Crète, où elle s'était sourdement développée. C'est en Crète qu'elle s'est attachée à la légende de Dionusos, de Bakkhos.

Zagreus, dieu enfant, fils de Zeus, avait été, comme Zeus lui-même, confié à des Daktyles, à des Corybantes, ou à des frères aînés qui l'élevaient à l'insu des dieux dans quelque grotte de l'Ida crétois. Un jour, il est attiré par des traîtres, ses propres frères, qui lui présentent un jouet, appât fait pour son âge. On le massacre. On dépèce son cadavre. Ses lambeaux sont jetés et bouillis dans une chaudière. Puis ses meurtriers, couronnés de pourpre vont les enterrer au pied d'une montagne. Comment s'est formée cette fable ? il est bien difficile de le savoir, tant elle a été défigurée par les mythographes et par les compilateurs chrétiens qui

nous l'ont transmise. Il semble que les luttes cosmiques soient au fond de ce mythe. Zagreus serait un Ouranos, un Zeus assailli et vaincu par les Titans. Quant au meurtre, rappelle-t-il le temps des sacrifices humains, ou l'immolation des enfants au Moloch sémitique? Rien de plus vraisemblable. Au reste, les accessoires ont pris ici beaucoup plus d'importance que le fond. Zagreus ressuscité se trouva composé de morceaux tout neufs, qui sans doute ne lui avaient jamais appartenu : tout ensemble étaient entrés en lui Sabazios, Osiris et Dionusos.

Des théosophes — les orphistes — dont nous résumerons bientôt les théories, s'étaient attachés, vers le VI[e] siècle, à remanier toute la mythologie. Ils s'emparèrent de Zagreus, du Dionusos crétois, lui donnèrent pour mère Perséphonè, séduite par Zeus avant qu'elle eût été enlevée par Pluton; le sang divin, versé soit par les Kabires, ou par les Korybantes, ou par les Titans, devint la sève, la semence universelle, le principe de vie enfermé dans le sein de la terre ; l'intervalle entre la mort et la résurrection, ce fut l'hiver, l'apparente stérilité sous laquelle se cache le travail, la fermentation du sang, du monde chthonien. « (Maury) Dionysos étant l'âme universelle, et les âmes humaines en tirant leur source, ce sang devenait le germe des êtres, et les humains étaient alors représentés comme issus du sang de Zagreus; ils en étaient la chair, les membres; et le vin consacré à Dionysos devenait ainsi l'image de la communion des hommes (*Proclus*). Voilà pourquoi Dion Chrysostome dit que les hommes sont issus du sang des Titans. »

Pendant cette période d'occultation, Dionusos voyage et règne aux enfers. Ces idées étaient courantes au V[e] siècle; Aristophane a osé nous en léguer une délicieuse

parodie : la comédie des *Grenouilles*. Le dieu, peu rassuré, poltron jusqu'à la colique, descend au pays des morts pour juger entre Eschyle et Euripide, qui se disputent la palme tragique ; idée fort ingénieuse, puisque le théâtre est issu des fêtes de Bakkhos. Dans la donnée orphique, Dionusos descend dans l'Erèbe, soit pour y renaître dans le sein de Perséphonè, soit pour l'épouser, soit pour rendre à la vie et à l'immortalité sa mère Sémélè ; en bon fils, il tire sa mère après lui et l'associe à sa divinité. L'assomption suit l'ascension.

Onomacrite, contemporain d'Hipparque, passe pour avoir, en un de ses poèmes (qu'il attribuait à Orphée raconté le meurtre affreux, les souffrances, la *passion* de Dionusos. *Passion*, *pathèmata* : c'était le terme consacré. Le même auteur avait recueilli ou inventé tous les détails de la résurrection. Une seule partie du corps mutilé avait échappé aux bourreaux, le cœur — bientôt l'organe mâle. — Pallas donc enleva ce débris, quel qu'il fût, et le porta à Zeus. Indigné de tant de scélératesse, le souverain des dieux lança la foudre sur les fratricides, et chargea ensuite Apollon de recueillir les membres dispersés. Celui-ci s'acquitta de cette recherche, et ensevelit sous le mont Parnasse les restes arrachés à la fureur des monstres. Nous avons parlé, au début, des relations entre Apollon et Dionusos et d'un tombeau delphique du fils de Sémélè. C'est par ce souterrain ténébreux, qu'on montrait, en effet, dans le sanctuaire de Delphes, que Dionusos-Zagreus opéra sa descente aux enfers.

Ce que les Egyptiens racontaient (Maury) d'Osiris tué par son frère Typhon et ses complices, et coupé en treize ou vingt-six morceaux, est sans doute entré de fort bonne heure dans l'histoire du dieu crétois. C'est dans le Nil qu'Isis dut chercher les membres dispersés de son époux. Un seul organe, essentiel, lui échappa ; un pois-

son, l'Oxyrrhynque, l'avait avalé. Il fallut le remplacer par une vaine image qu'Hérodote a vu jouer, dans les magnifiques processions égyptiennes, un rôle des plus significatifs. Bref, Isis ne ressuscita qu'un Osiris refroidi, un soleil éteint digne désormais de régner sur les morts, tandis que Horus, époux de sa mère, succédait à Osiris dans le ciel des vivants. Ces analogies (Maury) expliquent comment, dans les derniers temps, le culte de Sérapis (Osiris mort) fut associé à celui de Dionysos-Zagreus.

Le sort du dieu grec, du dieu orphique, plutôt, ne fut pas aussi triste que celui d'Osiris. S'il descend aux enfers, il ne s'y attarde pas ; il est vrai qu'il en remonte sous la forme d'un enfant, jeune soleil issu du soleil éteint. Tel il apparaîtra dans les Mystères d'Eleusis, sous le nom d'Iakkhos, tour à tour fils, nourrisson, époux de ses parèdres Dèmètèr et Korè.

Je résume les principaux traits d'un tableau trop chargé.

Dionusos est une antique divinité thrace, atmosphérique et lumineuse, humide et ignée, sans doute adorée par des tribus qui avaient trouvé la vigne et l'art d'en tirer le vin. Il entra en Grèce avec le caractère et le titre de dieu du vin, mais sans perdre tout à fait son antique dignité. Dieu du vin, de la joie et de la végétation universelle, dieu inspirateur, il rencontra en Thessalie, en Béotie, une vive résistance de la part des hommes et des dieux. Finalement accepté comme ami et allié par Apollon et les muses, introduit en Attique par Athènè elle-même, il reçut du pauvre comme du riche un accueil enthousiaste. Dans ses fêtes naquit la récitation lyrique, puis le dialogue, soutenu par des chœurs, enfin le théâtre grec.

Tandis qu'il frayait ainsi sa voie dans l'Hellade, Dionusos courait d'île en île jusqu'à Naxos, puis jusqu'en Crète.

Du Bosphore, ou de Naxos, il gagnait la côte d'Asie, puis la Lydie et la Phrygie. Associé au dieu lydien Bassareus, il acquérait la renommée d'un conquérant universel, vainqueur pacifique des Mèdes, des Bactriens et des Indous. Il parcourait l'Asie avec un nouveau thiase de Bassarides, de Silènes, de rois à oreilles d'âne. Déjà fort lié en Lydie avec Cybèle, il s'assimile, sous le déguisement phrygien de Sabazios, à divers dieux fils et amants de cette déesse, tous dieux à la force intermittente, mutilés ou morts durant la saison froide, ressuscités et vaillants au retour du printemps. Tel est précisément le cas d'un Osiris en Egypte, d'un Zagreus en Crète; celui-ci, notamment, est assimilé à Dionusos-Bassareus-Sabazios-Bakkhos, lui donne une nouvelle mère, la reine des enfers, Perséphonè. Mort en Zagreus, Dionusos ressuscite en Iakkhos, dans les Mystères d'Eleusis.

# XVII

## DÈMÈTÈR

Antiquité de Dèmètèr (variante thrace ou pélasge de Gaîa, Pammèteira, Rhéa, Thémis, Dèô, Brimô, Hippô, etc.) — Sa légende attique, sommairement connue d'Homère et d'Hésiode, se développe dans un grand hymne homérique (VII^e s.), et s'achève par une intime union avec celle de Dionusos-Zagreus-Iakkhos. — Enlèvement de Perséphonè (Perséphassa, Korè, Despoina) par Aïdès (Aïdoneus, Ploutôn, Zeus Khthonios); c'est l'énergie souterraine qui fait pousser les germes, et qui, au printemps, s'échappe avec eux des enfers. — Aïdès peu à peu s'efface devant Dionusos, qui est tantôt le frère, tantôt l'époux ou le fils de Korè, ou même de Dèmètèr. — Les Mystères d'Eleusis, qui sont tout d'abord une représentation des aventures de l'une et l'autre déesses, s'imprègnent bientôt du mysticisme orphique et dégénèrent en aberrations fanatiques sur l'expiation, la rédemption, etc. et la médiation d'un dieu mort et ressuscité. — L'initiation, longtemps refusée aux Doriens et aux ennemis d'Athènes, aux adolescents même, finit par être prodiguée aux enfants et aux passants. — L'existence des Mystères s'est prolongée jusqu'aux derniers temps du paganisme.

Il n'est guère de culte plus ancien que celui de la Terre. Mais cette divinité a reçu plusieurs noms et fourni divers personnages, selon qu'elle était honorée comme puissance cosmique et mère universelle (*Gaîa*, *Pammèteira*), comme infernale et fatidique, comme forte et solide, comme humide et changeante, *Thémis*, *Rhéa*, comme productrice des animaux, surtout des chevaux, Hippô, enfin comme déesse des moissons, Dèmètèr. Celle-ci, apportée, dit-on, avec la culture de l'orge, par

une invasion thrace, peut-être sous le nom de *Brimô* ou de *Dèô*, a fini par se substituer à la plupart des autres divinités telluriques, réduites à une situation honoraire ; et, tout en se créant une légende personnelle des plus compliquées, elle a gardé en grande partie leurs attributs, que l'on voit reparaître dans les *Thesmophories* et dans les célèbres *Mystères* d'Eleusis. Les Athéniens l'appelaient *pélasgis*, la pélasgique, pour marquer son autochthonie — ils se vantaient, vous le savez, de leur origine pélasgique — et, que l'on s'en rapporte ou non à ses prêtres, les Eumolpides, issus d'un fabuleux héros thrace (Eumolpos), on ne saurait douter que le culte de Dèmètèr ne fût établi à Eleusis avant la réunion des diverses *Athènai* en une seule ville, avant la conquête d'Eleusis par les Athéniens. Jusqu'à cet événement, dont la date est indéterminée, la déesse végétait, sans doute, assez obscurément dans son humble bourgade : sa renommée s'était répandue quelque peu, mais non ses aventures.

Homère sait qu'elle a de longues tresses blondes, que, « cédant aux désirs de son âme, elle s'est unie d'amour à *Jasion*, dans les guérets d'un champ fertile », et que le Zeus akhéen frappa de la foudre le héros audacieux. C'est là une fable étrangère aux mythes éleusiniens ; les Akhéens l'auront rencontrée en Thessalie ou chez les Minyens d'Iolcos, avec les souvenirs des Argonautes ; car *Jasion*, *Iason*, comme *Iasios*, dieux sauveurs et bienfaisants, appartiennent à ces régions.

Hésiode connaît Dèmètèr pour une très auguste déesse, fille de Kronos et Rhéa, sœur et épouse de Zeus, mère de Persèphonè. Cette dernière est, dans l'*Odyssée*, la chaste, l'inexorable souveraine des enfers ; dans la *Théogonie*, il est dit que, du consentement de Zeus, elle fut enlevée et épousée par Aïdoneus. Dans *les Travaux*

*et les Jours*, le poète donne une fois à Dèmètèr le nom de *Athènaiè;* il ne manque jamais de rappeler que les céréales sont un don sacré de Dèmètèr, à la belle couronne; il établit déjà des relations étroites entre les moissons et les forces souterraines; — et c'est un trait des plus notables, puisque de ces rapports découlent toutes les fictions et toute la liturgie d'Eleusis. Il recommande au laboureur d'invoquer *et Zeus Chthonios et la sainte Dèmètèr.*

Ainsi quatre personnages, deux couples qui, à bien des égards, ne sont que des doublets l'un de l'autre, commencent à se dessiner, Zeus et Dèmètèr, Aïdès et Perséphonè. Aïdès étant Zeus considéré comme Chthonios, Perséphonè, ravie par Aïdès, est simplement une Dèmètèr chthonienne; et de constants échanges pourront s'opérer entre les époux, les oncles, frères, parents et enfants. On peut admettre que, vers le VIII^e siècle, les aèdes étaient en possession de tous les éléments du mythe; dès le VII^e, la première partie de l'histoire est achevée; il n'y sera plus ajouté que des accessoires aussi superflus que nombreux; quant à la conclusion, elle se fera attendre jusqu'à l'assimilation de Dionusos avec Zagreus, avec un Zeus Chthonios, époux ou fils de la Dèmètèr Chthonia, de Perséphonè.

Le grand hymne homérique à Dèmètèr est donc ici fondamental. C'est le texte le plus ancien qui raconte l'enlèvement de Perséphonè, la douleur, la course de la mère éplorée et la fondation du sanctuaire d'Eleusis. Et il est antérieur à la fusion du culte de Dionysos avec celui des deux grandes déesses. Je la résume, en la commentant.

Je chante, dit l'aède, Dèmètèr aux beaux cheveux, déesse vénérable à la faucille d'or, aux riches moissons; et sa fille à la démarche légère, que, du consentement

de Zeus, Aïdoneus enleva dans une riante prairie, comme elle se jouait, en cueillant des fleurs, avec les nymphes aux puissantes mamelles, filles de l'Océan. Parmi les roses, les glaïeuls, les jacinthes, les belles violettes, une touffe éclatante de narcisses, dont les cent corolles faisaient l'admiration des hommes et des dieux, embaumait la vaste plaine de Nysa et le vaste ciel et l'abîme salé des mers. C'était là le piège que la Terre avait préparé, pour complaire à l'insatiable Aïdès. A peine la vierge attirée a-t-elle étendu les mains vers ce trésor champêtre, que le sol s'ouvre, livrant passage aux chevaux immortels du dieu souterrain. Le fils de Kronos emporte sur son char d'or la jeune déesse en pleurs. Elle résiste ; elle crie, elle invoque en vain le souverain des dieux. Mais Zeus, complice du rapt, était alors assis dans un de ses temples, savourant quelque gras sacrifice ; et nul parmi les dieux, nul parmi les humains n'entendit les plaintes de la fille désolée et les cris de ses compagnes chargées de fleurs. Seuls, la bienveillante Hécate, la fille de Persès, en sa grotte profonde, et le roi Hèlios, illustre fils d'Hypérion, universel témoin, avaient entendu les appels de la victime. Aussi longtemps que la déesse vit le ciel étoilé, les flots impétueux, les rayons du soleil, elle ne désespéra pas de retrouver sa vénérable mère et la famille des dieux éternels. Et les cimes des monts, et les gouffres marins retentissaient de ses gémissements. Sa mère auguste, enfin, les entendit ; et son cœur fut percé d'une douleur aiguë. Les cheveux épars, jetant sur ses épaules un voile sombre, la mère vénérable s'élança comme un oiseau sur la terre et sur les vagues. Pendant neuf jours, cherchant au hasard, secouant des torches enflammées, elle parcourut le monde, sans qu'un augure, un messager des dieux ou des hommes voulut lui révéler la

vérité. Neuf jours elle oublia l'ambroisie et le délassement des bains parfumés. Quand vint la dixième aurore, Hécate la rencontra et lui dit ce qu'elle savait, mais elle ignorait le nom du ravisseur. Hèlios fut plus explicite : « Fille de Rhéa, puissante Dèmètèr, le coupable, c'est l'assembleur de nuages, c'est Zeus qui, à son frère, accorda une florissante épouse. Aïdoneus l'a enlevée sur son char et l'entraîne au ténébreux empire. Mais, déesse, fais trêve à ta douleur, à ta colère impuissante. Ce n'est pas un gendre indigne de toi que le roi des régions infernales ; il est aussi ton frère, issu des mêmes parents, honoré du tiers de l'héritage paternel. » Ainsi parla le fils d'Hypérion, et ses coursiers agiles emportèrent son char, étendant leurs ailes d'or.

Ce discours accrut l'indignation de la déesse. Irritée contre Zeus, abandonnant l'assemblée des dieux et le vaste Olympe, elle s'enfuit jusqu'aux cités des hommes, déguisée et méconnaissable. Elle s'arrêta seulement auprès du palais de Kéléos, qui régnait alors sur l'odorante Eleusis. Tout à fait semblable à ces vieilles nourrices de rois, fidèles économes des riches maisons, elle se reposait sous un vaste olivier près du puits de Parthénia, lorsque quatre belles filles, dans toute la fleur de la jeunesse, vinrent puiser en des cruches d'airain l'eau nécessaire aux besoins domestiques. C'étaient les filles de Kéléos. Elles virent la bonne vieille et, lui parlant avec douceur, l'invitèrent à chercher quelque emploi dans les demeures voisines, soit chez le sage Triptolème, chez Dioclès ou Polyxénos, soit chez l'irréprochable Eumolpos ou chez Dolichios, enfin chez leur propre père, où un petit garçon tout jeune pourrait être confié à ses soins.

Après leur avoir conté une fable qui rappelle sensiblement les récits mensongers d'Ulysse dans l'*Odyssée*,

histoire de pirates qui l'auraient enlevée en Crète pour la vendre et dont elle aurait enfin trompé la surveillance, la déesse accepte la proposition et, sous le nom de *Dèô*, toujours enveloppée du voile sombre qui descend et tournoie autour de ses pieds, elle suit les princesses qui, relevant les plis de leur péplos, légères comme des biches, bondissantes comme les génisses dans la prairie, s'élancent vers le chemin creux où roulent les chars. La matrone Métanire, ayant à la mamelle son enfant nouveau-né, se lève pour recevoir l'étrangère; un moment elle est saisie de terreur, car elle a cru voir se répandre sur les portes un reflet divin, et monter jusqu'au plafond la tête de Dèô; tremblante, elle lui offre son trône d'or. Voilée, muette, immobile, sans faire un geste, sans goûter ni mets ni breuvage, la déesse demeure longtemps les yeux baissés, consumée par le regret de sa fille à la riche ceinture. Cependant, les caresses, les gaietés innocentes de la jeune Iambè, déridèrent peu à peu la sainte, la vénérable déesse. La reine Métanire lui ayant présenté une coupe remplie d'un vin doux comme le miel, elle préfère un breuvage mêlé d'eau et de farine avec du pouliot broyé (le fameux *Kikéon*). Alors, prenant le vase « l'auguste Dèmètèr accomplit les choses sacrées ». Puis, s'adressant à Métanire: « Femme, je te salue de tout mon cœur, puissent les dieux te combler de biens. J'élèverai ton fils, et j'espère que les soins de sa nourrice le garantiront des enchantements. Car je connais les herbes salutaires et je sais le remède aux pernicieux sortilèges. » L'enfant prospérait sur le sein, sous le souffle de la nourrice divine, oint d'ambroisie, pareil à un dieu. Mais une nuit que la déesse avait jeté son nourrisson dans le feu pour le mettre à l'abri de la vieillesse et de la mort, la mère, réveillée par hasard, ne put retenir un cri d'étonnement.

« Humains ignorants et insensés, s'écria Dèmètèr, incapables de prévoir les suites de leurs actes ! O femme, je plains ton imprudence. Car j'atteste, et c'est le grand serment des dieux, j'atteste l'onde redoutable de Styx ; ton enfant chéri, j'allais le délivrer à jamais de la mort, l'associer aux honneurs impérissables. Et maintenant, le charme est rompu ; il ne m'est plus possible de le soustraire à la vieillesse et aux destinées. Sa gloire, du moins, ne périra point, parce qu'il a monté sur mes genoux, dormi dans mes bras. Je suis Dèmètèr, bienfaitrice vénérée des dieux et des mortels. Mais, allons, que tout le peuple, sous la ville et le superbe rempart, au sommet du Kallikhoros et de la colline dominante, me bâtisse un grand temple et un autel. Moi-même je vous initierai à mes orgies, afin que désormais vous en pratiquiez les rites et que vous apaisiez mon esprit. »

A ces mots, la déesse change de taille et d'aspect ; sa vieillesse s'évanouit ; sa beauté resplendit. De ses voiles parfumés se dégage une odeur délicieuse ; une lumière émane de son corps immortel, et le palais est plein de rayons comme si la foudre l'eût traversé. Dèmètèr a disparu, laissant flotter sur ses épaules ses boucles blondes.

Mais lorsque le puissant Kéléos, ayant convoqué à l'agora le peuple, d'origines diverses, eut ordonné, puis achevé la construction du sanctuaire, la déesse accepta cet asile. Là, toujours ulcérée, toujours voilée de noir, elle cesse de présider aux travaux des champs. Année terrible et cruelle ! La terre n'eut à faire germer aucune semence ! Dèmètèr les avait toutes cachées. Les bœufs au labourage traînèrent vainement la charrue recourbée. Alors, la race entière des humains, dénuée d'orge blanche, eût péri sous les atteintes de la cruelle faim ; bien plus, elle eût privé les dieux de récompenses et de sacrifices, si Zeus n'y eût songé sérieusement. Il envoie

Iris, porteuse de douces paroles ; Dèmètèr ne fléchit pas. Il envoie tous les dieux tour à tour. Chacun offre des présents magnifiques ; chacun promet de nouveaux honneurs, et tout ce qu'elle pourra désirer chez les immortels. La mère courroucée repoussa toutes ces avances. « Ce que je veux, dit-elle, c'est ma fille. Je ne remonterai pas sur l'Olympe, je ne permettrai pas à la terre d'enfanter des moissons, avant que j'aie vu de mes yeux ma fille aux regards attrayants. »

Il fallait céder. Le subtil meurtrier d'Argos, Hermès à la baguette d'or, fut député vers l'Erèbe et, par de douces paroles, obtint d'Aïdoneus un sacrifice que Zeus jugeait nécessaire ; il trouva le seigneur aux sombres cheveux assis sur sa couche auprès de son épouse attristée : « Le père Zeus, leur dit-il, m'ordonne de ramener à la lumière l'illustre Perséphonè, afin que Dèmètèr, l'ayant vue de ses yeux, renonce à de funestes desseins. Cette mère irritée prétend affamer les humains et priver les dieux de leurs honneurs. »

Il dit, et le roi des morts accède en souriant aux désirs du souverain céleste. « Va, dit-il, Perséphonè, auprès de ta mère voilée de noir ; mais ne t'afflige pas outre mesure ; je ne suis pas un époux indigne de toi, moi le frère du roi suprême. A ton retour, tu jouiras ici des plus grands honneurs et tu régneras, sache-le, sur tout ce qui respire. Toujours les pervers seront punis, à moins que par des sacrifices, par l'accomplissement des rites, ils ne s'assurent ta bienveillance. » Toutefois il attire à part la déesse toute frémissante de joie, et lui fait manger secrètement quelques grains de grenade, craignant qu'elle ne se laissât retenir à jamais près de sa mère vénérable. Aussitôt, il attelle lui-même ses coursiers immortels. Elle monte sur le char d'or ; Hermès a pris le fouet et les rênes. Ni les ténèbres

épaisses, ni les mers, ni les fleuves, ni les vallées verdoyantes, ni les cimes des monts ne retardent l'essor des chevaux rapides; ils volent, fendant la profondeur des airs; ils ne s'arrêtent que devant le temple embaumé où demeure Dèmètèr à la belle couronne; et la mère et la fille, courant comme des Ménades des montagnes à travers les sombres forêts, tombent dans les bras l'une de l'autre. Tout un jour, unies de sentiments, pleines d'une mutuelle tendresse, elles épanchent leurs souvenirs, échangent les caresses et les présents agréables. Perséphonè raconte son enlèvement, ses larmes, ses cris désespérés. « Enfin te voilà, dit la mère, tu vas demeurer avec moi, avec le père, maître des sombres nuées. Mais aurais-tu accepté là-bas quelque nourriture magique? S'il en est ainsi, tu retourneras pour un tiers de l'année dans les régions souterraines. Seulement, dès que la terre se couvrira des fleurs odorantes du printemps, tu sortiras de nouveau des ténèbres épaisses, tu paraîtras au jour, grande merveille pour les dieux et pour les hommes. »

Et voici que, du haut Olympe, déléguée par Zeus, la vénérable Rhéa s'était élancée; elle arrive au champ Rharios, jadis féconde mamelle de la terre, maintenant stérile et sans verdure, mais dont bientôt les sillons engraissés porteront les épis onduleux et les riches moissons dorées. C'est là que, du fond de l'inépuisable éther, descendit l'aïeule auguste. « Viens, ma fille, reprendre ta place et tes honneurs au sein de la race immortelle. Zeus, d'un signe de sa tête, a scellé ses promesses. Ta fille ne te manquera plus que dans la triste saison. Viens, mon enfant, obéis, oublie ton ressentiment contre le fils de Kronos, et prodigue aux mortels les fruits qui soutiennent leur vie. »

Elle dit, et Dèmètèr ne résiste plus, et les cultures

soudain verdoient, et la terre plie sous le poids des feuilles et des fleurs. La déesse en partant instruisit les rois gardiens de la justice, Triptolémos et Dioklès, dompteurs de chevaux, et le fort Eumolpos et Kéléos, chef des peuples. Elle leur enseigna le ministère sacré; elle les initia tous, Triptolémos et Poluxeinos, surtout Dioclès, à ses orgies augustes qu'il n'est permis ni de négliger, ni de sonder, ni de divulguer, car le profond respect des dieux retient la voix. « Heureux parmi les habitants de la terre celui à qui les choses saintes ont été dévoilées! Même après la mort, sous les épaisses ténèbres, le destin n'est pas égal pour le profane et pour l'initié. » Quand la plus noble des déesses eut achevé ses enseignements salutaires, elle rentra dans l'assemblée des dieux. Là, vénérables et augustes, Dèmètèr à la riche couronne et la belle Perséphonéia siègent auprès du dieu que réjouit la foudre. O fortuné celui qu'elles aiment dans leur cœur! Elles lui envoient bientôt, hôte du foyer de sa vaste demeure, Ploutos, qui distribue la richesse aux mortels. « Mais, allons, toi qui possèdes l'odorante Eleusis, et Paros entourée des eaux, et l'âpre Anthrôn, reine auguste, arbitre de la maturité et des splendides présents, toi et ta fille, pour prix de cet hymne, accordez-moi une heureuse fortune; et moi, je me souviendrai de vous dans mes chants! »

Voilà le canevas déjà riche sur lequel les fantaisies individuelles et les traditions locales ont brodé tant d'aventures surabondantes et saugrenues. Nous n'entrerons point dans l'inextricable forêt des mythes secondaires. Matière inépuisable, si vous songez qu'autour de la légende centrale, prépondérante, fixée par les prêtres d'Eleusis, vingt autres peut-être s'élaboraient dans les autres sanctuaires consacrés soit aux deux déesses, soit à l'une des deux, à Dèmètèr, à Despoinè, à

Damia, à Anxésia, à Perséphatta, en Arcadie, à Sparte, à Argos, à Trézène, à Hermionè, à Egine, dans les Cyclades, en Asie et dans les colonies éparses sur tous les contours de la Méditerranée. En Attique même, et à Athènes — qui n'est pas nommée dans l'hymne homérique, — des fêtes et des cérémonies nombreuses étaient consacrées à Dèmètèr et à sa fille, Démétries, Proérosies, Anthesphories, Théogamies, Anacalyptéries, Phéréphatties, Korées, sans parler des Panathénées où Athènè prenait la place et le rôle de Dèmètèr, comme éducatrice des peuples, déesse de la charrue et des arts agricoles.

La grande solennité de la Démètèr ionienne, législatrice, s'appelait Thesmophories. Elle était, dans le principe, indépendante des Mystères éleusiniens. Avant de revêtir le caractère équivoque et désordonné qui a si fort égayé Aristophane, les Thesmophories célébraient les premières lois, inscrites sur des tables antiques, la sainteté de la famille, la chasteté des mères et la candeur des vierges. Puis un symbolisme grossier y introduisit les lubriques intermèdes autorisés par les orgies *bachiques*. Les femmes, qui s'emparèrent de ces fêtes, en chantant la déesse des semailles se souvenaient trop du dieu des vendanges, des fureurs du Cithéron. Tant l'influence de Dionusos avait corrompu les âmes !

Ce dieu délétère, encore absent de l'hymne que nous venons d'analyser, allait bientôt pénétrer dans le sanctuaire fermé d'Eleusis. Déjà les champs *Nysiens*, théâtre primitif de l'enlèvement de Perséphonè, annoncent le voisinage du prétendu Zeus de Nysa. Déjà, dans les *Alōa* rustiques, on fêtait en commun Dionusos et les deux grandes déesses, à l'occasion du battage des grains dans l'aire. Déjà l'enfant *Iakkhos*, fils de Zeus et Dèô, ou de Zeus et de Korè, avait son sanctuaire parti-

culier dans le voisinage de la porte du Pirée : *Iakkhos*, qui semble n'avoir été d'abord que le cri sacramentel de certains prêtres, était devenu à la fois un conducteur et surveillant céleste du chœur des astres, (Sophocle, *Antigone* 1132-1135), et le feu, l'âme de tout ce qui respire. Dionusos et Zagreus se réunissaient en lui. Pindare (*Isthmiques* VII) mentionne Dionusos comme un parèdre de Dèmètèr, idée, notez-le bien, toute naturelle : comment séparer le dieu du vin de la déesse du pain, et la vigne de la terre qui la porte? Nous avons dit que Sémélè, pour *Thémélè*, n'est qu'une variante de Démètèr ; celle-ci était donc facilement reconnue pour mère de Dionusos ; or Dionusos, confondu avec Ploutos, fils de Dèmètèr et de l'obscur Iasiôn, — ce Ploutos qui, sous le nom de Ploutôn, remplaça Aïdès, — Dionusos, souterrain, infernal, est précisément Zagreus, fils de Zeus ou d'Aïdès et de Korè, ou encore de Dèmètèr : — car les deux déesses (τὼ θεώ) ne sont que deux phases de l'année, deux aspects de la terre, de la vie végétale, engourdie et renaissante. Korè, Perséphonè, c'est la torpeur apparente et le travail sourd de la nature soudain réveillée au printemps, des semailles changées en verdure et en fleurs. Dèmètèr c'est l'épanouissement des moissons et des fruits. Elles sont inséparables comme la plante aérienne et le germe souterrain. Mais, ce germe, qui l'a nourri, qui l'a formé? L'Aïdès, le Ploutôn, le Zagreus, le Dionusos infernal, frère, époux ou fils de Dèmètèr et de Perséphonè.

Inévitable donc était la confusion de ces stériles richesses, qui ne laissent à l'analyse que le plus mince des résidus, la simple remarque du retour régulier des saisons, et encore faussée par une chimérique analogie entre la persistance d'une force générale, d'une propriété inhérente à tout agrégat organique, et la continuation de la vie individuelle après la mort. Car bien

loin de s'en rapporter sur la destinée humaine à l'évidence, à l'expérience, les peuples, même les penseurs antiques — les modernes ne sont guère plus avancés — se délectaient au vain bruit de l'avare Achéron, *strepitus Acheruntis avari*. L'oreille collée à terre, ils écoutaient voltiger l'essaim des âmes; et, s'ingéniant à loger ces fantômes dans les *nania ier gna*, à leur distribuer des peines et des délices proportionnées aux actes, aux mérites, aux crimes de l'existence terraquée, ils finissaient par se procurer des hallucinations d'enfers, de paradis, d'épreuves et de renaissances. Ainsi et pas autrement s'est perpétuée la croyance à la vie future, qui, pour être en elle-même fort inoffensive, pour avoir été employée, tant bien que mal, par les moralistes sincères ou intéressés, à redresser, à contenir, à effrayer et à consoler les ignorants, les timides et les malheureux, n'en a pas moins préparé une des plus longues décadences que l'esprit humain ait subies. Toujours est-il qu'elle a promptement, du VII^e^ au V^e^ siècle, transformé les cérémonies et les fêtes agricoles d'Eleusis en *Orgéiai* (ἔργον), en *Télétai* et en *Mystèria* (μύω, fermer la bouche, les yeux), c'est-à-dire en *Œuvres pies*, en *Observances sacramentelles* et en *Mystères* de salut, qui par des expiations, des purifications appropriées et par une foule de ces simagrées chères aux dévots de tous les temps, assuraient aux initiés une place éminente dans les vagues pays d'Aïdès, de Zagreus et de Korè. La vertu rédemptrice et le caractère secret des Mystères d'Eleusis apparaissent déjà tout à la fin de l'hymne homérique, et ne cessent plus d'être attestés par tous les écrivains postérieurs. Ce secret était chose fort sérieuse. La peine de mort, la confiscation, étaient prononcées contre les profanateurs des Mystères. Ainsi ces sottes parades mystiques avaient introduit le fanatisme

intolérant dans la riante ou grandiose mythologie d'Homère et d'Hésiode. Eschyle, accusé d'avoir dévoilé sur le théâtre quelque épisode des Mystères, n'échappa qu'avec peine au supplice. Alcibiade, soupçonné d'avoir, étant ivre, avec l'orateur Andocide et d'autres convives, parodié les saints acteurs de ces tragi-comédies, succomba sous l'accusation. Des imprécations formidables furent lancées contre lui, avec des gestes très redoutables, par les prêtres et prêtresses secouant vers l'Orient leurs robes teintes de pourpre. Ce qui est plus grave, sa patrie fut privée de ses talents, dont elle avait grand besoin. Il fut banni. Diagoras, pour quelques paroles familières sur l'enfant Iakkhos, vit sa tête mise à prix, et par décret spécial, inscrit sur une colonne d'airain. Socrate avait toujours évité l'initiation; mais il passa, ainsi que Platon, pour avoir emprunté quelques idées, quelques préceptes aux Mystères. Aristote, pour avoir imité dans un sacrifice funéraire en l'honneur de sa femme les cérémonies éleusiniennes, fut accusé d'impiété par le grand-prêtre Eurymédon. Les Eumolpides s'arrogeaient droit de vie et de mort sur le profanateur surpris en flagrant délit. Il fallut refréner leur ardeur, soumettre du moins leurs sentences au Sénat, présidé par l'archonte-roi, et au tribunal des Héliastes. L'infamie fut infligée au dénonciateur dont l'accusation ne ralliait pas le cinquième des suffrages.

Ces férocités cagotes joignaient le ridicule à l'odieux. Les rites des Mystères étaient consignés en détail dans des livres; ils étaient connus d'initiés dont le nombre alla croissant; je veux bien qu'on ne les divulguât pas — telle est la puissance d'un mot d'ordre! mais ils étaient à la portée de qui désirait les connaître. Du reste, une très grande partie de ces pompes sacrées était publique et laissait à peu près deviner le reste.

(Maury). Les Athéniens distinguaient deux sortes de Mystères en l'honneur des grandes déesses : les *petites* et les *grandes Éleusinies*, celles-ci consacrées surtout à la douleur et aux recherches de Dèmètèr, celles-là au retour, à l'ascension de Korè. Les *petites* Eleusinies, fêtes printanières, succédaient aux Anthestéries et duraient neuf jours ; elles étaient originaires d'un bourg, devenue un faubourg d'Athènes, *Agrai;* c'est pourquoi on les appelait aussi Mystères d'Agra. Un scholiaste d'Aristophane rapporte que, Héraklès s'étant un jour présenté à Athènes pour être initié aux Eleusinies, les habitants ne purent l'admettre à cause de sa qualité d'étranger. Mais, ne voulant pas éconduire leur bienfaiteur, ils imaginèrent les *petits* Mystères, qui pouvaient être conférés à tout le monde sans distinction de nation. Le plus probable est que ces fêtes d'Agra, propres à Agra puis à Athènes, étaient d'abord indépendantes des Eleusinies proprement dites ; elles comprenaient une lustration expiatoire sur les bords de l'Ilissus, diverses abstinences et des représentations nocturnes en l'honneur des morts et de la résurrection de la nature. Plus tard, lorsque le fabuleux Erechthée eut conquis Eleusis et acheté du meurtre de sa fille aînée la connaissance des Grands Mystères, les petites Eleusinies furent considérées comme un prélude, comme un premier degré d'initiation. On peut aussi conjecturer, avec vraisemblance, que, faisant suite aux orgies dionysiaques des Anthestéries, elles préparèrent l'entrée d'Iakkhos, de Zagreus, dans le cycle d'Eleusis.

Les Grandes Eleusinies, fêtes d'automne, coïncidant avec l'époque des semailles, commençaient dans Athènes, le 15 du mois Boédromion. Sous le portique du Pœcile, l'*Hiérophante*, pris dans la famille des Eumolpides, et le *Dadouque*, pris dans celle des Lycomèdes, proclamaient

les conditions exigées pour l'admission aux Mystères, et le programme (*programma*) des cérémonies. Les *Mystes*, futurs initiés, qui s'étaient réunis « tumultueusement », dit Plutarque, et « en se heurtant les uns contre les autres », gardaient pendant la proclamation un profond silence. Le lendemain, ils se rendaient au bord de la mer pour y faire les ablutions prescrites, au cri de : *Haladé Mustoi!* « A la mer les Mystes ! » Le 17 et le 18 se passaient en dévotions privées et publiques. Des sacrifices très solennels étaient offerts dans l'Eleusinion d'Athènes, à à l'angle N.-O. de l'Acropole, vers l'Agora. Le 19, les Epidauries rappelaient l'adoption du culte d'Asklèpios, apporté d'Epidaure à Athènes. Le 20, avait lieu la grande procession ou *panégyrie* qui, durant plusieurs heures, se développait sur la voie sacrée, le long de la mer, parcourant à pied les 150 stades qui séparent Athènes d'Eleusis. Un cortège magnifique de Mystes couronnés de myrtes, de jeunes canéphores portant des cistes ou corbeilles, de chœurs, de magistrats, conduisait aux déesses l'image du médiateur, l'enfant Iakkhos. Tout le long de la route, des sacrifices, des danses, des pantomimes, des intermèdes joyeux (ou *géphyrismes*), au passage d'un pont, en souvenir des plaisanteries d'Iambè, variaient et allongeaient l'imposante cérémonie. L'air retentissait d'hymnes et d'acclamations. C'est la nuit, à la lueur des flambeaux que la Panégyrie atteignait la ville sainte.

Le temple de Dèmètèr et de Korè passait pour avoir été bâti du temps de Pandion, roi fabuleux de l'Attique. Il s'élevait, comme l'hymne nous l'apprend, près de la ville, sur une colline, au-dessus de la source Kallikhoros C'était près de cette fontaine que les femmes d'Eleusis avaient formé, disait-on, le premier chœur (d'où son nom), en l'honneur de Dèmètèr. Saccagé coup sur coup

par les Perses et par le roi de Sparte Cléomène, ce vénérable sanctuaire fut réédifié par Périclès. Ictinos en fit un des monuments les plus vastes et les plus magnifiques de la Grèce, le palais par excellence des deux déesses (*to semnon anaktoron tain théain*). Il comprenait alors le temple proprement dit, des bâtiments accessoires, et la grande nef ou basilique, aussi vaste qu'un théâtre et spécialement appropriée aux Mystères, le *Télesterion mégaron*.

L'initiation durait quatre jours, surtout quatre nuits, car les plus hauts grades étaient conférés dans les veillées sacrées, *pannychis*. Des purifications, des jeûnes, des repas symboliques, d'où étaient exclus la grenade, la fève, le millet, constituaient la *katharsis* (purification), qui semble résumée dans cette formule conservée par Libanius: « J'ai jeûné, j'ai bu le *kykéon*, j'ai pris dans la kiste ; après avoir goûté, j'ai déposé dans le kalathos; j'ai repris du kalathos et déposé dans la kiste. » Le rituel de cette communion rappelait le repas de Dèmètèr chez Kéléos. D'autres rites et sacrifices formaient un second degré, prélude ou *sustasis;* les Mystes revêtaient les les longues robes de lin, costume des Ioniens antiques, et des cigales d'or relevaient leurs cheveux; puis en l'honneur d'Iakkhos, ils se couvraient de la *nébride* ou peau de faon ; une troisième cérémonie avait pour objet la collation des insignes sacrés, reliques, amulettes, et la révélation des mots ineffables, noms divins oubliés du vulgaire, mots d'ordre et de reconnaissance : c'était la *télétè*, accomplissement, ou *muêsis*. Enfin l'*épopsie* ou *autopsie*, couronnait cette longue suite d'épreuves. L'*épopte* était promu au plus haut degré de sainteté, et jouissait de privilèges aussi merveilleux qu'imaginaires.

L'*épopsie*, *autopsie*, le mot l'indique, était la vue, la vision des choses invisibles. Les initiés prenaient part à

un drame hiératique habilement machiné. La légende était mise en action sous leurs yeux ; ils assistaient au rapt de Perséphonè ; ils voyaient le sombre Aïdoneus sur son char d'or emportant sa proie ; ils entendaient les cris des Nymphes, les gémissements de la vierge, les mugissements d'airain de la mère éplorée, ils suivaient la course de Dèmètèr, son char traîné par des serpents, ses colloques avec Hékate et Hèlios, avec tous les dieux envoyés pour la fléchir, tous les épisodes de l'hymne homérique, et bien d'autres, imaginés par les prêtres [1]. De pénibles circuits dans les ténèbres les conduisaient au Tartare. Là, sous des lueurs sépulcrales, frôlés par des Euménides, par de sinistres ailes, épouvantés, assaillis de voix lugubres, de rumeurs sourdes et de tonnerres souterrains, ils contemplaient le couple inexorable, Aidôneus aux cheveux bleus, Perséphonè désolée, présisidant aux supplices infernaux.

Tout à coup la nuit s'illuminait de splendides clartés. Le jeune Iakkhos, Zagreus ressuscité, ramenait la jeune déesse à la lumière du jour. Des scènes d'allégresse, des chants de triomphe succédaient aux terreurs de la passion douloureuse. Le grain de blé lançait hors de terre son filament pâle et grêle, espoir de la moisson future ; les héros de la charrue, de la faucille, les Triptolème, les Dioclès, les Eumolpos accomplissaient leur œuvre sacrée. Le van d'Iakkhos chassait dans l'air, avec les poussières, les impuretés et les passions. Les initiés, couronnés de myrte et de fleurs, étaient reçus dans des lieux de délices, pleins d'apparitions merveilleuses, d'harmonies divines et de danses enchanteresses. Les propylées du temple s'ouvraient, les voiles tombaient

1. Personnel des grandes Eleusinies : hiérophante, dadouque, hiérokérax, épibôme, 10 hiéropoies, l'archonte-roi, 4 épimélètes.

et, radieuse, apparaissait dans sa gloire, l'image de la déesse. Enfin le grand prêtre prononçait la formule solennelle *Conx*, *ompax ;* et la foule sanctifiée se retirait en silence. Des banquets, des jeux, des réjouissances diverses reposaient durant quelques jours les spectateurs de cette apothéose. La panégyrie, vers la fin du mois, reprenait le chemin d'Athènes, et une dernière cérémonie, les *Plèmokées*, libations aux divinités de l'Orient et de l'Occident, du monde supérieur et du monde inférieur, terminaient les grands Mystères d'Eleusis.

On s'est demandé si des sermons, des prônes et commentaires étaient ajoutés à cet enseignement par les yeux, si la doctrine secrète, ésotérique, était développée par les prêtres. « Aristote, écrit Synésius, est d'avis que les initiés n'apprenaient rien précisément, mais qu'ils recevaient des impressions, qu'ils étaient mis dans une certaine disposition à laquelle ils avaient été préparés. » et le bon Plutarque s'exprime ainsi : « J'écoutai cette chose avec simplicité, comme dans les cérémonies de l'initiation qui ne comportent aucune démonstration, aucune conviction opérée par le raisonnement. » Les choses elles-mêmes parlaient, et les hymnes, d'ailleurs, les litanies qui accompagnaient les cérémonies, les représentations, suffisaient à en déterminer le sens, que Plutarque a parfaitement saisi : « Mourir, dit-il, c'est être initié aux grands Mystères. Toute notre vie n'est qu'une suite d'erreurs, d'écarts pénibles, de longues courses par des chemins tortueux et sans issue. Au moment de la quitter, les craintes, les terreurs, les frémissements, les sueurs mortelles, une stupeur léthargique, viennent nous accabler ; mais dès que nous en sommes sortis, nous passons dans des prairies délicieuses, où l'on respire l'air le plus pur, où l'on entend des concerts et des discours sacrés ; enfin où l'on est frappé de visions

célestes. C'est là que l'homme devenu parfait par sa nouvelle initiation, rendu à la liberté, vraiment maître de lui-même, célèbre, couronné de myrte, les plus augustes Mystères, converse avec des âmes justes et pures, et voit avec mépris la troupe abjecte des profanes non initiés à jamais plongée et s'enfonçant d'elle-même dans la boue et dans d'épaisses ténèbres. » Mais on pourrait dire que Plutarque a été touché sans le savoir par le souffle chrétien. Rapportons-nous en à Pindare, à Sophocle et à Platon. « Les initiés, dit Sophocle, sont qualifiés de trois fois heureux, alors qu'ils pénètrent dans l'Hadès. A eux seuls est donnée la vie éternelle. Quant aux autres, il n'y a pour eux que des souffrances. » On lit dans le *Phédon* : « Le non initié (*amustos*, *atelestos*), croupit dans le bourbier de l'Hadès ; celui qui a été purifié et initié, jouit, dans l'autre vie, de la société des dieux » ; et, dans la *République*, II,6 : « Musée et son fils (Eumolpe) accordent aux justes, au nom des dieux, des récompenses encore plus grandes ; ils les conduisent, après la mort, dans la demeure d'Hadès, et les font asseoir couronnés de fleurs au banquet des hommes vertueux. » — Ainsi donc les Mystères étaient par-dessus tout un recours assuré contre les peines du Tartare. C'était une série de sacrements, qui rachetait les fautes, et en dehors de laquelle il ne pouvait y avoir de salut. Il y avait bien des sceptiques, même parmi les dévots, je pense, et parmi cette exécrable engeance des esprits forts, si peu goûtée des esprits faibles et des bons esprits. Diogène de Laërce rapporte que, pour engager son fameux homonyme d'autrefois, le cynique Diogène, a demandé l'initiation, les Athéniens lui assuraient que les époptes, après la mort, régnaient sur les autres hommes dans les enfers. « Mais, répondit le philosophe, Patécion est un brigand, et Patécion est initié. Epami-

nondas n'est ni l'un ni l'autre. Le sort du brigand, dans l'Erèbe, sera donc meilleur que celui du héros ? » Ce raisonnement ne paraît pas avoir perdu de sa force.

Il nous revient, en ce moment, que, sous un autre régime religieux où abondent les mômeries éleusiniennes, un prêtre, en public, a fort correctement résolu la question posée par Diogène. Deux personnes étaient mortes le même jour, l'une sur l'échafaud, l'autre dans son lit. Celle-ci, comme Marot, avait « mangé le lard » un mercredi de carême, et ne s'était ni repentie ni lavée d'une telle abomination. L'autre avait haché ou violé trois victimes, mais il avait depuis fait les gestes sacramentels, il avait écouté et redit les paroles puissantes; la pâte expiatoire était descendue jusque dans ses entrailles. « Or, mes très chers frères, disait le dadouque ou l'hiérophante, voyez la vertu suprême du *Catholicon!* Le meurtrier infâme est pardonné, j'ai vu son âme blanchie enlevée par les messagers célestes. L'honnête homme négligent des prescriptions sacrées s'enfonce pour jamais dans les fournaises infernales. » Il paraît que le moderne Eumolpide dut quitter le temple un peu vite, il y avait des Diogènes parmi les Mystes. Comme on contait l'aventure devant une dame des plus initiées, elle fit cette remarque tout à fait judicieuse : « C'était vrai, mais il ne fallait pas le dire. »

Pardonnez ce rapprochement. Les mystères d'Eleusis et leur moralité ont si peu changé qu'on a peine à croire que vingt-cinq siècles nous en séparent. En fait, ils ont duré, sous leur nom historique, jusqu'aux derniers jours du paganisme. Depuis longtemps, il est vrai, ils étaient devenus une insignifiante formalité. D'abord locaux et fermés à tous ceux qui n'étaient point d'Eleusis, membres ou clients des familles sacrées; puis ioniens, interdits au Dorien Hérecklès ; ensuite nationaux, réservés aux Hellènes,

inaccessibles aux Mèdes et aux Perses; ouverts enfin à tous les passants, à tous les curieux, sauf toutefois les Epicuriens, ils montraient le chemin des béatitudes éternelles aussi bien au turbulent et sanguinaire successeur d'Alexandre, au proconsul ou au César romain, qu'au déplorable héritier des Miltiade et des Démosthènes, écrasé, aplati sous la domination de la Macédoine ou de Rome.

Ils n'admettaient jadis que les gens qu'on supposait arrivés à l'âge de raison, et que les personnes libres. Mais peu à peu les petits enfants pénétrèrent dans le sanctuaire antique à la suite de leur jeune camarade chargé du personnage d'Iakkhos; on diminua seulement pour eux les fatigues de la grande initiation. On allait à Eleusis, comme partout où se multiplièrent des cérémonies analogues, en famille, femmes, enfants, esclaves, pour s'amuser aux parades foraines, aux exibitions aussi pieuses qu'indécentes prodiguées par un symbolisme peu mystérieux, enfin pour goûter les menues surprises, les petites émotions de fantasmagories désormais percées à jour.

Mais reprenons rapidement les étapes qui, d'un mythe primitif, très naïvement physique, ont amené la pensée grecque à des comparaisons, très imparfaites, entre le réveil printanier de la nature et la destinée de l'homme dans une seconde vie, puis à l'emploi de gestes, de paroles, d'épreuves hiératiques pour conquérir un rang privilégié dans l'autre monde : (car ces belles choses ont été inventées plus de cinq siècles avant l'ère chrétienne).

Tout au début, on entrevoit une Aurore dévorée, enlevée par le dieu du jour, Zeus sur son char d'or. C'est un épisode védique. Puis *Perséphaëssa* est une Aurore du soir ravie par le ciel nocturne, emportée aux régions

infernales. La terre alors se lamente et pleure la lumière perdue ; la terre ou la nuit, portant des torches, interrogeant les astres, Hécate, puis Hélios qui va commencer sa course, demande, poursuit, obtient le retour de la jeune déesse.

Comme toujours, il y a confusion entre les ténèbres et l'hiver, entre la lumière du matin et la belle saison. Le retour de Perséphonè devient le signal de l'éclosion des germes, de la renaissance des fleurs, des fruits, des moissons. Sa disparition dans les entrailles de la terre, c'est la descente du grain, de la vie, aux régions infernales, au pays des morts. Là le dieu générateur, le riche, le mâle, humide et igné à la fois, *Ploutos* ou *Ploutôn*, *Dionusos*, *Huès*, *Zagreus*, *Iakkhos*, etc., féconde la déesse et la graine, et les ramène au jour, se posant ainsi en rédempteur, en médiateur entre la mort et la vie.

Ainsi se déforme et se complique le thème primitif ; les cérémonies commémoratives se compliquent aussi, s'enrichissent d'épisodes, d'emblèmes, sur lesquels travaillent des générations de prêtres et d'aèdes. Une évolution vers le symbolisme moral, dont on voit déjà les indices dans Hésiode et dans les *Hymnes homériques* laisse de plus en plus dans l'ombre le côté naturaliste des Mystères. Le vain problème de la vie d'outre-tombe se substitue aux représentations contrastées de la saison triste et des brillantes époques de la moisson et des vendanges. Les imitations grandioses de ces éclipses et de ces retours dégénèrent en sacrements préservatifs contre les châtiments des Enfers.

Le mouvement qui emporte ainsi le poétique polythéisme grec vers les menus exercices de la dévotion, a reçu le nom d'*Orphisme*. Cette mystagogie, qui n'a pas exercé moins d'influence sur la philosophie que sur la religion, demande une étude à part.

# XVIII

## L'ORPHISME

De l'*anthropisme* au symbolisme. — Préoccupation de la mort. — Purification, expiation. — Orphée, inconnu d'Homère et d'Hésiode, paraît avoir été nommé pour la première fois au VIe siècle. — Conjectures sur le nom et sur l'existence d'Orphée : les *Rbhous* védiques, prêtres ou rites personnifiés (?) — L'Orphisme est apporté du nord de la Thrace, par des missionnaires errants, les Orphéotélestes. — Les premières cosmogonies orphiques, attribuées à Onomacrite (un favori d'Hipparque), ont péri, et il est peu de fragments orphiques antérieurs à notre ère. — Caractère mixte des doctrines orphiques, surtout connexes au mysticisme du Dionusos-Zagreus. — Influence de l'Orphisme sur Phérécyde, Pythagore, Philolaos, Empédocle. — Polygnote fait figurer Orphée dans une vaste composition à Delphes. — Pindare, Eschyle, Euripide, Aristophane, Platon, Aristote, s'inspirent plus ou moins ou s'occupent de l'Orphisme. — La métempsychose, importation probablement égyptienne, semble adoptée par l'Orphisme, qui s'empare aisément des Mystères d'Eleusis, et les accommode à sa théosophie panthéiste.

Le point de départ du sentiment religieux, et de toutes les religions, c'est ce contre-coup de la sensation qui force l'enfant, le sauvage, l'homme primitif d'attribuer à des intentions, à des volontés hostiles ou propices tous les contacts du monde ambiant. C'est là l'illusion fondamentale que nous nommons *anthropisme*. Le rêve, la vision, y ajoutèrent la croyance à des doubles, fantômes des morts, âmes des vivants, esprits cachés dans les choses, dans les phénomènes, et où résident la vie et

la volonté; cet *animisme*, diffus d'abord, c'est-à-dire répandu dans la nature entière et appliqué à tous les objets réels ou imaginaires, concrets ou abstraits, s'est peu à peu condensé en *polythéisme*, en catégories dont le trait dominant, le nom générique, s'est individualisé en un dieu directeur, de plus en plus rapproché de la figure humaine, de plus en plus distinct et détaché de la série de faits qu'il résume et qu'il gouverne.

La hiérarchie, s'introduisant dans la multitude divine, a constitué les panthéons ou olympes des divers groupes ethniques; elle a, bon gré mal gré, tiré des rangs quelques protagonistes, et soumis à leur autorité tous les bataillons de l'armée surnaturelle. Une trentaine, une douzaine de dieux se sont vus préposés au gouvernement de l'univers, ordinairement sous le commandement de trinités, dyades, couples suprêmes, puis d'un seul dieu souverain. Tel a été le développement de l'*anthropomorphisme*. Les aventures, les combats, les passions et les amours de ces dieux, tous doués de formes, de membres et de sexes humains, ont fourni le canevas de la *mythologie*, d'abord sobre et grandiose dans les deux grandes épopées, puis enrichie, surchargée d'épisodes et de variantes par les traditions locales, par l'infiltration de légendes étrangères, enfin par la fantaisie collective ou individuelle des collèges de prêtres, des aèdes et des artistes.

En prêtant aux vagues génies issus de l'animisme la forme agrandie, idéalisée, de l'homme et de la femme, l'anthropomorphisme les avait élevés au-dessus de la nature, leur avait communiqué la conscience et la vie; mais en fixant leurs traits, leurs actions bonnes ou mauvaises, leur histoire, la poésie, l'art et le culte les rabaissèrent au niveau commun de l'humanité. Encore les dieux restaient-ils souvent au-dessous de la

moyenne. La dévotion des naïfs leur demeura fidèle; mais l'*évhémérisme* sceptique arriva, fort vite, à ne plus voir en eux que d'anciens rois, d'anciens héros divinisés par la crainte ou la reconnaissance; tandis que le *symbolisme*, semblant les ramener à leur antique origine, les considérait comme des emblèmes, altérés, obscurcis, des forces de la nature et des facultés intellectuelles ou affectives : ce que la métaphysique appelle des principes, des types, et la philosophie naturelle des *entités*, des *concepts* simplement verbaux.

Le symbolisme, qui se développe à mesure que les dieux se dégradent, est fort ancien; dès la phase animique, il se manifeste dans le passage du culte direct au culte générique, dans la substitution de l'esprit-chef, du futur dieu, à la troupe confuse de ses congénères. Le symbolisme est un effort de la raison pour concilier les suggestions de l'anthropisme avec les découvertes, bien lentes, bien fragmentaires, de l'expérience inexpérimentée.

La raison, classement réfléchi des faits recueillis par la mémoire, était bien pauvre à sa naissance, bien vacillante et, de plus, viciée dès le principe, puisque le premier fait enregistré par la mémoire a été une erreur : l'illusion anthropique, le caractère intentionnel des contacts ambiants auxquels l'homme est exposé. La raison donc, élaborant, au lieu de les éliminer, les données qui suffisaient aux curiosités hâtives de l'ignorance antique, entreprit d'en extraire quelques notions réelles, quelques hypothèses vraisemblables sur la succession des choses, sur l'ordre du monde et sur la destinée humaine. Sans enlever aux dieux leur caractère anthropomorphique, par une interprétation juste ou erronnée de leurs noms, elle les rattacha plus étroitement aux phénomènes et aux objets que l'imagination avait personnifiés en eux.

Elle présenta leurs filiations, leurs amours et leurs inimitiés comme les images et les causes des événements qui s'accomplissent dans l'espace et dans le temps, des combinaisons et des conflits qui se produisent entre les éléments, aériens, terrestres, ignés, humides; elle modela l'une sur l'autre, elle identifia la théogonie et la cosmogonie; elle fit rentrer l'Olympe homérique dans le cadre, vague encore, mais grandiose, d'Hésiode. Telle fut l'œuvre de la raison, œuvre ingénieuse et, à tout prendre, bienfaisante, puisque, dévoilant plus d'à moitié la véritable nature des dieux, elle frayait la route à la conception scientifique de l'univers, puisqu'elle faisait du surnaturel une expression symbolique, métaphorique, de la réalité.

Mais, quasi triomphante du prétendu mystère divin, la raison échoua sur le problème de la destinée humaine. Troublée déjà par l'illusion toute réflexe, tout inconsciente, de l'anthropisme, elle fut bien autrement faussée et dévoyée par les croyances convaincues et réfléchies de l'animisme, par l'invention du double et de la seconde vie. Fiers de leur force, emportés dans le tourbillon des combats, heureux de se reposer dans l'abondance patriarcale de la paix, enivrés par la joie de vivre, les Akhéens d'Homère n'aimaient pas à regarder au delà de l'existence présente. Tout en bravant la mort, ils la redoutaient, ils la maudissaient, avec une bonne foi naïve. Ils jetaient un voile sur les horizons lugubres ou inquiétants de l'immortalité. Vainement leur montrait-on, derrière le lointain et lamentable Aïdès, la lueur, plus lointaine encore, de certaines îles ou régions fortunées. Ils se défiaient de ce mirage et, en attendant, jouissaient fortement de l'existence.

Mais lorsque le feu de la jeunesse fut tombé, lorsque les querelles intestines, les abus des petites tyrannies

locales, et plus encore les longs et sanglants désordres amenés par les invasions doriennes, eurent assombri la vie, incertaine et précaire, les rêveurs, les poètes, les sages se retournèrent vers la mort, cherchant derrière la tombe une consolation et un refuge. Cette préoccupation est déjà sensible dans Hésiode. Sans doute il ne dit pas adieu à l'espérance, il la retient et l'enferme dans la boîte de Pandore. Il sait que la justice n'est pas étrangère au Zeus homérique, au grand dieu des Akhéens ; il compte encore que, même en ce monde, même en ces âges d'airain et de fer, Dikè, fille et compagne du dieu tonnant, ramènera quelque jour, du ciel où elles sont remontées, la Pudeur et la Vertu, le Châtiment et la Récompense. Mais déjà il peint avec complaisance, avec envie, les honneurs et les plaisirs réservés aux immortels de l'âge d'or et de l'âge héroïque. Bientôt la légende d'Héraklès montrera le chemin de l'immortalité, elle présentera la vie comme une suite d'épreuves, dont la divinité est le prix. Mâle exemple, et leçon noble encore, puisqu'elle tendait contre le destin toutes les énergies de l'homme.

Dionysos au contraire, énervant les courages qu'Héraklès surexcitait, enseigne à ses fidèles comment on se procure, dès cette vie, les béatitudes d'outre-tombe par le délire furieux et les prostrations de l'ivresse, par l'enthousiasme et l'extase mystiques. Puis ce sont les renaissances de Zagreus, d'Iakkhos, l'ascension de Perséphonè, les fantasmagories des Mystères, qui de plus en plus décolorent et déprécient cette vulgaire existence terrestre, si douloureuse parfois, si monotone toujours, « l'ombre d'un rêve », dira Pindare ; simple préparation à la mort » diront Socrate et Platon. Sagesse délétère, contresens morbide, qui fait définitivement de la mort le but de la vie.

Quoi de plus faux! quoi de plus stérile, que cette sanction morale remise aux kalendes de l'inconnu, ces fades béatitudes de spectres flottants, ces supplices ridicules (un peu plus variés toutefois), qu'il est si facile d'obtenir ou d'éviter par quelques simagrées rituelles, par quelques purifications expiatoires! Certes, dans la société grecque, aux temps où nous sommes parvenus, il n'y avait pas que des *Mystes* et des *Époptes*; c'est précisément l'âge des grands penseurs, des grands artistes, des grands poètes; c'est le glorieux apogée, si court hélas! d'Athènes victorieuse des Perses. Quelle influence pourtant n'ont pas exercée le mysticisme funéraire et, plus encore peut-être, le faux symbolisme, l'attribution de volontés, de facultés humaines aux phénomènes physiques, sur le génie des Pythagore et des Parménide, des Anaxagore et des Platon, sur la sérénité désolée d'un Héraclite, sur l'infatuation sincère d'un Empédocle.

Cet aperçu, à la fois trop long et trop sommaire, ce raccourci de l'évolution religieuse dans le monde hellénique, était une préface indispensable au sujet le plus complexe et le plus ondoyant que nous ayons abordé jusqu'ici. L'*Orphisme* a été à la fois une tentative de réforme dans la cosmogonie, un essai de fusion plus intime entre l'olympe grec et les panthéons de l'Asie Mineure et de l'Egypte, un appel à l'ascétisme et en même temps à l'hypocrisie des menues pratiques, une doctrine pure associée aux exhibitions les plus grossières; mais surtout, l'orphisme a été un état d'esprit résultant de ce long travail de la raison, dont nous venons de suivre les tâtonnements.

Ni Homère, ni Hésiode n'ont connu Orphée. Un poète du VI[e] siècle, Ibukos, l'avait, paraît-il, nommé; mais je n'en ai pas trouvé trace dans les fragments de ce lyrique. La première mention d'Orphée (la première que nous

connaissions) appartient à Pindare (IVe *Pythique*, v. 313.) Énumérant les Argonautes, compagnons de Jason, Pindare cite d'abord trois fils de Zeus, Héraklès, Castor et Pollux, deux fils de Poseidôn, Euphémos et Périkluménos; « puis, vint encore, dit-il, le joueur de lyre, père des hymnes (ou des poètes, *aoidôn*), l'illustre *Orpheus*, fils d'Apollon ». Ainsi, dès le premier texte où nous le rencontrons, si tardivement, Orphée apparaît comme un demi-dieu, comme l'égal et le compagnon de personnages entièrement fabuleux. Le peintre Polygnote, contemporain de Pindare et d'Eschyle, dans la vaste composition dont il décora la *Leschè* de Delphes, donne à Orphée la place d'honneur. Bientôt la légende d'Eurydice, suivie jusqu'aux enfers, du héros déchiré par les Bacchantes, de sa tête jetée dans l'Hèbre, et portée par les flots soit à Lesbos, soit jusqu'aux rives du Mélès, est partout répandue et enrichie d'une foule de variantes contradictoires. Orphée est à la fois le fils d'Apollon et de Calliope, le père de Musée, le maître de tous les Aèdes qui ont composé les hymnes sacrés de Delphes et de Dèlos, Olèn de Lycie, Pamphus, Philammon (ces trois derniers paraissent avoir existé); il est à la fois, dis-je, le propagateur du culte d'Apollon — comme tel, ennemi de Dionysos et des Ménades, — puis le chantre de ce même Dionysos, de Zagreus, l'inventeur des Mystères. Platon le range à côté de Musée et d'Homère comme inspirateur de tous les rhapsodes. Qu'il ait existé, au dire des mythographes, cinq Orphées, ou qu'il n'y en ait jamais eu un seul, — c'est l'opinion, très motivée, d'Aristote (relatée par Cicéron), — il n'en est pas moins vrai que ce personnage mythique a exercé sur les âmes un empire extraordinaire, et qui s'est prolongé jusqu'aux derniers temps du paganisme.

Comment est-il sorti tout à coup de l'ombre et du

silence? Comme l'Apollon et l'Héraklès dorien, comme Dionysos, et après eux, il est venu du Nord ; les traditions sont en général d'accord pour fixer sa patrie, son berceau, en Thrace et dans la région du mont Olympe. A-t-il donc été apporté, lui aussi, du fond de l'Orient, par quelque tribu hellénique retardataire, lorsque la Grèce était pleine, lorsque le panthéon national avait pourvu à tous les offices divins ? A-t-il langui pendant des siècles, épithète oubliée, doublet surabondant de divinités adorées sous d'autres noms ?

Un savant indianiste, Nève, de Louvain, qui enseignait il y a environ quarante ans, a proposé une explication séduisante du nom d'Orphée. Plusieurs hymnes védiques sont adressés à des dieux ou prêtres divinisés appelés Ribhous (Rbhou). Or, étant donné que le *bh* sanscrit répond à un *phi* grec, il est difficile de ne pas reconnaître dans *Orpheu* la transcription exacte de *Rbhou*. J'ajoute, en passant, que *Riphées*, nom d'une chaîne de montagnes vaguement située dans le Nord, soit en Thrace, soit chez les Hyperboréens, est une autre forme du même mot. Il se peut donc que des Ribhous, ou une tribu sacerdotale attachée au culte, à la liturgie des Ribhous, ait longtemps végété dans la vague région de ces monts Riphées[1]. Orphée aurait été non pas un individu, mais un nom collectif, un clergé instituteur et gardien de certains rites.

Cette hypothèse n'est pas une simple curiosité étymologique. Elle est confirmée par un fait, par l'apparition, au VIe siècle, d'une confrérie ascétique, les Orphéoté-

1. Quant aux monts Riphées, il est plus probable encore qu'ils doivent (s'ils ont existé quelque part) leur nom à une expression homérique : *rhipè Boréão*, la fureur, le souffle impétueux de Borée, du Nord. (V. d'Arbois de Jubainville, *Habitants primitifs de l'Europe*, tome II).

lestes, initiateurs orphiques et non pas prêtres d'Orphée, ordre mendiant qui prêchait la pénitence, l'abstention de toute nourriture animale, et condamnait l'effusion du sang même dans les sacrifices. Ces brahmanes thraces avaient sans doute adopté chemin faisant, nous le verrons, nombre d'idées et de mythes venus d'Asie et d'Egypte et les combinaient de leur mieux avec la cosmogonie courante, celle d'Hésiode, et avec les légendes de Dionysos-Zagreus et de Dèmètèr; ils avaient composé de nombreux rituels et traités mystiques. Mais leur principal objectif, c'était la délivrance finale par l'expiation, par la purification morale et liturgique.

Ces idées d'expiation et de purification, qui ont donné lieu à tant de coutumes bizarres ou ridicules et à tant de phrases onctueuses et solennelles, elles n'ont, pour le dire en passant, qu'une très modeste origine. Au temps où il n'existait pas encore de justice sociale, où le vol et le meurtre ne constituaient que des offenses individuelles, les chefs de tribu, les devins, deux classes de personnages sacrés, se servirent adroitement des dieux pour excommunier le criminel, l'éliminer *ex piis*, des choses saintes, communes à la tribu. Telle fut d'abord l'expiation : une expulsion prudente d'un homme qui pouvait susciter dans la tribu des discordes, des querelles intestines. L'exilé s'en allait chercher quelque asile au dehors et, très ordinairement, se voyait fort bien accueilli de ceux qui n'avaient pas eu à souffrir de son crime. Puis, comme il tenait, en somme, à l'amitié des dieux, il trouvait facilement un prêtre ou un roi pour le purifier, pour laver dans une eau sacrée le sang qui avait pu souiller sa main. Dès lors, il marchait tête haute comme si de rien n'était. Tous les violents, hommes et dieux, Oreste, Thésée, Héraklès, Apollon, ont eu plus

d'une fois recours à ce procédé commode. En somme, l'expiation, la purification ont été d'abord de simples expédients pour écarter momentanément et pour amnistier les criminels un peu distingués.

Trouvant le terrain préparé, en Attique même, par les *orgies* dionysiaques et éleusiniennes et par les leçons du thaumaturge crétois Epiménide, qui était venu *purifier* Athènes en proie à la peste, au début du VIe siècle, les Orphéotélestes insinuèrent aisément leur réforme dans les Mystères. Ils tombèrent, il est vrai, dans un discrédit rapide. « Ainsi que cela est arrivé dans d'autres religions, fait observer Maury, la pratique du culte finit par l'emporter sur l'enseignement même, et au lieu de conduire à la vertu, la purification des Orphéotélestes ne fut plus qu'un moyen facile de calmer dans l'âme du méchant ou du superstitieux les terreurs du châtiment futur. Les prêtres orphiques descendirent à la condition de charlatans, de diseurs de bonne aventure. Platon déjà nous les décrit comme des devins, des sacrificateurs ambulants qui assiègent les portes des riches (*République*, II, 7), annonçant qu'ils ont obtenu des dieux, par certains rites et enchantements, le pouvoir de remettre non seulement leurs péchés, mais encore ceux de leurs ancêtres, et de leur assurer la félicité dans l'autre vie. Théophraste nous représente le superstitieux se rendant chaque mois chez les Orphéotélestes, afin de se faire purifier avec toute sa famille. Leur simonie allait jusqu'au trafic d'indulgences infaillibles, de philtres et d'amulettes bénites; ils vendaient au premier venu des secrets pour le délivrer de ses adversaires, quels qu'ils fussent, méchants ou hommes de bien. (Platon, *ibid.*) » Mais leurs doctrines premières n'en avaient pas moins passé dans la théologie grecque, et aussi dans la théosophie de Phérécyde et de Pytha-

gore. Et de leur nom même était sorti, était né, le personnage fictif d'Orphée désormais immortel. Il se peut encore que la personnification d'Orphée soit due aux écrivains apocryphes qui s'adonnèrent à la littérature orphique.

Le plus ancien de ces simulateurs paraît avoir été Onomacrite, poète et familier du tyran Hipparque, un des éditeurs et correcteurs de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. C'était une idée fort ingénieuse que de mettre sous l'autorité imposante d'un révélateur antique, révélateur dont le nom des Orphéotélestes semblait attester l'existence, une série d'hymnes, d'œuvres inspirées par les doctrines nouvelles. De toutes parts, se multiplièrent des compositions analogues, acceptées avec empressement par tous ceux dont elles flattaient les tendances ; et elles ne cessèrent de s'accumuler durant dix siècles, jusqu'aux temps de Porphyre, de Jamblique et de Proclus. Tout ce fatras, par bonheur, a péri, ou à peu près ; mais il est fâcheux que ce qui nous en reste n'appartienne pas aux premiers âges de l'Orphisme. Lorsqu'on lit les *Hymnes*, les *Argonautes*, les *Vertus des Pierres* et autres fragments attribués à Orphée ou à Musée, on n'y trouve pas le caractère antique et simple qu'on s'attendait à rencontrer en des traditions attribuées aux origines mêmes des croyances religieuses. Tout annonce dans ces écrits un travail de refonte, un syncrétisme qui cherchait à amalgamer des idées fort diverses ; on y sent la main des Gnostiques néo-platoniciens et néo-pythagoriciens. Non seulement on ne saurait dire si l'on possède un hymne ou une ligne d'Onomacrite, même du pythagoricien Kerkops, cité par Aristote ; mais il est douteux que les plus anciens écrits orphiques soient antérieurs à notre ère. On en tient compte cependant, parce qu'ils sont demeurés conformes

aux doctrines, connues d'Euripide, d'Aristophane et de Platon.

On voit par ce dernier que les premières cosmogonies orphiques plaçaient à l'origine des choses Ouranos et Téthys, dont l'union avait engendré tous les êtres. C'était, vous le voyez, un compromis entre Hésiode et la variante plus ancienne recueillie dans l'*Iliade*. Hésiode a choisi Ouranos et Gaïa. Homère faisait d'Okéanos et Téthys le couple primordial. Au fond, les deux dyades étaient identiques : Okéanos, le grand fleuve qui fait une ceinture à l'horizon n'est autre que le Ciel ; et il n'y a pas plus de distance entre Téthys et Gaïa, qu'entre Rhéa et Dèmètèr. Continuant à côtoyer pour ainsi dire la théogonie ordinaire, les novateurs acceptaient la légende des âges, assignant toutefois l'âge d'argent à Kronos. Puis, tentés par une apparence de profondeur et par une ressemblance de son, ils établirent à l'origine des choses ce dieu de l'aurore dont la faux grandiose avait séparé le ciel de la terre, Kronos confondu avec *Khronos*, le Temps, ce bon vieux Temps que nous voyons encore sur certaines pendules — et il est là tout à fait à sa place. — Comme dieu, il manque de prestige. Pardonnez si je manque ici de déférence au plus vide et au plus innocent des concepts métaphysiques. Mais dire que des combinaisons élémentaires, des successions de phénomènes, sont filles du temps, c'est raisonner exactement comme La Palice, puisque le temps n'est autre chose que ces successions mêmes. Cette puérilité fut cependant trouvée admirable, et nous verrons comme elle fut amplifiée par les Gnostiques. Les fameux *Eons*, *Aiones*, qui président aux grandes périodes du monde, ne sont en effet que des fils de *Chronos*, d'*Aiôn*, le Temps (en latin *Ævum*), *Aiôn* qui assiste et souvent remplace le *Chronos* orphique.

De Chronos donc sortirent le Chaos et l'Éther (Aithèr). Le Chaos, masse informe, d'une profondeur insondable, était la source de l'indéterminé, de l'infini ; l'Éther produisit le fini, le borné, le déterminé. Les inventeurs de ces belles choses se comprenaient-ils eux-mêmes ? C'est ce qu'il faudrait demander au pythagoricien Philolaos, dont la triade première (Kronos, Chaos, Arès) paraît calquée sur la donnée orphique. Il est probable que, par Chaos, indéterminé, infini, les symbolistes entendaient la matière, susceptible de prendre toutes les formes, que par Aithèr, le déterminé, ils désignaient le principe igné, lumineux, aérien, *Pneuma*, le souffle, *Zeus* enfin, chargé de modeler la substance.

Le Chaos était enveloppé comme d'un voile par une nuée obscure (*skotoessa omikhlè*), par les ténèbres premières, par la Nuit qui porte la vie (*Nux Zophera*), épouse de Zeus ou de Aithèr. Cette Nuit enveloppante formait autour du Chaos, de la masse où étaient confondus les éléments des choses, une sorte de coquille. Car la matière en se condensant avait pris une forme ovoïde, — suggérée évidemment par la courbe de la calotte céleste. — (Un vers cité par Damascius, dit que le grand Kronos façonna l'Éther divin en œuf d'argent). — Plus d'une fois nous avons mentionné cet œuf primitif, image qui, à plus d'une reprise, s'est naturellement présentée chez différents peuples ; et elle vaut un peu mieux que la niaiserie prétentieuse de Chronos ; elle n'appartient guère plus aux Chaldéens qu'aux Finnois, aux Peaux-Rouges ou aux Aryas.

Les Indous chantaient qu'avant le jour, l'œuf ou matrice d'or, *Hiranyagarbha*, était enveloppé dans les nuages, dans une masse ténébreuse. Phérécyde de Syros cachait cet œuf primordial dans les replis du Serpent Ophionée, sorte d'Ouranos ou de fleuve Océan. Aris-

tophane l'a célébré, fort à propos, dans sa charmante fantaisie des *Oiseaux* : « Il n'existait alors que le Chaos, et la Nuit, et le sombre Erèbe et le Tartare spacieux : ni Terre, ni Air, ni Ciel. Puis, dans le vaste sein de l'Erèbe, la Nuit aux ailes noires enfanta, avant toutes choses, un œuf plein d'un souffle vivant, d'où s'élança, quand les temps furent accomplis, le désirable Erôs aux brillantes ailes d'or, rapide comme les tourbillons aériens. Erôs uni au Chaos, dans le vaste Tartare, produisit notre race et la poussa vers la lumière. Mais le peuple des immortels n'existait point avant que l'Amour accouplât toutes choses; des éléments mariés par l'Amour, naquirent Ouranos et Okéanos et Gê, et la race incorruptible de tous les dieux bienheureux. » On voit combien ces idées étaient familières au public athénien du v^e^ siècle. Nous y retrouvons cet Eros d'Hésiode qui, dès que les dieux avaient des sexes, devait présider à leurs accouplements, ce sentiment — réservé aux seuls vivants — dont l'intrusion dans la cosmogonie a faussé pour vingt siècles la notion de ce que nous appelons les lois de la nature. Il tenait aussi une très grande place, vers le commencement du vi^e^ siècle, dans la genèse demi-phénicienne de Phérécyde.

Au temps de Celse et de Diogène Laerce, on possédait encore une partie de cette théogonie, qui ne diffère de la précédente que par quelques nuances et quelques noms ; l'illusion anthropique y est plus accentuée encore. L'être primordial s'y nomme Zeus, mais avec le sens de vivant, synonyme masculin de *Zoè*, la vie. Ce Zeus est triple et un : *feu* (πύρ, αἰθηρ), *souffle* (πνεῦμα), et *eau* (ὕδωρ), selon Eudème ; ou bien, selon les néo-platoniciens : principe actif, amour (Erôs) et démiurge — élaborateur, et non pas créateur, comme on dit volontiers. En cette dernière qualité, il tirait le monde du principe

matériel *Chthōn* ou *Chthonia*, qui, entre ses mains et sous l'action du Temps (*Chronos*), devint la terre, solide et liquide, *Gè* et *Ogèn* (Okéanos). Nous retrouvons aisément dans ce principe chthonien, aussi ancien que le démiurge, le *Chaos* d'Hésiode et des Orphiques, l'abîme, la *Tavti* que les Assyriens donnaient pour épouse à Baal-Dagon. Seulement ici la matière, que nulle subtilité n'a pu supprimer ni éliminer, n'engendre plus les choses et les êtres ; elle est passive et subordonnée au concept anthropomorphique de vie, d'amour, — et bientôt d'intelligence et de raison. Ici, le spiritualisme proprement dit, qui n'est autre que l'animisme quintessencié, commence à s'emparer, pour longtemps, de la philosophie dominante ; mais c'est un spiritualisme panthéistique, celui dont Virgile a donné la formule en trois mots : *mens agitat molem*, si difficiles à traduire : « une force pensante agite, anime la substance », ou encore : « l'intelligence met en œuvre la matière ».

Apprends qu'une âme infuse en l'immense univers
Anime ce grand corps et circule au travers.
Un souffle intime court dans les veines du monde,
Fécondant l'air, la terre et les plaines de l'onde,
Et la lune argentée et l'astre radieux.
C'est la source qui verse au peuple ailé des cieux,
A l'homme, aux animaux, aux monstres que Nérée
Porte sous les replis de sa robe marbrée,
L'étincelle de vie et le germe éternel.
Mais l'être, embarrassé dans le lien charnel,
De la crainte au désir et de la joie aux peines
Flotte, attendant la mort qui va rompre ses chaînes.
Prisonnier de la nuit, ses yeux cherchent en vain
La lumière perdue et le foyer divin.

C'est bien là le fond de la conception orphique. Pneuma, l'âme, enfermé d'abord dans la cavité de l'œuf cosmique, se répand au sein de la matière animée (*hulè*

*empsuchos*) et se porte à la périphérie, comme les bulles qui s'échappent de la masse liquide (ὥσπερ ἐν ὑγρῷ πομφόλυξ). Le *Pneuma* est donc l'Air, qui vient se placer entre l'Éther et les éléments plus lourds. Et nous avons cette superposition si connue, acceptée d'Epicure lui-même, le feu, l'air, l'eau, la terre, étagés selon leurs poids. « Dès lors, paraît-il, tous les éléments s'étaient coordonnés et étaient devenus propres à la génération. » N'oubliez pas je vous prie, ce *Pneuma* échappé de l'œuf primodial ; il sera tout à l'heure le prototype de l'âme délivrée par la mort.

Cependant l'œuf ne peut durer toujours ; il faut qu'il éclose. La première manifestation de l'être, Phanès, Protogonos, Protogénès, va le faire éclater. Phanès, que Renan rapproche de mots juifs et samaritains, est bien purement grec. Comme *épiphane*, il est l'adjectif du verbe *phainô*, paraître. Il est l'intelligence, *Mètis ;* il est la lumière. *Eriképaios*, *qui brise*, qui sépare l'œuf en deux moitiés, le monde et la voûte étoilée. Il procède, est-il dit, de l'œuf primordial où réside le germe vivant.

Dans une autre cosmogonie attribuée au philosophe Acusilaos, Phanès ou Métis constitue, avec Eros et Ether, les trois hypostases intelligibles (substances insubstantielles !) nées du Chaos, qui lui-même a donné naissance à l'Erèbe, principe mâle, et à la Nuit, principe femelle. Ailleurs (cosmogonie d'un certain Hiéronymos), Phanès est représenté par Héraklès-Panthéos, premier né de l'œuf ou était renfermé l'animal, le vivant, que Platon, dit Proclus, appelle excellemment « celui qui existe par lui-même », *Autozôon*. Ce Panthéos s'était manifesté sous l'influence de deux principes premiers : l'Eau, élément d'attraction et de cohésion, et la matière, *Hulè*, mère ou synonyme de *Chthôn*, la Terre : *Hulè* étant l'expansion, la diffusion, la répulsion (allusion évidente aux deux

forces alternantes d'Empédocle, *Philotès* et *Neikos* ou *Eris :* « l'amitié, l'attraction », « la discorde et la haine » qui président à l'ordre universel, fait de combinaison et de dissolution). De ces deux principes d'Hiéronymos, il en naissait un troisième, tricéphale, à tête de bélier, de taureau et de lion monstrueux, l'Héraklès-Panthéos. La polycéphalie était aussi accordée à Phanès. Toutes ces divagations tournent dans le même cercle. Tantôt Phanès uni à la Nuit enfante le ciel et la terre. Tantôt Ericapaios, verbe créateur et semence divine est le père de tous les dieux. Tantôt c'est Zeus, issu de Phanès, qui donne le jour à Ouranos et à Gè, souche de toutes les générations divines, et qui, avalant Phanès ou Métis, ou le monde, le reproduisait à son tour, mais plus parfait et ordonné définitivement avec le concours de *Dikè*, la Justice. On reconnaît ici un souvenir d'Hésiode.

Mais tout en se rattachant aux anciennes croyances, tout en dédiant leurs hymnes à la plupart des dieux grecs, et à quelques autres (Apollon, Poseidôn, Kronos, Héraklès, Pan, Héphaïstos, Adonis, Eros, Némésis, les Nymphes, les Euménides, les Muses), les Orphiques changeaient totalement le caractère de la mythologie ; ils ôtaient toute personnalité à ces êtres si puissamment animés par l'anthropomorphisme homérique. Les uns n'étaient plus que des noms honorifiques de phénomènes ou de choses, le soleil, l'eau, le feu, les sources, les forêts ; les autres représentaient des concepts métaphysiques ou moraux, la force, la végétation, l'affinité des éléments, le châtiment, la vengeance, etc. Par exemple les Moirai, les Destinées, n'étaient plus que les phases de la lune. Aphroditè, par contre, devenait le principe d'amitié, d'harmonie répandu dans l'univers, Φιλία τοῦ παντός. Ou bien c'étaient les aspects divers d'une vague divinité, à la fois matérielle et intelligente. Comme les brahmanes

s'écriaient : « Agni, tu es Indra, tu es Varouna, tu es Vichnou ; Sourya, tu es Savitri, tu es Pouchan, tu es Aditi tout entière » ; les Orphiques ressassaient : « *Un* est Zeus, *un* est Aïdès, *un* est Hélios, *un* est Dionysos. » Peu leur importaient les noms innombrables de la puissance génératrice (Pneuma, Phanès, Eros) aux prises avec la matière ; tantôt célébrant par un symbolisme obscène l'union des deux principes, tantôt ou en même temps, représentant la délivrance du Pneuma, les aventures de l'âme dégagée de la prison corporelle.

Comme l'a remarqué Aristote, « l'âme, dans leur système, n'était que le *pneuma*, le souffle, qui s'échappe de l'être organisé (*to hulon*), pour se confondre avec le souffle universel, où elle était portée par les vents. » Ils regardaient, dit Socrate (*Cratyle*, 38), l'enceinte corporelle comme une prison où l'âme est gardée. « L'âme dans son enveloppe de chair ressemblait au mort dans le tombeau. Ainsi conçue, la vie se présentait comme un état inférieur et non plus comme la carrière de l'activité humaine. Du moment que l'âme était considérée comme une prisonnière, il fallait admettre qu'elle subit une peine, un châtiment infligé pour des délits antérieurs, pour les péchés d'une autre existence ; et, au sortir du corps, elle devait passer dans d'autres prisons, et parcourir tout un cycle d'épreuves, à moins que, dès cette vie, des purifications suffisantes n'eussent coupé court aux expiations futures.

Nous nous sommes étendu longuement naguère sur cette doctrine de la transmigration, de la métempsychose, qui est le grand vice, la maladie incurable du brahmanisme et du bouddhisme. *Summum jus, summa injuria.* Elle veut être la suprême expression de la justice, et elle est l'iniquité suprême, puisqu'elle courbe l'innocent sous l'ombre pesante de crimes imaginaires.

C'est un corollaire presque inévitable du panthéisme. Dès que l'âme et la vie sont impersonnelles, et qu'elles passent de corps en corps, prises, comme disent les Orphiques, dans les nœuds d'un filet, d'une trame indéfinie dont la mort vient tour à tour dénouer les mailles incessamment rétablies, la fatalité des métempsychoses fournit une explication facile, — mais beaucoup trop facile, — des inégalités sociales et des misères imméritées. Elle fait plus que les expliquer, elle les justifie. Sous prétexte de solidarité entre les morts et les vivants, elle aboutit à l'égoïsme du salut individuel. Aiguillon moral, mais empoisonné, elle insinue dans les veines des nations le marasme, l'apathie désespérée.

La métempsychose n'est point hellénique; et elle n'a jamais pu s'établir fortement en Occident. Enseignée par l'Orphisme, par Pythagore et, dit César, par les Druides, elle n'a jamais pénétré dans les masses. Elle est restée la croyance de quelques penseurs isolés, l'amusement de quelques confréries, *thiases*, *éranes*, de certains collèges de prêtres ou de théosophes, enfin un thème commode à déclamations poétiques. Si Pythagore, qui avait été coq, n'avait prudemment condamné ses adeptes au silence, je pense que plus d'un aurait ri, lorsque le maître reconnut, parmi les *ex-voto* d'un temple d'Italie, le casque et le bouclier que son âme avait portés jadis sous les murs de Troie. Maintenant, où Pythagore et les Orphéotélestes avaient-ils emprunté la métempsychose? Elle n'apparaît pas dans le Rig-Véda. A plus forte raison était-elle inconnue des Aryas lorsque les tribus helléniques s'écartèrent du berceau commun. Mais il n'est pas besoin de supposer un voyage de Pythagore dans l'Inde brahmanique. L'Egypte était là, ouverte depuis un siècle au commerce grec ; et la métempsychose figurait parmi ses dogmes les plus sacrés et les plus anciens.

Il m'est arrivé de révoquer en doute l'influence de l'Egypte sur la mythologie ancienne de la Grèce. L'importation tardive de la métempsychose vient confirmer mes réserves, et marque précisément l'époque où les mythes et les dieux égyptiens commencèrent à envahir le panthéon hellénique. Bientôt Hérodote, abusé par les récits des prêtres d'Osiris, va donner le signal d'une fusion intime qu'achèveront les Ptolémées.

Mais laissons la métempsychose. Il nous reste à dire comment l'Orphisme s'empara des Mystères, à ce point qu'Orphée en devint le fondateur reconnu, incontesté. Il y avait bien quelque vérité dans cette attribution ; les doctrines orphiques cachaient leur hardiesse sous le voile du mystère, sous l'obscurité des formules et des cérémonies emblématiques; leurs adeptes étaient à la fois des initiés et des initiateurs, qui furent sans doute d'une grande ressource aux nobles prêtres d'Eleusis, pour animer la monotonie et accroître le prestige de simples fêtes agricoles. Les Orphéotélestes apportaient donc avec eux des Mystères, dont les profanes étaient exclus, et l'enseignement secret. Plusieurs des hymnes qui nous sont venus sous le nom d'Orphée commencent par l'injonction de fermer les portes. Non seulement les Orphiques apportaient des Mystères, mais ils apportaient ou accompagnaient un dieu, venu comme eux de la Thrace, Dionusos. Ce dieu, ils l'avaient tout d'abord assimilé à leur Phanès, à leur Protogonos, à leur Panthéos; c'était tantôt le soleil et la lumière « Hèlios, que nous nommons Dionusos » tantôt Hadès, Ploutôn, le maître de la germination, de la richesse, de la puissance chthonienne. C'était l'âme du monde, « le commencement, la fin et le milieu de tout ce qui est », — formule recueillie par Platon, *Lois*, IV, 7. — Macrobe, d'après un fragment orphique, nous dit que le dieu

suprême, appelé Zeus-Dionusos, est le père de la terre et des eaux, le Soleil qui engendre tout, le Pan aux mille formes, éclatant comme l'or, (*khruséophengès*), et qui fait tourner éternellement sur les gonds célestes la sphère du vaste univers.

Les relations des Orphiques avec Dionysos étaient fort anciennes, car ils le connaissaient sous le nom de *Omèstès*, *Omadios*, *Omophagos*, mangeur de chair crue, du moins c'est ainsi qu'ils interprétaient ces mots, qui viennent, à l'instant même, de me suggérer un rapprochement dont je vais vous faire part, quitte à approfondir la question. J'en finis d'abord avec le mangeur de chair crue, évidemment un dieu antique et barbare, honoré sans doute de sacrifices humains; eh bien! le plus haut degré d'initiation orphique était encore, à Chios, à Ténédos, bien longtemps après que le caractère de Dionysos se fût adouci, une *Omophagie*, une communion de viande crue, assimilée, bien entendu, à la chair sacrée de Zagreus. Mais voici l'idée dont je vous parlais : Si *Omestès* était précédé d'un esprit rude : *Homestès;* l'esprit rude remplaçant d'ordinaire un *S*, on pourrait dire que le dieu *Soma* est retrouvé, le dieu védique de la libation, de la liqueur fermentée, auquel tous les mythologues identifient Dionusos. Dionysos, *l'éclatant mangeur de Soma*. Mais quoi! l'esprit rude manque. Il y aura lieu de chercher s'il ne manque pas ailleurs; déjà nous le trouvons assez souvent où il n'a que faire : *Hippos*, *Hèra*, *Hestia;* et de plus nous savons que l'accentuation grecque n'a été fixée que très tard. Déjà en possession du mot *Sôma*, peut-être sang, vie, avant de signifier corps, et d'autre part du mot *ômos* cru, la langue a pu laisser tomber la forme aspirée *hôma*, et ne la garder, en l'altérant, que dans les trois épithètes de Dionusos. Songeons au *haoma* des Perses transcrit par Plutarque sans

aspiration : *óm*, *omômi*. Je n'insiste pas davantage sur cette hypothèse qui m'a souri au passage.

Confondu avec l'être suprême et immanent, avec Phanès, etc., « devenu animateur universel », honneur qu'il peut devoir à ces origines indo-européennes, (*Soma*, *Agni*), soit à sa fusion complète avec le grand dieu phrygien Sabazios, Dionysos entrait à Eleusis comme époux de Dèmètèr. Et il entrait avec les Orphistes ; ceux-ci, tout d'abord charmés de Perséphonéia, de cette descente aux enfers, de ce retour printanier vers la lumière, élargirent et transformèrent la légende. Perséphonè, — Korè —, comme on la nomme de préférence à Eleusis, n'est pas seulement, pour eux, la fille de Zeus et de Dèmètèr, l'épouse qu'Aïdôneus a conquise par la violence, c'est l'ordonnatrice (*diakosmos*) de l'univers, c'est la source de la vie. Ancienne aurore du soir emportée par le soleil nocturne, puis considérée comme une image de l'âme ravie par la mort, puis comparée au germe souterrain qui remonte en plante verte, espoir de la moisson, Korè est désormais tenue pour un nom de la force organisatrice qui circule dans la matière. Elle prend le titre de *Mounogénéia thea*, fille unique et première-née que Zeus engendra dans de mystérieuses générations, (*arrhètoisi gonais*), *phaesphoros*, porte lumière, *aglaomorphos*, à la forme éclatante ; et, tout en continuant de figurer avec Ploutôn sur le trône des enfers, de représenter le germe enfoui et ressucité, la vie et la mort à la fois (Ζωὴ καὶ Θάνατος μούνη), — elle se confond avec la lune, principe féminin de l'univers.

Nous avons expliqué déjà le mythe de Zagreus, le dieu bienfaisant déchiré par ses frères et dont le sang féconde la nature, le Dionusos Chthonien, fils de Zeus-taureau et de Dèmètèr-Dèô, ou de Zeus-dragon et de Korè ; c'est lui que Cicéron désigne comme le dieu des

Mystères Orphiques : « Bacchus fils de Jupiter et de la Lune. » Ces unions sexuelles, auxquelles assurément, personne ne croyait au v[e] siècle, étaient pourtant l'occasion de cérémonies honteuses, acceptées sans la moindre vergogne par des hommes graves et des penseurs subtils ; simples allégories, sans doute, mais spectacles corrupteurs pour les foules animales, et qui juraient avec les doctrines de nos ascètes purificateurs. Ceux-ci, voulant concilier toutes les liturgies, se croyaient obligés d'introduire dans le sanctuaire des chastes déesses les obscénités de Cybèle et d'Isis ; car déjà Cybèle — sinon Isis sous le nom de Io — étaient confondue avec Rhéa, avec Dèmètèr et Korè dans l'épouse du dieu suprême. Zagreus fut, à l'égard de Zeus et de Korè, ce que celle-ci avait été entre Zeus et Dèo : la troisième ou la première personne d'une triade, *prōtogonos*, le premier-né, « celui qu'en ses éternels desseins, Zeus avait résolu d'engendrer en Perséphonéia ». Et le voici monarque universel, le plus roi de tous, *basileutatos pantōn;* sous mille formes et sous mille noms, il préside à la végétation et à la mort : donc, nous le savons, à la renaissance.

C'est par l'interprétation nouvelle et ingénieuse de ces mythes combinés, c'est par la transfiguration de Dionysos en Hèlios et en Zeus, de Zagreus en Dionysos, en Protogonos, quelquefois en Héraklès, de Korè en déesse infernale et lunaire, en principe féminin de la fécondité, c'est en faisant de cette triade entière l'arbitre de la mort, la résurrection et la vie (*resurrectio et vita*), que l'Orphisme s'est imposé aux théosophes d'Eleusis aussi bien qu'à tous les autres Mystes, mystagogues et *mystifiés*.

Il a exercé une véritable fascination sur les poètes, les penseurs et les écrivains les plus célèbres de la Grèce ; ou pour mieux dire, il s'est manifesté partout à la fois, dans les lettres et dans l'art, et si les prètres (Orphéo-

télestes) qui lui ont donné son nom lui eussent fait défaut, on l'aurait trouvé dans la Cosmogonie de Phérécyde, dans les utopies de Pythagore, de Philolaos, d'Empédocle, dans la théodicée de Platon. C'était un de ces mouvements de l'esprit qui se produisent à leur heure, lorsque la raison commence à jouer avec les traditions, à interpréter les croyances au lieu de les éliminer comme des contes de nourrice. En subtilisant ce qu'elle nomme la sagesse des vieux âges, elle en détruit la grandeur naïve et n'en garde que la quintessence illusoire; de l'anthropisme, de l'animisme, elle extrait la conception métaphysique du monde et de la vie. Elle invente enfin, six ou sept siécles avant les Gnostiques et les Pères, ces triades et ces *hypostases* et ces rêveries funéraires qui nous seront présentées comme des révélations divines.

L'Orphisme, après une longue incubation, s'est déclaré à la veille même de l'apogée hellénique; mais il n'a pas préservé du déclin cette civilisation si rapide, si éclatante; il n'avait rien en lui qui pût relever les courages, redresser les échines pliées sous la rude et cruelle main de la Macédoine et de Rome. L'excitation passagère qu'il avait peut-être communiquée à la pensée rendit plus profonds l'énervement et le désarroi de races fatiguées.

Telle était cependant la vitalité du génie grec que, dans sa carrière posthume, en dépit des aberrations mystiques et des défaillances morales, il continua de présider à la civilisation, à ce qui en restait du moins, et ne périt que sous Justinien.

# XIV

## EXPANSION ET DÉCADENCE

Résumé de l'histoire de la Grèce indépendante. — La patrie achéenne dissoute par l'invasion des Doriens. — Dispersion coloniale ; éclat de la Grèce extérieure. — Athènes, en éditant Homère, se déclare la métropole de la race ionienne. — En prenant parti pour les Ioniens d'Asie, elle attire sur elle les fureurs de Darius et de Xercès. — Ses victoires de Marathon, de Salamine, de l'Eurymédon, lui assurent la prééminence. — Cimon et Périclès. Admirable apogée. — Egoïsme rancunier de Sparte ; humiliation d'Athènes. — Sparte, aussi maladroite qu'insolente en sa victoire, abandonne les Grecs d'Asie, et voit sa puissance à jamais abattue par Epaminondas. — Entrée en scène de la Macédoine. — Philippe et Alexandre, champions de la Grèce, mettent fin à l'indépendance hellénique. — La Grèce, moralement annexée à l'Asie, en subit toutes les contagions, en reçoit les cultes à la fois obscènes et mystiques de Cybèle, de Mâ, d'Adonis, puis d'Osiris et Sérapis, que le syncrétisme orphique amalgame sans peine avec la légende de Dionysos-Zagreus. — Le monde s'habitue aux dieux morts et ressucités, aux aberrations d'outre-tombe. — L'éclipse du génie grec prélude à la nuit de dix siècles ; son réveil, son exhumation, déterminera la Renaissance.

Bien que mêlée intimement aux sujets que nous traitons, l'histoire proprement dite paraît absente de nos entretiens ; mais elle n'est pas oubliée ; elle est seulement sous-entendue. Ses événements, ses péripéties sont à la fois les résultantes et les causes des aptitudes originelles ou acquises, de l'évolution religieuse, morale et sociale. Si la race hellénique, par exemple, n'est jamais

parvenue à l'unité, c'est qu'elle s'est avancée lentement, par tribus et par étapes, dans un pays coupé de montagnes et très peuplé déjà. Si les traditions achéennes ont été recueillies sur les côtes d'Asie, c'est qu'une invasion tardive avait réduit à l'émigration les premiers occupants grecs de l'Argos thessalien. Si Héraklès, Dionusos, les Orphiques sont venus modifier profondément l'ancienne mythologie et l'ancien culte, c'est que la grande trouée dorienne avait livré passage à des dieux et à des rites jadis confinés au nord de l'Olympe, en Thrace et en Macédoine. Le développement précoce de la Grèce extérieure, coloniale; la longue éclipse, l'éclatant réveil, le déclin lamentable et rapide de l'Hellade; la diffusion et la corruption du génie grec : autant de phénomènes simultanés ou corrélatifs dont l'histoire explique l'enchaînement, et qui eux-mêmes éclairent l'histoire.

L'âge héroïque, l'âge achéen, qu'on entrevoit dans l'*Iliade* et l'*Odyssée* comme on devine sous les folles arabesques de l'Arioste les grandeurs des temps carlovingiens, marquait une certaine tendance vers l'unité, du moins vers une fédération amiable de tous ces clans et ces roitelets groupés sous le commandement d'Agamemnon. Mais l'âge dorien coupa court à ces espérances. La désunion, le conflit sans fin devinrent le régime politique de cette Grèce déjà si petite, si morcelée, si impuissante contre des masses disciplinées.

Certes, les Doriens étaient une forte race et nullement inférieure aux autres tribus helléniques. Leurs colonies, lorsqu'ils se répandirent à leur tour sur les rivages de la Méditerranée, ne tardèrent point à égaler, souvent à dépasser, en éclat, en richesse, en culture, leurs rivales ioniennes. Leur dialecte énergique et sonore s'empara de la poésie lyrique, des chœurs même du

drame athénien. Mais leur rudesse, longtemps confinée dans les étroits cantons de la Doride, enraya une civilisation naissante. Leur intrusion violente brisa les liens, faibles encore, que commençaient à former une langue et une religion communes. Ils s'enfoncèrent comme un coin dans la Béotie et la Phocide populeuses, dans le Péloponnèse déjà trop plein ; il leur fallut meurtrir, broyer, expulser tout ce qui s'opposait à leur passage. Et quand, au prix de cinq invasions, de nombreuses défaites et de cruelles représailles, ils se furent établis, au nombre de quelques milliers à peine, dans la profonde vallée où avait régné le pacifique Ménélas, quand ils eurent réduit en servitude les malheureux habitants de la Laconie, ils se retournèrent contre le Péloponnèse refermé derrière eux. Trois cents ans de guerres, de massacres, d'embûches les rendirent maîtres de la Messénie dépeuplée, d'une partie de l'Arcadie et de l'Argolide, et leur assurèrent l'hégémonie, sinon la domination, sur la plupart des villes péloponnésiennes. Une constitution sauvage, horrible mélange de communisme oligarchique avec une double royauté héréditaire, féconde en rivalités, en assassinats, et livrée au caprice de surveillants nommés Éphores, conserva chez les Spartiates une brutalité, vaillante assurément, mais nullement inconciliable avec la perfidie, avec la corruption des mœurs, bientôt avec la vénalité la plus éhontée. Ces lois, dites de Lycurgue, ignorées des colonies doriennes, et bonnes tout au plus pour un camp de bandits toujours prêts à l'attaque et au pillage, ont stérilisé l'esprit dorien à Lacédémone, à ce point qu'on n'y citerait pas, en mille ans, plus de deux ou trois artistes ou poètes. Quant à des historiens ou philosophes, ce n'est pas à Sparte qu'il en faut chercher. Quelques exemples de courage, exaltés outre mesure, et une dizaine d'habiles généraux, ne peuvent compenser

les cinq ou six siècles (XII^e-VI^e) perdus pour l'Hellade, et tant de malheurs déchaînés par l'aveugle égoïsme des Doriens de Sparte.

La vie intellectuelle, le commerce, l'art s'étaient réfugiés à quelque distance de ce repaire, là où n'atteignaient pas tous les jours les griffes de ces brouillons féroces, un peu à Argos, à Corinthe, à Egine, à Sicyone, surtout à Athènes. Les îles proches et lointaines, Lesbos, Chios, Samos, Naxos, Rhodes, Chypre, les cités prospères de la côte d'Asie, Halicarnasse, Ephèse et Milet, et Smyrne, et Colophon, et Phocée, et Sinope, la grande Grèce avec Tarente, Métaponte, Sybaris, Crotone, Locres, la Sicile avec Syracuse, Himère, Agrigente, Sélinonte, librement épanouies, formèrent autour d'un centre faiblement éclairé comme une ceinture resplendissante. Mais tous ces menus États, monarchies, républiques, dictatures minuscules, vivaient chacun pour soi, reliés sans doute à leurs métropoles par des cultes communs et des solennités qui réunissaient momentanément tous les membres de la famille hellénique, mais incapables de se constituer en corps de nation : incohérente fraternité de petites patries jalouses. Ce fut la grandeur d'Athènes d'avoir exercé, durant un siècle, bien court et bien rempli, une attraction véritable sur toutes ces parcelles isolées, d'avoir paralysé quelque temps la force dissolvante de Sparte.

L'Attique avait échappé à la conquête dorienne. Asile des Ioniens chassés du Péloponnèse, elle avait recueilli, avec les vieilles familles achéennes, toutes les traditions, tous les souvenirs mythiques qui faisaient le fond et le sujet des antiques *rhapsodies*. Athènes se trouva donc représenter, en face de la barbarie spartiate, toute la culture acquise depuis mille ans par une race affinée, industrieuse, artiste, et non moins vaillante que les pré-

tendus héritiers de Héraklès. Les rapports de ce héros avec la déesse Athènè, son amie (presque sa mère, sous le nom d'Alalcoménéia, d'Alcmènè), semblaient rapprocher les deux peuples, et leurs relations se maintinrent longtemps sur le pied d'une sorte de neutralité amicale. Mais le contraste des tempéraments, des mœurs, des lois présageait une éclatante rupture. Pendant que Lacédémone, encroûtée dans sa morgue farouche, imposait à ses alliés, à ses vassaux, sinon l'imitation de son étrange régime, tout au moins le gouvernement oligarchique, l'esprit libéral d'Athènes, réduisant la monarchie à un archontat temporaire, puis annuel, inclinait à la démocratie. Les réformes censitaires de Solon, en atténuant les privilèges de la noblesse, allaient permettre à Clisthènes d'instituer l'égalité entre les citoyens proprement dits ; et déjà une législation assez douce rendait le séjour de l'Attique tolérable et même agréable aux habitants de la campagne et aux étrangers. L'usurpation, la tyrannie, d'ailleurs brillante et intelligente, des Pisistratides n'avaient porté qu'une atteinte passagère à l'ordre social nouveau. Pisistrate n'accrut pas seulement la puissance athénienne par quelques expéditions heureuses, il fit d'Athènes, par la récension de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, la métropole de toute la race ionienne. Les anciens ne semblent pas avoir compris toute la grandeur de cette entreprise ; ils n'en ont pas mesuré la portée ; mais un tel acte parle de lui-même. S'emparer d'Homère, réclamer pour compatriote le chantre des héros accourus de tous les points de la Grèce, c'était prendre possession des gloires passées, revendiquer en tout un droit d'aînesse, une prééminence — que même ses plus grandes infortunes ne lui ravirent jamais.

Lorsque les révoltes des villes ioniennes contre la domination perse, et l'immixtion inévitable des Grecs

d'Europe dans ces querelles, si funestes à leurs frères d'Asie, eurent éveillé la colère et attiré sur l'Hellade les armes de Darius, c'est Athènes qui fut honorée du premier choc. Hippias, le tyran qu'elle avait chassé, lui rendit ce service en conduisant les trois cent mille Perses aux rivages de Marathon ; et là, dix mille Athéniens, aidés d'une petite division platéenne, luttèrent seuls pour l'Hellade entière. Les Spartiates, qui pouvaient arriver à temps, étaient restés en arrière pour laisser écraser leurs rivaux. Dix ans plus tard, un de leurs rois, Léonidas, moins heureux que Miltiade, était vaincu et tué aux Thermopyles ; et, sans la ruse et la ténacité de Thémistocle, qui les contraignit à gagner avec lui la bataille de Salamine (480), ils auraient déserté la cause commune ; il leur suffisait qu'Athènes eût été livrée aux flammes par les multitudes de Xercès. Leur conduite correcte à Platées et à Mycale (479) rachète à grand peine ces vilenies. Athènes sortit grande de ces luttes si disproportionnées, que Cimon, le fils de Miltiade, termina par un coup d'éclat, la double victoire de l'Eurymédon, gagnée sur terre et sur mer (470) ; elle en sortit maîtresse de la mer, libératrice des Grecs d'Asie, trésorière d'une riche fédération d'îles et de colonies, suzeraine de la Chersonèse, de l'Hellespont, du Pont-Euxin, alliée des rois gréco-scythes du Bosphore cimmérien (la Crimée).

Vainement Sparte, par d'odieuses chicanes, essaya d'empêcher la reconstruction de l'Acropole et des Longs Murs qui relièrent Athènes au Pirée. L'adresse de Thémistocle triompha de cette mauvaise volonté. Trois ports désormais, abritant les flottes de guerre, recevaient les blés de Russie, les minerais de Thasos et du Pangée, toutes les richesses de l'Orient. Cimon et Périclès, appelés tour à tour par leur gloire, leur talent, leur éloquence, à diriger les affaires de la république, embel-

lirent leur ville de magnifiques édifices, Temple de Thésée, Parthénon, Propylées. Le second surtout, orateur et chef du parti démocratique, a attaché son nom à l'une de ces périodes si rares, souvent si courtes, où le primate *homo* se montre à peu près digne du nom d'homme, où les misères, les catastrophes, les trahisons, les taches de sang et de boue, — si nombreuses soient-elles encore ! — disparaissent, s'évanouissent dans un rayonnement prestigieux.

Le foyer principal, c'est Athènes, sans doute; mais autour d'elle tout le monde grec resplendit, sauf l'obscure Etolie, peut-être, et Sparte jalouse, couvant sa rage dans une bouderie hautaine. Partout s'élèvent au-dessus des cités les beaux temples aux triglyphes d'azur, aux frontons rougeâtres, aux péristyles frottés de teintes légères qui atténuent la blancheur crue des marbres; partout des hauts reliefs animent les frises et les murailles; des statues de dieux, de déesses, majestueux ou charmants, décorent les rues, les places, les sanctuaires; partout de vastes théâtres ont pour toile de fond les horizons de la mer et des montagnes, et la muse triomphale d'Eschyle y fait retentir les gémissements de Xercès et la chute des Perses. Puis ce sont des solennités religieuses et gaies, des flottes de pèlerins qui, sans crainte de nourrir les ambitions sacerdotales, portent à Délos les offrandes de l'Asie, de l'Europe et de l'Afrique; ce sont les Jeux nationaux de Pise ou Olympie, de Delphes, de Némée, de Corinthe, et une foule d'autres Jeux locaux, qui rapprochent les colonies et les métropoles, qui mêlent aux exercices de force et d'adresse les chants, les déclamations lyriques, les travaux de la pensée. On raconte qu'Hérodote lut, aux Jeux olympiques, le premier livre de son histoire, et son œuvre entière aux Panathénées d'Athènes : car tout ramène et tout revient

à ce cerveau de la civilisation antique; de la périphérie lointaine, des courants nerveux y apportaient toutes les idées, toutes les doctrines qui allaient bientôt inquiéter les conservateurs dévots, ces conceptions plus ou moins hardies des Pythagoriciens, de Parménide, d'Héraclite, de Démocrite, d'Anaxagore, que le symbolisme orphique insinuait dans la théologie.

De la rencontre, du choc de tant de pensées, interprétées diversement par les philosophes, les poètes, les peintres, les sculpteurs, naissait une animation inconnue, une émulation féconde d'esprit et de génie. La langue, assouplie, enrichie jusqu'à la surabondance, se prêtait avec une aisance égale à la sublimité d'Eschyle, à la grandeur de Sophocle, à la noblesse de Périclès, à la causticité de Socrate, à la subtilité des sophistes, au laisser-aller d'un Alcibiade, à la puissante fantaisie d'Aristophane et d'Euripide, à l'harmonieuse complexité de Platon, à la simplicité froide de Xénophon, à la solidité concise de Thucydide. Temps heureux, moment inoubliable, où des banquets sans faste réunissaient les sages sans pruderie, les orateurs sans prolixité, les belles femmes lettrées; ou les flûtes, les lyres, les danses alternaient avec les récits, avec les narrations enjouées et graves; où les hommes tour à tour magistrats, soldats, généraux, écrivains, échappaient à la routine des fonctions permanentes; où le fardeau des sciences accumulées ne fatiguait pas encore la jeunesse vigoureuse; où les exercices corporels, sagement combinés avec l'étude, ajoutaient à la liberté de l'esprit la grâce des mouvements et la perfection des formes!

Je ferme les yeux pour fixer en moi cette vision lumineuse; je les rouvre, et tout s'est assombri; les nuages couvrent le ciel. Sparte n'a pu supporter plus longtemps l'apothéose d'Athènes. Cléomène, et la peste après lui,

ravagent les campagnes sacrées d'Eleusis. Périclès meurt; l'odieuse guerre du Péloponnèse va défaire l'œuvre des guerres médiques. Je ne dirai point quelles alternatives de victoires et de revers, que de fautes réparées et aggravées, que de trêves rompues, quel aveuglement final livrèrent Athènes ruinée aux funestes Doriens et à leurs complices — les patriciens et les modérés. Car — tristes leçons toujours oubliées! — l'ennemi public avait un parti dans la ville assiégée; les fanatiques imbéciles qui avait condamné à mort les généraux vainqueurs aux îles Arginuses pour avoir négligé de recueillir des morts engloutis par la tempête, les autoritaires gênés par la démocratie, lès trembleurs et les esprits pondérés, Aristophane, hélas! et Xénophon, Socrate même, et Platon, acceptaient, je ne dis pas souhaitaient, l'humiliation de leur patrie. Sparte donc triompha, avec fureur, avec férocité, avec impudeur; et pourquoi? Pour aboutir, après vingt ans de tyrannie, au honteux traité d'Antalcidas, qui abandonnait aux Perses tous les Grecs d'Asie.

La captivité d'Athènes dura peu. Délivrée par Thrasybule (403), elle produisit encore de bons généraux, Iphicrate, Conon (394), des philosophes, des poètes, et toute une pléiade d'orateurs; elle eut des réveils glorieux; elle redevint le centre des lettres et des arts. Mais sa puissance était brisée. Sparte ne lui survécut guère. En dépit de ses Lysandre, de ses Agésilas, celui-ci maître un moment de l'Asie Mineure, elle se vit refoulée, traquée, bravée jusque sur ses frontières, et à quatre reprises, par le héros thébain, Epaminondas. Son orgueil fut abattu par la nation la moins estimée de la Grèce (371-363). Non contente de détruire Platées, cette ville qui devait rester sacrée pour tous les Hellènes, elle s'était emparée de Thèbes par trahison. A la tête des

patriotes béotiens réfugiés à Athènes, Pélopidas reprit la ville. La victoire de Leuctres, où périt le roi Cléombrote, ouvrit à Epaminondas le chemin du Péloponnèse. La fondation de Mégalopolis, la révolte de l'Elide, de la Messénie, la terrible bataille de Mantinée, et bientôt la Ligue achéenne, rejetèrent et continrent enfin dans son étroite vallée cette bande redoutable qui avait désorganisé la Grèce. Mais ses vainqueurs n'héritèrent pas de son hégémonie. La gloire de Thèbes avait duré dix ans; la mort d'Epaminondas la replongea dans son obscurité.

Une nouvelle invasion, venue du Nord, allait achever la ruine de l'Hellade. Déjà, tablant sur le malaise qui suivit la prise d'Athènes et de Thèbes, des principicules thessaliens, Jason, Alexandre de Phères, avaient médité l'asservissement de la Grèce centrale; Pélopidas déjoua leurs projets; ce fut la Macédoine qui les reprit, ou plutôt un homme, le plus madré et le plus persévérant des politiques, Philippe, père d'Alexandre.

Quant aux Macédoniens, c'étaient de braves soldats, rudes ivrognes, des Hellènes attardés qu'un contact perpétuel avec les Péoniens, les Thraces, les Illyriens, avait maintenus dans la barbarie. Mais Philippe, longtemps otage à Thèbes, élevé dans la maison d'Epaminondas, avait pu recouvrir d'un vernis grec ses vices nationaux. Surtout, il retournait dans son royaume, convaincu de la faiblesse, du désarroi de la Grèce. Après avoir étendu et affermi ses frontières du nord et de l'ouest, soit par d'heureuses incursions en Thrace, soit par son mariage avec une princesse d'Epire (la fameuse Olympias), il se tourna vers la Grèce, réclamant, comme fils d'Hêraklès, une place pour son char aux Jeux Olympiques, et, comme adorateur pieux d'Apollon, de Dionysos surtout, le droit de venger le sanctuaire de Delphes, pillé par des aventuriers phocéens; négociant avec Athènes

inquiète, tantôt battu par Phocion à Byzance et en Eubée, tantôt surprenant Amphipolis et Olynthe, dernières alliées ou vassales d'Athènes dans la Chalcidique, mettant la main sur les mines du Pangée, sur Thasos, sur Lemnos; achetant les consciences, paralysant avec son or et ses belles paroles l'éloquence de Démosthènes; enfin écrasant à Chéronée la dernière armée de la seule ville qui représentât encore l'Hellade, — défaite honorable, et qui valut à la ville vaincue le respect de son vainqueur. — Philippe venait d'être proclamé généralissime des Grecs contre les Perses, lorsque Olympias, répudiée, le fit assassiner (336).

Alexandre avait vingt ans. C'était un précoce : à seize ans, il avait suppléé son père et gouverné la Thrace. Deux ans lui suffirent pour réprimer — non sans fureur — les révoltes qu'avait encouragées sa jeunesse. Et, dans l'année 334, à la tête de trente ou quarante mille hommes, il s'en alla défier l'énorme et incohérent empire des Perses. Batailles du Granique et d'Issus, prise de Tyr, conquête de la Judée et de l'Egypte, bataille d'Arbelles (332), incendie partiel de Persépolis, pointe en Bactriane, en Sogdiane, campagne dans le Pendjab, descente de l'Indus, retour par l'Arachosie, la Caramanie, festoiements excessifs à Babylone et mort prématurée (323). Onze ans d'une course effrénée, insolemment heureuse, avaient épuisé ce tempérament fébrile et miné par tous les vices.

Que de paroles on a déversées sur le héros lettré qui, dans Thèbes saccagée, épargnait la maison de Pindare, qui pleurait sur le tombeau d'Achille, qui se montrait soucieux de l'opinion d'Athènes! sur l'élève d'Aristote, attentif à faire capturer ou recueillir pour son maître les animaux inconnus et les plantes nouvelles! Que de dithyrambes en l'honneur du vaste génie qui ne quittait pas

une contrée sans y déposer une ou plusieurs Alexandries, qui envoyait Néarque, son amiral, à la découverte de l'Océan indien ! Certes, Alexandre était intelligent quand il n'était pas ivre; il était bon compagnon quand il ne poignardait pas son ami Clitos, quand il ne traînait pas dans une cage de fer Callisthènes, le neveu du che · Aristote. C'était, qui pourrait en douter? un vaillant guerrier suivi d'une armée d'élite. Mais c'était aussi un impulsif et, comme on dirait aujourd'hui, un mégalomane; un alcoolique atteint de délire ambitieux. Si ses soldats ne l'avaient pas ramené de l'Inde, il aurait poussé jusqu'au Gange, jusqu'en Chine, sans souci de ses conquêtes passées. Sa folie s'était déclarée tout de suite, après Issus et l'entrée en Egypte; descendant d'Héraklès, il lui plut de prendre pour père un dieu cornu, Ammon, déjà assimilé à Zeus, de fraterniser avec Osiris et avec Bacchos, comme lui conquérant de l'univers.

Le dieu mourut, à trente-trois ans, « laissant le trône au plus digne »; et ce mot, impolitique autant que théâtral, lâcha sur l'Asie et sur l'Europe une bande de bêtes carnassières : le vieux tigre Antigone acharné après l'adroit chacal Eumène; le brillant léopard Démétrios Poliorcète, un moment vainqueur et idole d'Athènes; diverses hyènes sans pitié, Antipater, Cassandre. etc., meurtriers de la famille d'Alexandre (mère, frère, fils, épouses); le puissant ours Lysimaque, le lion assyrien Séleucus, et le prudent non moins que féroce crocodile Ptolémée Soter, se confédérant pour étouffer dans leurs étreintes, broyer dans leurs mâchoires leurs royaux collègues, gendres ou beaux-pères, Antigone et Démétrios. C'est une orgie de sang, d'assassinats, de massacres, d'infamies, une suite de Pyrrhus brouillons, de cruels Gonatas. La Macédoine s'abat sur l'Hellade expirante,

appelée tantôt par les Achéens, tantôt par les Athéniens, hélas! Quant à l'Asie, elle n'a plus ni peuples maîtres d'eux-mêmes, ni Etats fixes. Rome aura beau jeu dans ce désordre immense. Alexandre avait façonné le monde pour les Césars. Telle était au IIIe siècle la dislocation de l'Orient, que le joug romain fut un bienfait. Le repos, le repos au moins! criaient haut ou bas toutes ces campagnes piétinées, toutes ces villes prises, reprises, ruinées, désespérées. C'est ce que Rome leur donna, et non pas tout de suite; car il fallut que la prise de Carthage (202) lui permit d'abattre la Macédoine à Cynoscéphales (196) et à Pydna (168), la Syrie à Magnésie (190), la faible ligue Achéenne à Corinthe (Leucopétra, 146), enfin Mithridate, et Athènes, à Chéronée encore (87); il fallut que l'administration d'Auguste inaugurât pour un ou deux siècles un ordre apparent, nécessaire à des races éreintées.

Et c'est cet âge de déperdition, de diminution morale, qui fut l'époque de la plus grande expansion hellénique; la langue grecque s'empara de l'Asie Mineure jusqu'à l'Euphrate; depuis longtemps parlée dans l'Italie méridionale et en Sicile, elle entra dans l'éducation des Romains, et la littérature grecque donna naissance à la littérature latine; bien plus, elle lui survécut, ou du moins sut garder jusqu'aux temps de Longus (*Daphnis et Chloé*, Ve siècle) une grâce et une pureté de style et de langage, que le latin perdit peu après les Antonins. Loin de moi de méconnaître les services rendus aux sciences mathématiques, à l'histoire, aux études grammaticales par les savants et les diorthuntes d'Alexandrie, par un Apollodore de Perga, un Héron, un Hérophile (médecin), un Eratosthène, un Polybe, un Diodore, un Strabon, un Aristarque enfin; ni les mérites, ni les talents vrais des Théocrite, des Callimaque, des Apollonius, et tant

d'autres; et plus tard la bonhomie curieuse de Plutarque et l'étincelant esprit de Lucien. Au reste, les modèles anciens, les œuvres du génie grec indépendant, subsistaient, pour compenser les grâces un peu artificielles, souvent l'infériorité morale des œuvres nouvelles, qui sentaient l'huile et le pastiche. Il n'en est pas moins vrai que l'âme de la Grèce, amoindrie, humiliée, corrompue, ne pouvait plus souffler autour d'elle l'énergie, la fierté, ni la forte et libre raison. Ecrasée, elle enseignait la résignation, la patience, soit dédaigneuse, soit complaisante, le dégoût de la chose publique et des intérêts terrestres, les amusements de la magie noire ou blanche et des rêveries mystiques, et soit l'habile exploitation de la flagornerie et de la basse servilité, soit la retraite austère et prudente; de toutes façons, la déviation de l'esprit humain et de la vie sociale.

Cette désespérance était en germe dans l'*Orphisme*. Mais au VIe, au Ve siècle, en ces âges de renaissance où la Grèce échappait au joug dorien, où Athènes victorieuse opposait fièrement à la stérilité intellectuelle de Sparte l'épanouissement merveilleux de la poésie, de l'art et de la pensée, les rêveries funéraires du mysticisme tenaient peu de place dans la vie ardente d'une nation active, tournée tout entière vers l'effort glorieux, enivrée de sa force et de sa liberté. Elles fournissaient tout au plus quelques thèmes commodes et inoffensifs à la déclamation lyrique, ces lieux communs solennels sur la brièveté de la vie, sur la vanité des plaisirs et des richesses. Traduites en belles phrases dans les écoles des philosophes, en tableaux symboliques dans les Mystères, elles plaisaient par contraste. Les *époptes* s'en délectaient à Eleusis, les auditeurs, au théâtre ou dans les jardins d'Académus ; et puis chacun retournait à ses affaires, aux discussions de la place publique, aux

travaux de l'armée ou de la flotte, sans souci des enfers et des rites expiatoires. Mais le virus n'en était pas moins déposé dans les âmes, n'attendant pour se développer que l'énervement qui suit les catastrophes. Il se propagea dans la décomposition morale et sociale qui fut l'œuvre des Macédoniens et des successeurs d'Alexandre. Alors pullulèrent ces confréries de dévots, ces *thiases*, ces *éranes* secrets où l'ennui de la vie cherchait des distractions suspectes. On demanda aux superstitions étrangères les émotions, les consolations, que ne donnaient plus les divinités nationales. Les femmes surtout, désœuvrées, délaissées souvent, se jetèrent dans ces nouveautés, d'abord proscrites par les lois. Mais que peuvent les lois contre l'affaiblissement d'un peuple ? Plus s'étendait l'empire du génie et de la langue hellénique, plus la religion et la pensée grecques devenaient tributaires de l'Asie conquise par les armes d'Alexandre.

Jusqu'au IVe siècle la mythologie grecque avait englobé et ennobli les dieux et les mythes orientaux. A partir d'Alexandre, ce fut son tour d'être envahie et altérée par les cultes étrangers. « Les Grecs, dit Platon (*Epinomis*, § 10), ont embelli ce qu'ils empruntaient aux Barbares. » Ils imposaient du moins les noms et le caractère de leurs dieux aux divinités de la Phrygie, de la Carie, de la Lycie, de la Phénicie. Maintenent, c'est en personne, c'est avec les particularités les plus malsaines de leur histoire et de leur liturgie, que ces dieux vont entrer dans le panthéon grec. Il y a là une déchéance profonde et sur laquelle on ne saurait trop insister, parce qu'elle a été considérée comme un acheminement vers un prétendu idéal religieux. En réalité, du fait d'Alexandre, qui n'y songeait guère, la Grèce a été rabaissée au niveau de peuples frappés d'un arrêt de

développement, de nations dégénérées, de races qu'elle avait dépassées depuis dix siècles.

De ces peuples vieillis, les Hellènes en leur prime jeunesse avaient reçu les rudiments de l'art et de la pensée. Des conceptions orientales, ils avaient admis ce que comportait leur tempérament, leur génie amoureux de la vie, de la mesure et de la beauté. Nous avons signalé ces emprunts. Mais ils avaient laissé de côté tout ce qui pouvait les détourner de l'action, tout ce qui répugnait à leurs aspirations vers la lumière, vers le développement libre et harmonieux des facultés physiques et intellectuelles. Sage réserve, malheureusement oubliée par les propagateurs du culte de Dionysos et par les adeptes d'Orphée. Nous avons vu, sous le couvert des deux chastes déesses Dèmètèr et Korè, les *dieux ressuscités*, Sabazios, Zagreus, Iacchos, s'emparer du sanctuaire d'Eleusis. La porte est désormais grande ouverte à leurs congénères Atys, Adonis, Sérapis. L'ère du *syncrétisme* a commencé. On appelle syncrétisme la fusion des croyances et des dieux de la Grèce et de l'Orient, ou plutôt la résorption de l'Olympe homérique et de la théogonie d'Hésiode dans le panthéon et la théurgie asiatiques.

Le caractère général des religions orientales, c'est, vous le savez, l'adoration de la fécondité chthonienne, le culte, facilement obscène, des rapports sexuels entre une grande divinité féminine, la terre ou la lune, avec un dieu mâle subordonné, le ciel ou le soleil, ou la lune mâle; entre le principe humide et le principe igné, lumineux. Le dieu est sujet à des éclipses, à des disparitions régulières, la nuit, l'hiver; il est impuissant, il est eunuque, il est mort. La déesse le pleure et le rappelle, l'ensevelit et l'embaume. Le dieu reparaît au printemps, rajeuni et vigoureux; la déesse célèbre son

retour, l'enivre de caresses, de voluptés, et le ramène affaibli, efféminé, jusqu'au seuil du tombeau. Et cela recommence tous les ans et tous les jours. Les variantes sont infinies, le fonds est immuable autant que pauvre.

Ces idées ne sont pas étrangères aux Indo-Européens, elles ne le sont à aucun peuple, puisqu'elles procèdent du culte si universel de la génération. Mais, presque en tout lieu, la prééminence a été attribuée à l'élément masculin, au ciel, au soleil; et cette simple différence a creusé un véritable abîme entre les deux conceptions du monde. D'une part, la divinité suprême s'est élevée de la terre au ciel; et, d'un coup d'œil embrassant l'univers, elle a oublié le symbolisme génésique pour le gouvernement rationnel des choses et des êtres; d'autre part, elle est restée attachée à la terre, souvent à la fange, aveuglément livrée à la passion reproductrice, aheurtée au problème insoluble de la vie et de la mort. Sous cette forme indigente, le culte de la fécondité est spécial aux peuples de l'Asie Mineure et de la Phénicie. En Assyrie et en Chaldée, d'où il tire son origine, en Egypte où il paraît indigène, il se cache, pour ainsi dire, au milieu d'une mythologie très compliquée et très ingénieuse. Mais soit à Biblos, soit à Zèla, à Comana (Pont et Cappadoce), à Pessinunte en Phrygie, soit au Tmolus ou au Sipyle, ou encore à Ephèse, dont l'Artémis mamelonnée n'a rien à voir avec la froide Artémis grecque, nous ne rencontrons que la déesse et son parèdre, duquel parfois nous ignorons le nom.

*Cybèle*, *Kubèlè*, *Kubèbè* régnait sur toute la Phrygie et les régions voisines; sur toutes les montagnes s'élevait un sanctuaire en son honneur; de là tous ses surnoms, *Dindymènè*, *Bérékynthia*, *Sipylè*, *Idaia*. Ses images les plus antiques, à Pessinunte et sur l'Ida,

notamment, étaient des pierres tombées du ciel, qui, peut-être, à l'origine, représentaient aussi bien le fécondateur que la fécondée (car les dieux androgynes, hermaphrodites, ne sont pas rares dans le chthonisme, témoin l'Aphroditè barbue de Chypre). Cybèle, dont le nom n'est pas grec, était, selon toute probabilité, la déesse des montagnes sur lesquelles semblait se poser le ciel. Elle s'appelait encore *Mâ*, *Màstaura* (peut-être la mère vache), Mâ, la mère des dieux, la grande mère ou déesse phrygienne. C'était donc, en apparence, une déesse vénérable, tout à fait semblable à *Rhéa*, à *Gaia*, à *Dionè*, avec lesquelles elle fut de bonne heure confondue (dès le VI[e] siècle à Athènes et en Béotie). Mais ses fêtes orgiastiques et sa légende secrète ne pénétrèrent en Grèce qu'après le Sabazios orphique, avec les troupes de *Galles* ou *Métragyrtes* qui colportaient partout l'image de la déesse, en vendant des amulettes et des formules expiatoires. Lucrèce a décrit magnifiquement les processions de la grande déesse, en joignant à son tableau des commentaires qui le dénaturent un peu. On sent que le syncrétisme a fait son œuvre.

Mère auguste des dieux, des hommes et des êtres...
Haut montée en un char traîné par des lions ..
Les cités qu'elle abrite en des forts naturels
A son front ont valu la couronne murale
Qui de loin aux respects populaires signale
Son marbre solennel en triomphe porté.
De là son culte antique et partout respecté.
Ses prêtres et son nom rappellent la Phrygie
Où les traditions veulent que sa magie,
Pour le donner au monde, ait évoqué le blé.

Puis ce sont les Galles furieux, cortège mutilé, ivres de sang, heurtant dans une étrange danse d'affreux cimiers et des chaînes de fer.

Et la peau des tambours tonne au choc de leurs mains,
Et la cymbale éclate, et les cornets farouches
Avec le fifre aigu glapissent sur leurs bouches.
Le mode phrygien exalte leur fureur.
La pique au bras, joyeux, ils courent ; et l'horreur
Effare et traîne aux pieds de la Mère Idéenne
L'ingratitude impie et le vice et la haine.
Muette elle s'avance à travers la cité,
Aux âmes comme aux corps dispensant la santé.
En pluie, autour du char, l'or et l'argent résonnent ;
D'un nuage odorant, les roses l'environnent,
Voilant la grande Mère et ses prêtres armés.

Mais, derrière cette majesté solennelle, se cachait l'histoire bizarre d'Agdistis, ou Attys, Attus, Attès (dont les Grecs faisaient un roi de Lydie), du dieu Atys, Samdan, ou Mèn, ou Labrandeus, ou Sarpédon, ou Sabazios, ou Bagaîos, ou *Papas* (père), dont tous ces noms sont des épithètes ou des variantes : Atys, le soleil fugitif, l'amant infidèle qui se mutile pour se punir, et que ses compagnons imitent en sa fureur pour s'associer à la douleur de Cybèle inconsolable, ou de Nanna (Anahita), ou encore d'une Agdistis femelle, — autres formes de la grande déesse. On raconte qu'Atys allait attenter à sa propre vie, quand Cybèle, prise de pitié, le changea en pin, le plus droit des arbres et celui qui perd le moins sa verdure (cet arbre joue aussi un rôle dans le culte de Mithra). Enfin, Atys, le beau pasteur, revient à la vie, le printemps ramène sa fête, qui durait cinq jours. Lamentations et promenade du pin sacré; grand vacarme de cornes et trompettes ; frénésie et mutilations; résurrection et danses désordonnées; enfin extase et repos : telles étaient les phases de cet office de la passion d'Atys. Le trait le plus singulier — non pas pour nous — du culte de Cybèle, c'était ce mélange d'insanité obscène et de sanctification austère, cette perpétuelle, obsédante et dépressive préoccupation charnelle associée aux exer-

cices ascétiques. Les Galles s'astreignaient à de dures observances, se donnaient la discipline avec un fouet garni de petits os ; ils s'abstenaient de certains aliments ; puis tout d'un coup ils reprenaient leur métier de derviches hurleurs et de karagheuz indécents.

Aux deux Comana, une déesse, une *Mâ*, déesse mère dont nous ignorons le nom mais que les Grecs confondirent avec leur *Enyô*, les Latins avec leur *Bellona*, portait une massue et un bouclier. Des rayons couronnaient sa tête. C'est-à-dire qu'elle avait assumé tous les pouvoirs, aussi bien la splendeur solaire que la fécondité. Son grand-prêtre portait un bandeau royal. Il est très probable, d'après Maury, qu'en elle se réunissaient la grande Istar babylonienne, déesse de la guerre, et toutes les Artémis cruelles des Thraco-Scythes, des Albaniens, des Pamphyliens, toutes *luni-terrestres*, toutes honorées de victimes humaines préalablement engraissées et parfumées, toutes avides de sang et de volupté.

De nature moins belliqueuse étaient les Baalith, Baaltis, Mylitta, Atergatis, Sammouramith, plus spécialement préposées aux voluptés physiques. La colombe était leur attribut ; leurs prêtres et leurs prêtresses se livraient aux plus honteuses débauches. Dans leurs bosquets sacrés, aux bords de leurs lacs, au pied même de leurs autels et parmi les simulacres les moins déguisés, les femmes pieuses venaient une fois l'an, nous dit Hérodote, s'offrir au premier venu. Toutes avaient pour parèdre et pour amant un dieu lumineux, Baal ou Melkarth, ou Dagon, ou Thammuz. A leur groupe, se rattachait l'Aschéra du temple de Salomon, nommée, à Biblos, à Sidon et à Tyr, Astarté. Elle avait pris, tout naturellement, un caractère maritime chez un peuple de marins. Nous avons dit comment, de Chypre, où les jeunes filles venaient sur la plage lui sacrifier leur virginité, cette

Cypris au sourire équivoque avait été portée à Cythère par les navires phéniciens, et s'était confondue très anciennement avec Aphroditè. Le génie grec, tout en admettant, avec beaucoup trop de complaisance, les basses pratiques de son culte, l'avait lavée de son écume natale, l'avait embellie, épurée aussi, pour l'introduire dans l'Olympe; il l'avait associée à Zeus, à Arès, à Hermès, à Hèphaïstos. C'est une de ses créations les plus charmantes et les plus savantes; toutes les nuances y sont fondues, depuis l'élégance la plus raffinée de la femme, jusqu'à la grandeur auguste de la mère-nature, de l'Aphroditè *ourania*, ou céleste.

L'Orient hellénisé, tout en acceptant cette Aphroditè renouvelée, en avait moins oublié l'origine chthonienne, ce rôle qui lui est commun avec toutes les bonnes déesses de la Chaldée, de la Phrygie, de l'Asie sémitique. La légende d'Adonis l'associa, comme toutes ses pareilles, à un époux intermittent, subordonné, qui meurt et ressuscite. Adon, Adonis, le Seigneur (vous reconnaissez l'Adonaï biblique), c'est Thammouz encore, Atys, la force mâle, céleste, solaire, qui décroît à l'automne et se ranime au printemps. Le nom d'Adonis, si l'on en croit Apollodore, était déjà mentionné par Hésiode, et ne pouvait être ignoré des voyageurs et des marchands grecs. Mais le mythe syrien n'entra que tardivement dans la mythologie. Bien que, dès le v^e^ siècle, Athènes ait célébré des Adonies, comme elle eut des Sabazies et des fêtes de Cybèle, le culte ne se répandit que plus tard. Comme les femmes de Biblos pleuraient Thammouz, les Syracusaines de Théocrite se lamentèrent sur le beau chasseur décousu par le brutal sanglier, mourant dans les bras de la déesse amoureuse. Pendant la nuit solennelle où Adonis avait perdu la vie, on semait dans des pots ou des corbeilles des laitues,

du fenouil, de l'orge, du blé, que faisait rapidement éclore la chaleur du soleil. Quand les plantes avaient germé, qu'elles commençaient à verdir, on célébrait le retour de la végétation, on chantait des hymnes en l'honneur du dieu renaissant. « Adonis, le Seigneur, est ressuscité ! »

L'Egypte, de son côté, élevait la voix dans ce concert. Osiris n'avait-il pas été cruellement déchiré, mis en pièces par Typhon? Isis en pleurs n'avait-elle pas vainement cherché l'organe le plus précieux de son époux? Osiris, soleil éclipsé, réduit à régner sur les morts, n'était-il pas remonté au ciel sous la forme brillante de Horus, son fils, époux de sa mère? Au VII^e^ siècle seulement les Grecs avaient été admis en Egypte ; mais tout de suite les magnificences de Saïs et de Memphis, la pompe des cérémonies, l'antiquité réelle de cette civilisation qui passait pour avoir pénétré dans le Péloponnèse et l'Attique avec Aiguptos et Kékrops, tout les frappa d'admiration. Lorsqu'Hérodote raconta que les dieux de la Grèce avaient pris naissance aux bords du Nil, il fut cru sur parole, aussi aisément qu'il avait cru lui-même aux fables débitées par les prêtres de Memphis. Après Alexandre, les Ptolémées, attirant dans Alexandrie l'élite des savants et des érudits, firent du Delta une région hellénique, une seconde Grèce ; la fusion des deux panthéons s'accomplit, intime, indissoluble, mais tout au profit des doctrines égyptiennes. Les Grecs, ne pouvant plus imposer des dieux auxquels ils ne croyaient plus, acceptaient d'autant plus volontiers les croyances étrangères. Préparés d'ailleurs par l'orphisme, par les cultes phrygiens et syriens, ils reconnurent dans le principal dieu des dernières époques égyptiennes, dans *Sérapis* (Osor-Api), leur Zagreus, dans Horus leur Iacchos. Le monde gréco-

romain se vit envahir par la troupe entière des béliers, des vaches, des éperviers, des chiens sacrés, les Ammon, les Aroéris, les Hâtor, les Neith, les Bouto, les Isis, les Tauth, les Anubis, chacun associé et assimilé à quelque divinité grecque : Zeus, Apollon, Athènè, Hèra, Rhéa, Hermès, etc.

Mais nous ne pouvons nous étendre sur ces mélanges du syncrétisme alexandrin. L'histoire de cette *olla podrida*, livrée désormais au mépris des philosophes et aux immortels sarcasmes de Lucien, appartient surtout aux époques romaines. Il n'en est resté, d'ailleurs, que deux idées fixes, la légende d'un dieu mort et ressuscité et, par transposition, la croyance à la résurrection des morts ; dans la stagnante monotonie d'une existence sans intérêt et sans but, les sujets de Rome, et toute une race abâtardie d'esclaves et d'affranchis, trouvèrent là une sorte de consolation funéraire, une pâle lueur de félicité posthume. Ce qui sortit de ces puérilités séniles, enveloppées de divagations subtiles par les néo-platoniciens, les néo-pythagoriciens, par les gnostiques et mystiques de toute robe et de tout poil, demandez-le à la Barbarie victorieuse, à la nuit de dix siècles, à ce *Moyen âge* qui ne connut pas un jour sans crime et sans massacre, une année sans famine et sans peste, et dont le retour aux lettres et aux doctrines antiques a seul délivré le monde.

Oui, c'est du fond des âges, c'est de la vieille Grèce que nous est revenue la lumière. Vers le XII^e siècle, des traductions latines de traductions juives, arabes, syriaques, d'Aristote, de Platon, de quelques traités de mathématiques, d'astronomie, de médecine, jetèrent dans ces ténèbres profondes une sorte de crépuscule matinal. Lentement, certes, lentement, comme repoussé par la fumée des bûchers et par cette vapeur de sang

qui se dégage du christianisme, le jour enfin éclata sur la terre agrandie par Colomb, sur le système solaire tout entier, deviné par Copernic ; et cette lumière venait de Constantinople, de la vieille Byzance, à peine grecque au temps de Périclès, dernier asile où s'étaient réfugiés les héritiers déchus d'Alexandrie et d'Athènes. La main brutale de Mahomet II, pour régénérer l'esprit humain, n'avait eu qu'à éparpiller au vent les feuillets d'Homère, d'Eschyle, d'Euripide, d'Aristote et de Démosthènes.

Rendons hommage à la Grèce, mère de la science, de l'art et de la pensée ; oublions les tristesses de sa servitude, les aberrations de sa décadence ; voyons-la toujours dans la grâce, virile déjà, de son adolescence achéenne, et dans la splendeur de sa maturité, lorsque Phidias, en présence de Périclès l'olympien, dressait sur l'Acropole l'image de la fille du ciel lumineux, de la déesse Athènè.

---

# TABLE DES MATIÈRES

## III

### Esquisse d'une mythologie préhellénique



## IV

### Influences orientales



## V

### Les Poèmes homériques

VI

**Troie et ses alliés. — Les Achéens**

VII

## L'Olympe homérique. — Zeus

VIII

## Les Dieux



IX

## Le groupe solaire

## X

### La vie et la mort aux temps homériques

VI

**Les enfers homériques**

XII

**Les mœurs et les idées au temps d'Hésiode**

XIII

**La Cosmogonie d'Hésiode**



XIV

**La Théogonie d'Hésiode**

## XVI

### Dionusos



## XVII

### Dèmètèr. — Eleusis

## XVIII

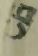
## L'Orphisme

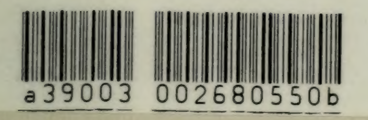
## XIX

### Expansion et décadence



FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES





a39003 002680550b